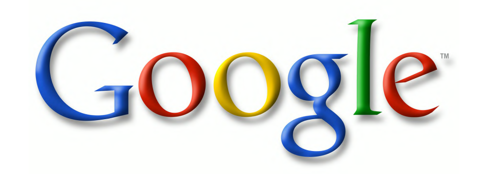


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

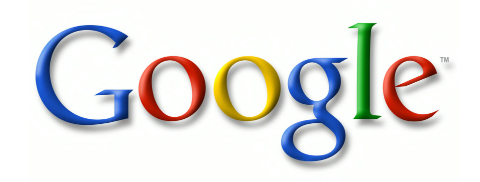
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583895 7





CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE, CRITIQUE, etc.

Troisième et dernière Partie.

T. I.er

IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE,

ADRESSÉE

A UN SOUVERAIN D'ALLEMAGNE,

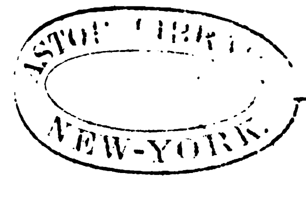
PENDANT UNE PARTIE DES ANNÉES 1775-1776, ET PENDANT LES ANNÉES 1782 A 1790 INCLUSIVEMENT,

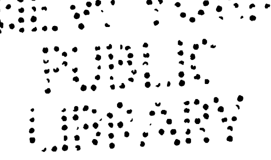
PAR LE BARON DE GRIMM

ET PAR DIDEROT.

Troisième et dernière Partie.

TOME PREMIER.


ASTOR LIBRARY NEW-YORK.


NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS,

F. BUISSON, LIBRAIRE, RUE GILLES-CŒUR, N° 10.

1813.

E K

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Le succès qu'ont obtenu les Cinq Premiers Volumes (1) de la Correspondance du Baron de Grimm a engagé l'Editeur à faire des recherches pour s'en procurer la suite, et il y a réussi. Les Cinq Nouveaux Volumes qu'il présente au Public commencent où finissent les premiers, et remplissent l'intervalle de 1782 à 1790 (2). Quelques lacunes qui se trouvent dans le Manuscrit font présumer qu'il y a eu quelques interruptions dans

(1) Ils ont été publiés en Juillet 1812, et ont eu, trois mois après, une *Seconde Édition*. Ces Cinq Volumes comprennent la Correspondance des années 1770, 71, 72, 73, 74 (1775 manque, ainsi que les six premiers mois de 1776); ces Volumes renferment également la Correspondance de l'année 1777 jusques et compris l'année 1781.

(2) On y trouve aussi deux mois de la Correspondance de 1775 et les six premiers mois de 1776, deux portions d'années qui manquent dans les Cinq Volumes publiés en 1812.

la Correspondance même : différens voyages que le Baron de Grimm a faits en Italie, en Angleterre, en Allemagne et en Russie, autorisent cette conjecture.

Cette Continuation a été dirigée dans le même esprit et avec le même soin que les Cinq Volumes déjà publiés. La copie en aurait pu fournir la matière de Quinze; mais on en a supprimé tout ce qui a paru avoir peu d'intérêt pour le moment présent, comme des extraits de Livres entièrement oubliés aujourd'hui, et des analyses détaillées de Pièces de Théâtre, qui pouvaient satisfaire la curiosité d'un Etranger au moment où ces Pièces étaient données au Public, mais qui, aujourd'hui qu'elles sont imprimées, ne pourraient intéresser que très-peu de lecteurs.

On s'est attaché surtout à retrancher un grand nombre de Pièces de vers qui, dans le temps, avaient le mérite de la nouveauté, mais qui depuis ont été imprimées dans les Ouvrages de leurs Auteurs ou dans des

Recueils particuliers. On en a conservé seulement quelques-unes de ce genre, parce qu'elles sont courtes et qu'elles tiennent à quelque anecdote ou à quelques réflexions qui leur donnent une valeur particulière. Si d'autres Pièces connues et imprimées ont échappé à l'attention de l'Editeur, elles doivent être en très-petit nombre.

Les Cinq Nouveaux Volumes offrent la même variété de sujets, la même indépendance d'opinion, les mêmes agrémens de style que le Public éclairé et les meilleurs Critiques ont reconnus dans les Premiers Volumes ; et comme ceux-ci, ils sont semés de traits épigrammatiques, de Chansons malignes ou gaies, d'Anecdotes satiriques ou plaisantes, qui servent à faire connaître l'esprit du temps et le cours des opinions en vogue.

On trouvera cependant dans cette Continuation quelques articles qui paraîtront, aux gens de goût, peu dignes d'exciter leur

intérêt; mais on a cru devoir les conserver, comme servant à former une chaîne non interrompue dans l'Histoire Littéraire de la dernière moitié du Dix-huitième Siècle. Cette considération nous paraît mériter l'indulgence des esprits sévères, qui pourraient désirer qu'on eût réduit à un moindre volume la fin de cette Correspondance, qui, nous le répétons, aurait pu former facilement Quinze Volumes si on l'eût imprimée en totalité.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE,

CRITIQUE, etc.

JANVIER 1775 (1).

M. l'abbé Morellet se presse de nous dédommager du silence qu'il avait gardé depuis quelques années. Sa Réfutation des Dialogues de l'abbé Galiani a été bientôt suivie de ses *Réflexions sur les avantages de la liberté d'écrire et d'imprimer sur les matières de l'administration.* Ces Réflexions furent écrites en 1764 à l'occasion de la Déclaration du Roi, du 28 Mars de la même année, qui fait défenses d'imprimer, débiter aucuns écrits, ouvrages et projets concernant la réforme ou l'administration des finances, etc. Elles ne paraissent que depuis peu de jours avec cette épigraphe : *Ingenia*

(1) Le Lecteur doit se rappeler que cette année 1775 manque totalement dans les cinq volumes de cette Correspondance déjà publiés, en 1812, chez F. Buisson; mais on n'a pu retrouver jusqu'ici que les mois de Janvier et Février de cette même année.

elle tient sa puissance. Dans une monarchie telle que la France ce contre-poids n'existe réellement que dans l'opinion et dans la confiance particulière que peuvent mériter les tribunaux qui en ont été quelquefois les interprètes.

Plus l'opinion a de force, plus il est dangereux sans doute d'abandonner au hasard la conduite des ressorts qui la font mouvoir. Et n'est-ce pas ce qu'on risquerait de faire en permettant à tout le monde d'écrire librement sur les principes de l'administration? Les avantages de cette liberté ont été souvent discutés depuis le commencement de ce siècle; mais a-t-on assez réfléchi sur les inconvéniens qui pouvaient en résulter? Essayons de justifier une mauvaise cause; elle est trop abandonnée pour qu'il n'y ait pas quelque mérite à la défendre.

On n'a jamais plus écrit, on n'a jamais plus lu que de nos jours. En concluera-t-on que les livres contribuent plus ou moins à diriger l'opinion publique? Je suis bien tenté de croire que leur influence en a plutôt diminué qu'augmenté. Quoi qu'il en soit, cette influence est réelle, ou ne l'est pas. Si elle est réelle, ses suites sont de la plus grande conséquence. Si elle ne l'est pas, quel bien peut-on espérer d'une liberté plus illimitée?

C'est un emploi vraiment sublime que celui d'éclairer ses semblables; mais quel est aujourd'hui l'auteur assez frivole ou assez sottement modeste pour ne pas se croire appelé à remplir

une fonction si auguste? Parmi tous ces grands hommes qui prétendent à l'honneur de gouverner le Monde du haut de leur galetas, n'est-il pas possible qu'il se trouve plus d'un barbouilleur assez fanatique ou assez éloquent pour écrire d'une manière propre à répandre des alarmes dans l'esprit de la Nation, ou à exciter des préventions contre les projets de l'administration les plus sages et les plus patriotiques? Quel bien peut compenser un mal aussi funeste? Et serait-on toujours à même de le réparer comme on l'aurait été de le prévenir?

Les défenseurs de la liberté paraissent mettre en principe que les hommes naissent tous philosophes, et que les écrivains le sont par excellence! Il n'y a guère dans cette heureuse supposition que les Rois et les Ministres d'exceptés, ce qui montre au moins de l'intolérance ou de la partialité. Ces Messieurs ne veulent point voir que la plupart des hommes sont pleins de faiblesses et d'inconséquences. Ils ne comptent pour rien les calculs secrets de l'amour-propre et de la vanité. Ils ne suivent point la marche irrégulière et violente des passions. Ils se flattent de pouvoir combiner les différens rapports de la société, toujours mobiles, toujours variables, comme l'on combine des puissances algébriques. Ils oublient que dans mille occasions l'erreur est plus à la portée du peuple que la vérité, parce qu'il est facile à l'erreur de frapper

et de séduire l'imagination, au lieu que le plus souvent la vérité ne devient sensible qu'aux yeux qui la cherchent avec une suite et une attention dont peu d'hommes sont capables.

Il est aisé de persuader à la multitude qu'il serait plus commode, et par conséquent plus juste de ne payer à l'État que la moitié des impôts qu'il exige, quelque légitime que puisse être ce tribut en lui-même. Serait-il aussi aisé de lui faire sentir que ces impositions, en assurant la puissance et la prospérité publique, assurent en même temps le bonheur et l'aisance de chaque particulier, et qu'en ouvrant à la Nation de nouvelles sources de richesses, elles refluent insensiblement sur tous les ordres et sur toutes les parties de l'État?

Que peuvent la raison et l'éloquence même sur des esprits prévenus et à qui on a laissé le temps de s'échauffer en faveur de leur idole? Un seul apologue de Menenius ramena, dit-on, les Romains prêts à se séparer pour jamais de leur patrie; mais on ne se souvient pas que cet apologue fût accompagné d'un traité par lequel le sénat souscrivait humblement à toutes les prétentions du peuple.

Couplets *sur un mot donné.*

C'est à la plume
Qu'on doit souvent tout son bonheur,
Quand sur le feu qui nous consume
La bouche explique mal le cœur.
C'est à la plume.

Charmantes plumes,
Couvrez les fronts, troublez les cœurs.
Malgré leurs froides amertumes,
Vous régnerez sur vos censeurs,
Charmantes plumes.

Toutes les plumes,
Ramenant la fidélité,
Amans volages que nous fûmes,
L'Amour quitta pour la beauté
Toutes ses plumes.

Dessus la plume,
Quoiqu'il soit doux de discourir,
Il est minuit, et je présume
Qu'il est plus doux de s'établir
Dessus la plume.

ETRENNES *d'un inconnu à madame Necker.*

Mon cerveau se creusait à vous faire une étrenne,
Lorsque le dieu d'Hippocrène
A mes yeux soudain a paru.
Arrête, a-t-il dit, que fais-tu? —
Ce qu'il vous sierait bien de faire.
Je veux célébrer les vertus,
L'esprit, mille talens de plaire
Des époux comme il n'en est guère,
Des amis comme on n'en voit plus. —
Ton projet est beau, je l'admire;
Mais, pour le remplir dignement,
Il te faut emprunter ma lyre
Au chantre de Pierre-le-Grand.

LETTRE *de M. de Voltaire à M. le comte de Lewenhaupt* (1).

De Ferney, le 15 Décembre 1774.

Je vois que les plaisirs de Paris vous consolent un peu du malheur de la guerre que vous êtes obligé de faire. Vous n'entendez parler que de Henri IV, comme à Stockholm il n'était question que du grand Gustave; mais je suis sûr qu'on n'a point joué le grand Gustave aux marionnettes. Chaque peuple habille ses héros à la mode de son pays. Je me souviens que dans mon enfance Henri IV et le duc de Sully étaient connus à peine. Il y a trois choses dont les Parisiens n'ont entendu parler que vers l'an 1730, Henri IV, la Gravitation et l'Inoculation. Nous venons un peu tard en tout genre; mais aujourd'hui nous n'avons rien à regretter dans l'aurore du règne le plus sage et le plus heureux. On dit surtout que nous avons un Ministre des finances aussi sage que Sully et aussi éclairé que Colbert. Ces finances sont le fondement de tout dans les empires comme dans les familles. C'est pour de l'argent que l'on fait la guerre et qu'on plaide. Nous avons une lettre de l'empereur Adrien, dans laquelle il dit qu'il est en peine de savoir qui aime plus l'argent, ou des prêtres de Sérapis, ou de ceux des Juifs, ou de ceux des Chrétiens. Ceux qui vous font

(1) Cette lettre ne se trouve point dans l'édition des Œuvres de Voltaire donnée par Beaumarchais.

un procès paraissent l'aimer beaucoup. J'ai consumé tout le mien à établir à Ferney une assez grande colonie. J'ai changé le plus vilain des hameaux en une petite ville assez jolie, où il y a déjà cinq carrosses. Je voudrais avoir encore l'honneur de vous y recevoir lorsque vous retournerez dans vos terres.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé le vieux malade de Ferney.

On ne se lasse point de nous ennuyer à la Comédie italienne de l'*Henri IV* de M. de Rozoi. L'extravagance de ce succès est d'autant plus effrayante, qu'elle nous menace encore de voir bientôt sur le même théâtre deux pièces du même genre et du même auteur, *le Siége de Paris* et *le Chevalier Bayard*. Pour peu qu'on laisse faire ce M. de Rozoi, c'est un homme à mettre tous les héros de notre histoire en opéra bouffon. Si du moins toutes ces parodies avaient quelque gaieté! mais elles sont plus tristes encore qu'elles ne sont plates et ridicules.

L'Académie royale de musique vient de reprendre l'*Iphigénie* de M. Gluck. Quoique cette reprise soit suivie avec beaucoup d'empressement, on est encore aujourd'hui, ce me semble, aussi peu d'accord sur le mérite de ce nouveau genre de musique qu'on l'était lorsqu'il parut la première fois. Les enthousiastes de Sacchini et de Piccini n'y trouvent que du bruit et des idées baroques, sans goût, sans génie et même

sans expression. Ils lui reprochent surtout d'avoir écrit une tragédie aussi déchirante qu'*Iphigénie* en style pastoral, et quelquefois même en style de guinguette. Pour mettre le comble à leurs blasphèmes, ils ne craignent pas de dire que ce qu'on veut bien appeler un genre nouveau n'est qu'un réchauffé du système de Lulli, avec moins de noblesse, moins de grâce et moins de variété qu'on en trouve dans les bons ouvrages de cet ancien compositeur. Les partisans du chevalier Gluck prétendent au contraire qu'il est le premier qui ait saisi le vrai caractère de la musique dramatique, et que personne n'a jamais su tirer de plus grands effets des moyens les plus simples, et mêler plus d'harmonie à plus d'expression. Ces derniers ont au moins pour eux, sans compter l'éloquente dialectique de l'abbé Arnaud, les beaux bras de mademoiselle Arnoud, la superbe voix de Le Gros, et le jeu plein de chaleur et d'action de Larrivée. Le seul changement remarquable qu'on ait fait à la conduite du poëme, c'est qu'au dénouement Diane paraît elle-même sur un fort beau nuage pour décider la querelle entre Achille et Calchas. L'arrivée de la Déesse, malgré la riche décoration qui l'entoure, ne fait pas une grande impression, parce qu'elle est beaucoup trop précipitée, et que les témoins les plus intéressés à ce prodige ont tout l'air de n'y pas croire eux-mêmes, ou de s'en soucier fort peu. Plus un spectacle a de pompe

et d'appareil, et moins il frappe, s'il n'a point l'ensemble et la vérité qu'il doit avoir.

Si les suffrages sont toujours fort partagés sur l'*Iphigénie* de M. Gluck, tous se sont réunis, le jour que la Reine est venue l'entendre, dans l'heureuse application qu'on lui a faite du chœur :

Chantons, chantons notre Reine,
Et que l'Hymen qui l'enchaîne
Nous rende à jamais heureux.

Cette allusion a été saisie avec transport. On a fait répéter le morceau, et tous les regards se sont tournés vers la Reine, qui a reçu cet hommage avec l'embarras le plus aimable et le plus intéressant. Quels prologues, quels panégyriques peuvent être comparés à ces élans de tendresse et de l'admiration publique!

On nous promet incessamment plusieurs nouveautés intéressantes à la Comédie française, *Albert*, drame de M. Le Blanc, dont la représentation avait été défendue il y a quelques années, et la Conspiration de Marcel sous le roi Jean, tragédie en prose de M. Sedaine. On aurait déjà oublié la petite pièce de M. Imbert (*Monsieur Pétau ou le Gâteau des Rois*), qui a été jouée sur ce théâtre pour la première et dernière fois le vendredi 6, sans les suites fâcheuses qu'elle a eues pour l'auteur, pour son censeur et pour mademoiselle Luzi. Cette pièce, précédée d'un prologue assez agréablement écrit et qui promettait du moins beaucoup de gaieté, est une des

plus détestables choses qu'on ait vues depuis long-temps. Le projet de l'auteur, connu d'ailleurs assez avantageusement par ses Fables et par son Poëme sur le jugement de Pâris, était (si tant est qu'il eût un projet dans cet ouvrage) de peindre le ton et les mœurs de la petite bourgeoisie. Il a cru que le moment le plus propre à rendre ce tableau d'une manière piquante serait une collation donnée, le jour des Rois, chez quelque marchand de la rue Saint-Denis. C'est donc M. Pétau qui ne veut point donner sa fille au petit Finon, parce qu'il n'est pas riche, et qu'il l'a promise au vieux Orgon, riche drapier. Madame Pétau protège les amours du petit Finon. Elle s'accorde avec un Gascon de ses amis pour tromper son mari. Le repas qu'on doit donner ce jour même en fournit une occasion merveilleuse. On s'arrange de manière que M. Pétau ait la fève. On présente à ce nouveau Roi plusieurs placets. Il y en a un qu'il signe avec beaucoup de plaisir, et ce placet est justement le contrat de mariage de mademoiselle Pétau avec le petit Finon. Toutes ces scènes, du plus bas comique, sans caractère, sans esprit, sans vérité, même sans folie, au moins sans folie plaisante, finissent par un vaudeville où l'auteur a cru faire une chose charmante en confondant ingénieusement l'éloge de Louis XVI avec celui de M. Pétau. Cette gaucherie a paru d'autant plus impertinente, qu'il y a laissé échapper plusieurs traits fort susceptibles d'une interpréta-

tion peu respectueuse pour la mémoire de Louis XV. On a remarqué entre autres ces deux vers.

Il est des sages de vingt ans
Et des étourdis de soixante.

Mademoiselle Luzi, qui a chanté cette platitude avec plus d'indiscrétion que de malignité, a passé douze heures au Fort-l'Évêque. M. Imbert y est depuis cinq ou six jours, et M. de Crébillon son censeur a été interdit pour trois mois.

Oh, oh, quelle caresse et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin bâton!
Martin bâton accourt, l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

On a trop répété qu'il n'appartient qu'aux républiques de former des hommes vraiment éloquens. La France a produit plus d'un orateur que les plus beaux siècles d'Athènes et de Rome n'eussent point désavoué. Nous ne rapporterons point ici les Discours de M. de Malesherbes à l'occasion du rétablissement de l'ancienne magistrature, parce qu'il n'y a point de papiers publics où ils ne se trouvent. Mais après ces modèles de l'éloquence la plus simple et la plus touchante, on croit pouvoir citer encore le Discours de M. d'Eprémesnil à la première assemblée du Châtelet, le 7 de Janvier. Comme ce morceau ne sera vraisemblablement jamais

M. de Rhulières, plusieurs pièces nouvelles de MM. Dorat, Pezai, Imbert, Bertin, etc. La fable intitulée *le Conseil des aigles* doit disposer l'Académie française en faveur de M. Dorat, s'il est vrai, comme on l'a dit, que l'Académie ressemble à ces femmes capricieuses que l'on ne rend sensibles qu'à force d'indifférence ou de mépris. Voyez *la Feinte par amour.*

DISCOURS *de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, à la rentrée du Parlement de Provence.*

Il est donc un terme à la dispersion des tribunaux, à l'exil des magistrats, à cette étonnante révolution qui semblait avoir emporté comme un torrent l'ordre entier de la magistrature.

Ainsi, quand tout a plié sous l'autorité souveraine, reste l'opinion publique qui persuade l'autorité même, et ne lui cède jamais.

L'opinion des sages, invincible par sa constance et par sa modération, se répand par degrés dans le calme et dans l'agitation oisive de nos sociétés. Elle pénètre dans le centre même de tous les intérêts; elle perce à travers les ombres qui s'amassent sur le soir d'un long règne; elle embellit de sa lumière un règne vertueux qui commence; elle ne combat point les rois, elle les éclaire et ramène l'empire de la justice sans troubler le repos des peuples.

Heureux peuples qui cultivaient en paix et

moissonnaient sans crainte, tandis que nos conversations animées et nos discussions utiles maintenaient les principes de la sécurité publique !

On a vu de bons citoyens s'alarmer dans le secret pour le bien de leur pays. Que deviennent, disaient-ils, les lois sacrées de la propriété ? Que devient la constitution de l'Etat et sur quel autre fondement peut s'appuyer l'autorité du Prince que sur les droits et la propriété des citoyens ?

Ah ! qu'ils apprennent à connaître quel est le gouvernement doux et facile d'une Nation éclairée, et par quel paisible retour se repliant sur lui-même, le fleuve qui nous entraîne obéit à la nécessité de reprendre et de suivre son cours naturel.

La constitution de l'Etat ? Elle est fondée dans tous les cœurs, elle retrouve un asile et un temple dans quiconque est instruit et vertueux ; elle repose en sûreté dans l'âme d'un ministre que la fortune a comblé de tous les biens de la faveur et de la disgrâce ; et là, plus forte et plus inébranlable, elle se munit de réflexions libres et vraies sur les variations des cours, sur les intrigues des partis, sur les malheurs des rois ; elle attend qu'un jeune souverain, agité du noble désir de plaire à son peuple, vienne la chercher de son premier regard au milieu de sa retraite et de son silence.

Revenez avec le ministre qui la conserva

dans son sein, interprètes des lois, dignes appuis de l'autorité souveraine, anciens magistrats, dans quelque coin ignoré de la France que vous ayez été dispersés; et vous surtout dont cette province a consacré les services par ses regrets et par ses vœux, rapportez-nous vos talens exercés par une expérience plus grave et plus imposante, et vos vertus plus vénérables par vos malheurs.

Si pourtant nos conjectures les plus justes ont été quelquefois déconcertées par nos craintes, rendons-nous compte à nous-mêmes de la véritable cause des troubles et des changemens.

Lorsqu'après une longue tranquillité le premier ordre du royaume et l'ordre de la magistrature laissèrent éclater une soudaine et vive opposition, on vit s'ébranler tout-à-coup les principes simples et solides qui faisaient la force et la consistance de l'Etat. Les questions et les doutes en tout genre répandirent de sombres nuages sur la Nation et sur le Gouvernement. L'opinion publique sembla se partager entre des lois contraires, et l'autorité flottante, incertaine, perdit ce point d'appui respectable qu'elle acquiert par la constance et par le repos.

A quoi nous ont servi nos fatales divisions? Le clergé, comme le peuple, a vu ses droits en péril et ses impositions s'accroître. Il n'a point acquis, il n'a point demandé de nouveaux privilèges; et sans doute il a craint que la perte

de la magistrature n'entraînât tôt ou tard celle de tous les ordres de l'Etat.

Evêques, magistrats, citoyens, quel serait l'objet de notre ambition jalouse? Ce n'est ni de crédit ni de pouvoir que nous avons besoin; il nous faut des talens et des vertus. Unissons-nous pour faire régner la religion et les bonnes mœurs et les lois, pour répandre à l'envi les connaissances utiles et pour éclairer le Gouvernement. Car telle est la vraie puissance et le noble privilége de cette Nation heureuse qui commande à ses Rois en leur obéissant; et nos rois, instruits et persuadés, trouveront dans la confiance des peuples le seul pouvoir qui soit sans bornes, celui qui n'est point fondé sur la force et qui s'étend au-delà des lois.

Vous serez, Monsieur (1), un exemple mémorable de cette force de l'autorité publique qu'exercent, sans le savoir, ceux qui pensent bien de l'Etat. C'est elle qui vous soutint au milieu des ruines qui frappèrent votre famille et vous. C'est elle qui vous rappelle à cette même place qu'un père vous transmit comme un héritage, et qui semble aujourd'hui vous être rendue par la voix de tous vos concitoyens. Votre disgrâce devient l'ornement de votre vie, et votre retour est le triomphe de la justice.

Il a paru presque en même temps [illegible] vrages sur M. de Catinat. Le pre[illegible]

(1) M. de La Tour, premier président.

Vie du maréchal de Catinat, n'est qu'une petite brochure de quarante pages, où l'on ne trouve qu'une esquisse très-imparfaite des principales époques de sa vie, quelques anecdotes connues, et beaucoup de réflexions, tantôt triviales, tantôt précieuses, et toujours étrangères à l'objet qu'un historien de ce grand homme devait avoir en vue. L'autre a pour titre *Mémoires pour servir à la vie de Nicolas de Catinat, maréchal de France*, avec cette épigraphe : *Nihil appetere ob jactationem, nihil ob formidinem recusare, simulque anxius et intentus agere.* Ce petit volume est de M. le marquis de Créqui. C'est un extrait simple et fidèle, mais froid et sec, d'une douzaine de volumes in-folio, contenant toute la correspondance de M. de Catinat, ses Mémoires aux ministres, et tout ce qu'on a pu déterrer enfin de papiers relatifs à lui dans les archives de sa famille. Cette abondance de matériaux n'a pas fourni à M. de Créqui beaucoup de détails instructifs, et son ouvrage est encore moins recommandable par la forme que par le fond.

La vie du maréchal de Catinat offre peu de grands événemens. Sa carrière militaire ne fut ni longue ni brillante. A l'exception des journées de Staffarde et de la Marsaille, il n'éprouva guère que des pertes et des revers. Ce n'est donc pas tant par ses actions que par son caractère qu'il mérite d'être connu. Il fut sans éclat comme sans faiblesse, et ce n'est qu'en le

suivant dans l'intérieur de sa conduite, dans sa vie domestique et privée, qu'on peut reconnaître en lui cette grandeur antique qui a fait dire à Jean-Jacques que de tous nos héros modernes Catinat était le seul qui pût être comparé aux hommes illustres de Plutarque. *Non sibi*, dit Sanadon, dans l'épitaphe qu'il a composée pour lui, *non sibi sed Patriæ vicit*: il ne chercha point à vaincre pour lui, mais pour la Patrie. C'est là le vrai point de vue sous lequel la vie de ce citoyen respectable eût formé un tableau aussi utile qu'intéressant; mais, pour exécuter une si belle idée, il fallait avoir les yeux de Plutarque ou la plume de Jean-Jacques. Nous verrons si elle sera remplie par M. de Guibert, qui travaille, dit-on, dans ce moment à l'Eloge de Catinat, sujet du prix que l'Académie française doit donner cette année. C'est sans doute dans l'enthousiasme que lui inspire ce travail que M. de Guibert avait conçu le projet de consacrer par quelque grand monument la centenaire du maréchal de Turenne, en proposant pour cet objet aux militaires une souscription pareille à celle que les gens de lettres ont faite pour la statue de M. de Voltaire. Il désirait d'abord de faire ériger une colonne dans l'endroit où Turenne a été tué, de faire faire ensuite sa statue par le plus célèbre de nos artistes, et de la placer au champ de Mars. Il voulait encore qu'on instituât un prix de mille écus pour l'écrivain qui, au jugement de l'Académie

française, ferait le meilleur panégyrique de ce héros. La Cour n'a pas jugé à propos d'accorder son agrément à ce projet. On a répondu qu'on ne pouvait point élever de monumens plus glorieux à la mémoire de M. de Turenne que ceux qui existaient déjà; qu'il était enseveli dans le tombeau de ses Rois, qu'il avait été loué par les plus grands orateurs de son siècle, et que l'endroit où il avait été tué étant hors des limites du royaume, le monument qu'on y voudrait ériger entraînerait fort inutilement dans les embarras d'une négociation particulière et risquerait même d'être détruit à la première guerre. M. de Guibert a brûlé son Prospectus; mais nous espérons qu'il n'abandonnera pas de même l'Eloge de M. de Catinat. En attendant que nous puissions avoir l'honneur de vous en rendre compte, qu'il nous soit permis de rapporter ici une anecdote de son héros qui ne se trouve dans aucun de ses historiens, mais que Jean-Jacques a souvent entendu raconter à des hommes qui l'avaient connu personnellement.

Dans le temps que M. de Catinat faisait la guerre en Italie, un jeune officier plein de courage et de présomption vint lui demander avec beaucoup d'empressement l'honneur de servir sous lui. Catinat le reçut sur la foi d'une physionomie heureuse, et lui promit de l'emploi. Peu de jours après il l'envoie exécuter quelques ordres à la tête d'un petit détachement. Il est attaqué. A peine l'action se trouve-t-elle

engagée, que le jeune homme perd la tête et s'enfuit. Sa mauvaise conduite avait eu trop de témoins pour être ignorée. M. de Catinat en sait tous les détails et le juge seul avec moins de sévérité. Il le présente lui-même à tous les officiers de sa compagnie et leur dit : Messieurs, je vous prie de rendre plus de justice à votre jeune camarade. J'ai voulu mettre son obéissance à l'épreuve, il n'a rien fait que par mes ordres. Après l'avoir comblé de caresses en public, il le fait venir en particulier et lui représente à quel point sa confiance se trouverait compromise s'il ne la justifiait pas incessamment par une réparation éclatante. Le jeune homme se jette à ses genoux, il lui doit mille fois plus que la vie, il brûle d'aller au devant des plus grands dangers. Le jour même il se distingua dans une action très-périlleuse, et fut depuis un des plus braves officiers de l'armée. Il est peu de traits sans doute d'un tact plus rapide et plus profond, peu d'exemples plus frappans de cet art si rare et si sublime d'élever même les âmes communes au-dessus d'elles-mêmes, ou de leur rendre au moins toute l'énergie que des circonstances singulières ont pu leur ravir.

Mademoiselle d'Albert vient de donner au public un Roman en quatre petites parties, in-12, intitulé *les Confidences d'une jolie femme*. Ce n'est pas son coup d'essai en ce genre, mais c'est le seul qui ait paru. Celui-ci n'aura pas

vraisemblablement des suites aussi fâcheuses pour elle que sa première production. Voici son histoire.

Mademoiselle d'Albert est née en Languedoc, d'une famille honnête, et très-mal partagée de la fortune. Lorsque l'abbesse de Panthemont fut nommée à cette abbaye, elle se souvint qu'elle était parente éloignée de mademoiselle d'Albert, et la demanda à ses parens dans l'intention de se charger de son éducation et de son sort. On la lui envoya. La jeune personne avait infiniment d'esprit, elle profita des bontés de l'abbesse. Elle se distingua d'une manière assez marquée pour être préférée à beaucoup d'autres pour tenir compagnie à mademoiselle de Rohan, depuis comtesse de Brionne, qui entra à Panthemont trois ans après mademoiselle d'Albert. Rien de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait à Panthemont ne lui échappait. Elle y prit une connaissance assez vraie de la ville et de la cour, et ce qu'elle en connaissait lui fit deviner ce qu'elle n'en connaissait pas. Il y avait un an qu'elle accompagnait partout mademoiselle de Rohan, lorsqu'il lui passa par la tête de faire un Roman fort gai, fort plaisant. Elle le fit imprimer sans nom d'auteur; mais on crut y reconnaître plusieurs personnages importans, plusieurs faits récens assez mal déguisés et tournés en ridicule. Elle avait des confidentes jalouses de la place qu'elle occupait qui la nommèrent. Elle avoua, et son

aveu lui coûta son état. Son ouvrage fut saisi, et l'on en racheta jusqu'au dernier exemplaire. On la peignit de couleurs odieuses, elle fut mise à la Bastille. Le crédit de mademoiselle de Rohan l'en fit sortir au bout de quelques mois. Elle obtint la permission de se retirer dans un couvent à Moulins, et par la suite la même protection lui fit accorder une pension de huit cents livres sur les Etats de Languedoc. Elle est depuis quelques années retirée à Paris au couvent du Petit-Saint-Chaumont.

Le Roman qui vient de paraître est très-inégalement écrit. Il y a beaucoup d'intérêt. Les événemens ne sont point invraisemblables, mais ils sont trop clairement arrangés à la convenance de l'auteur. Les caractères sont très-piquans et bien soutenus. La quatrième partie me paraît très-supérieure aux trois autres. Il y a une vérité, une finesse, une délicatesse dans les détails qui supposent dans l'auteur une grande connaissance du cœur humain. On ne peut s'empêcher de lui souhaiter un meilleur sort, et de la soupçonner néanmoins de n'avoir mis en lumière que ce qu'elle a vu sous ses yeux. Il y a des choses qui ne se devinent pas. Le génie trouve un mot sublime ; mais cette succession de mouvemens contradictoires qui tourmentent une âme sensible quand elle est jointe à un caractère faible, on ne les devine pas quand on place son personnage dans une position qui nous est tout-à-fait inconnue.

Comment une jeune fille, par exemple, pourra-t-elle peindre les soins, les sollicitudes, les espérances, les découragemens de l'amour maternel? Au moins faudra-t-il qu'elle en ait été témoin.

Une chose dont je sais un gré infini à mademoiselle d'Albert, c'est de n'avoir corrigé aucun de ses personnages à la fin de son Roman, pas même son héroïne. Cela me fait oublier que c'est un Roman que j'ai lu.

On me contait hier qu'une femme charmante, mais sans caractère, telle à-peu-près que l'héroïne de mademoiselle d'Albert, avait reçu la plus violente impression de la lecture de ce Roman. Elle y avait reconnu toutes les inconséquences et les dangers de son propre caractère. Fondant en larmes toute une journée, elle avait juré, protesté qu'elle mourrait plutôt que de rester roseau, et d'agir sans cesse contre ses résolutions. Le même soir elle fit d'*entraînement* la démarche la plus inconsidérée qu'elle ait peut-être faite de sa vie. Voilà la vérité, et voilà ce que mademoiselle d'Albert a peint. Je voudrais qu'elle eût intitulé ce Roman *la Vie d'une jolie femme*. Le titre qu'elle lui a donné est faux, et annonce un ton frivole et ginguet qu'il n'a pas. Ce sujet traité à la manière de Fielding ou de Richardson aurait été sublime.

Un particulier (on croit que c'est M. Elie de Beaumont, avocat au Parlement) avait prié

l'Académie française de vouloir bien recevoir sous ses auspices un prix de cinq cents livres pour le discours qui développerait le mieux, au jugement de l'Académie, les moyens les plus propres à rétablir les mœurs, en supposant toujours les principes de tout gouvernement monarchique. L'Académie, ayant demandé au ministère la permission d'agréer cette proposition, a été refusée. On a jugé apparemment que la question était trop délicate ; peut-être aussi que l'expérience l'avait décidée depuis long-temps...

FÉVRIER 1775.

JAMAIS opéra comique n'avait fait autant de bruit que *la Fausse Magie* avant de paraître. On en parlait depuis deux ans comme du chef-d'œuvre de MM. Marmontel et Grétri. Le poëte avouait que le fonds n'en était pas très-neuf; mais il se flattait de l'avoir rendu infiniment intéressant par tous les détails dont il l'avait embelli. Il disait franchement qu'aucun de ses ouvrages ne lui avait coûté plus de soins et plus de peines. Sûr du succès, la seule frayeur était qu'on ne trouvât la pièce trop gaie, et qu'elle ne fît mourir de rire la moitié des spectateurs. Il n'a été que trop bien rassuré sur cette crainte par la première représentation donnée le mercredi, premier du mois. Malgré tous les charmes d'une musique enchanteresse qui seule aurait dû, ce semble, faire réussir le poëme le plus faible, l'ensemble du spectacle a été fort mal reçu. On a critiqué, on a eu de l'impatience et de l'humeur, on a même hué, et surtout on s'est obstiné à ne point rire.

Nous ne prétendons pas juger entre le parterre et M. Marmontel. Peut-être un simple extrait suffirait-il pour prouver qu'une comédie de ce genre ne devait pas être jugée avec tant de rigueur.

Chanson sur l'air : *Monsieur le Prevôt des Marchands*; par M. Porcien (*peintre*).

Vante l'âge d'or qui voudra;
Bien fou qui le regrettera.
Vivre de glands comme les bêtes
Et végéter au fond des bois,
Quoique nous chantent les poëtes,
Ne vaut pas nos mœurs et nos lois.

Je respecte nos bons aïeux,
Mais leur siècle ne vaut pas mieux.
Ces preux chevaliers que l'on prise,
Toujours battans et pourfendans,
Malgré leur antique franchise,
N'étaient pas de trop bonnes gens.

Les Clovis et les Childebert,
Les Clotaire, les Dagobert
Valaient-ils notre roi Louis seize?
Qui le soutiendra mentira.
Pour mon compte je suis fort aise
De vivre au siècle où nous voilà.

On voyait dans chaque château
De père en fils un tyranneau
Toujours occupés à détruire.
Leur morgue il fallait encenser.
Ces seigneurs ne savaient pas lire,
Mais ils savaient boire et jurer.

Lance en arrêt sur un chemin,
Le guerrier était assassin.
Mauvais sujets et méchans maîtres,
Puis demandant à Dieu pardon,
Ils donnaient leurs terres aux prêtres
Pour avoir l'absolution.

Sur des vitreaux montés en plomb
On voyait un grand écusson;
Et cette postéromanie,
Guerroyant et troublant l'Etat,
Ressemblait fort au vin de Brie;
Plus il est vieux, plus il est plat.

Avec un chevalier loyal
Une dame était à cheval,
Teint brûlé, derrière en compote,
Et filant de tristes amours,
Constante, bégueule et dévote
Dans son château flanqué de tours.

J'honore la fidélité,
Mais j'aime aussi la propreté.
Toutes ces grandes héroïnes
Interrogées au boudoir,
Par nos agréables coquines
Seraient confondues sans espoir.

Mes amis, jouissons en paix
Du temps présent, et désormais
Ne vantons pas tant les chimères
Du bon prétendu temps jadis.
L'avenir passe nos lumières,
Le présent est le paradis.

SONETTO.

Regnai nel tempo più tremendo e rio.
Le grandi ire de' Re vinsi e placai.
Amoroso all' estraneo, del popol mio
Fui più padre che Prence in tanti guai.
Nemico d'interesse, umile e pio,
Tutto me stesso al povero donai,
Nulla à me, nulla ai miei; sol del mio Dio
Della chiesa e di Roma il ben cercai.

Portogallo, Avignone e Benevento
Per me tornando alla concordia usata,
Mostra s' io vissi alle bell' opre intento.
Eppur morii di morte empia e spietata!
E Roma applaudìo al doloroso evento!
O mercede inumana! O Roma ingrata!

L'auteur de ce sonnet est inconnu. Les uns l'attribuent à M. l'abbé Metastase, les autres à M. l'abbé Galiani. Il est digne de l'un et de l'autre. En voici la traduction.

« Je régnais dans un temps de terreur et de crime. Je sus » vaincre et calmer la colère des Rois. Ami de l'étranger, je » fus, au milieu de tant de troubles, le père plutôt que le » souverain de mon peuple. Sans intérêt personnel, humble » et pieux, je me donnai tout entier aux pauvres. Sans m'oc- » cuper de moi, sans m'occuper des miens, je n'eus en vue » que l'avantage de Dieu seul, de l'Eglise et de Rome. Le » Portugal, Avignon et Bénevént, rendus à la paix par mes » soins, attesteront si j'ai consacré ma vie à faire de bonnes » œuvres. Cependant je péris d'une mort impie, qui n'ins- » pire aucun regret, et Rome applaudit à ce douloureux évé- » nement. O barbare récompense ! ô Rome ingrate ! »

Sganarelle dit à Martine, dans *le Médecin malgré lui* : *Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange.... ma petite femme, ma mie, vous vous ferez étriller*, etc. J'entends d'ici le ci-devant soi-disant orateur Linguet en dire autant au véritable docteur de Sorbonne l'abbé.....; et si de la menace l'orateur Linguet en vient aux effets, le docteur M. n'aura que ce qu'il mérite. De quoi s'avise-t-il? Comment ! sans qu'on l'en prie, sans que rien l'y

oblige, il va, dans un volume in-12, relever tous les paradoxes, toutes les contradictions et les atrocités sortis en différens temps de la plume de Linguet! Ce volume est intitulé *Théorie du Paradoxe*; il est imprimé sans nom d'auteur, mais il est hautement avoué par l'Abbé. C'est un ouvrage très-plaisant, mais dont la lecture n'amuse pas assez, parce que la marche en est uniforme et trop méthodique. Elle consiste, après avoir donné une définition du paradoxe et de ses différens genres, à extraire, d'un bout du volume à l'autre, toutes les propositions hasardées par l'orateur dans ses ouvrages sur la *Théorie des Lois*, la *Lettre aux Docteurs modernes*, etc. Chaque passage est entremêlé d'un persiflage assez gai. Les propositions de Linguet ne sont pour la plupart rien moins que plaisantes; j'en excepterai pourtant celle-ci : « Le blé est » une malheureuse petite production qui ap- » pelle la faim au lieu de la chasser, qui paraît, » à ses funestes propriétés, un présent fait par » la nature dans sa colère, et dont l'épi con- » tient plus de malheurs encore que de grains. » —Le pain est une drogue meurtrière dont la » corruption est le premier élément.... Nous » sommes obligés de l'altérer par un poison » (le levain) pour la rendre moins malsaine.... » Pareille à ces poisons dont l'habitude nous » mène au tombeau, et dont la privation cause- » rait également la mort, —les excès déshono- » rans, la mollesse criminelle qui énerve les

» particuliers et les empires, la profusion des » ressources, le luxe, etc. n'ont jamais été que » dans les pays où il y a du froment, des mou- » lins et des boulangers. »

A la vingtième page de cette lecture il m'a semblé que l'Abbé avait travaillé sur l'idée d'un autre, et qu'il n'avait pas conçu lui-même le projet de ce persiflage. Il n'a pas tiré de cette plaisanterie tout le parti qu'il aurait pu; la page la plus piquante de son livre me paraît être la citation d'un passage de Quintilien, qui fait le portrait le plus exact et la critique la plus parfaite du personnel de Linguet.

Mais, monsieur l'Abbé, savez-vous que vous avez fait là un furieux pas de clerc en attaquant l'orateur Linguet? Et dans quel moment! Il a un grand parti, et je ne sais pas, en vérité, comment vous vous en tirerez.

Un arrêt du conseil d'Etat avait rendu, il y a un an, la parole à Linguet, et avait cassé, quelque temps après, la décision des avocats qui la lui avait ôtée, et la confirmation que le Parlement avait donnée à leurs décisions. Il était question, à la rentrée de l'ancien Parlement, de reprendre le procès de M. le maréchal de Broglie avec madame la comtesse de Béthune, pour la succession de M. le baron de Thiers, père de madame de Béthune et de madame la maréchale de Broglie. Gerbier devait être avocat du maréchal, et Linguet de la comtesse de Béthune. Gerbier, qui avait senti qu'il ne serait

peut-être pas bien reçu au Parlement, avait sollicité une place chez Monsieur, et son projet était, l'ayant obtenue, de quitter le barreau. Linguet sut, de son côté, que les avocats se proposaient de revenir sur l'arrêt du Conseil, et qu'ils faisaient des assemblées où il était question de le rayer du tableau. Il fit un Mémoire contre eux avec tout le fiel, l'amertume et la violence qu'on lui connaît dans ses écrits; il y attaqua personnellement Gerbier. Dans le même temps, M. le comte de Guines, obligé de défendre son honneur contre un tas de coquins qui l'attaquaient, se trouva forcé aussi de dévoiler quelques manœuvres de Gerbier, qui lui firent un très-grand tort. Toutes ces circonstances réunies déterminèrent Monsieur à ordonner à Gerbier de se justifier avant que les lettres-patentes qui l'attachaient à sa personne lui fussent délivrées. Dès cet instant l'affaire de ces deux avocats devint une affaire de parti. Celle de Linguet s'est poursuivie, et malgré la chaleur, la protection et la suite qu'y ont mises en sa faveur nombre de gens de qualité, il a été rayé du tableau, et ce jugement des avocats a été de nouveau confirmé par le Parlement actuel. Le jour de cette confirmation fut un jour célèbre. Linguet, mandé au Palais, s'y transporta accompagné de madame la comtesse de Béthune et de nombre de gens de la Cour. M. le comte de Lauraguais et M. le prince d'Henin ne laissèrent pas échapper une si belle occasion de faire valoir

leur zèle patriotique ; et au moment de la publication de la sentence, madame la comtesse de Béthune réclama son conseil, son avocat, son ami, se trouva mal, et aucun des grands mouvemens pathétiques ne manqua à cette scène. Tous les partisans de Linguet n'ont cessé depuis de crier à l'injustice, et c'est ce moment que prend M. l'Abbé en vrai docteur de Sorbonne pour écraser ce digne concitoyen ! O temps ! ô mœurs !

Quant à Gerbier, il s'est justifié aux yeux de Monsieur, qui a daigné, d'après son Mémoire, lui faire délivrer ses patentes. Il est vrai que depuis il a été assigné au Châtelet, à la requête du procureur du Roi, pour être ouï relativement à l'affaire de M. le comte de Guignes. Il n'a ni autant de partisans ni autant d'audace que Linguet; il est faible, léger, et a un grand goût pour la dépense. Avec ces petits inconvéniens dans le caractère, on peut souvent se rendre coupable de fautes bien graves, de ces fautes qui perdent un homme dans l'esprit public, mais qui lui conservent du moins la pitié de ses amis : c'est, je crois, où il en est réduit. Voici l'opinion du public :

COUPLET *sur l'*air *de la chanson de M. de Beaumarchais.*

Maître Gerbier a beau dire et beau faire.
Sa lettre à tort
Lui fait, ma foi, grand tort.
Si la loi du plus fort

Ne juge pas l'affaire,
Il perdra son honneur,
Sa place chez Monsieur.
Maître Gerbier a beau dire et beau faire.

Pour revenir à la *théorie du paradoxe*, il faut convenir que si l'idée n'en est pas prudente, elle est au moins heureuse. Les rapprochemens que M. l'Abbé fait de différens passages de Linguet sont très-plaisans. Il ne lui a manqué qu'un peu de verve pour faire de ce morceau un chef-d'œuvre de plaisanterie, et la façon n'en aurait pas été plus chère ; car tel qu'il est, Linguet emploiera vraisemblablement le reste de sa belle vie à s'en venger, et sa radiation du tableau des avocats lui en laissera tout le loisir.

Le nouveau recueil qu'on vient de recevoir du patriarche de Ferney offrira sans doute beaucoup de pâture nouvelle aux Clément, aux Sabatier et à tous leurs consorts. Ses meilleurs amis auraient bien désiré qu'il en eût supprimé au moins une partie. La pièce la plus considérable de ce recueil est une Tragédie qu'il nous donne pour l'ouvrage d'un jeune homme, mais dont il ne montrera point, comme il le dit lui-même, l'extrait baptistère. Il est à craindre qu'il ne soit que trop bien marqué dans la pièce même. *Don Pèdre*, roi de Castille, annonce le même âge que les *Pertharite* et les *Attila*. Il est aisé cependant d'y reconnaître encore dans plu-

sieurs endroits les traces d'un génie vraiment dramatique, des restes de chaleur et ce goût de simplicité que l'on a trop perdu de vue. L'objet principal du poëte semble avoir été de venger la mémoire de Pierre-le-Cruel. Selon lui, ce prince ne fut déclaré *Bulgare et incrédule* que pour avoir eu des maîtresses, et parce que Henri de Transtamare, son frère bâtard, qui finit par l'égorger de sa propre main, sut mettre adroitement dans ses intérêts Charles V et la cour de Rome. M. de Voltaire oublie donc que ce roi, souillé du meurtre de ses frères, s'était rendu plus odieux encore par la mort violente de sa femme Blanche de Bourbon, qu'il empoisonna pour plaire à Marie de Padille. Ce sont des faits dont il paraît difficile aujourd'hui de contester la vérité. La prudence avec laquelle le dieu de notre littérature sait plier ses opinions à l'esprit et aux circonstances du moment n'aurait-elle pas dû l'engager à adoucir un peu la tirade suivante? C'est don Pèdre qui parle :

Moi je respecterais ces gothiques ramas
De privilèges vains que je ne connais pas,
Éternels alimens de troubles, de scandales,
Que l'on ose appeler nos lois fondamentales;
Ces tyrans féodaux, ces barons sourcilleux,
Sous leurs rustiques toits indigens orgueilleux;
Tous ces nobles nouveaux, ce sénat anarchique
Érigeant la licence en liberté publique;
Ces Etats désunis dans leurs vastes projets
Sous les débris du trône écrasant les sujets!

La tragédie de don Pèdre est précédée d'une

longue épître dédicatoire à M. d'Alembert, où l'on souffre de voir toute la peine que l'auteur s'est donnée pour louer les principaux membres de l'Académie, les premiers aspirans, les dames et les grands qui protégent les lettres, enfin la ville et la Cour en gros et en détail. Il y a dans cette litanie d'éloges tant de sincérité, tant de délicatesse, tant de désintéressement, que ceux qui ont reçu leur part de l'encens se trouvent presque aussi confus que ceux qui ont été oubliés. D'ailleurs, comme les petits intérêts dont il s'agit dans cette grande affaire risquent toujours d'être assez mal vus lorsqu'on en est à deux cents lieues, il est échappé au héros de notre siècle plusieurs bévues attribuées par les uns à sa malignité, par les autres à un sentiment que l'on n'aime guère mieux. MM. l'abbé Arnaud et Suard n'ont pas été infiniment flattés de se voir loués sur un seul ouvrage qui n'est point d'eux, mais de l'Abbé. M. Marmontel est peu reconnaissant de ce que depuis dix ans on ne parle jamais que de son quinzième chapitre de Bélisaire. Les Buffon, les d'Alembert ne comprennent pas trop le profond respect avec lequel l'auteur de Mérope et de Mahomet traite l'auteur de *Pharamond* et de *Mélanie*, etc. L'éloge de la Raison vaut mieux que celui de ces Messieurs. Il se trouve à la suite de la Tragédie, sous le titre d'*Eloge historiquè de la Raison, prononcé dans une Académie de province par M. de Chambon.* On y représente la Raison et la Vérité sa

fille comme deux voyageuses qui se sont vues plus d'une fois forcées à cacher leur retraite. Elles ne furent reçues à la Cour de Charles-Quint et de François Ier que comme des jongleurs. Mais il y a quelque temps qu'il leur prit envie d'aller à Rome. Ayant quitté cette ville fort contentes de Ganganelli, elles furent plus surprises encore de trouver en Italie, au lieu du machiavélisme, une émulation entre les princes et les républiques, depuis Parme jusqu'à Turin, à qui rendrait les sujets plus heureux. A Venise, elles rencontrent avec beaucoup de satisfaction un procurateur de Saint-Marc, qui avec des ciseaux découverts par Frapaolo s'amusait à couper les griffes noires de l'Inquisition. Ce bon prêtre en légua aussi une paire à M. d'Aranda. En Allemagne, à quelques étiquettes près dont elles ont encore à se plaindre, la Cour impériale leur plaît fort, et toutes deux se prennent d'une grande passion pour le jeune Empereur. Leur étonnement redouble quand elles passent en Suède. « Quoi, disent-elles, une révolution si difficile » et si prompte, si périlleuse et pourtant si paisible! Et depuis aucun jour de perdu pour le » bonheur des peuples! » En Pologne, elles sont tentées de regagner le puits où elles ont été si long-temps ensevelies. La Vérité y déplore le sort d'un monarque vertueux, éclairé et humain; elle ose espérer qu'il sera enfin plus heureux. On avait dit à nos deux voyageuses qu'elles trouveraient un philosophe à Berlin :

elles n'y voient d'abord que des bataillons de garçons bien faits, le jarret tendu et se servant merveilleusement d'une machine infernale. Voilà, disent-elles, de plaisans philosophes! Cependant elles ne tardent pas à voir « leur maître lisant » Marc-Aurèle, écrivant sous la dictée de Mi- » nerve et des Grâces, et se moquant des men- » songes qui ont gouverné le monde. » Elles n'ont qu'un reproche à lui faire, c'est de s'être brouillé autrefois avec un de leurs plus fidèles serviteurs; mais aujourd'hui tout est réparé à leur grande consolation. De là elles courent en Russie. C'est à leurs yeux une création, un autre univers. Elles aperçoivent de loin, sur un rocher de pierres précieuses, un cheval qui s'élance vers le ciel, portant un héros vainqueur d'un autre héros. « Elles ne se lassent point d'admirer » une femme victorieuse des Ottomans, législa- » trice du plus vaste empire de l'univers, qui » cause dans un coin avec un philosophe, après » avoir accordé la paix au sultan, et donné un » carrousel et un bal. » La constitution unique de l'Angleterre attire ensuite leurs suffrages; mais elles s'affligent de voir cette puissance brouillée avec ses colonies et embarrassée des deux fardeaux de sa félicité.... Elles terminent enfin leur voyage en France, où l'aurore du nouveau règne leur fait concevoir les plus douces espérances pour l'avenir....

Histoires secrètes du Prophète des Turcs, deux parties in-12. Ah ! quel prophète et quel auteur ! C'est sûrement quelque mousquetaire bien libertin qui n'a jamais lu que des contes de fées, qui s'est cru Mahomet en personne, parce qu'il a trompé trois ou quatre filles, et qu'après avoir escaladé peut-être les murs d'un couvent, il a séduit quelques nonnes. Je prophétise avec plus de vérité qu'il ne sera lu de personne.

Le *Couronnement d'un Roi, essai allégorique en un acte et en prose, par un avocat au Parlement de Bretagne.*

Redeunt saturnia regna.

Virg.

Ce petit drame allégorique, assez singulier par lui-même, le paraîtra sans doute encore plus quand on saura qu'il vient d'être représenté publiquement à Rennes pendant la tenue des Etats. L'ouvrage, supprimé par des ordres supérieurs dès la seconde représentation, est devenu fort rare. Il serait difficile de le faire connaître suffisamment par un extrait. A travers beaucoup de détails hasardés, absurdes et de mauvais goût, on y trouvera un fonds de candeur admirable, un tour d'imagination très-bizarre, et surtout une naïveté tout-à-fait digne de ce neveu de mademoiselle Kerkabon, que M. de Voltaire a rendu si célèbre sous le nom d'*Hercule l'Ingénu.*

CHANSON *de M. Caron de Beaumarchais jouant un rôle de paysan dans une comédie donnée à la campagne pour la fête de M. Le Normand d'Étioles.*

Mes chers amis, pouvez-vous m'enseigner
Un bon seigneur dont un chacun parle?
Je n'sais pas trop comment vous l'désigner;
C'pendant on dit qu'il a nom Charle;
Non, Charles-Quint, jarni,
. . . .
Qui dévasta la terre ronde;
Mais le Charlot d'ici, pargué,
Qui n'a d'autre souci, morgue,
Que de rendre heureux le pauvre monde.

Quand il promet, son bon cœur est l'garant
Qu'il ira pu loin que sa parole.
C'pendant queutz'un m'a dit qu'il est Normand;
Oui, mais c'est Le Normand d'Etiole.
Les aut' seigneurs, jarni,
Ont des hauteurs, s'fit-i,
Et s'font fuir partout à la ronde.
Chez lui ses paysans, pargué,
Sont comme ses enfans, morgué.
Ça s'appelle aimer le pauvre monde.

Hier au soir, en pensant à Charlot,
Je poussis un peu not' ménagère.
Non, non, Lucas, j'tentends à demi mot;
J'nons qu' trop d'enfans. — Eh! laiss'toi faire!
Charlot vient, et jarni
Les nourrira, s'fit-i;
Tout l' pays d' ses bienfaits abonde.
Au seul nom d' Monseigneur, pargué,
Margot m'ouvrit son cœur, morgué.
Tout ça fait plaisir au pauvre monde.

Quand le paysan a d' l'amour sans argent,
Le plaisir va comme je te pousse.
Mais not seigneur qui sait c' qu'il faut aux gens,
Leur fait la cadence du pouce.
Allons, enfans, jarni,
Mettez-vous dedans, s'fit-i;
Sans l' mariage rien ne féconde.
V'là comme d'un seul mot, pargué,
Not bien-aimé Charlot, morgué,
Vous fait z'engrainer le pauvre monde.

L'hiver passé j'eus un maudit procès
Qui m'donna ben de la tablature.
J'm'en vas vous l' dire : on m'avait mis exprès
Sous ste nouvel' magistrature.
Charles venait, jarni,
Me consolait, s'fit-i;
Ami, ta cause est bonne et ronde. —
Ah! comme i m'ont jugé, pargué!
Com' v'là qu'est ben troussé, morgué!
Est-ce qu'on blâme ainsi le pauvre monde?

Monsieur l' curé dit, pour êtr' recuré,
Faut tous les ans aller à confesse.
C'est un devoir : chacun a beau l' savoir,
On y va com' les chiens qu'on fesse.
Mais quand il faut, jarni,
V'nir au château, s'fit-i,
Fêter Charl', Manon, à la ronde,
Etre ou non invité, pargué,
Pour boire à leur santé, morgué,
Dam', faut voir courir le pauvre monde!

Si j'sis jamais marguillier z'une fois,
Que de fêtes j'ôt'rai dans not village!
La Saint-Martin, le Mardi-gras, les Rois,
Bon ceux-là, l'rest' nuit à l'ouvrage.

Sont-i pu saints, jarni ;
Qu' ceux d' la Toussaint, s'fit-i ?
Mais pour Charle et Manon la blonde,
Com' nous les retiendrons, pargué,
Pour nos deux bons patrons, morgué !
V'là les saints qu'il faut au pauvre monde.

VERS *de M. Marmontel pour être mis au bas du portrait de M. d'Alembert.*

Ce sage à l'amitié rend un culte assidu,
Se dérobe à la gloire et se cache à l'envie ;
Modeste comme le génie,
Et simple comme la vertu.

Il y a long-temps qu'on n'avait vu à l'Académie française une assemblée aussi brillante que celle du jeudi 16, jour de la réception de M. de Malesherbes. Ce qui pour tout autre n'est qu'une couronne littéraire est devenu pour lui une couronne civique ; et l'Académie, en décernant ces honneurs au magistrat de la patrie, au citoyen de la Nation, a paru remplir les fonctions du tribunal le plus auguste, de l'interprète suprême de l'opinion publique.

Les sentimens de patriotisme que M. de Malesherbes a déployés dans les circonstances les plus difficiles, l'éloquence noble et touchante qui règne dans tous ses Discours, l'étendue et l'utilité de ses lumières, ne sont pas ses seuls titres à la reconnaissance des lettres et de la philosophie. Si la liberté de penser a fait quelques progrès en France, elle le doit surtout à la sagesse adroite de son administration tant qu'il

fut à la tête de la librairie. En conservant toutes les apparences d'une très-grande sévérité, peut-être nécessaires pour réprimer des abus pernicieux, ou du moins pour ne pas effaroucher l'autorité ombrageuse, il favorisait avec la plus grande indulgence l'impression et le débit des ouvrages les plus hardis. Sans lui l'*Encyclopédie* n'eût vraisemblablement jamais osé paraître.

Ce qui distingue le plus le Discours de réception de M. de Malesherbes, c'est un ton également digne et modeste. Moins diffus, moins verbeux, surtout pour la partie des éloges, son style eût sans doute eu plus de force et de couleur; mais ce défaut n'est-il pas plutôt celui du genre que celui de l'orateur? Il n'y a qu'un moyen de l'éviter : c'est d'éviter le genre même et de faire toute autre chose qu'un discours de réception. Qui l'eût pu faire avec plus d'intérêt que M. de Malesherbes, s'il n'avait pas craint que cette singularité même tînt de l'affectation?

Peut-être n'a-t-on jamais rien dit de plus flatteur aux gens de lettres que ce qu'il leur dit, quand il compare leur influence sur l'opinion publique à celle des anciens orateurs. « Dans un siècle où » chaque citoyen peut parler à la Nation entière » par la voie de l'impression, ceux qui ont le » talent d'instruire les hommes ou le don de les » émouvoir, les gens de lettres, en un mot, sont » au milieu du peuple dispersé ce qu'étaient les » orateurs de Rome et d'Athènes au milieu du » peuple assemblé. »

L'application qu'il fait aux rois des vers que Virgile adresse aux Romains, dans le VI[e] livre de l'Enéide, a paru des plus heureuses.

« Vous ne direz point au maître d'un grand » empire que son goût toujours sûr doit inspi- » rer tous les artistes. Disons plutôt à tous les » Rois ce que l'antiquité disait à Rome maîtresse » du monde : Que d'autres fassent respirer le » marbre et l'airain, que d'autres décrivent le » mouvement des astres. Vous, Rois, n'oubliez » jamais que votre emploi est de régir les peu- » ples. »

Ce n'est pas sans doute trop sérieusement que M. de Malesherbes cherche à nous persuader que, quand le cardinal de Richelieu conçut le projet de créer en France un corps littéraire, il avait prévu jusqu'où s'étendrait un jour l'empire des lettres chez la Nation qu'il avait entrepris d'éclairer. Il est beaucoup plus probable que, s'il avait prévu les suites de son projet, il ne l'eût jamais exécuté. Si ce ministre eut quelques vues éloignées en formant cet établissement, ce fut sans doute de lier l'intérêt des lettres à ceux de l'autorité, et de retenir l'ambition littéraire dans une espèce de chaîne semblable à celle qui attache les grands aux honneurs de la Cour. Mais ce qui paraît plus probable encore, c'est que ses pensées, loin de se porter sur l'avenir ou sur de grands intérêts, ne se portèrent que sur lui-même, sur ce qui pouvait amuser ses goûts personnels. L'établissement de l'Académie

ne fut probablement pour lui qu'une espèce de distraction, un joujou de sa toute-puissance, qui flattait ses prétentions, ses ridicules, et dont il comptait bien que sa vanité tirerait un jour un grand parti. Et voilà comme les fantaisies même d'un homme d'Etat, d'un génie entreprenant, ont toujours un caractère de grandeur, et renferment souvent le germe des révolutions les plus utiles.

La Réponse de M. l'abbé de Radonvilliers au Discours de M. de Malesherbes n'est que plate et commune; et c'est un tort de faire si bien, quand on a accoutumé ses auditeurs à un mérite plus réjouissant.

M. l'abbé Delille, après ces Discours, nous a lu les deux derniers chants d'un Poëme sur les plaisirs de la vie champêtre, l'art de peindre la nature en vers et celui d'en jouir. L'art de l'embellir sera le sujet de son premier chant, qui n'est pas encore fini. Cet ouvrage a paru manquer d'idées, d'ensemble; la marche n'en est pas assez poétique, et par-là même assez peu intéressante; mais les détails en sont charmans, plusieurs tableaux d'une grande richesse, et des vers d'une facture admirable. On a beaucoup disputé sur ces deux-ci:

> Je veux qu'un tendre ami, peuplant ma solitude,
> M'enlève doucement aux douceurs de l'étude.

L'expression *peuplant*, à force de vouloir être énergique, pourrait bien n'être ni juste ni agréable; *doucement aux douceurs* sent la recherche et la manière.

La présence de M. le duc de Choiseul a fait applaudir à deux reprises le vers

Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier.

Mais la distinction de l'agricole et du fermier n'en est pas pour cela plus ingénieuse.

M. d'Alembert a terminé la séance par la lecture de l'*Éloge de l'abbé de Saint-Pierre*. L'abondance de mots et de petites anecdotes répandus dans cet Éloge lui ont donné un ton si facétieux, qu'on l'a trouvé du moins peu convenable à la dignité de l'assemblée : cela n'empêche pas qu'il ne soit plein de choses piquantes. Quoique les ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre respirent tous la bienfaisance et l'humanité, ils sont beaucoup moins curieux que ne l'étaient sa personne et son caractère. Ses vues en politique sont bornées et chimériques; mais il en eut de grandes et de vraies sur lui-même. Jean-Jacques l'a peint en disant : *c'était la raison parlante, agissante, ambulante*. Il craignait beaucoup moins le reproche d'être ridicule que le malheur de partager les travers de son siècle. Religieux observateur de tout ce qui avait à ses yeux un caractère de raison et d'évidence, il ne faisait pas même comme les autres dans les petites choses, afin de s'habituer à n'être pas servile dans les grandes. En conséquence il portait toujours sa montre pendue à sa boutonnière.... Il était si persuadé que tous les arts où il ne voyait pas une utilité immédiate tomberaient un jour dans le mépris, qu'après avoir entendu une tragédie pleine d'in-

térêt et de chaleur, mais qui ne présentait à son esprit aucune idée essentiellement utile, il dit froidement : *Cela est encore fort beau.*

C'est d'après les conseils de l'abbé de Saint-Pierre que l'Académie française a substitué les éloges des grands hommes de la Nation aux sujets frivoles qu'elle donnait à traiter ci-devant pour le prix d'éloquence. Mais de ses mille et un projets ce n'est pas le seul dont l'expérience ait justifié les avantages : on lui doit plusieurs réformes faites dans la police de Paris et dans le règlement des Ordres monastiques.

Pour se donner toute la considération d'une secte ou d'une religion nouvelle, il ne manquait plus à MM. les Economistes que d'avoir un chef, une espèce de saint digne de la dévotion religieuse de leurs conventicules moraves. C'est M. *François Quesnay*, mort le 16 décembre 1774, qui leur a paru propre à remplir ce rang sublime, et c'est le 20 du même mois que sa canonisation a été célébrée dans un Discours prononcé devant l'assemblée de ses disciples par M. le marquis de Mirabeau. Il faut lire ce Discours imprimé à la fin du premier volume des *Ephémérides du Citoyen*, pour croire que dans ce siècle et dans la Capitale de la France, qui se vante d'être la patrie des arts et du goût, on ait pu élever un monument si ridicule au fanatisme et à l'esprit de parti. Le capucin le plus exalté, ce fou de Bohm, qui remplit il y a quelques an-

nées l'Allemagne de ses visions gnostiques, n'eût pas écrit d'un autre ton l'Eloge de M. Quesnay, s'il avait entrepris d'en faire l'apothéose. Ce grand homme qui a réformé l'Europe, sans que l'Europe s'en soit aperçue, ce précepteur du genre humain, qui était à peine connu dans son quartier, ce M. Quesnay n'est mis en parallèle avec Socrate et Confucius que pour donner lieu à M. de Mirabeau de prouver combien il leur fut supérieur. « Socrate, dit-on, fit descendre du ciel » la morale, notre maître la fit germer de la » terre. La morale du ciel ne rassasie que les » âmes privilégiées, celle du produit net procure » la subsistance aux enfans des hommes, etc. » Oui, l'antiquité eût placé notre maître au-dessus, bien au-dessus de Minos et de Rhadamante, et le 4 juin, jour de sa naissance, sera » un jour de fête pour la postérité. »

Il faut que ces idées de morale, de physique et de produit net aient fermenté dans la tête de M. le Marquis comme celles des six aunes de drap dans la tête de M. Guillaume. Elles reviennent sans cesse à propos de tout et hors de tout propos. Quel tableau pathétique que celui des derniers instans de M. Quesnay! « On le trouva » dans cet état de *tranquillité morale* et de *résignation physique* dans lequel il attendait d'ordinaire patiemment l'événement du combat » entre le mal et la nature. »

Quand le panégyriste de M. Quesnay se fâche, son imagination est bien plus lucide encore.

« Qu'importe, dit-il, au grand Ordre qui nous
» ouvre son sein paternel, prêt à nous remettre
» dans la voie, dès l'instant où le suicide habi-
» tuel, désormais dépouillé des haillons et des
» lambeaux de notre création, se laissera voir
» dans sa difformité; que lui importe, dis-je,
» dans le temps même que l'Europe entière se
» réveille à la voix de la vérité, écoute, croit,
» ou doute au moins, et cherche à connaître et à
» s'instruire, que quelques enfans perdus de la
» frivolité et de l'envie, et peut-être quelques
» émissaires du monopole et de la corruption,
» tentent de les ridiculiser, ou les calomnient! »

La plus grande partie de l'Éloge est écrite ainsi; et de tout cet amphigouri de louanges qui élèvent M. Quesnay jusqu'au troisième ciel il ne résulte que ceci; c'est que M. le marquis de Mirabeau est tout bonnement le Platon de ce Socrate moderne, et qu'il doit à ses seules instructions tous les flots de lumière que ses ouvrages ont versés sur notre horizon, etc.

Théâtre de campagne, par l'auteur des Proverbes dramatiques. Quatre grands volumes in-8°. —Ces quatre gros vol. sont dédiés aux aimables sociétés de province, que l'auteur trouve très-supérieures à celles de Paris, parce qu'on y sent bien mieux encore que dans cette malheureuse Capitale de quelle importance et de quelle utilité peuvent être les Proverbes pour le progrès des mœurs et pour le bonheur de la vie. On devine

aisément que ce nouveau recueil de Comédies prétendues ne peut être sorti que de la plume infatigable de l'auteur du *Théâtre russe*, des *Amusemens dramatiques*, etc., en un mot, de M. de Carmontelle. Quelque inépuisable que soit la verve de ce célèbre écrivain, elle paraît un peu plus faible encore qu'à l'ordinaire dans ce dernier ouvrage. Il s'est persuadé qu'à force de faire des Proverbes on devait finir nécessairement par faire des Comédies, et pour ainsi dire, sans le vouloir, du moins sans y mettre beaucoup plus de façon. En conséquence il s'est seulement attaché à étendre un peu ses plans, ou, pour parler avec plus de précision, à les alonger. Tout ce qu'a produit une si noble ambition, c'est que le seul genre d'esprit qui avait fait le succès des premiers Proverbes se trouve noyé dans ces nouvelles pièces au milieu d'un amas de paroles sans caractère et sans intérêt. Cependant, quelque dépourvues d'art et de vraisemblance que soient la plupart de ces compositions, il en est peu où l'on ne trouve une sorte d'invention, quelques aperçus comiques, quelques propos de caractère ou de condition vrais et plaisans.

Cùm flueret lutulentus erat quod tollere velles.

Zélis, ou la Difficulté d'être heureux, Roman indien, suivi de Zima et des Amours de Victorine et de Philogène, publiés par M. Dantu. Ces trois Contes sont écrits dans la manière de M. de

Voltaire. C'est peut-être le plus grand bien et le plus grand mal qu'on en puisse dire. Toute imitation qui demeure fort au-dessous de l'original n'a point de plus grand tort que celui de rappeler sans cesse le modèle dont elle n'a pu approcher. Des trois Contes, celui qui nous a paru le moins éloigné de la touche de M. de Voltaire, c'est *Zima*; mais il faut bien se garder de le lire après *Memnon, Babouc*, etc. Nous n'avons point l'honneur de connaître *M. Dantu*, et il y a tout lieu de croire que l'on n'a pris ce nom que pour en cacher un autre.

Le Barbier de Séville, ou la Précaution inutile, si long-temps désirée, a paru enfin sur la scène française le 23 du mois passé. La pièce avait été supprimée l'année dernière par des ordres supérieurs, au moment où M. de Beaumarchais venait d'intéresser tout Paris par ses Mémoires. Quoique cet intérêt se soit fort ralenti, jamais première représentation n'attira plus de monde. Cette grande affluence était sans doute plus propre à nuire au succès de l'ouvrage qu'à le favoriser. Une assemblée si nombreuse et si pressée risque toujours d'être tumultueuse; et le mérite de la pièce, consistant surtout dans la finesse des ressorts qui lient l'intrigue, avait besoin, pour être senti, d'un auditoire plus tranquille. Aussi n'est-ce qu'à la seconde et à la troisième représentation que l'on a rendu à l'auteur la justice qui lui était due; aussi s'en est-il peu fallu qu'à

la première il ne soit tombé à plat, grâces au public mal disposé, grâces au jeu des acteurs qui n'avait pas l'ensemble et la rapidité qu'exige une comédie de ce genre, grâces enfin à M. de Beaumarchais lui-même qui avait eu la sottise de vouloir faire cinq actes d'un sujet qui n'en pouvait fournir que trois ou quatre. Tout le monde a reconnu ses torts. On a retranché plusieurs scènes inutiles, beaucoup de mots déplacés et d'un mauvais ton; on a réduit la pièce comme elle avait été faite d'abord en quatre actes, les acteurs ont mis infiniment plus de naturel et de vivacité dans leur jeu. Le public ne s'attend plus à voir un chef-d'œuvre, ni même un spectacle à mourir de rire, et, malgré le mauvais sort dont ce pauvre Barbier fut menacé le premier jour, son succès s'accroît d'une représentation à l'autre.

Eloge historique de Michel de Montaigne et Dissertation sur sa religion, par Dom de Vienne, historiographe de la ville de Bordeaux. L'auteur de cette brochure croit rendre le plus grand service à l'église et à la religion en prouvant que Montaigne était bon catholique. Il est probable que M. l'Historiographe eût tâché de prouver tout le contraire, si Montaigne était encore au nombre des vivans. A la bonne heure!

Le *Commerce et le Gouvernement considérés relativement l'un à l'autre. Ouvrage élémentaire, par M. l'abbé de Condillac, de l'Académie française et membre de la Société royale d'Agriculture d'Orléans.* Un volume in-8° avec cette épigraphe.

Vis consilî expers mole ruit suâ
Vim temperatam Dî quoque provehunt
In melius.....

Ce livre fait assez de bruit, d'abord pour avoir été arrêté, l'on ne sait pourquoi, à la Chambre syndicale, ensuite pour être un éloge très-métaphysique des systèmes du jour. Les Frères de la doctrine économique seront, je crois, obligés d'avouer eux-mêmes qu'il n'y a pas une vue nouvelle dans cet ouvrage, beaucoup de vérités communes, encore plus de notions vagues, incomplètes et fausses. Mais cela ne les empêchera pas de le prôner avec enthousiasme, parce que c'est ainsi que l'esprit de parti loue, parce qu'il est impossible de ne pas approuver sans mesure un auteur qui abonde dans notre sens, enfin parce que la confrérie doit se féliciter que la lumière du gouvernement agricole ait trouvé enfin un vengeur plus illustre que les Roubaud, les Beaudeau et toute leur triste cohorte, sans en excepter l'homme célèbre (1) dont on oublie toujours le nom, mais à qui l'Europe doit cependant le peu de bonheur dont elle jouit, s'il en faut croire frère Mirabeau et ses disciples.

(1) François Quesnay.

L'ouvrage de M. l'abbé de Condillac peut être regardé comme le catéchisme de la science; il a le grand mérite d'expliquer avec une netteté, avec une précision merveilleuse ce que tout le monde sait, et rien n'est plus séduisant dans une discussion de ce genre. Les hommes du monde qui ont le moins réfléchi sur ces matières s'applaudissent intérieurement de saisir avec tant de facilité les principes d'un système qu'ils croyaient si supérieur à la capacité de leurs idées. Pour avoir retenu quelques définitions, quelques connaissances générales et élémentaires, pour avoir appris à prononcer en termes dogmatiques ce que le simple bon sens ne laisse ignorer à personne, ils s'imaginent avoir pénétré tous les secrets de l'administration, et s'écrient dans leur ravissement comme M. Jourdain : Oh la belle chose que de savoir quelque chose! Il n'en est pas moins sûr qu'ils ne savent rien de plus que ce qu'ils savaient déjà.

L'abbé de Condillac observe que chaque science demande une langue particulière, parce que chaque science a des idées qui lui sont propres. Sous ce rapport, la première partie de son ouvrage pourra paraître la plus utile. Il semble ne s'être proposé dans cette première partie que de déterminer toutes les notions qui constituent la langue économique. Nous nous permettrons seulement de remarquer que, quelque nécessaire que soit cette langue propre à chaque science, ce n'est peut-être pas le pre-

mier objet dont on doive s'occuper, qu'il est surtout dangereux de l'entreprendre avant d'avoir fait toutes les observations que cette recherche exige. C'est pour avoir voulu déterminer trop tôt la langue métaphysique que nos pères ont erré si long-temps dans les subtilités ténébreuses de l'école. Les langues sont le dernier résultat de nos idées, elles sont pour ainsi dire l'instrument avec lequel nous combinons tous les rapports que notre esprit peut apercevoir. Si cet instrument est faux ou défectueux, nos combinaisons ne le sont pas moins, et la difficulté de rectifier nos erreurs devient extrême.

Notre philosophe législateur n'emploie guère plus de trois ou quatre cents pages à définir ce que c'est que la valeur des choses, ce que sont les prix, leur variation, les marchés, le commerce, les salaires, les richesses foncières et mobilières, les métaux, l'argent, le change, le prêt à intérêt, le monopole, le luxe, les impôts, etc., etc. Pour donner une idée de l'exactitude et de la clarté de ses définitions, il suffira de citer celle d'un marché. « Ce concours, dit-» il, et le lieu où l'on apporte les denrées dont » on se propose de faire l'échange se nomment » marché, parce que les marchés s'y proposent » et s'y concluent. » Cela est admirable! Ah! que n'avons-nous étudié plus tôt pour savoir tout cela.

Après avoir exposé d'une manière si lumineuse les premiers élémens de la science écono-

mique, M. l'Abbé se permet d'employer une logique un peu moins sévère, pour nous apprendre l'influence que le commerce et le gouvernement doivent avoir l'un sur l'autre. Il se contente de prononcer que le commerce doit jouir d'une liberté entière; il examine ensuite de la manière du monde la plus vague l'inconvénient de toutes les lois qui ont porté atteinte à la liberté du commerce, les douanes, les péages, les impôts sur l'industrie, les compagnies privilégiées et exclusives, les variations dans les monnaies, les emprunts publics, la police sur l'exportation et l'importation des grains, le luxe d'une grande Capitale, la jalousie des Nations, etc. Cette seconde partie roule presque toute entière sur une seule idée : le commerce devant jouir d'une liberté absolue, toute loi prohibitive est pernicieuse. Rien de plus simple, comme il est aisé de le voir, que cette manière de raisonner. On commence par mettre en principe ce qui est en question, et puis il ne reste plus qu'à rapprocher de ce principe toutes les idées qui lui paraissent opposées pour démontrer qu'elles sont évidemment fausses. Le nouveau docteur avoue que dans les deux parties qui composent actuellement son ouvrage il ne raisonne que sur des suppositions, mais il nous en promet une troisième où il considérera le commerce et le gouvernement d'après les faits. Si ses observations n'ont pas plus de justesse et de précision que ses hypothèses, nous risquons

beaucoup de persévérer encore dans notre ignorance. Attendons ce dernier rayon de lumière *silentio et spe*.

On ne peut refuser à M. l'abbé de Condillac un esprit très-net et très-méthodique, les plus grands talens pour l'analyse de toutes les notions élémentaires; il y porte même plus que de l'exactitude et de la clarté, une sorte d'invention et une invention quelquefois très-ingénieuse. Le Traité des sensations est un chef-d'œuvre dans ce genre; mais il y a loin du talent de simplifier un principe et de suivre strictement la chaîne des conséquences qui paraissent en résulter, au talent d'appliquer le principe avec justesse, et de calculer, si j'ose m'exprimer ainsi, toutes les *aberrations* auxquelles il peut être sujet dans la pratique. Le premier de ces talens ne suppose qu'un esprit sage, attentif, et les ressources ordinaires d'une bonne dialectique; l'autre demande une pénétration rare, des lumières vastes et profondes, une sagacité très-exercée et la plus grande connaissance du monde et des hommes.

On dirait que la nature, avare de ses dons, n'accorde presque jamais un genre d'esprit, un genre de talent, sans en refuser un autre, du moins au même degré. Les esprits qui discutent le plus rigoureusement ces idées premières qui servent de base à toutes nos connaissances sont souvent les moins capables de

suivre ces mêmes idées dans les différentes modifications qu'elles subissent nécessairement, appliquées aux choses même dont elles ne sont que l'image. Comme il est impossible de les déterminer alors avec la même facilité, avec la même précision que dans la simplicité de leurs premiers développemens, leur méthode habituelle devient insuffisante. Obstinés à poursuivre, ils se trompent ou se perdent dans un vague souvent plus funeste que l'ignorance et l'erreur.

C'est ainsi qu'après avoir divisé, subdivisé, analysé avec la plus grande subtilité toutes les idées qui peuvent déterminer la marche que l'on doit suivre dans l'instruction d'un jeune prince, on conclut, par un effort de génie, qu'il faut lui faire lire d'abord le Théâtre de Regnard et la Bible de Royaumont. C'est ainsi qu'après s'être donné beaucoup de peine pour ramener toutes les règles du style au principe de la liaison naturelle des idées, lorsqu'il s'agit d'en faire l'application aux différentes parties de l'éloquence et de la poésie, on retombe dans les observations les plus triviales ou dans les critiques les plus fausses. C'est enfin par la même raison qu'après avoir déterminé avec l'exactitude la plus scrupuleuse toutes les expressions du Dictionnaire économique, on se borne à nous apprendre vaguement ce que l'on trouve sur toutes les pages barbouillées

par les frères de l'Ordre : *point de salut de la liberté*, et pour réponse à toutes les objections du monde, *la concurrence*.

Si le chemin de la vérité était une grande route bien fréquentée, bien battue, la dialectique la plus vulgaire suffirait sans doute pour nous y conduire; mais, entourés comme nous le sommes d'erreurs et de préjugés, n'ayant que des vues bornées et des connaissances incertaines, il faut l'envisager plutôt comme un labyrinthe où nous devons craindre à chaque instant de perdre le seul fil qui puisse nous y guider. Il est rare d'y pouvoir suivre long-temps le même sentier sans en être plus ou moins détourné. Il est difficile de ne pas se laisser séduire aux plus spécieuses apparences. Souvent il nous arrive de trouver devant nous des routes qui semblent opposées et qui se réunissent, des routes qui se ressemblent, et dont l'une nous égare, tandis que l'autre nous eût conduits au but. C'est là, si nous voulons éviter l'erreur, que nous avons besoin de rappeler toutes les ressources de la réflexion et de l'expérience. Tant qu'il s'agit de suivre un même principe et d'avancer toujours de conséquence en conséquence, notre esprit est à l'aise; mais c'est lorsque, éloignés du premier principe, nous rencontrons des vérités rivales, ou qui semblent du moins l'être, c'est alors que, pour sortir d'embarras, il faut plus qu'un esprit sage et une logique commune. Il n'appartient qu'au génie de sur-

monter les difficultés de ce genre; et peut-être n'est-il aucune science où l'on en rencontre davantage que dans la science de l'administration. C'est ce dont M. l'abbé de Condillac ne paraît pas seulement se douter. Son livre prouve ce que l'on soupçonnait depuis long-temps, que la métaphysique n'est guère propre à gouverner le monde, et qu'il n'est rien de si aisé que de faire un ouvrage à-la-fois très-abstrait et très-superficiel. Voilà tout le fruit que nous avons recueilli d'une lecture assez pénible, parce que le style le plus clair, mais sans intérêt et sans couleur, lorsqu'il ne nous apprend rien, est un style fort sec et fort ennuyeux.

COUPLETS *à madame la comtesse de Blot en lui envoyant un oranger, par M. de Lille, capitaine de dragons.*

AIR *du vaudeville d'Epicure.*

De l'aimable et savante Grèce
L'Evangile, encore admiré,
Ordonna qu'à chaque déesse
Un arbre serait consacré.
Le myrte fut à la plus belle,
A la plus sage l'olivier,
Le pin à la vieille Cybèle;
Mais à pas une l'oranger.

Si ce n'était point un mystère,
Verrait-on, sans être étonné,
L'arbre le plus digne de plaire
De tout l'Olympe abandonné?

Suivant l'ingénieux système
De l'antique religion,
Tout est signe, symbole, emblème,
Et rien ne s'y fait sans raison.

L'arbre heureux en qui la nature
Se plaît à montrer en tout temps
Les fleurs, les fruits et la verdure,
L'été, l'automne et le printemps,
Fut réservé pour apanage
A la beauté qui brillerait
Des plus doux charmes de tout âge,
Quand l'Olympe la trouverait.

Dans l'histoire que nous présente
De chaque déité les traits,
L'une est belle, mais imprudente,
Une autre est sage sans attraits.
Or il fallait que la déesse
Réunît en toute saison
La fraîcheur avec la sagesse,
Les grâces avec la raison.

Parmi ce qu'aux cieux on adore
Une belle divinité
Ne s'étant point montrée encore,
L'arbre sans patrone est resté;
Mais il trouve aux bords de la Seine
Celle qui doit le protéger:
Blot, son destin vers vous l'entraîne;
C'est pour vous qu'est fait l'oranger.

Un certain M. de Mirabeau, par son humeur impérieuse et maussade, désolait toute une petite ville de province, où il était l'un des notables. Ce n'était point l'*ami des hommes*, car il se contenta de les ennuyer et les ennuie encore.

Mirabeau le provincial mourut, et sa mort fut une espèce de réjouissance publique. On affubla ses mânes de l'épitaphe suivante :

Ci-gît Mirabeau le brutal,
Qui jurait bien et payait mal.

Cette platitude parut un trait de génie et courut toute la ville. La veuve qu'avait laissée le défunt, et qui lui ressemblait, en fut instruite et fit venir chez elle un avocat soupçonné d'être l'auteur du sarcasme. « *Est-il vrai, Monsieur, que vous » ayez osé vous permettre une pareille atrocité? » — Hélas! oui, Madame, l'épitaphe est de moi; » je vous avouerai de plus que, pour n'y pas » revenir deux fois, j'ai fait la vôtre en même » temps :* »

Ci-gît Mirabeau le brutal,
Qui jurait bien et payait mal.
Ci-gît aussi sa Mirabelle,
Qui ne fut ni bonne, ni belle.

L'abbé de Dangeau se plaignait amèrement d'un de ses prosélytes. « Il ne croyait pas il y » a quinze jours aux vérités les mieux démon» trées, et, grâces à mes instructions, il est de» venu si crédule, que les légendes les plus » absurdes lui semblent aujourd'hui des articles » de foi. » Il faut avouer, disait Boileau en parlant de quelques incrédules de cette espèce, il faut avouer que Dieu a là de sots ennemis.

L'étude de la Grammaire était la passion dominante de l'abbé de Dangeau. On parlait de

quelque révolution à craindre dans les affaires publiques: « Cela se peut, dit l'Abbé ; mais, quoi » qu'il arrive, je suis toujours bien aise d'avoir » dans mon porte-feuille au moins trente-six con» jugaisons parfaitement complètes. » Cette naïveté ressemble au profond désespoir avec lequel je ne sais plus quel grammairien s'écriait un jour : *Non! les participes ne sont point encore connus en France!*

Ce furent le zèle et le crédit de l'abbé de Dangeau qui firent échouer le projet que l'on avait eu de faire recevoir à l'Académie française, comme aux autres Académies du royaume, des *membres honoraires*. M. d'Alembert, en exaltant les obligations que lui avait à cet égard l'Académie, s'est engagé dans une censure des plus vives contre ces grands qui, ne trouvant plus de rôles à jouer ailleurs, essayaient encore de satisfaire leur ambition impérieuse dans une société dévouée uniquement aux lettres et à l'égalité. Il a comparé cette prétention puérile à celle du tyran de Syracuse, qui, chassé de son trône, se fit maître d'école à Corinthe, pour retrouver encore dans cet exercice quelque ombre de sa puissance passée. Cette philippique n'a pas réussi également auprès de tout le monde, et l'Académie même a jugé que sa dignité se trouvait un peu compromise dans la comparaison du tyran devenu maître d'école.... *Non nostrum est tantas componere lites.*

OEuvres complètes d'Alexis Piron, publiées par M. Rigoley de Juvigny, conseiller honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des sciences et belles-lettres de Dijon, etc.; sept volumes in-8°. Quelque peine que puissent prendre MM. les Editeurs, la postérité ne s'accoutumera jamais à associer les noms de Piron et de Juvigny, le nom d'un homme qui prit si modestement son parti de n'être rien, et celui d'un homme qui prétendit être tout, et qui, comme l'on voit, y réussit si bien. Toute cette grande et belle édition pourrait fort bien être réduite à deux petits volumes, sans que la gloire de Piron en souffrît aucune atteinte; encore ces deux volumes ne seraient-ils guère composés que des ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde, de la *Métromanie*, de *Gustave*, des *Fils ingrats*, d'une demi-douzaine d'épigrammes, et d'un assez petit nombre de pièces fugitives, comme l'*Epître à mademoiselle Chéré, Danchet aux Champs-Elysées*, etc.

JANVIER 1776.

C'est un grand tort, sans doute, pour la petite brochure qui vient de paraître sur les *drames-opéras* que celui d'être l'ouvrage de M. Le Bailli du Rolley. Il est difficile de ne pas trouver un peu ridicule qu'un homme imagine de faire une poétique entière pour nous prouver que le genre dans lequel il a travaillé est de tous les genres le plus sublime et le plus rare, que nos plus grands maîtres n'en ont pas eu l'idée, et qu'à lui seul était réservée la gloire de produire un chef-d'œuvre qui fût le premier modèle de son art. On n'a jamais joué le rôle de M. Josse avec plus d'intrépidité. Ce défaut de bienséance n'empêche pas que la brochure de M. Le Bailli ne soit remplie de vues excellentes, et peut-être même assez neuves.

La *lettre sur les drames-opéras* est divisée par articles. L'auteur établit d'abord que les tragédies grecques, et surtout celles d'Euripide, étaient de vrais opéras. Il fonde son opinion sur l'étendue resserrée de ces poëmes, sur les chœurs qui en faisaient partie, et sur la diversité des mètres qu'on y employait. M. de Voltaire avance à-peu-près les mêmes idées dans le discours qu'il a mis à la tête de *Sémiramis*. Où trouver, dit-il, un spectacle qui nous donne une image de la scène grecque? C'est peut-être dans nos tragé-

dies nommées *opéras* que cette image subsiste. Le récitatif italien est précisément la Mélopée des anciens; c'est une déclamation notée et soutenue par des instrumens de musique, etc.

On ne nous apprend pas une vérité bien nouvelle en nous assurant que le sujet d'un drame-opéra doit être grand pour produire une action rapide, des situations touchantes, un intérêt vif et soutenu; mais ce qu'on ajoute pourra paraître plus instructif, c'est que les sujets connus sont préférables aux sujets d'invention, parce que l'exposition en est plus facile, et que l'on est plus sûr d'émouvoir le spectateur pour des personnages dont l'histoire et les caractères lui sont déjà connus. La règle n'est pourtant pas sans exception; et puisque M. Le Bailli prétend avoir calqué sa poétique de l'opéra sur celle de l'ancien théâtre, il n'ignore pas sans doute que les Grecs ne s'interdisaient point du tout les sujets d'invention. Aristote dit expressément qu'Agathon s'était rendu très-célèbre dans ce genre. En effet, si les fictions peuvent avoir toute la vraisemblance des faits historiques, si elles peuvent être exposées avec la même clarté, pourquoi ne seraient-elles pas susceptibles du même intérêt? Le plus grand nombre des spectateurs connaît-il mieux aujourd'hui Thésée, Agamemnon, qu'Orosmane ou qu'Alzire?

On remarque avec beaucoup de raison que quelques peines que nos poëtes lyriques se soient données, ils n'ont presque jamais pu dérober

aux spectateurs l'ennui que leur causaient les scènes d'exposition. On en trouve la raison dans l'usage presque constant où ils sont de faire leur exposition en récit. « Toute exposition de ce » genre ne peut se soutenir que par les détails, » c'est-à-dire par l'emploi que le poëte peut » faire de son esprit. L'art manquant au musi- » cien pour rendre ce que l'esprit seul lui pré- » sente, l'union nécessaire de la musique et de » la poésie ne peut plus se faire sentir alors ; » et le spectateur s'ennuie. » Il n'y a qu'un moyen d'éviter un effet si fâcheux, c'est que l'exposition soit en action, qu'elle présente une situation ou un tableau; mais il est essentiel que le poëte soit attentif à ménager les ressources du musicien, en observant des gradations intelligentes, sans lesquelles il serait à craindre que la musique ne se nuisît à *elle-même*, et que ses premiers efforts ne rendissent impuissans ceux qu'elle s'efforcerait de faire par la suite. «

Le poëte lyrique ne peut pas trop s'appliquer à amener, à produire des situations variées qui changent l'état des personnages et qui leur fassent naître de nouveaux sentimens et de nouvelles passions. Il n'est pas permis de rappeler ce principe si juste, lorsqu'on en fait l'application au drame lyrique, sans observer combien on en a abusé de nos jours dans la tragédie ordinaire, où, à force de multiplier les contrastes et les coups de théâtre, on s'est cru dispensé de tout ce qui tient au développement

des caractères et des passions; partie de l'art infiniment plus difficile et plus précieuse.

« Il est rare, dit notre auteur, il est même » dangereux dans la tragédie lyrique d'amener » un dénouement naturel et produit immédia» tement par l'action. Ces sortes de dénoue» mens, qui sont le complément de la tragédie » ordinaire, exigent presque toujours des scènes » de préparation, et l'on a vu qu'il est impor» tant de les éviter autant qu'il est possible. Il » est d'ailleurs essentiel, dans l'opéra-tragédie, » que le dénouement soit heureux. A la repré» sentation d'un bon opéra, l'âme, étant extrê» mement affectée et ébranlée par l'union des pa» roles et de la musique, a besoin d'être raffermie » et rassurée par un dénouement heureux, qui » la distraie et la console. On est donc quel» quefois forcé d'avoir recours aux moyens sur» naturels pour dénouer l'intrigue et terminer » l'action du drame lyrique; mais, pour con» server à ces sortes de dénouemens toute la » vraisemblance dont ils sont susceptibles, il » faut les tirer immédiatement du sujet. » *Comme dans Iphigénie*, c'est le refrain auquel l'auteur trouve le secret de revenir sans cesse.

Une remarque assez fine, ce me semble, c'est celle que fait l'auteur sur la nécessité de varier dans un opéra les caractères, et de les mettre en opposition. Il observe que la déclamation parlée, étant moins accentuée et plus rapide, ne laisse presque aucune trace de ses sons, au lieu

que l'oreille, cet organe délicat, sensible et paresseux, retient toujours dans la déclamation chantée une partie du son qui l'avait précédemment frappée, si celui qui succède ne contraste pas suffisamment pour en effacer les traces, etc.

La plus grande difficulté que trouve M. Le Bailli dans la composition d'un opéra-tragédie, et pour le poëte et pour le musicien, c'est la scène. Il croit que nos auteurs modernes, et Quinault lui-même, ne l'ont pas assez sentie. « La précision, dit-il, qu'exige le drame-opéra » ne permet pas au poëte d'y étendre à volonté » le dialogue qui doit y être nécessairement » concis et pressé, ni d'y observer les nuances » nécessaires pour développer par degrés les » sentimens et les passions. Il faut pour ainsi » dire qu'ils y soient jetés : tout l'art des tran» sitions y consiste dans l'élan de l'âme, y est » restreint au mouvement rapide et spontané » mais naturel des passions; enfin tout ce qui » est l'ouvrage et la production de l'esprit doit » être impitoyablement rejeté de la scène. » Si M. Sedaine nous donnait sa Poétique, n'appliquerait-il pas au drame et à la tragédie tout ce qu'on nous dit ici de l'opéra? Mais qu'en penserait Racine?

Après avoir rendu justice au charme de la versification de Quinault, M. Le Bailli se croit en droit de nous assurer que ce n'est pas là le modèle qu'il faut suivre. « Toutes les perfec-

» tions qui distinguent et caractérisent ce poëte
» tendent à amollir et même à énerver l'expres-
» sion musicale. Il lui faut, je crois, souffrir un
» style plus concis, plus nerveux, plus rapide, et
» surtout plus varié. » Ce n'est pas tout. « Sou-
» vent l'élégance et l'harmonie de la poésie
» contrarient l'expression musicale, et quel-
» quefois un vers dont la dureté choque l'oreille
» produit un grand effet avec le chant. » Ah!
M. Josse! M. Josse!

Pourquoi n'y aurait-il pas autant d'harmonies différentes pour les vers que pour l'expression musicale? Ces vers si connus du Tasse :

Chiama gli habitator de l'ombre eterne
Il rauco suon de la tartarea tromba, etc.

Ces vers ne brillent pas sans doute par leur douceur ni par leur mollesse, mais en sont-ils moins harmonieux? et ne font-ils pas, quoique d'un genre très-opposé, le même plaisir à l'oreille que les plus tendres airs de Quinault? On sait bien que la recherche d'une élégance continue a pu nuire souvent à l'expression; mais ce serait un grand abus de croire qu'il est impossible d'être à-la-fois harmonieux et concis, de réunir la force et la grâce, la vérité des mouvemens et la pureté de l'expression.

Nous pensons d'ailleurs, comme M. Le Bailli, que les grands vers sont ceux qui conviennent le mieux au récitatif chanté, destiné à rendre des pensées nobles et des sentimens élevés. Nous pensons comme lui que les vers de

huit syllabes sont les plus propres au sentiment tendre ou douloureux; ceux de cinq, de six ou de sept syllabes seront employés plus heureusement à exprimer la colère et tous les éclats d'un caractère impétueux. Nos vers de dix syllabes sont ceux qui se plient avec plus de facilité à tous les tons; c'est presque le seul mètre qui puisse rendre vivement toute passion retenue ou concentrée, tout mouvement qui exige une certaine réticence dans le style.

L'auteur prétend que la coupe des scènes ne saurait être fixée par des règles constantes, que c'est à l'intelligence du poëte, à son sentiment musical à en décider. Il est de toute vérité que sans ce tact on ne fait rien, et qu'avec cette ressource on est au-dessus de toutes les règles. Nous en voyons cependant une qui nous paraît assez généralement sûre, c'est que les airs ne sont bien placés qu'au commencement et à la fin des scènes, parce que toutes les fois que l'action est interrompue par le chant l'intérêt est suspendu et languit. Il n'est qu'une seule exception à cette règle, c'est lorsque la situation d'un des personnages change au milieu de la scène; mais il est bien rare que cette exception puisse avoir lieu.

« Quelque art que puissent employer et le mu-
» sicien et le poëte, les paroles dans le quatuor
» dialogué et les sons qui les expriment sont
» nécessairement trop éloignés pour que l'o-
» reille puisse les suivre sans un effort pénible
» et fatigant. Le duo dialogué inventé par les

» Italiens paraît le seul propre à la scène et qui
» doive y entrer. »

Il paraît inconcevable que nos auteurs modernes ayant introduit les chœurs dans leurs poëmes à l'exemple des anciens, au lieu de faire comme eux tous leurs efforts pour les intéresser à l'action, les aient presque toujours laissés sans intérêt et sans mouvement. « L'habitude seule,
» dit M. Le Bailli, peut sans doute faire tolérer
» ces personnages postiches qui, plantés sur le
» théâtre comme des tuyaux d'orgue, ne sont
» amenés sur la scène que pour rendre de vains
» sons. »

« Si c'est une faute impardonnable d'em-
» ployer les changemens de lieu sans nécessité
» et uniquement pour faire paraître une déco-
» ration nouvelle, c'en est une encore plus ré-
» préhensible lorsqu'on se sert de ce moyen
» pour transporter les personnages à des dis-
» tances trop éloignées. C'est détruire la vrai-
» semblance et blesser la règle sacrée de l'unité
» de temps, plus nécessaire encore à observer
» dans un opéra que dans toute autre espèce de
» poëme dramatique, parce que l'action y étant
» plus pressée, l'extension de sa durée en est
» plus sensible et choque davantage la vraisem-
» blance. »

M. Le Bailli croit que le merveilleux ne doit être employé dans la tragédie qu'avec beaucoup de précaution et lorsque par la nature du sujet il est *essentiellement nécessaire*, comme

dans *Armide*. Nous serons tout-à-fait de son avis, s'il nous permet d'ajouter que, en conséquence de son principe, les sujets où le merveilleux est *essentiellement nécessaire* sont ceux que le poëte lyrique doit choisir de préférence. Chaque art a des ressources qui lui sont particulières, et les sujets où ces ressources peuvent être déployées dans toute leur étendue sont peut-être les seuls auxquels il convient de s'attacher. Pourquoi espérer de donner à nos opéras l'espèce d'intérêt dont la tragédie seule semble susceptible? Pourquoi s'efforcer de donner à nos tragédies cette pompe et cette variété de spectacle qui ne paraît appartenir qu'à l'opéra? Il faut craindre, en voulant multiplier nos plaisirs, d'en corrompre la source; il faut craindre, en voulant étendre et varier nos goûts, d'en altérer le caractère et de leur faire perdre ainsi leur force et leur grâce naturelle.

L'article des fêtes et de la danse est fort long, et l'unique but de l'auteur est de nous en dégoûter. On croit que M. Le Bailli n'a pas toujours pensé de même; mais ce n'est pas la première fois que les ballets ont eu à se plaindre de l'ingratitude de MM. les poëtes. Toute cette déclamation ne dit rien de plus que le mot de l'abbé Pellegrin à sa servante. Il était fort tourmenté du plan d'un opéra nouveau, et s'était endormi en cherchant inutilement le moyen de terminer son troisième acte par une fête. Sa servante vint le réveiller le lendemain matin, et lui cria qu'il était

temps d'aller dire la messe, vu la fête. *Bah! dit* le poëte encore moitié endormi, *ce n'est rien que d'avoir trouvé la fête, le difficile est de l'amener.*

M. Le Bailli finit sa brochure par une fête qu'il se donne à lui-même, en relevant avec beaucoup de sévérité tous les défauts qu'on peut reprocher à l'*Armide* de Quinault, et en exaltant jusqu'au troisième ciel le mérite d'*Iphigénie*, éloge qui manquerait peut-être de modestie s'il n'était pas évident que Racine, le comte Algarotti et le chevalier Gluck ont eu beaucoup plus de part au succès de cet ouvrage que M. Le Bailli. *Oui, M. Le Bailli.*

CHANSON *faite à l'occasion de la Lettre de M. Le Bailli du Rollet, sur les Drames-Opéras.*

AIR : *Oui, monsieur le Bailli.*

Je consens, mes chers frères,
A vous initier
Dans les profonds mystères
Du lyrique métier.
Croirez-vous mes préceptes ?
Oui, monsieur Le Bailli.
Vous serez donc adeptes ?
Bon, monsieur Le Bailli.

Connaissez-vous Armide ?
Oui, monsieur Le Bailli.
Quel ouvrage insipide !
Oui, monsieur Le Bailli.
Sans chaleur, sans génie.
Oui, monsieur Le Bailli.
Mais vive *Iphigénie*.
Oui, monsieur Le Bailli.

De la scène lyrique
Quinault n'est plus le roi:
Lisez ma poétique,
Vous direz comme moi:
Nous n'avons qu'un génie.
Qui? monsieur Le Bailli.
L'auteur d'Iphigénie.
Ah! monsieur Le Bailli.

Admirez sa sagesse;
Modeste en ses essais,
Par respect pour la Grèce
Il parle mal français,
Même en pillant Racine;
Son génie affaibli
Dément son origine.
Oui, monsieur Le Bailli.

Gardez-vous dans la Fable
De choisir vos sujets;
Point de Dieu, point de diable,
Ni fêtes ni ballets,
Cela sent trop l'enfance.
Mais, monsieur Le Bailli,
On peut aimer la danse (1),
Hem! monsieur Le Bailli?

Toi, chef de mes athlètes (2),
Qui dans ce pays-ci
Sais mesurer les têtes,
Sois mon superbe appui;

(1) On fait allusion ici à un opéra oublié depuis long-temps, et qui dans sa nouveauté ne put se soutenir que par les ballets.

(2) Les Mémoires secrets de l'Académie royale de musique assurent que M. Le Bailli avait mis un chapelier de ses amis à la tête de la cabale dont il crut avoir besoin le jour de la première représentation d'*Iphigénie*.

Cours, cabale au parterre,
Du fonds je t'ai saisi,
La forme est ton affaire.
Oui, monsieur Le Bailli.

AUTRE *Chanson*.

AIR : *Tous les Bourgeois de Chartres.*

Aimables Mousquetaires,
Favoris des Amours,
Déchirez vos bannières
Et brisez vos tambours.
Ils ne vous servent qu'à battre la retraite;
On vous exile de Paris,
Sur la requête des maris
Votre réforme est faite.

Ralliant les Gendarmes
Et les Chevau-Légers,
Briguez d'autres alarmes
Et de plus doux dangers.
Dans le cœur de Cypris portez la soubreveste;
Consolez-vous, jeunes guerriers,
On vous arrache vos lauriers,
Mais le myrte vous reste.

Dans les troupes légères
De Gnide et de Paphos,
Au rang des volontaires
Qu'on place nos héros.
Vainqueurs à Fontenay, dans Paris infidèles,
Ils font la guerre, ils font l'amour,
Ils savent dompter tour-à-tour
Les Anglais et les belles.

Ainsi toujours volage,
Le Français chante et rit;
Son humeur est l'image
Des plumes qu'il chérit.

Mais au sein des plaisirs, de peur qu'il ne s'endorme,
Les Dieux, pour le désennuyer,
Daignent parfois lui envoyer
La grippe (1) et la réforme.

EPITAPHE *de l'abbé de Voisenon, par M. Collardeau.*

Ci-gît un abbé libertin,
Plein d'esprit et d'humeur falote.
Il était porteur de calotte,
Mais c'était celle de Crispin.

La première nouveauté dramatique que nous ayons eue cette année ne nous gâtera point trop sur celles qui pourront la suivre. C'est une comédie lyrique en deux actes, mêlée d'ariettes, intitulée les *Souliers mordorés ou la Cordonnière allemande.* Cette pièce a été représentée pour la première fois sur le théâtre de la Comédie italienne, le jeudi 11 Janvier. Les paroles sont de M. Serière, Français d'origine, mais officier dans les troupes de l'Empereur; la musique est du sieur Fridzeri, l'auteur des *Deux Miliciens.*

Le sujet des *Souliers mordorés* est pris d'un conte fort ancien, mais dont j'ignore l'auteur. La décence du théâtre n'ayant pas permis que ce sujet fût traité sur la scène comme dans le conte, il est arrivé que, d'une aventure assez plaisante, le poëte n'a su faire qu'une espièglerie de jeune homme et une espièglerie froide, parce qu'elle est insipide, sans motif et sans in-

(1) C'est le nom qu'on a donné aux rhumes qui ont régné cet hiver.

térêt. L'intrigue, l'ordonnance et le style de la pièce ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Quoique dans toute la musique de cette pièce il n'y ait pas un trait de génie, rien de neuf, rien de piquant, on y a trouvé plusieurs airs assez bien faits et d'une tournure agréable. C'est l'ouvrage d'un aveugle; il compose sur un bureau où sont tendus des fils de soie dans le même ordre où sont tracées les lignes d'un papier de musique. Il a de petites figures de bois de différentes formes, pour représenter toutes les notes et toutes les clefs dont on peut avoir besoin pour écrire la musique. Chaque espèce a son tiroir particulier, l'habitude lui a appris à les distinguer au toucher; il écrit ses compositions comme on imprime, et relit ses airs en les repassant du bout des doigts.

LETTRE *de feu M. le président de Montesquieu (qui ne se trouve point dans le Recueil qu'on a publié de ses Lettres) à l'évêque Warburton.*

Paris, Mai 1754.

J'ai reçu, Monsieur, avec une reconnaissance très-grande les deux magnifiques ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur les Œuvres posthumes de M. Bolingbroke; et comme cette lettre me paraît être plus à moi que les ouvrages qui l'accompagnent, auxquels tous ceux qui ont de la raison ont part, il me semble que cette lettre m'a fait un plaisir particulier.

J'ai lu quelques ouvrages de M. Bolingbroke, et il m'est permis de dire comment j'en ai été affecté. Certainement il a beaucoup de chaleur, mais il me semble qu'il l'emploie ordinairement contre les choses, et il ne faudrait l'employer qu'à peindre les choses. Or, Monsieur, dans cet ouvrage posthume dont vous me donnez une idée, il me semble qu'il vous prépare une matière continuelle de triomphe. Celui qui attaque la religion révélée n'attaque que la religion révélée; mais celui qui attaque la religion naturelle attaque toutes les religions du monde. Si l'on enseigne aux hommes qu'ils n'ont pas ce frein, ils peuvent penser qu'ils en ont un autre; mais il leur est bien plus pernicieux de leur enseigner qu'ils n'en ont point du tout. Il n'est pas impossible d'attaquer une religion révélée parce qu'elle existe par des faits particuliers, et que les faits, par leur nature, peuvent être une matière de dispute. Mais il n'en est pas de même de la religion naturelle; elle est tirée de la nature de l'homme dont on ne peut pas disputer, et du sentiment intérieur de l'homme dont on ne peut pas disputer encore. J'ajoute à ceci, quel peut être le motif d'attaquer la religion révélée en Angleterre? On l'y a tellement purgée de tout préjugé destructeur, qu'elle n'y peut faire de mal, et qu'elle y peut faire au contraire une infinité de biens. Je sais qu'un homme en Espagne ou en Portugal, que l'on va brûler ou qui craint d'être brûlé parce qu'il ne croit pas de certains articles dépendans

ou non de la religion révélée, a un juste sujet de l'attaquer, parce qu'il peut avoir quelque espérance de pourvoir à sa défense naturelle; mais il n'en est pas de même en Angleterre, où tout homme qui attaque la religion révélée l'attaque sans intérêt, et où cet homme, quand il réussirait, quand même il aurait raison dans le fond, ne ferait que détruire une infinité de biens pratiques pour établir une vérité purement spéculative.

Lorsque M. le duc de Choiseul revint à Paris à la fin de Décembre (1775) il fut reçu froidement à Versailles; mais tous les soupers qu'il reçut et donna à Paris furent des fêtes brillantes. Voici des couplets composés à cette occasion :

COUPLETS *sur le retour de M. le duc de Choiseul, par M. le C. de B.*

Ici que tout soit réjoui;
Voici la fin de notre ennui :
Quelqu'un nous revient aujourd'hui
Qui nous rendra gais comme lui.

Lorsque jadis on l'exila,
Chez lui toute la France alla.
Il fallut qu'on le rappelât
Pour que Paris se repeuplât.

Sait-on s'il se reposera,
Ou bien s'il recommencera;
Mais bien fin qui s'en passera,
Et plus fin qui s'en servira.

AUTRES *Couplets sur le même sujet, par M.***, à M. le duc de Choiseul.*

AIR *de Joconde.*

Que dans ton aimable loisir,
Sans ennui, sans affaire,
Je reconnus avec plaisir
Ton heureux caractère !
Lorsqu'on a si long-temps conduit
Et la paix et la guerre,
Il faut un excellent esprit
Pour savoir ne rien faire.

A madame de Choiseul.

Même air.

Faite pour la société,
Vous goûtiez la retraite ;
Paris vous voit, est enchanté,
Chanteloup vous regrette.
C'est un avantage bien doux,
C'est le premier des vôtres,
D'être partout bien avec vous,
Et mieux avec les autres.

A madame de Grammont.

Même air.

On ne saurait plus la quitter
Alors qu'on l'a connue ;
On ne peut plus la remplacer
Alors qu'on l'a perdue.
Cependant, s'il fallait opter,
J'aimerais mieux peut-être
Etre encore à la regretter
Que ne pas la connaître.

Madame du Deffand appelle M. le duc de Choiseul *grand papa,* et madame la Duchesse *grand'maman.* Voici deux couplets qu'elle a faits pour eux :

A la cadette des mamans,
Des enfans la doyenne,
Avant le jour des complimens
Présente son étrenne.
Tout prouve mon empressement,
Ainsi que ma constance,
Puisque j'aime ma grand'maman
Du jour de sa naissance.

Du grand papa
Je ne suis plus petite fille
Du grand papa,
Quand on n'est plus jeune et gentille,
On est exclu de la famille
Du grand papa.

Le gouvernement de l'Académie royale de musique s'est vu menacé de grandes révolutions. M. de Malesherbes et la ville de Paris ayant fortement désiré d'être débarrassés d'une province si bruyante et si difficile à conduire, il s'est présenté plusieurs compagnies qui en ont demandé la régie. Un jeune Américain, connu sous le nom du chevalier de Saint-Georges, qui réunit aux mœurs les plus douces une adresse incroyable pour tous les exercices du corps et de très-grands talens pour la musique, était du nombre des chefs d'une de ces compagnies. Mesdemoiselles Arnoud, Guimard, Rosalie et autres n'en

ont pas été plutôt informées, qu'elles ont adressé un placet à la Reine pour représenter à Sa Majesté que leur honneur et la délicatesse de leur conscience ne leur permettraient jamais d'être soumises aux ordres d'un mulâtre. Une considération si importante a fait toute l'impression qu'elle devait faire; mais, après beaucoup de projets et de discussions de ce genre, cette grande question vient d'être décidée enfin par la bonté du Roi, qui a bien voulu se charger de faire régir l'Opéra pour son propre compte par MM. les Intendans et Trésoriers de ses menus plaisirs. Si la recette n'égale point la dépense, Sa Majesté y suppléera; si elle produit quelque bénéfice, il sera partagé entre les acteurs qui auront le mieux mérité du public.

L'opéra d'*Adèle* est suivi avec plus d'empressement que jamais, mais c'est depuis qu'il est soutenu du ballet de *Médée*, qu'on vient de remettre avec quelques changemens qui ont parfaitement bien réussi. Ce ballet, où mademoiselle Heinel, mademoiselle Guimard et le grand Vestris se sont surpassés, est très-propre à donner une idée de la pantomime des anciens et de l'extrême passion que les Grecs et les Romains eurent long-temps pour ce genre de spectacle, qu'ils finirent même par préférer à tous les autres. Le ciel nous préservera, j'espère, d'un si grand malheur. Mais il faut convenir qu'avant d'avoir vu ce ballet, nous n'au-

rions jamais soupçonné que la danse pût être susceptible d'une expression si vraie et si touchante. Nous ne pouvons plus douter aujourd'hui que la danse ne soit un art d'imitation comme tous les autres. « Cet art, dit M. Diderot, » est à la pantomime comme la poésie est à la » prose, ou plutôt comme la déclamation naturelle est au chant : c'est une pantomime mesurée ; c'est un poëme, et ce poëme devrait » avoir sa représentation séparée. » Ce que l'éloquence de notre philosophe développe si bien, les talens de Vestris le démontrent encore mieux.

Il faut que la pantomime, ainsi que tous les autres arts, ait un modèle idéal ; et ce modèle idéal, n'est-ce pas l'assemblage heureux de ce que la nature offre de plus parfait dans chaque genre, mais de ce qu'elle daigne rarement réunir dans un même objet ? Ce n'est pas tout. Si l'art atteint quelquefois l'effet de la nature, s'il peut même le surpasser, c'est en exagérant tout ce qu'il imite. Il ne se contente pas de chercher les plus grandes beautés éparses à ses yeux ; il ne se contente pas de les rapprocher et de les joindre ; il leur donne encore un caractère ou plus fort, ou plus délicat, ou plus fin, ou plus sublime ; mais pour retrouver ensuite le rapport qui peut lier des proportions ainsi exagérées, pour en déterminer l'ensemble, il les soumet à cet ordre harmonieux qui, appliqué à l'éloquence, forme ce qu'on appelle le nombre

oratoire, à la poésie le rhythme, à la musique et à la danse l'accord et la mesure.

Toute passion a sans doute des signes, des gestes qui lui sont propres; c'est au pantomime à les discerner et à les saisir; mais croyez qu'il ferait peu d'effet au théâtre s'il ne les rendait pas avec plus de force et d'énergie qu'on n'en trouve communément dans la nature; et voilà pourquoi les Athéniens n'étaient pas si ridicules de trouver l'imitation du cri de je ne sais quel animal plus vraie que le cri même. Il n'est pas moins sûr que si ces expressions, nécessairement exagérées pour être sensibles, n'étaient pas réglées par une mesure quelconque, on y verrait plus de suite, plus d'ensemble, par conséquent plus de vérité, parce que la vérité tient surtout à cet ensemble. L'ordre de la nature n'est pas toujours celui de l'art, mais c'est la nature qui nous en donne la première idée, et nous suivons encore sa marche lors même que nous semblons nous en éloigner le plus.

Il résulte de ces réflexions, peut-être trop abstraites, que la danse n'est pas plus de convention que la musique; qu'elle prête comme la musique un nouveau degré de force aux expressions naturelles de la passion, et qu'elles servent l'une et l'autre à en lier les rapports, à en soutenir le caractère et l'ensemble, les gestes étant aussi naturels que les sons, et également susceptibles de modifications différentes et d'accords harmonieux.

Système physique et moral de la Femme, ou Tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs et des fonctions propres au Sexe, par M. Roussel, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, avec cette épigraphe : *Feminarum verò virtus est, si spectetur corpus, pulchritudo; et si animus, temperantia et studium operis......* Arist. *Rhetor. l. I, c.* 5. Si c'est, comme on le dit, l'essai d'un jeune homme, il annonce des talens fort distingués. Quoiqu'on y trouve peu d'idées absolument neuves, beaucoup de vues superficielles et quelques opinions paradoxales, c'est un livre plein de philosophie et d'imagination. Nous connaissons peu d'ouvrages de ce genre écrits avec autant de légèreté, d'agrément et de goût. Il arrive souvent au génie de M. Roussel de peindre avec les couleurs les plus vives ce qu'il ne songeait qu'à décrire. Il nous attache aux détails qui semblaient le moins susceptibles d'intérêt, parce qu'il y découvre toujours quelque rapport moral auquel notre esprit aime à se prendre. Tout s'anime sous sa plume, parce qu'il voit tout avec le regard d'une sensibilité douce et fine. Il prouve combien les mœurs donnent de vie et de grâce aux productions mêmes dont elles ne sont pas l'objet principal. Son style, sans être parfaitement pur, a le caractère et le ton de son sujet, une expression facile, moelleuse et quelquefois brillante.

Le livre de M. Roussel est divisé en deux parties ; la première traite des différences générales ; la seconde, des différences particulières qui distinguent les deux sexes. Si la première partie nous avait paru supérieure à l'autre, nous ne l'avions d'abord attribué qu'à notre ignorance, les matières discutées dans la seconde partie étant plus éloignées de nos connaissances que celles dont il est question dans la première ; mais nous avons été confirmés dans notre jugement par l'autorité des Tronchin et des Bordeu. Toutes les recherches que fait l'auteur sur le mystère incompréhensible de la génération, sur les accouchemens et leurs suites, n'offrent que des idées infiniment communes ou infiniment hasardées. Le morceau de l'ouvrage que nous avons lu avec le plus de plaisir, c'est le quatrième chapitre du premier livre, des effets immédiats qui paraissent dériver de l'organisation des parties sensibles de la femme. Quoique la plupart des idées répandues dans ce chapitre aient été déjà développées par Rousseau dans le quatrième volume de son *Émile*, il en est au moins plusieurs qui sont considérées ici sous un point de vue différent, et toutes ont une teinte qui leur est propre, et qui leur prête, ce me semble, un intérêt nouveau. Quelque admiration qu'inspire le pinceau de Jean-Jacques, celui de M. Roussel conserve encore à côté de lui ses grâces et sa douceur. La sublimité de Raphaël n'empêche pas qu'on ne se laisse en-

core séduire à la touche ingénieuse des Guide et des Vatteau. Si notre jeune philosophe ne parle point des femmes avec autant d'éloquence et de pompe que M. Thomas, on croit s'apercevoir néanmoins qu'il les connaît davantage; et n'est-ce pas dire assez qu'il paye à leurs charmes un tribut plus vrai, plus sensible, et par-là même plus flatteur? Nous ne nous permettrons point de citer ici tous les tableaux qui embellissent l'ouvrage de M. Roussel, il faut les voir dans leur cadre; nous nous bornerons seulement à quelques traits qui, quoique détachés de la liaison où ils se trouvent, suffiront pour donner une idée de ses principes et de sa manière d'écrire.

« Si on considère que les causes physiques » de nos maux sont en très-petit nombre, et » que leur véritable source est dans les affections de notre âme, qui les perpétue par le » souvenir ou les multiplie par la crainte, on » verra que la femme, en qui la variété même » des sensations s'oppose à leur durée, et qu'elle » sauve de cette opiniâtreté de réflexion qui fait » le tourment de tant d'êtres pensans, est peut- » être moins éloignée que l'homme de la félicité que comporte la nature humaine.

» La nature, qui ne devait pas prévoir nos » arrangemens civils, s'était contentée de faire » les femmes aimables et légères, parce que » cela suffisait à ses vues. Le même intérêt, qui » a voulu qu'il y eût une association constante

» entre les deux sexes, a aussi exigé d'elles des
» sentimens plus stables que ceux que la nature
» leur avait donnés. Quoi qu'il en soit, c'est sur
» cette base chancelante que repose tout l'é-
» difice de la société, et il n'est pas douteux
» qu'on ne doive leur tenir compte de la vertu
» ou de l'adresse avec laquelle elles le soutien-
» nent..... »

« Le caractère de l'homme est toujours de
» substituer des erreurs aux vérités qu'il ignore.
» Chez les peuples qui croyaient que la divi-
» nité daigne quelquefois se communiquer aux
» hommes, il était naturel d'attacher certains
» signes sensibles à la présence du dieu qui de-
» vait parler..... Des mouvemens convulsifs, un
» regard effaré et des mots échappés par élan
» annonçaient que la divinité allait s'expliquer
» par la bouche d'un mortel. On a dû être frappé
» de la conformité de ces traits avec les symp-
» tômes qui caractérisent les maladies convul-
» sives... Un des points de la doctrine d'Hippo-
» crate sur la constitution des femmes est que
» l'humide y domine; et comme un des effets
» de cette disposition est une certaine tendance
» aux affections spasmodiques, les femmes ont
» dû souvent retracer l'image des personnes
» agitées par le souffle divin, et par-là paraître
» plus propres que les hommes à jouer le rôle
» de sibylles ou de devineresses..... »

« La promenade, au lieu d'imprimer un mou-
» vement égal à tout le corps, ou du moins un

» mouvement alternatif aux différens muscles,
» ne fait mouvoir que les parties inférieures du
» corps; toutes les parties supérieures restent
» immobiles. Il y a encore cet inconvénient dans
» les promenades, surtout dans les promenades
» solitaires des personnes d'une santé faible
» ou d'une constitution mélancolique, c'est
» qu'elles sont une occasion pour ces personnes
» de se livrer à tout le vide de leur âme, à cette
» intempérance d'idées qui les charment en fa-
» tiguant les ressorts de leur esprit. Il faut à
» l'homme un travail réel, et le plus avantageux
» serait celui qui exercerait également le corps
» et l'esprit, et qui maintiendrait un juste équi-
» libre entre les forces morales et les forces phy-
» siques...... »

« Notre machine ne doit pas être plus réglée
» que l'élément qui l'environne. Il faut se re-
» poser, travailler, se fatiguer même selon que
» le sentiment de nos forces actuelles le permet.
» Ce serait une prétention ridicule que de vou-
» loir se réduire à une parfaite uniformité et
» garder toujours la même assiette, quand tous
» les êtres avec lesquels nous avons les rapports
» les plus intimes sont dans une vicissitude con-
» tinuelle. »

Le duc d'Arnay, en deux petits volumes in-8°, par M. de Carmontelle. C'est une suite de proverbes liés par une intrigue assez peu vraisemblable, mais où l'on trouve, comme dans les *Proverbes*, des détails d'une grande vérité et un dialogue souvent très-naturel. L'auteur s'est piqué de mettre plus de sensibilité dans ce Roman que dans ses autres ouvrages; mais cela prouve seulement qu'il ne faut se piquer de rien. Ce qui a mieux réussi à M. de Carmontelle que ces efforts de sensibilité, ce sont quelques critiques fort raisonnables sur les spectacles, sur les petites loges, et en général sur toutes les superficies ridicules de la société, que personne n'a jamais saisies avec plus de profondeur et de gaieté que lui.

Epître à M. de Monregard, Intendant général des Postes de France. Par M. Gresset. Cette Epître fut envoyée avec un pâté de quatre canards dans le temps de la grippe. Si le pâté ne valait pas mieux que l'Epître, c'était un triste présent. On ne conçoit pas comment le chantre de *Ver vert* a pu écrire de pareilles platitudes. En vérité, le voyage de Nantes ne fut pas plus funeste pour l'oiseau chéri des Visitandines que le séjour d'Amiens ne l'a été pour la muse de M. Gresset; si le langage qu'elle parle aujourd'hui n'est pas précisément ce que les jeunes sœurs prenaient pour du grec, en est-il moins barbare, moins étrange?

FÉVRIER 1776.

Observations *sur un passage des* Commentaires de Jules César.

Il n'est peut-être aucune absurdité, aucun genre de folie qui n'ait occupé très-sérieusement quelques individus de l'espèce humaine, et l'histoire secrète de l'amour et de la superstition en fournirait seule assez de preuves; mais je ne pense pas que des opinions adoptées par la multitude, consacrées, pour ainsi dire, par la sanction publique, aient pu usurper un si grand crédit sans avoir quelque fondement raisonnable, ou sans être appuyées d'une autorité infiniment spécieuse. M. de Montesquieu dit que les hommes fripons en détail sont en gros de très-honnêtes gens. Ne dirait-on pas avec autant de vérité que les hommes fous en détail sont en gros des êtres fort sensés? Les hommes assemblés manquent sans doute assez souvent de finesse, de sagacité, de prudence; mais il est rare qu'ils se trompent sur des vues générales lorsqu'elles n'excèdent pas au moins la portée d'une intelligence commune.

C'est en partant de ce principe que j'ai toujours cru observer que parmi les erreurs les plus généralement répandues, même parmi celles qui nous paraissent aujourd'hui les plus extravagantes, il n'en est point qui, rappelée à

sa première origine, ne tienne à des idées très-vraies ou très-vraisemblables. Tout dépend des circonstances, qui, sans pouvoir en altérer la nature, métamorphosent de mille manières différentes et le bien et le mal, et le juste et l'injuste. La folie des duels naquit dans un temps où la valeur était le garant de toutes les autres vertus, la lâcheté la preuve de tous les autres vices. L'abus des indulgences eût révolté infailliblement les peuples les plus superstitieux s'ils n'avaient pas été familiarisés depuis long-temps avec ce genre d'expiation, par l'esprit qui régnait alors dans la jurisprudence civile, et qui pouvait avoir été inspiré d'abord par des vues de clémence et d'humanité, mais qui était surtout autorisé par les distinctions qu'une longue suite de siècles avait établies entre les hommes.

De toutes les institutions religieuses, il n'en est point sans doute qui blesse davantage la nature et la raison que les sacrifices de victimes humaines; cependant nous les retrouvons chez la plupart des peuples de l'antiquité, chez des peuples même dont nous sommes forcés d'admirer les lumières et dont les mœurs publiques annoncent d'ailleurs beaucoup de justice et d'humanité. Les Juifs, qui eurent de la Divinité des idées si sublimes et si pures, ont souillé plusieurs fois ses autels du sang des hommes. Les peuples du Mexique et les sauvages de l'Amérique méridionale, avec un caractère paisible et

des mœurs assez douces, ne nourrissaient leurs dieux que de sang humain. Ces sacrifices horribles n'étaient point inconnus chez les peuples les plus policés, tels que les Grecs, les Chinois, les Tyriens. On est peut-être encore plus surpris de les voir établis chez des nations aussi simples et dans leur culte et dans leur police que les Germains et les Gaulois. Comment expliquer les causes d'un phénomène si étrange et si malheureusement universel?

Je trouve dans les *Commentaires de César* un passage qui me paraît très-propre à éclaircir cette question. Il parle des mœurs et de la religion des anciens Gaulois, Liv. VI, page 97. *Natio est omnis Gallorum admodum dedita religionibus; atque ob eam causam, qui sunt affecti gravioribus morbis, quique in prœliis periculisque versantur, aut pro victimis homines immolant, aut se immolaturos vovent, administrisque ad ea sacrificia druidibus utantur; quod pro vitâ hominis, nisi vita hominis reddatur, non posse aliter deorum immortalium numen placari arbitrantur: publicèque ejusdem generis habent instituta sacrificia; alii immani magnitudine simulacra habent: quorum contexta viminibus membra vivis hominibus complent; quibus succensis, circumventi flammâ exanimantur homines; supplicia eorum qui in furto aut latrocinio, aut aliquâ noxâ sint comprehensi, gratiora diis immortalibus esse arbitrantur. Sed quùm ejus generis copia deficit etiam ad innocentium sup-*

plicia descendunt. « Les Gaulois sont fort su-
» perstitieux, et dans les grands dangers, soit
» de guerre ou de maladie, sacrifient des hom-
» mes ou font vœu d'en sacrifier, ce qui s'exé-
» cute par le ministère des druides. Ils croient
» qu'autrement Dieu ne peut être apaisé, et
» qu'il faut la vie d'un homme pour en racheter
» un autre, de sorte qu'il y en a des sacrifices
» publics. En quelques endroits il y a des idoles
» d'osier d'une grandeur extraordinaire qu'on
» remplit d'hommes et le plus souvent de cri-
» minels, et puis on y met le feu. Ils ne croient
» pas qu'il y ait de victime plus agréable à la
» Divinité; mais ils brûlent quelquefois des in-
» nocens faute de coupables. »

En méditant les observations d'un historien si digne de foi, en comparant l'idée qu'il nous donne de la religion de nos ancêtres avec l'idée que nous donne Tacite de celle des Germains, en nous rappelant que chez ces deux peuples les druides et les prêtres étaient chargés de l'administration de la justice, on est conduit, ce me semble, par les conséquences les plus naturelles, à ne voir dans la première institution des sacrifices de victimes humaines qu'un ordre de jurisprudence criminelle, consacré dans l'origine par des notions religieuses, et dont le fanatisme et la superstition ne firent qu'abuser dans la suite des temps. Ce que César sut voir dans les usages et dans les pratiques de l'ancienne Gaule, ne le verrions-nous pas égale-

ment dans les usages et dans les pratiques de tous les peuples imbus de semblables superstitions, si nous les observions avec le même soin? Les sauvages de l'Amérique ne sacrifient presque jamais que des malfaiteurs ou leurs ennemis et leurs prisonniers. Rabbi-Bekai dit positivement que les pères et mères qui sacrifiaient leurs enfans à Maloch le faisaient dans la ferme persuasion que la vertu de ces sacrifices sauvait leurs autres enfans de la mort et leur assurait à tous une vie bienheureuse. Ils le faisaient donc par le même principe qui portait autrefois les Grecs à exposer les enfans qu'ils ne voulaient pas élever; et peut-être étaient-ils moins barbares en effet que ne le sont encore aujourd'hui tant de pères et de mères qui forcent leurs enfans à se renfermer dans un cloître, et à mourir ainsi mille fois avant de voir terminer le supplice de leur malheureuse existence.

Si l'on entreprenait de rappeler tant de superstitions différentes au même principe, si l'on s'efforçait de remonter jusqu'à la première institution de cette doctrine horrible et sanglante des sacrifices, doctrine reçue chez presque toutes les Nations de la terre, ne trouverait-on pas qu'elle est fondée sur les mêmes idées qui ont servi de base à la législation politique relativement aux délits et aux peines, et qui subsistent encore de nos jours dans toute leur force? Il est des crimes qui ne peuvent être expiés que par la mort. La vie d'un homme ne

peut être rachetée que par celle d'un autre, etc. Il paraît que les sacrifices qui nous inspirent le plus d'horreur, ces sacrifices que l'on nous a représentés avec raison comme l'excès le plus effrayant de l'idolâtrie, n'étaient, du moins dans l'origine, que des actes de dévouement volontaire ou bien des actes de justice, ce que nous admirons tous les jours au théâtre et dans nos romans, ou bien ce que les tribunaux les plus intègres nous forcent de révérer dans leurs jugemens. On mourait pour ses dieux comme on meurt pour sa maîtresse, pour son ami, pour sa patrie. On était puni par les organes de la justice divine comme on l'eût été par ceux de la justice humaine. Curtius se précipita dans un gouffre ouvert au milieu de la place publique pour conjurer les prodiges dont Rome était menacée. Les plus anciens Sénateurs à l'approche de Brennus se placèrent à la porte de leurs maisons dans des chaises d'ivoire, revêtus de toutes les marques de leur dignité, pour y attendre tranquillement l'ennemi et la mort; persuadés, dit Tite-Live, que le sacrifice volontaire qu'ils faisaient de leur vie aux dieux infernaux jetterait le désordre et la confusion parmi les barbares.

Que l'intervalle d'une idée quelconque à la dernière conséquence qui en résulte est immense! Que l'esprit de l'institution la plus simple et la plus naturelle devient méconnaissable après avoir subi pendant plusieurs siècles les

outrages du temps et le choc continuel des passions qui, sans oser la détruire, ne cessent d'en miner ou d'en altérer les principes, en s'efforçant tantôt de les restreindre et tantôt de les étendre, de les adoucir ou de les exagérer, en y attachant de nouvelles vues, de nouveaux intérêts, et en les rapportant à des motifs qui s'éloignent insensiblement du premier objet que l'on s'était proposé, finissent par lui être absolument contraires! Ainsi ce qui, dans l'origine, annonçait le culte le plus pur et le plus innocent, devient un sujet de scandale et de profanation, témoins les mystères de Cybèle et de Cérès. Ce qui n'était dans le principe qu'un acte de justice et peut-être d'héroïsme, n'offre plus qu'un excès de barbarie et d'atrocité; témoins les sacrifices de victimes humaines. Il n'en est pas moins vrai que ces profanations et ces atrocités ne se fussent jamais établies, n'eussent pas même été tolérées, si, se couvrant du voile imposant de la religion, elles n'avaient su se lier à des idées vraiment morales, vraiment utiles, et surprendre par ce moyen la confiance et la vénération publique.

Si dans les premiers temps on ne sacrifiait aux dieux que des hommes criminels, *qui in furto aut latrocinio, aut aliqua noxa sunt comprehensi*, au lieu de regarder cet usage comme la preuve d'un culte atroce et barbare, ne pourrait-on pas y reconnaître plutôt l'hommage qu'on croyait devoir à la justice divine et l'espèce de

respect que l'on conservait encore pour l'humanité même avilie?.... Ces malheureux destinés à servir de victimes ont mérité leur sort, puisqu'ils ont violé les lois qui assurent la confiance et la tranquillité publique : cependant ce n'est pas à de simples mortels qu'il appartient de disposer de la vie de leurs semblables ; il faut que ce soit la Divinité même ou ses organes qui prononcent l'arrêt fatal; c'est aux Dieux seuls ou à leurs ministres qu'il appartient de punir, etc. Il ne s'agit point ici des conséquences dangereuses qui pouvaient résulter d'un pareil principe, il s'agit seulement de montrer que le principe par lui-même tenait à des idées de clémence et de piété.

On ne saurait arrêter sa pensée sur ces tristes objets sans déplorer combien notre jurisprudence criminelle est encore aujourd'hui sauvage et barbare. Comment nos législateurs n'ont-ils pas craint d'accoutumer le peuple aux horreurs du spectacle le plus accablant? Pourquoi les exécutions criminelles, nécessaires peut-être dans certaines circonstances, ne sont-elles pas du moins plus rares? et pourquoi ne leur imprime-t-on pas un caractère et plus respectable et plus solennel? Les lois, en ordonnant un deuil public, en faisant suspendre, quelques jours avant et quelques jours après l'exécution d'un arrêt de mort, toutes les affaires et tous les plaisirs de la société, ne rendraient pas seulement à l'humanité le tribut le plus juste, elles

redoubleraient, elles prolongeraient encore les impressions de douleur, de crainte et de remords que doit exciter naturellement la vue d'un de nos semblables immolé à la vengeance publique; impressions qui devraient être, ce semble, le premier objet du législateur. Mais des vues de ce genre ne paraîtront que des rêves plus chimériques que tous ceux de l'abbé de Saint-Pierre, tant que les Puissances, trop occupées à disputer ou à maintenir l'autorité souveraine, ne verront ni ce qui servirait à prévenir une infinité de maux particuliers, ni ce qui pourrait, en perfectionnant le sens moral des hommes, les rendre meilleurs et plus heureux.

VERS *de M. Marmontel à madame Necker, en lui envoyant son buste.*

A l'âme la plus pure, au plus sublime cœur
Que ces traits après moi rappellent ma mémoire.
Son amitié fit mon bonheur,
Son souvenir fera ma gloire.

RÉPONSE *de madame Necker.*

Les soucis, tu le vois, ne troublent point son cœur,
Il se laisse adorer des Filles de mémoire;
Il donne à ses amis le soin de son bonheur,
Et l'univers prend celui de sa gloire.

STANCES *à Mademoiselle*....

Aimerai-je encor Rosette ?
Si son sourire est charmant,
Son humeur est trop coquette;
La mienne est d'être constant.

Mais d'une ardeur si fidèle
Rosette a su m'enflammer !
Ah ! s'il faut aimer comme elle,
Pourquoi fallait-il l'aimer ?

Dieux ! pouvais-je m'en défendre ?
Hélas ! peut-on le vouloir ?
De son regard vif et tendre,
Amour, tu sais le pouvoir.

Le doux parfum de sa bouche
A la fraîcheur du matin,
Et sur l'herbe où son pied touche
Naissent la rose et le thym.

Des amans le plus volage
Le serait-il sous ses lois ?
Elle ôte aux cœurs qu'elle engage
Tout l'attrait d'un nouveau choix.

Amour me choisit Rosette,
Elle aura mes derniers vœux,
Et fût-elle moins coquette,
En serais-je plus heureux.

VERS *de M. le comte d'Estaing à M. de Guibert, en lui envoyant un portrait du chevalier Bayard.*

S'il eût été vivant, il vous l'aurait offert.
Vous avez si bien peint les vertus dont il brille,
Que ce portrait dans les mains de Guibert
Sera toujours un portrait de famille.

VERS *de M. le chevalier de Boufflers sur l'histoire de Lot.*

Il but,
Il devint tendre,
Et puis il fut
Son gendre.

Les ARSACIDES, *tragédie en six actes, par M. Peyraud de Beaussol, récitée au théâtre pour la première fois par les Comédiens français ordinaires du Roi, le mercredi 26 Juillet* 1775. Ces six actes ne sont pas moins embrouillés, moins ennuyeux à la lecture qu'au théâtre; mais le discours qui les précède est un morceau vraiment original. Quand on aurait pris beaucoup de peine pour mystifier l'amour-propre d'un auteur sifflé et pour l'engager à déployer naïvement tous ses ridicules, il eût été difficile d'en tirer plus de traits qu'il n'y en a dans cette charmante préface. M. de Beaussol y expose *les motifs qui l'ont déterminé à l'étendue de son plan, et les réflexions philosophiques qui l'ont invité à y employer trois femmes principales.* Il parle aussi des acteurs et des actrices qu'il avait chargés de ces principaux rôles.

Voici de quelle manière il répond au reproche qu'on lui a fait de s'être élevé au-dessus d'une mesure consacrée par les préceptes *de toutes les Nations et de tous les siècles.* « Ceux » qui s'amusent de cette critique, dit-il, n'igno- » rent pas que les gens de lettres forment une

» république très-libre, et que dans cette ré-
» publique les hardiesses du génie sont une des
» libertés dont jouissent les citoyens qui la
» composent. » Que cette réponse est ferme et triomphante ! Il ne s'agit plus que de prouver comment les six actes sont une de ces hardiesses du génie ; et dans les conclusions de cette espèce il n'y a, comme on sait, que le premier pas qui coûte. L'auteur arrive à son but par les réflexions les plus sublimes et les plus profondes, mais dont l'analyse ne serait pas amusante. Il faut renvoyer les curieux à l'ouvrage même.

Mais il est impossible de ne pas citer l'éloge attendrissant que M. de Beaussol fait des vertus du sieur Dalinval, mauvaise doublure de Brizard, et qui ne paraît jamais sur la scène sans être hué impitoyablement. Après plusieurs complimens qu'il adresse à cet acteur sur sa profonde intelligence, il ajoute : « C'est tout-à-la-fois
» un homme d'esprit, un aimable homme et un
» homme aimable. »

Cette répétition du même adjectif avant et après le substantif exprime des nuances bien déliées. On dissertait l'autre jour chez madame Necker, à propos de cette subtilité, sur la différence qu'il y avait entre une honnête femme et une femme honnête. M. l'Ambassadeur de Naples prétendit qu'une honnête femme est une femme sans amant, et une femme honnête celle qui se permet d'en avoir, mais sans blesser ni

les bienséances, ni les devoirs de la société; il décida même que cette dernière façon de s'exprimer, en morale comme en grammaire, était plus élégante et plus naturelle.

OEuvres diverses du comte Antoine Hamilton, tome VII, in-12. Les pièces qui composent ce supplément n'ont point encore paru : elles ont été trouvées dans les papiers de mademoiselle de Marmier, nièce de l'auteur; et quoiqu'elles n'aient ni l'intérêt de ses Mémoires, ni l'agrément de ses Contes, on y retrouve presque partout cette touche vive et brillante qui n'appartenait qu'à lui. La plupart des morceaux recueillis dans ce volume ne sont que des ouvrages du moment, et ont perdu leur plus grand prix. On lira cependant encore avec plaisir l'Epître au maréchal de Berwik sur la pluie et le beau temps, l'Histoire de l'enchanteur Faustus, et l'Allégorie des roches de Salisbury. On n'a jamais prodigué plus d'esprit sur un fonds plus frivole et plus vain : c'est un souffle léger qui se joue de lui-même et qui ne pose sur rien... Sans pensée, quelquefois même sans image, il trouve encore le moyen d'écrire avec finesse et d'un ton agréable; enfin c'est toujours le ramage le plus ingénieux et le plus élégant qu'il soit possible d'imaginer.

L'Ecole des Maris, traduction de l'anglais, en deux volumes. Point d'événemens, point de si-

tuations, peu de caractères, encore moins d'esprit, cependant une sorte d'intérêt ; voilà l'énigme que l'auteur de cet ouvrage semble avoir voulu donner à deviner à ses lecteurs. Tout le Roman pouvait fort bien se réduire à trois ou quatre lettres : il a su en faire un volume; et cette manière de parfiler un sujet n'est sans doute pas sans talent, surtout lorsque ce parfilage éternel impatiente plutôt qu'il n'ennuie.

MARS 1776.

L'ART *de la Toilette, ouvrage imité de l'anglais de mylord Chesterfield.*

LES Romains employaient souvent un proverbe dont on ne saurait assez admirer le sens profond, *ex pede Herculem*, on reconnaît Hercule à son pied. Les Grecs, que de ressources n'offre point une grande érudition! les Grecs disaient, *Imation aner*, l'habit c'est l'homme. En effet, c'est dans les petites choses et surtout dans le choix des habits que le caractère des hommes se montre à découvert. Toutes les fois qu'il s'agit d'affaires importantes, on use d'une circonspection extrême. Le grand intérêt que l'on a presque toujours à se déguiser fait que l'on y réussit; mais sur les choses qui semblent à-peu-près indifférentes, comme l'habillement, on se permet de laisser aller l'imagination à son gré, et c'est alors qu'on trahit souvent ce qu'on aurait voulu cacher avec le plus de soin. Il en résulte sans doute les désordres les plus funestes. Pour les prévenir, essayons d'établir des maximes si lumineuses, que tout le monde sache désormais à quoi s'en tenir, et laissons aussi peu de doutes sur cet important objet que l'acte d'Edouard III sur les crimes de lèse-majesté.

L'habillement doit se rapporter à la personne, comme le style au sujet. De ce principe

dérivent toutes les règles de l'art que nous nous proposons d'enseigner. Il est clair, par exemple, que le luxe des habits doit être en raison du rang et de la fortune; tant qu'il suit cette proportion, c'est un faste utile qui soutient l'industrie du pauvre aux dépens du riche; et tout est dans l'ordre. Une femme de condition mise comme la femme de mon fermier, ou la femme de mon fermier mise comme une femme de condition, seraient aussi ridicules qu'une pensée sublime en bouts rimés, ou le refrain d'un vaudeville en vers alexandrins.

Nous recommandons aux femmes qui tiennent le premier rang par leur naissance et par leur beauté le goût d'une simplicité élégante. Un sujet qui se suffit à lui-même n'a pas besoin d'ornemens étrangers. L'art peut défigurer la plus belle nature, il ne peut guère espérer de l'embellir. Or une belle femme étant le plus beau chef-d'œuvre de la belle nature, sa manière de s'habiller doit être entièrement épique, mais épique comme la muse de Virgile, noble, modeste et sans aucun mélange de clinquant. Nous lui interdisons en conséquence, et sous telles peines qu'il appartiendra, toute espèce de chiffons, de pomponnage, et en un mot tout ce qui peut ressembler aux *concetti* de la littérature moderne. Nous l'exhortons à se souvenir qu'il en est de l'habillement comme de l'expression, la plus simple est la seule qui ne fasse rien perdre

au sublime de la pensée, la plus heureuse est celle qui se confond avec la pensée et ne permet pas même qu'on l'aperçoive. Il ne faut jamais rien avoir à dire de la toilette d'une très-belle femme, si ce n'est que l'on ne conçoit pas comment elle eût pu être autrement. Nous devons même ici rendre cette justice aux plus célèbres beautés que nous ayons vues en France et en Angleterre, c'est que de toutes les personnes de leur sexe, ce sont celles dont l'habillement nous a toujours paru le plus exempt de ridicule et de recherche. Le bon sens de Délie se montre jusque dans sa parure; elle ne paraît ni négligée ni soignée, mais simple et décente, dans ce juste milieu qui s'écarte également des exagérations de la mode, et de cette singularité qui cherche à se faire remarquer, ou de cette négligence dédaigneuse qui annonce une beauté trop fière de ses avantages.

Nos préceptes seront moins sévères pour les femmes qui ne sont que jolies, pour celles dont les charmes naissent plutôt d'un certain air, d'un je ne sais quoi répandu sur toute leur personne que de la régularité de leurs traits ou de la dignité de leur figure. Nous leur abandonnons toutes les ressources de l'art, nous leur pardonnons même les inconséquences que peut se permettre une imagination vive et riante. Ce sont des sujets de fantaisie susceptibles de tous les agrémens que

peuvent donner la magie du style et la variété des tons. Qu'elles imitent donc dans leur ajustement tantôt le goût du sonnet, tantôt celui du madrigal ou du rondeau, toutes les grâces du petit genre ! On peut leur offrir pour modèle la jeune Flavia ; le soin de sa toilette n'est pas le premier soin qui l'occupe, mais c'est le plus doux de ses amusemens. Quelque brillant que soit l'éclat de sa parure, on n'y trouve rien de trop ; le caractère de ses traits supporte tout le faste dont elle s'environne. Si elle doit à ses atours quelque lustre qu'elle n'aurait point eu sans eux, on dirait aussi qu'elle leur prête en revanche une grâce qu'ils auraient cherchée vainement partout ailleurs.

Observations *du Traducteur.*

Si la France a surpassé toutes les autres nations de l'Univers dans l'art sublime de la toilette, c'est, n'en doutez point, parce que la classe des femmes dont on vient de parler est plus nombreuse en France que partout ailleurs. L'ancienne coiffure grecque conviendrait sûrement mieux aux beautés régulières que nos coiffures modernes ; mais je n'imagine pas qu'il y en ait jamais eu qui fût généralement plus avantageuse aux femmes qui ne sont que jolies que les coiffures françaises. J'avoue que celles du jour, qui ont tous les défauts d'un style gigantesque, ampoulé, semblent faites pour ôter la physionomie aux visages qui en ont, ou pour

en faire de vraies caricatures ; mais il n'en est pas moins sûr qu'elles donnent au moins une apparence de physionomie aux visages qui n'en ont point du tout. Il est aussi très-certain que ces coiffures diminuent les traits, et que, ménagées avec un peu d'art, elles donnent plus de rondeur aux formes carrées, formes beaucoup plus communes dans nos climats que la forme ovale. Ce n'est pas le pays des beautés régulières, c'est le pays des figures susceptibles d'agrémens où l'art de la toilette a dû atteindre le plus haut degré de perfection. Une belle femme est toujours belle; une jolie femme a besoin d'imaginer sans cesse de nouveaux moyens de varier et de multiplier sa manière d'être, sûre que celle qu'elle reçut de la nature ne saurait plaire long-temps par elle-même. Il faut qu'elle s'étudie continuellement à dérober avec adresse ce qui pourrait déparer ses charmes, à faire deviner ceux dont elle est pourvue, mais qu'il est essentiel de cacher comme les autres. Il faut enfin qu'elle se souvienne toujours que ce qui n'est que joli a besoin de l'attrait de la nouveauté pour être piquant; et c'est de ce besoin que naît l'industrie prodigieuse avec laquelle nos modes se varient, se détruisent et se renouvellent sans cesse. Les modes les plus ingénieuses, les plus agréables, sont, après un certain temps, comme ces expressions originales qui, répandues dans la société, deviennent familières, n'ont plus rien de piquant, et finissent

même par perdre le caractère qui leur était propre. Ce n'est qu'en France qu'on a senti toute l'importance d'une observation si juste et si nécessaire au bonheur de l'espèce humaine ; et notre commerce lui doit peut-être une partie de la supériorité dont il jouit depuis tant de siècles. Je reviens à mon auteur.

Il est un troisième ordre de femmes que je demanderai la permission de distinguer par le nom de visages neutres ; ce sont les femmes qui ne sont ni belles ni laides, et dont le seul mérite est une petite figure chiffonnée, avec des yeux vifs et sémillans. Tout ce que je puis faire pour elles, c'est de permettre qu'elles imitent dans leur habillement cette tournure concise, vive et naturelle qui doit caractériser l'épigramme, et rien de plus.

Après avoir déterminé ainsi ce qui convient aux trois classes de mes concitoyennes auxquelles il peut être permis de se parer, savoir, aux belles, aux jolies et à celles qui tiennent un certain milieu entre la laideur et la beauté, j'ajoute que ce privilége est limité par le sens commun à un certain nombre d'années, passé lequel terme il doit être regardé comme nul. Arrivé à ce degré de latitude, l'on ne rencontre plus de vents favorables ; il est temps de gagner le premier port et de baisser les voiles.

OBSERVATIONS *du Traducteur.*

Quelque solennellement que Mylord se soit engagé à donner toute l'évidence possible à ses principes, nous craignons beaucoup que ce passage ne laisse des doutes dans l'esprit de plus d'un lecteur. A Dieu ne plaise cependant que nous le soupçonnions d'astuce ou de mauvaise foi pour n'avoir pas déterminé avec plus de précision l'époque fatale où la beauté doit renoncer à ses droits : cette époque varie nécessairement pour chaque individu. On ne citera point ici les exemples célèbres des Maintenon et des Ninon, qui sûrement ont été plus que belles dans un âge fort avancé ; nous nous bornerons seulement à demander très-respectueusement à notre illustre auteur le tort que peut avoir, par exemple, mademoiselle *** de conserver si bien et depuis tant d'années le même air qu'elle eut dans sa jeunesse, et de s'habiller en conséquence. On prétend qu'elle a toujours devant sa toilette le portrait qu'elle fit faire d'elle à vingt ans, et qu'elle ne quitte jamais son miroir qu'il ne lui offre une image semblable à ce portrait. Ce qu'il y a de certain, c'est que si l'illusion n'est pas parfaite pour elle-même, il s'en faut peu qu'elle ne le soit pour ceux qui ne la voient qu'au théâtre. Lorsque G ** paraît sur la scène, entourée d'un nuage d'argent ou de roses, car ce n'est point un vêtement qui la couvre, c'est une nuée légère et brillante que le souffle amoureux

des zéphyrs vient de répandre autour d'elle, n'est-ce pas Hébé elle-même ? Et depuis quinze ans, n'est-ce pas toujours la même Hébé ? Tant que l'art peut prolonger le moment heureux de la jeunesse, pourquoi se refuser à ses doux prestiges ? Tout ce que la prudence peut exiger sur ce point, c'est d'étudier les bornes de ce pouvoir magique, et de ne point essayer vainement de les passer.

Je touche à l'article le plus triste, et je tremble que la liberté avec laquelle je dirai mon avis ne déplaise. Puis-je m'empêcher cependant de parler, et de parler sans égards pour les conséquences qui en peuvent résulter ? Mon sujet m'entraîne et ne me permet pas de rien dissimuler. Il s'agit, puisqu'il faut trancher le mot, de la classe des femmes laides, classe, je suis désolé de le dire, si nombreuse et que je suis forcé de traiter avec une sorte de rigueur, pour lui épargner non-seulement le mépris du public, mais encore son indignation, et, ce qui paraîtra cent fois plus terrible encore, des ridicules sans nombre.

Défenses soient donc faites à toute femme laide de sortir du caractère humble de la prose et de la prose la plus unie, tous les efforts qu'elle ferait dans un autre genre ne pouvant aller au-delà du burlesque et d'une parodie parfaitement maussade ou parfaitement risible.

Une femme laide doit éviter soigneusement

tout ce qui peut attirer sur elle des yeux qui lui en sauront toujours mauvais gré. Si, à force de parure, elle veut forcer le public à supporter sa difformité, qu'elle s'attende qu'il en fera justice, et que, nouvelle Méduse, en faisant siffler ses serpens pour pétrifier ceux qui la regardent, elle trouvera quelque Persée qui lui emportera la tête et ce qui s'ensuit. Les femmes laides, qu'il serait plus sage de regarder comme un troisième sexe que comme une partie du beau, devraient bien faire une renonciation solennelle de tous les soins dont il leur est impossible de jouir; elles devraient tourner leurs vues d'un autre côté, travailler à devenir de bons gentilshommes campagnards, s'amuser de la chasse, et ne plus chanter que des rondes et des chansons à boire; si même elles pouvaient obtenir entrée au Parlement, du moins, quant à moi, je n'y trouverais rien que de très-convenable. On me demandera peut-être comment une femme peut savoir qu'elle est laide, pour prendre ses mesures en conséquence. Je réponds qu'elle en doit croire ses oreilles plutôt que ses yeux; comptez bien, Madame, que si votre oreille n'est point accoutumée au langage de la galanterie ou de la passion, ce n'est pas l'austérité qui a pu vous sauver d'un piège si dangereux.

Il est encore un ordre de femmes qui méritent la censure la plus forte, leur conduite étant une insulte perpétuelle au sens commun. On peut les regarder comme des criminels endur-

cis. Ce sont les femmes sexagénaires ou au-delà, qui, pour avoir été belles ou non dans le siècle passé, n'en sont pas moins tenues de prendre un habit grave dans celui-ci. On les voit à tous les spectacles déployer ce que la parure et l'art peuvent imaginer de plus ingénieux pour se rendre complètement ridicules. J'ai connu quelques-unes de ces trisaïeules qui croyaient briller de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis qu'elles ne ressemblaient qu'au ver à soie mourant au milieu de ses propres filets. J'en ai vu d'autres qui étalaient encore avec le faste le plus insolent, à beau mentir qui vient de loin, ces charmes qu'aucune autre main que la main froide du temps n'avait été tentée d'envahir depuis quarante années. Le seul soin que nous puissions permettre à cet âge, c'est celui d'une extrême propreté. Si l'on ne peut renoncer entièrement à la parure, qu'elle se borne du moins au goût de l'élégie, du drame, ou tout au plus de l'héroïde; encore le goût de ce dernier genre devrait-il être réservé pour les deuils de Cour....

Observations *du Traducteur.*

Si mylord Chesterfield avait connu madame Geoffrin, il l'eût citée ici comme un modèle du genre de toilette que peut supporter encore une belle vieillesse. Sa parure est noble à force de simplicité, agréable par son égalité même, et ne laisse apercevoir d'autre recherche que l'attention scrupuleuse de dérober aux yeux tout ce

qui pourrait les blesser; et c'est de fort bonne heure qu'elle a su adopter cette manière qui lui est absolument propre. Toutes les femmes, disait M. le duc de la R***, se mettent comme la veille; il n'y a que madame Geoffrin qui se soit toujours mise comme le lendemain.

Ce qui a été dit d'un sexe peut être appliqué à l'autre, mais avec des restrictions plus sévères, les inconséquences de cette nature étant moins pardonnables aux hommes qu'aux femmes. Quoiqu'il fût aisé d'étendre les principes que nous venons de développer, nous croyons devoir nous arrêter ici pour ne pas lasser l'attention de nos lecteurs sur un sujet si grave et si profondément abstrait.

On vient de voir deux nouvelles débutantes au théâtre de la Comédie française, mademoiselle Contat et mademoiselle Vadé, la fille du poëte de ce nom. La première est une élève de madame Préville; elle a paru infiniment médiocre dans la tragédie, mais elle a donné un peu plus d'espérance dans les rôles de Célimène et d'Agathe. Sa figure est agréable et spirituelle, sa voix faible et maniérée. Si son jeu ne prouve jusqu'à présent qu'une mémoire assez facile et de la disposition à copier ses modèles, elle est d'un âge qui ne permet pas qu'on la juge avec trop de sévérité. Sa rivale a la tête moins jolie, mais un caractère de physionomie aimable, malgré les vices de sa prononciation, un son de

voix qui intéresse, une taille très-fine et très-élégante. Elle a joué en province et a reçu ici quelques leçons de mademoiselle Dumesnil. On est tenté de lui soupçonner une sensibilité assez vive, mais elle manque de noblesse et de goût. Le caractère de ses traits et celui de son jeu rappellent trop souvent le genre de poésie où son père eut la gloire d'exceller. Madame Suin, qui est entrée à la Comédie depuis sept ou huit mois et qui se destine aussi à l'emploi de madame Préville, serait sans doute infiniment supérieure à ces débutantes, si elle était moins vieille ou moins laide.

Cent Chevaliers français s'étaient réunis.....— Pour servir la patrie? — Non. — La beauté? — Non.— La religion?—Encore moins. Toutes ces divinités du vieux temps sont un peu négligées de nos jours. Le but de ces Messieurs se bornait à donner une fête digne de nos mœurs douces, et pour laquelle ils avaient fait une souscription de cinq louis chacun. Cette fête devait consister dans une représentation de *la Colonie*, où mesdemoiselles du Té et d'Hervieux, nos plus célèbres courtisanes, s'étaient chargées des premiers rôles. Ce spectacle devait être suivi de quelques pièces du Théâtre de Collé, d'un bal et d'un grand souper où serait admise l'élite la plus brillante de nos jeunes nymphes. Mademoiselle Guimard avait bien voulu prêter le temple qu'elle habite pour y célébrer cette délicieuse orgie. Tous les

préparatifs étaient faits. On avait dressé quatre tables dans son jardin d'hiver, et, par un excès de décence, une cinquième destinée aux mères et aux tantes et à quelques abbés de leurs amis. Depuis huit jours on ne cessait de parler d'une soirée dont on se promettait tant de plaisir. Plusieurs de nos princes y étaient attendus. Nos faiseurs de calembours ne manquèrent pas d'appeler messieurs les Souscripteurs *les nouveaux Chevaliers de cinq louis*, et d'observer en même temps que *cinq louis tout compris n'était pas trop cher.* On se riait des sarcasmes et du bruit impuissant de la haine et de l'envie; mais leur cabale en instruisit malheureusement monseigneur l'Archevêque, et la défense de donner une si jolie fête fut reçue le jour même où elle devait avoir lieu. La Société qui en avait formé le projet, forcée d'y renoncer, se vengea de cette disgrâce par un trait de piété qu'on ne saurait assez louer; mademoiselle d'Hervieux écrivit sur-le-champ une lettre infiniment respectueuse à M. le Curé de Saint-Roch pour le supplier de vouloir bien faire distribuer aux pauvres de sa paroisse les apprêts du souper que des ordres supérieurs venaient d'interdire.

Ah! que c'est bête! par M. Timbré. — Quand Jean Bête est mort, il a laissé bien des héritiers. — A Berne, de l'imprimerie des Frères Calembourdiers, à la Barbe bleue. 10007006016. Brochure en papier puce. Il en est de ce titre comme du

nom du prince Tarare, qu'on ne pouvait entendre sans en devenir l'écho. Jamais titre ne fut plus scrupuleusement rempli. C'est une polissonnerie dans le goût de la brochure de M. le marquis de Bièvre sur l'histoire de *la Comtesse-Tation* qui fit beaucoup de bruit il y a quelques années. Nous ignorons le nom de l'auteur à qui nous devons ce nouveau chef-d'œuvre, mais on nous a assuré, pour l'honneur des lettres et du goût du siècle, que c'était encore l'ouvrage d'un homme de condition.

Le Philosophe sans prétention, ou l'Homme rare, ouvrage physique, chimique, politique, moral, par M. de La Folie, de Rouen, un volume in-8°. La moitié de ce titre ne dément-elle pas l'autre? La prétention que l'auteur a eue d'égayer un sujet peu susceptible par lui-même d'agrémens n'a servi qu'à donner à son style une affectation très-précieuse et souvent très-ridicule. On convient cependant qu'il a répandu dans ce petit ouvrage quelques vues de chimie et d'histoire naturelle, dont un meilleur esprit que le sien eût pu tirer parti.

FABLE *orientale*.

Le jeune Scha-Abbas aimait son peuple et s'amusait à faire des questions. Ayant rencontré un jour dans une allée solitaire de ses jardins le philosophe Sadi, « Vous connaissez, lui dit-

» il, les deux ministres qui ont gouverné l'em- » pire depuis que j'occupe le trône du monde; » on ne vit jamais des principes plus opposés, » une conduite plus différente. Comment mon » peuple trouve-t-il toujours également à se » plaindre? » — Sire, lui répondit le sage, on peut faire le mal si bien et le bien si mal! Il n'est qu'une manière d'être heureux; il est cent mille manières de ne l'être pas.

On a donné, le 6 Mars, à la Comédie française, la première représentation d'*Abdolonyme, pastorale héroïque, en trois actes et en vers*, par M. Collet, qui ne ressemble que de nom à M. Collé, auteur de *la Partie de Chasse de Henri IV*, du *Théâtre de Société*, et des meilleures chansons que l'on ait faites dans ce siècle. M. Collet a eu l'honneur d'être attaché à feu madame la duchesse de Parme, et n'est connu au théâtre que par une petite comédie en un acte, intitulée *l'Ile déserte*. Il faut encore le distinguer de M. Collet, de Messine, qui fit, il y a deux ou trois ans, pour le théâtre de la Comédie italienne, *Sara Th., ou la Fermière écossaise, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes. Abdolonyme ou le Roi pasteur,* n'est qu'une copie très-servile et très-fade du *Il Rè pastore* de Métastase ; nous nous dispenserons donc d'en retracer ici le plan. On ne sera point surpris qu'un sujet fait pour réussir à l'Opéra ait échoué sur un théâtre où l'on demande des situations

mieux préparées, un intérêt plus soutenu, une action plus suivie et des caractères plus fortement prononcés. L'Alexandre de M. Collet n'a paru qu'un pédant hérissé de maximes et d'inconséquences, son Abdolonyme un Roi plus mouton que pasteur, et son Elise une petite fille fort mal élevée. A quelques platitudes près, la pièce est assez naturellement écrite; mais ce style facile n'est pas un grand mérite lorsqu'il ne tient qu'à la faiblesse des images ou à une suite de pensées et de tournures également communes. On ne saurait rendre avec plus de vérité l'effet de cette comédie qu'en disant qu'elle a paru aussi parfaitement ennuyeuse que le serait, bien entendu pour des oreilles françaises, un opéra sans musique.

Shakespeare, traduit de l'anglais, dédié au Roi, avec cette épigraphe : *Homo sum, humani nihil à me alienum puto... Ter.*, in-8°. Les gravures, dessinées par M. Moreau et exécutées par MM. Le Bas, Alliamet, Saint-Aubin, Le Mire, Prévôt, Choffart, de Launay, se distribueront séparément et indépendamment de l'ouvrage.

On attendait avec impatience ce nouveau Théâtre qui avait été annoncé par souscription dès le commencement de l'année dernière. Les auteurs de cette grande entreprise sont le comte de Catuélan, M. Le Tourneur, le traducteur d'Young et M. Fontaine-Malherbe. Les deux premiers volumes de la traduction de Shakes-

peare contiennent la liste nombreuse des souscripteurs, une Epître dédicatoire au Roi, d'assez mauvais goût, un petit Catalogue des bévues qu'a faites M. Marmontel en parlant du Théâtre anglais, le Jubilé de Shakespeare, ou la Fête célébrée en l'honneur de ce grand homme, l'Histoire de sa vie et un Discours extrait des différentes préfaces que les éditeurs de Shakespeare ont mises à la tête de leurs éditions, un Avis de MM. les Traducteurs, *Othello, ou le More de Venise*, *la Tempête* et *Jules César*.

Le bien et le mal qu'on dit d'un livre nouveau prouvent également le degré de sensation qu'il a pu faire, et celui que nous avons l'honneur de vous annoncer en est un exemple. Il y a longtemps que nous n'avons vu paraître aucun ouvrage qui ait mérité plus de critique et plus d'éloges, sur lequel on ait disputé plus vivement, sur lequel enfin l'opinion publique ait été plus partagée et plus incertaine. Ceux qui, nourris dès l'enfance dans la crainte et dans le respect de nos grands modèles, leur rendent ce culte exclusif et superstitieux qui ne diffère en rien de l'intolérance théologique, ont regardé les traducteurs de Shakespeare comme des sacriléges qui voulaient introduire au sein de la patrie des divinités monstrueuses et barbares. Les dévots de Ferney n'ont pu voir sans beaucoup d'humeur un ouvrage qui allait instruire la France de l'adresse admirable avec laquelle M. de Voltaire a su s'approprier les beautés de

Shakespeare, et de la mauvaise foi moins admirable avec laquelle il s'est permis ensuite de le traduire. Ceux qui ont voulu conserver un air d'impartialité ont rendu au plus beau génie de l'Angleterre la justice qui lui était due, mais s'en sont vengés sur les traducteurs. Les Anglais les plus jaloux de la gloire de leur théâtre se sont plaint de ce qu'on l'avait traduit trop littéralement; d'autres ont trouvé que la traduction, très-exacte à certains égards, était très-infidèle à d'autres; le plus grand nombre eût désiré qu'elle fût au moins plus française. M. Marmontel a dit assez plaisamment que le Shakespeare de ces Messieurs ressemblait à un sauvage à qui l'on aurait mis des dentelles, quelques broderies, un plumet, et que l'on aurait laissé d'ailleurs dans son costume naturel, sans coiffure et sans culottes. Cette traduction n'a vraiment réussi qu'auprès de ceux qui ne connaissaient point le poëte et qui brûlaient de le connaître, qui l'ont lu, qui l'ont dévoré, sans se mettre en peine s'ils lisaient de l'anglais ou du français. C'est ainsi, par exemple, que l'a lu M. Sedaine, et il en a été plusieurs jours dans une espèce d'ivresse qu'il est difficile de rendre, mais qu'il est aisé d'imaginer, pour peu que l'on connaisse sa tournure et ses ouvrages. « Vos transports, lui ai-je dit, ne m'étonnent » point, c'est la joie d'un fils qui retrouve un » père qu'il n'a jamais vu. » Ce mot a été répété avec tant de complaisance par les amis de

M. Sedaine, que l'on voudra bien me pardonner le ridicule d'oser le citer ici moi-même.

De Shakespeare.

Il ne s'agit plus sans doute aujourd'hui d'examiner si Shakespeare mérite en effet toute la gloire dont il jouit depuis deux siècles; et quand la question ne serait point décidée encore, serait-ce en France et sur une simple traduction qu'elle pourrait être jugée? Il est possible de voir usurper quelque temps, sans aucun titre légitime, une grande réputation; mais celle qui résiste aux efforts du temps, celle qui s'affermit et qui s'accroît à mesure que la Nation s'éclaire et se perfectionne, doit être fondée sur les titres les plus incontestables; et le Théâtre de Shakespeare ne serait pas encore de nos jours l'orgueil et l'admiration de sa patrie, s'il n'était pas rempli de ces beautés sublimes qui sont de tous les âges.

Serait-ce avec plus de justice que l'on entreprendrait de discuter ici la préférence que les Anglais donnent à leur théâtre sur tous les autres? C'est une supériorité que la France ne reconnaîtra sans doute jamais. Mais peut-elle être juge dans sa propre cause? Si le procès était porté au tribunal des différentes Nations de l'Europe, il y a tout lieu de présumer que nous le perdrions en Espagne et en Allemagne. Nous pourrions nous en consoler dans l'espérance de le gagner en Italie et surtout dans

l'ancienne Grèce. Mais des jugemens si contradictoires n'annonceraient-ils pas encore le même esprit de partialité qui eût fait prononcer ainsi chaque peuple...

S'il était possible de se dépouiller de tout esprit de parti, de toute espèce de prévention nationale, ne dirait-on pas? Pour savoir qui mérite plus d'admiration de Shakespeare, ou de Corneille ou de Racine, il faudrait voir d'abord quel est le point d'où ces génies sont partis; et peut-être sentirait-on, après un examen approfondi, que la distance qu'il y a d'un certain degré de perfection au dernier terme que l'art peut atteindre est en effet plus immense, plus incommensurable que la distance qui paraît si sensible entre la naissance de l'art et les premiers degrés de son accroissement. Il faudrait examiner encore les moyens et les secours que chacun a pu trouver dans la carrière qu'il avait à remplir; et peut-être reconnaîtrait-on alors que ces moyens et ces secours qui semblent favoriser le génie en répriment souvent les élans, et, pour le sauver de quelques erreurs, lui font perdre une partie de ses forces et de son énergie. L'homme de génie qui parle à une Nation encore barbare lui commande et dispose pour ainsi dire de tous ses goûts et de toutes ses affections. Pour peu qu'un peuple commence à être policé, les mœurs, les usages, les préventions de ce peuple sont autant de liens que l'homme de génie est forcé de respecter, et qui

rendent nécessairement sa marche moins libre et moins hardie.

Le juge qui comparerait avec impartialité le théâtre des deux Nations ne trouverait-il pas que si les plans de Shakespeare sont plus vastes et plus variés, ceux de Corneille et de Racine ont une simplicité plus noble, une conduite plus soutenue et plus régulière? Mais n'avouerait-il pas aussi que les premiers, dans leur plus grand désordre, sont d'un effet plus théâtral et plus attachant? Comment le nier, lorsque M. de Voltaire en est convenu lui-même? « Il y a » un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si » bizarres et si sauvages; j'ai vu jouer le César » de Shakespeare, et j'avoue que dès la pre- » mière scène, quand j'entendis le Tribun re- » procher à la populace de Rome son ingrati- » tude envers Pompée et son attachement à » César, vainqueur de Pompée, je commençai » à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite » aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât » de la curiosité, et, malgré tant de disparates » ridicules, je sentis que la pièce m'attachait. » Et dans un autre endroit: « Shakespeare est » de tous les auteurs tragiques celui où l'on » trouve le moins de ces scènes de pure con- » versation; il y a presque toujours quelque » chose de nouveau dans chacune de ses scènes; » c'est à la vérité aux dépens des règles et de » la bienséance; mais enfin il attache. »

En reconnaissant qu'il y a dans l'ensemble et

dans le détail des pièces de Shakespeare une touche plus vigoureuse et plus originale, on ne refusera point sans doute aux chefs-d'œuvre de la scène française le mérite d'une exécution plus pure et plus finie. Si l'on peut reprocher à nos poëtes de s'être écartés de la vérité de la nature en s'efforçant de l'embellir, ne reprochera-t-on pas aussi aux Anglais de l'avoir perdue de vue en se permettant de l'exagérer? Si le style de nos ouvrages dramatiques est souvent froid et monotone, celui du Théâtre anglais n'est-il pas souvent très-gigantesque, très-ampoulé, et ne pêche-t-il pas surtout par un mélange de tons que le goût ne saurait avouer? Il est assez ridicule sans doute de faire parler les valets comme les héros; mais il est beaucoup plus ridicule encore de faire parler aux héros le langage du peuple. Il y a certainement une nuance très-marquée entre le ton que doit avoir un roi et celui qui convient à son confident; mais il n'est ni vrai ni naturel qu'ils parlent une langue absolument différente, parce que ceux qui approchent leur maître doivent parler à-peu-près la même langue que lui. Il y a quelque chose de plus; dans tous les arts, point de perfection sans harmonie. Plus les figures et les couleurs d'un tableau seront variées, plus le tableau sera sublime; mais si ces figures, ces couleurs ne sont pas liées par des rapports heureux et faciles, si leur diversité peut interrompre l'accord général de toutes les parties,

il n'en résultera jamais un ensemble parfaitement beau. L'ouvrage pourra exciter un grand intérêt, de très-grands mouvemens d'admiration, mais il laissera toujours infiniment à désirer au goût des vrais artistes.

S'il m'était permis d'exprimer par une comparaison l'impression que m'ont faite Shakespeare et Racine, je dirais que je vois l'un comme une statue colossale dont l'idée est imposante et terrible, mais dont l'exécution tantôt brute, tantôt négligée, et tantôt du travail le plus précieux, m'inspire encore plus d'étonnement que d'admiration. L'autre, comme une statue aussi régulière dans ses proportions que l'Apollon du Belvédère, dont l'ensemble est plus céleste que la nature même, et qui, malgré quelques détails faibles et languissans, me charme au moins toujours par la noblesse, l'élégance et la pureté de son style.

Le plus grand mal que pourrait produire en France la traduction de Shakespeare, ce serait de détourner nos jeunes gens de l'étude des seuls modèles dont l'imitation soit sans danger; ce serait de les inviter à s'essayer vainement dans un genre qui ne pourra jamais convenir ni aux mœurs ni à l'esprit de la Nation. Il est sans doute beaucoup plus aisé de violer toutes les règles de l'art que d'en observer une seule. Il n'est pas difficile sans doute d'entasser une foule d'événemens les uns sur les autres; de mêler le grotesque et le terrible, de passer d'un cabaret à

un champ de bataille, et d'un cimetière à un trône. Il y a bien moins de difficulté à rendre la nature telle qu'elle se présente aux yeux, qu'à la choisir toujours avec ce discernement heureux qui suppose le goût le plus sûr et le plus délicat. Enfin l'on parvient avec bien moins de peine à exagérer la nature qu'à l'embellir ; et si rien n'est plus aisé que d'apercevoir les défauts qui déparent les plus belles productions de Shakespeare, il ne le serait pas moins de les imiter ; mais appartient-il à d'autre qu'à ce génie tout-puissant d'être sublime, même en se mettant au-dessus de toutes les règles, et de faire supporter, à force de verve et d'imagination, ce qu'il y a dans ses pièces de plus invraisemblable et de plus monstrueux ? Quel autre que lui peut espérer de conserver dans les compositions les plus vastes et les plus compliquées cette lumière merveilleuse qui ne cesse d'en éclairer la marche, et qui se répand, pour ainsi dire, d'elle-même sur toutes les parties de son sujet ? Qui peut jamais se flatter de soutenir ce grand fonds d'intérêt qu'il semble interrompre lui-même volontairement, et qu'il est toujours sûr de relever avec la même énergie ? Quel génie a pénétré jamais plus profondément dans tous les caractères et dans toutes les passions de la nature humaine ? Il est évident, par ses ouvrages même, qu'il ne connaissait qu'imparfaitement l'antiquité ; s'il en eût bien connu les grands

modèles, l'ordonnance de ses pièces y eût gagné sans doute; mais quand il aurait étudié les Anciens avec autant de soin que nos plus grands maîtres, quand il aurait vécu familièrement avec les héros qu'il s'est attaché à peindre, eût-il pu rendre leur caractère avec plus d'exactitude et de vérité? Son *Jules César* est aussi plein de Plutarque que *Britannicus* l'est de Tacite; et s'il n'a pas appris l'Histoire mieux que personne, il faut dire qu'il l'a devinée, au moins quant aux caractères, mieux que personne ne l'a jamais sue.

Il sera toujours dangereux de vouloir transporter dans une autre langue et chez un autre peuple les beautés qui caractérisent le Théâtre d'une Nation quelconque; mais l'entreprise sera plus ou moins hasardeuse selon le plus ou moins de rapport qu'il y aura entre les deux Nations; et j'en vois infiniment peu entre les Français et les Anglais, surtout entre les Français du siècle de Corneille et de Racine et les Anglais du siècle de Shakespeare. Je ne sais si les choses ont beaucoup changé depuis nos courses de chevaux dans la plaine de Neuilly, mais je sais bien que l'objet du Théâtre anglais m'a paru différer jusqu'ici totalement de l'objet que semble s'être proposé le nôtre. Tout l'effort de l'un paraît tendre à exciter les affections les plus vives; tout l'effort de l'autre à les rappeler doucement et à les rendre à leur pente naturelle. L'un ne paraît occupé qu'à renforcer le caractère et les mœurs de la

Nation, l'autre à les adoucir. L'un suppose une sorte d'inertie dans l'imagination qui a besoin de secousses extraordinaires et violentes, l'autre une grande souplesse, une grande facilité à recevoir toutes les impressions qui lui viennent du dehors, des âmes naturellement sympathiques, et par conséquent fort disposées à imiter tout ce qui les frappe vivement. Si ces différences étaient aussi sensibles qu'elles nous le paraissent, comment le Théâtre d'une Nation pourrait-il convenir à l'autre. Je dirai plus; ces mêmes tableaux que l'une a pu voir sans aucun risque, quelque terrible et quelqu'effrayante qu'en soit la vérité, n'y aurait-il pas un très-grand inconvénient à les montrer à l'autre, et n'en pourrait-il pas même résulter des effets très-contraires au but moral de la scène ?

L'observation que nous venons de hasarder ne nous empêche pas de sentir quelles ressources un génie vraiment dramatique peut tirer du Théâtre anglais pour enrichir le nôtre. M. de Voltaire en a donné l'exemple, et il n'a point donné d'exemples qui ne soient des modèles. On ne peut douter que les plus grandes beautés répandues dans sa *Mort de César* ne soient empruntées de Shakespeare; on ne peut pas douter non plus que le germe d'Orosmane ne soit dans Othello.

Si cet article ne passait pas déjà les bornes que nous nous sommes prescrites, nous pourrions citer ici plusieurs morceaux de Zaïre, qui

paraissent clairement imités du Poëte anglais. Et pourquoi M. de Voltaire ne se serait-il pas permis ce qu'ont osé Corneille et Racine? S'il a dit ensuite tant de mal du même ouvrage dont il avait si bien profité, c'est sans doute pour empêcher les autres de faire ce qu'ils n'auraient pas su faire aussi adroitement que lui; et c'est peut-être encore une très-bonne œuvre.

AVRIL 1776.

Dans la foule des brochures qu'ont fait éclore les nouveaux projets de l'administration, il y a un Mémoire à consulter sur l'existence actuelle des six corps et la conservation de leurs priviléges, qui mérite d'être distingué. Si ce Mémoire, signé *De La Croix*, est en effet de M. Linguet, comme plusieurs personnes le lui ont attribué, il faut convenir que c'est peut-être l'ouvrage le plus sagement écrit qui soit jamais sorti de sa plume. On y discute avec beaucoup d'impartialité les principes économistes de feu M. le président Bigot de Sainte-Croix, auteur de l'*Essai sur l'abus des priviléges exclusifs et sur la liberté du commerce et de l'industrie*, livre classique, livre avoué par la secte et consacré solennellement dans les Ephémérides de M. l'abbé Baudeau. La doctrine de feu M. le Président nous avait déjà été annoncée par M. l'abbé Coyer, dans son *Chin-ki, histoire cochinchinoise*, mais sous une forme plus ingénieuse, plus séduisante, et par-là même moins convenable à la dignité magistrale des Frères de l'Ordre par excellence.

M. de Sainte-Croix envisage la liberté du commerce sous un double point de vue. Le premier, qui est relatif aux agens du commerce et de l'industrie, est, dit-il, la faculté de se livrer au genre de travail ou de trafic qui convient à leur goût et

à leurs talens; de le borner, de l'étendre, d'en changer à leur gré; d'en réunir plusieurs ou analogues ou contraires, d'exercer en un mot tel négoce qu'il leur plaît et comme il leur plaît, sans avoir d'autre loi que leur intérêt, et sans que personne puisse les y troubler.

Le second, qui a rapport aux propriétaires et aux consommateurs, est le droit d'acheter et de vendre à leur gré, de faire usage des denrées et marchandises qui leur conviennent, d'avoir le choix libre de ceux qu'ils veulent employer et mettre en œuvre dans quelque genre de travail que ce soit, sans qu'aucun règlement prohibitif puisse les empêcher de suivre leur volonté propre dans l'emploi des choses et des personnes.

On reconnaît dans le *Mémoire* que ces deux définitions sont exactes; mais on observe que la condition du marchand qui s'est attaché au commerce qui convenait le mieux à sa fortune et à ses goûts, que celle de l'ouvrier qui exerce le métier qu'il a choisi lui-même, ne sont pas malheureuses et qu'elles ne sont point contraires à la liberté; tous deux suivant leur état sans contrainte, tous deux étant même les maîtres d'en changer, s'ils espèrent d'être plus heureux ou plus riches dans un autre. On ajoute encore que la liberté illimitée que l'on veut donner à l'ouvrier de réunir plusieurs métiers analogues ou contraires ferait si peu pour son bonheur, qu'il est très-douteux qu'il en usât quand elle lui serait accordée. On insiste ensuite sur les conséquen-

ces qui résultent nécessairement d'un système qui tendrait à introduire la confusion et le mélange dans tous les états. « Dispensez, dit notre » auteur, dispensez les artisans de l'apprentis» sage, laissez l'ignorance, la maladresse péné» trer dans les manufactures; rendez l'apprenti » l'égal du compagnon, et le compagnon l'égal » du maître; enfin levez les petits obstacles qui » arrêtent la grossièreté villageoise à l'entrée » des villes et l'empêchent de s'y fixer, vous ver» rez bientôt une foule de cultivateurs qui aban» donneront leurs pénibles travaux pour venir » se livrer à d'autres moins utiles à l'humanité.» Il est de la sagesse et de l'intérêt du Gouvernement de diminuer le nombre des artisans et de conduire l'industrie à sa perfection. Le système de M. de Sainte-Croix sur le commerce tend à rendre la classe des habitans des villes plus nombreuse; et ce ne doit pas être le but d'un économiste. Il produirait confusion et imperfection dans les arts et métiers, et ce ne peut être là le désir d'un citoyen éclairé, etc.

« Le corps des marchands et les communautés » d'arts et métiers sont, continue M. de Sainte» Croix, de véritables priviléges exclusifs d'au» tant plus funestes, qu'ils sont autorisés par la » loi. »

Où, répond l'avocat des maîtrises, où ce mot (de privilége exclusif) ne pourra-t-il pas se placer? Celui qui, avec de l'argent, a acheté une portion de terre, n'a-t-il pas le privilége exclusif de

la cultiver, de l'affermer, d'en recevoir le prix, s'il la vend? Suffirait-il de dire au propriétaire pour s'emparer légitimement de son domaine : Cette terre que vous cultivez, je la labourerais, je l'ensemencerais comme vous; il doit donc m'être également permis de la cultiver et d'en recueillir les fruits?...

M. de Sainte-Croix prétend que les corps de jurandes arrêtent dans tout le royaume les progrès de l'industrie, ruinent les particuliers, exercent sur le public un monopole odieux, et enlèvent à l'Etat des branches de commerce utiles.

On lui demande quelles sont ces branches de commerce que les jurandes enlèvent à l'Etat; on lui demande pourquoi l'industrie ayant fait si peu de progrès en France, l'étranger marque tant d'empressement pour se procurer nos soieries, nos draperies, nos bijoux de toute espèce, nos galons, nos glaces, nos modes, etc.; on le prie enfin d'expliquer pourquoi c'est précisément dans les villes où les jurandes exercent le plus d'empire que les manufactures sont plus florissantes et que le commerce a plus d'activité, comme à Lyon, à Bordeaux, à Dieppe, à Rouen, à Paris, etc.

M. de Sainte-Croix regarde son système comme favorable aux ouvriers et aux commerçans; et si l'on en excepte quelques gens sans aveu, non-seulement tous les maîtres et marchands, mais encore ceux qui aspirent à

le devenir, le rejettent pour eux et pour leurs enfans ; tous disent qu'ils aiment mieux un état stable avec lequel leurs pères ont existé honnêtement, dans lequel ils se flattent de passer à leur exemple une vie paisible, où ils pourront remplir leur devoir de pères de famille, aider le souverain qui les protége, honorer les magistrats qui les jugent, que d'errer dans un vide immense, confondus avec une foule d'intrigans, d'usuriers, d'hommes serviles et sans honneur.

L'esprit de système, comme l'observe notre auteur, n'est arrêté par rien. M. de Sainte-Croix a senti que la liberté illimitée accordée aux arts et métiers pouvait multiplier les très-mauvais ouvrages, et que ce serait tant pis pour l'acquéreur. Mais une pareille difficulté ne l'embarrasse point. L'ouvrier, selon lui, doit avoir la liberté de mal faire, et si cette mal-façon produisait des ventes multipliées, il est d'une bonne administration de l'autoriser et de la soutenir.

« Autoriser la mal-façon, parce qu'elle pro-
» duirait des ventes multipliées! Il n'est pas
» possible de proposer une idée plus contraire à
» toute raison, à toute justice, au progrès des
» arts, plus faite pour dégoûter des paradoxes
» si fréquens dans un siècle qui devrait être celui
» de la vérité..... »

Le reste du Mémoire contient l'application des principes que l'on vient d'exposer à l'état actuel de six corps établis à Paris, et l'histoire

intéressante de leurs priviléges sous Henri III, sous Henri IV, et sous le ministère du grand Colbert.

L'erreur la plus commune aux philosophes qui ont écrit sur l'administration, c'est de vouloir transporter des idées abstraites, des vérités métaphysiques, dans un ordre de choses qui en change absolument tous les rapports. Si les lois de la société ne sont pas opposées à celles de la nature, elles n'en sont pas moins très-différentes. Les idées qui tiennent à la propriété se concilieront toujours difficilement avec celles de l'ordre primitif où tous les biens étaient en commun. Toute idée d'obligation blessera toujours plus ou moins l'idée que nous avons de la liberté naturelle. L'inégalité des conditions étonnera toujours le sentiment qui nous dit que nous naissons tous égaux. Il est évident que, dans l'état social, ce qui conviendrait le mieux à l'individu n'est pas toujours ce qui convient le mieux à l'Etat. La législation la plus heureuse serait sans doute celle où chacun jouirait sans réserve de tous les avantages qu'il peut désirer; mais cette législation n'est qu'une belle chimère; il faut la trouver assez juste, lorsque, pour défendre le plus petit nombre du plus grand, elle ne sacrifie pas la multitude à ceux qui doivent naturellement la dominer; il faut la trouver assez juste, lorsqu'elle offre des dédommagemens proportionnés au joug qu'elle impose, et qu'en échange de sa liberté elle assure du moins à chacun le fruit de son industrie et de son travail.

En conséquence de ces principes, les seuls qu'on puisse admettre dans l'état actuel des choses, ne faut-il pas convenir que tout réglement utile au bien général de la société, dût-il gêner un grand nombre de particuliers, n'en est pas moins juste et désirable? Que les jurandes et les maîtrises soient des obstacles à l'établissement d'une multitude d'ouvriers, s'il est prouvé qu'elles servent au progrès et à la perfection de l'industrie, par conséquent à la richesse et au bonheur de la Nation, en est-il moins de l'intérêt public que les jurandes et les maîtrises soient conservées ?

Favoriser tous ceux qui pourraient se destiner aux arts et aux métiers, les favoriser aux dépens de la Nation entière, n'est-ce pas accorder un privilége très-exclusif en affectant de les détruire tous? Accorder au contraire à une société quelconque, si vous voulez même à un seul homme, tel privilége exclusif qui pourra nuire à un grand nombre de particuliers, mais qui sera d'une utilité sensible pour toute la Nation, n'est-ce pas faire le bien général, quoiqu'on puisse être accusé de n'avoir fait que le bonheur d'un seul et de l'avoir fait même aux dépens de plusieurs ?

Si l'on réfléchissait sur la nature du cœur humain, sur la marche habituelle de nos idées et de nos passions, on verrait bien que c'est faire peu de chose en faveur des arts et de l'industrie que de leur accorder la liberté la plus illimitée.

L'homme naît paresseux; l'abandonner à lui-

même, c'est le dévouer à l'insouciance et à l'oisiveté. Pour l'engager à sortir de son inertie naturelle, il faut l'exciter par des distinctions, par des récompenses, l'irriter par les obstacles et lui donner des difficultés à vaincre. Au lieu de détruire les ressorts de l'émulation, ne devrait-on pas s'occuper sans cesse à les rétablir, à les multiplier, à leur donner plus de force et plus de jeu? Il n'y a presqu'aucune institution sociale où l'on ne reconnaisse l'esprit de ces maximes, si simples et si naturelles qu'on les a regardées partout comme la première base de l'éducation. Les rangs, les titres, les prix établis dans toutes nos pensions et dans tous nos colléges, sont les premiers motifs qui invitent notre enfance à s'instruire. Ne sommes-nous pas déterminés à travailler dans un âge plus avancé par des motifs qui, pour avoir des noms plus graves et plus pompeux, n'en sont pas moins de la même nature? Les ordres militaires, les honneurs du Louvre, les cordons, les titres de toute espèce, ont-ils un autre objet? Pourquoi la classe des arts et des métiers, de toutes les classes de la société celle qui a peut-être le plus grand besoin d'encouragement, en serait-elle seule privée? Pourquoi lui envier l'honneur de former un corps et d'y attacher des droits, des avantages, des distinctions particulières? Les difficultés qui ne permettent pas à tout le monde de jouir des mêmes droits sont sans doute le seul moyen de leur conserver une valeur réelle et de les faire désirer avec empressement; mais où

est le mal, pourvu que ces difficultés ne soient pas insurmontables, pourvu qu'on puisse les vaincre à force d'intelligence, de talent et d'activité? *Conamur in vetitum.* Plus une chose est difficile, pénible, coûteuse, plus les hommes l'aiment, s'y attachent, en raffolent. « Les ordres » religieux, nous dit l'abbé Galiani dans une de » ses dernières lettres, les ordres religieux les » plus austères sont ceux qui ont plus de grands » hommes. Rendez les règles des Pères de Saint-» Maur ou des Jésuites aisées, commodes, leur » ordre est détruit. Ainsi, je suis persuadé que » le système des Frères économistes a porté le » coup fatal aux manufactures de la France. Les » habiles artistes en partie sortiront, d'autres » se négligeront, et, au lieu d'établir l'émula-» tion, on aura cassé tous les ressorts vrais du » cœur de l'homme. »

Les avances en argent qu'exigent les jurandes des ouvriers qui aspirent à la maîtrise, pourvu qu'elles soient proportionnées aux bénéfices qu'on en peut espérer, semblent être encore une barrière utile pour éloigner du commerce et des arts des gens sans aveu qui, n'ayant rien à perdre, seraient tentés dans mille occasions d'abuser de la confiance publique. L'artisan qui dépose une partie de ses fonds pour acquérir le droit d'exercer un métier quelconque, donne pour ainsi dire au public un gage de son talent et de sa probité; il garantit, autant qu'il est possible, tous les engagemens qu'on pourra contracter avec lui.

Peut-être nous sommes-nous déjà trop étendus sur une question qui ne tient pas infiniment à la littérature ; qu'il nous soit permis d'ajouter une seule remarque : c'est que tout ce qu'on vient de dire pourrait être fort juste relativement au pays où il ne s'agit que de maintenir l'industrie et d'en perfectionner les progrès, sans pouvoir être appliqué à tel pays où l'industrie et les arts ne feraient que naître. Quoique l'homme soit partout le même, il n'est point de circonstance qui ne modifie et ses ressources et ses besoins.

Si le public s'est trompé dans le jugement qu'il a porté de l'opéra d'*Alceste*, c'est bien la faute du public. M. Le Bailli du Rollet lui avait dit très-nettement ce qu'il en fallait penser, dans sa préface. Voici ses propres termes : « La musique » de cet opéra est la plus passionnée, la plus » énergique, la plus théâtrale qu'on ait enten- » due sur aucun théâtre de l'Europe depuis la » renaissance de ce bel art. » Ce qui nous étonne, c'est que M. Le Bailli ait daigné appuyer une décision, si imposante par elle-même, de l'autorité du chevalier Planelli. « I colori di Rafaello e la » musica di Gluck, dit cet illustre connaisseur, » que nous ne connaissons guère à Paris, quelli » e questa destinate à servire all' espressione, » vanno esaminati nell' azione. Solo allora si » puio giudicare se più diletti una boussola ben » tinta che una tela animata dal penello d'Ur- » bino. »

Mais avant de parler de la musique d'*Alceste*, arrêtons-nous au Poëme dont le plan appartient en partie à M. Calzabigi, mais dont l'exécution est due toute entière aux rares talens de M. Le Bailli du Rollet. Quelque long que soit l'opéra, la fable en est fort courte, et cette extrême simplicité est sans doute un mérite tout nouveau sur un théâtre où l'on a cru jusqu'à présent qu'on ne pouvait plaire que par la succession rapide des situations les plus merveilleuses et les plus variées.

(L'ouvrage est aujourd'hui trop connu pour qu'il soit utile d'en donner l'analyse. — *Note de l'Editeur.*)

Ce Poëme est conduit avec tant d'adresse, que l'intérêt diminue dans la progression la plus admirable depuis la première scène jusqu'à la dernière. Admète est si plat, si ridicule au second acte, qu'on se sait presque mauvais gré de s'être intéressé pour lui au premier; et tout le troisième acte n'est qu'une froide répétition du second. Quelle différence de ce Poëme à celui de Quinault, qui, plein de chaleur, de mouvement et d'action, malgré quelques scènes épisodiques peu dignes d'un si beau sujet, entraîne, intéresse autant que celui-ci ennuie et fatigue! Est-il rien de plus sublime et de plus théâtral que le moyen par lequel Admète apprend qu'Alceste s'est dévouée pour lui? Apollon a promis une gloire immortelle au cœur généreux qui se dévouera pour son Roi. Il veut que, pour en conserver la mémoire, les arts lui élèvent un pom-

triste et monotone, barbare ou commun. Nous ne déciderons point de si fameuses querelles; mais il nous paraît difficile de faire une musique bien variée sur un poëme où les mêmes situations, les mêmes mouvemens reviennent sans cesse, où le chœur est continuellement sur la scène pour redire les mêmes choses et pour psalmodier éternellement sur le ton le plus funeste et le plus lugubre.

Mademoiselle Rosalie, aujourd'hui mademoiselle Le Vasseur, a rempli le rôle d'Alceste avec beaucoup d'intelligence. Quoique le caractère de sa figure et l'habitude naturelle de ses traits soient peu favorables à l'expression dominante de ce rôle, elle a trouvé moyen d'y suppléer à force d'art et d'intérêt. On a même osé douter que mademoiselle Arnoud l'eût joué mieux; on peut croire au moins qu'elle ne l'eût pas chanté avec autant de justesse. Il paraît que mademoiselle Le Vasseur a fait une étude toute particulière de ce nouveau genre de musique, et qu'elle en a parfaitement bien saisi la tournure et le goût.

OEuvres diverses de M. le comte de Tressan, Lieutenant-général des Armées du Roi, des Académies des Sciences de Paris, de Londres, etc., un vol. in-8°. Il y a dans ce volume beaucoup de prose et peu de vers; on eût désiré tout le contraire. Les poésies de M. de Tressan ont une touche infiniment agréable, une tournure légère et

facile; c'est la fleur d'un esprit fin et délicat. La prose n'a pas à beaucoup près le même mérite. Ce sont des discours académiques, un éloge de Stanislas et de longues dissertations sur l'esprit, sur les différentes modifications dont il est susceptible et sur le meilleur usage qu'on en peut faire pour son propre bonheur et pour celui de la société. L'objet de ces dissertations est sans doute fort intéressant; mais le fonds en est usé; ce sont des idées qui ont été si fort rebattues depuis le livre d'Helvétius et celui de Duclos, qu'il n'est pas aisé aujourd'hui de leur prêter une grâce nouvelle; et le style de M. de Tressan, plein de goût dans les vers, en manque souvent dans la prose; il n'a même aucun caractère, aucune couleur décidée; ce n'est ni le style d'un homme du monde, ni celui d'un homme de lettres. Ses réflexions sur l'esprit sont adressées à ses enfans. Vous y trouvez tantôt des déclamations de rhéteur, tantôt de vaines subtilités, et le plus souvent des observations aussi superficielles que communes : aussi tout ce gros volume a-t-il fait peu de sensation. La prose a écrasé les vers. Quoique les poésies fugitives rassemblées dans ce recueil soient en assez grand nombre, il s'en faut bien que l'auteur y ait versé tout son porte-feuille; on n'y retrouve pas même les pièces de société qui ont contribué le plus à sa réputation. L'épigramme contre M. de La Trimouille, que nous avons citée dans une de nos dernières feuilles, est peut-être

une des plus agréables choses que M. de Tressan ait faites. On imagine bien qu'il n'a pas osé la conserver dans une édition de ses Œuvres qu'il voulait avouer. Les mêmes motifs l'ont obligé de rejeter une infinité de pièces du même genre qui nous auraient paru beaucoup plus amusantes que ses dissertations si longues et si paternelles. Tout le monde se souvient encore de la jolie chanson sur madame de Boufflers, aujourd'hui madame la maréchale de Luxembourg :

> Quand Boufflers parut à la Cour,
> On crut voir la mère d'Amour,
> Et chacun l'avait à son tour, etc.

Madame la Maréchale la rappelait l'autre jour elle-même à M. de Tressan avec cette grâce que n'effacent point les années. « Je me rappelle bien, » M. le Comte, la jolie chanson que vous avez » faite pour moi : *Quand Boufflers parut à la* » *Cour, on crut voir la mère d'Amour;* j'ai ou» blié le reste. »

---

*Lettre à l'Editeur des Lettres de Clément XIV, sur la crainte qu'on a que ce Pontife n'en soit pas l'*Auteur, *avec la Réponse de l'Editeur.* Petite brochure in-12. La lettre et la réponse pourraient bien être du même auteur. Il me semble qu'on y prouve d'une manière assez convaincante qu'une partie des lettres attribuées au pape Ganganelli sont véritablement de lui; mais que toutes soient originales, c'est une au-

tre question, et les incrédules penseront au moins qu'elle n'est pas encore décidée.

Lettres chinoises, indiennes et tartares à M. Paw, par un Bénédictin, avec plusieurs autres Pièces intéressantes. Un volume in-8°. Sous quelque habit qu'il plaise au Patriarche de Ferney de se montrer, il n'est pas difficile de le reconnaître. On a bien dit depuis quelques jours qu'il s'était fait moine, mais non pas dans l'ordre de Saint-Benoît; c'est dans celui de Cluni qu'on le soupçonne depuis la retraite de M. Turgot. Tout cela est fort indifférent aux Recherches sur les Chinois et sur les Indiens. Si l'on trouve dans les Lettres du Bénédictin beaucoup d'idées qu'on avait déjà vues ailleurs, dans l'*Essai sur l'Histoire générale*, dans le *Dictionnaire Philosophique*, et surtout dans la *Philosophie de l'Histoire*, *de l'abbé Bazin*, on sait que ce n'est pas sans intention que l'auteur répète si souvent les mêmes choses. Il est persuadé que certaines vérités ne sauraient être trop répétées, et il prend la liberté de regarder le genre humain comme un enfant à qui il faut faire mâcher et remâcher souvent la même leçon pour qu'il en profite.

C'est le Poëme de l'empereur Kien-Long qui fait le sujet de la première Lettre. Ce Poëme, intitulé *Moukden*, a été traduit par le révérend père Amyot de la Compagnie de Jésus. On avoue que ce beau Poëme est fort ennuyeux, mais on

soutient qu'il n'en est pas moins admirable; Kien-Long le Tartaro-Chinois étant le premier bel-esprit qui ait fait des vers en langue tartare. Ce qui paraît plus merveilleux encore, c'est la modestie singulière avec laquelle il s'exprime sur ses vers dans le prologue du *Moukden* : « L'Em-
» pire, dit-il, page 34, m'ayant été transmis,
» je ne dois rien oublier pour tâcher de faire
» revivre la vertu de mes ancêtres; mais je
» crains avec raison de ne pouvoir jamais les
» égaler. »

On réfute dans la seconde Lettre d'une manière triomphante les doutes que pouvait faire naître la généalogie de l'empereur Kien-Long qui descend en droite ligne d'une Vierge céleste, sœur cadette de Dieu, laquelle fut grosse d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. On montre que cette aventure étant d'une vérité incontestable à la Chine, elle doit être vraie partout ailleurs. « Car enfin, dit-on, qui peut
» être mieux informé de l'histoire de cette dame
» (la grand'mère de Kien-Long) que son petit-
» fils? L'Empereur ne peut être ni trompé ni
» trompeur. Son Poëme est entièrement dé-
» pourvu d'imagination; il est clair qu'il n'a
» rien inventé. Tout ce qu'il dit sur la ville de
» Moukden est purement véridique, donc ce
» qu'il dit de sa famille est véridique aussi, etc. »

La troisième Lettre adressée à M. Paw prouve que les lettrés de la Chine ne sont pas plus athées que les nôtres. « Ce qui fait, dit l'auteur, que j'ad-

» mire Kien-Long et Confucius, c'est que l'un,
» gouvernant son royaume, ne s'occupe que du
» bonheur de ses sujets, et que l'autre, étant théo-
» logien, ne dit d'injures à personne. Quand je
» songe que tout cela s'est fait à six mille lieues
» de ma ville de Romorantin et à deux mille
» trois cents ans du temps où je chante vêpres,
» je suis en extase... Vous souviendrez-vous,
» Monsieur, de celui qui écrivait : *Les uns croient*
» *que le cardinal Mazarin est mort, les autres*
» *qu'il est vivant, et moi je ne crois ni l'un ni*
» *l'autre ?* Je pourrais vous dire, je ne crois ni
» que les Chinois admettent un Dieu, ni qu'ils
» soient athées. Je trouve seulement qu'ils ont
» comme vous beaucoup d'esprit, et que leur
» métaphysique est tout aussi embrouillée que
» la nôtre. » Rien ne le prouve mieux sans doute
que le passage que l'on cite ensuite de la pré-
face de l'Empereur. « J'ai toujours ouï dire que
» si l'on conforme son cœur aux cœurs de ses an-
» cêtres, l'union régnera dans toutes les fa-
» milles ; et si on conforme son cœur aux cœurs
» du ciel et de la terre, l'univers jouira d'une
» paix profonde. Celui qui s'acquitte convena-
» blement des cérémonies ordonnées pour ho-
» norer le ciel et la terre à l'équinoxe et au
» solstice, et qui a l'intelligence de ces rites,
» peut gouverner un empire aussi facilement
» qu'on regarde dans sa main. De tels hommes
» doivent attirer sur eux des regards favorables
» du souverain maître qui règne dans le plus

» haut des cieux. » Bourdaloue n'a jamais rien dit de plus orthodoxe que ces dernières paroles, et le père Amyot jure qu'il les a traduites à la lettre, etc.

On discute dans la quatrième Lettre les preuves que l'on a forgées pour nous faire croire que l'ancien christianisme n'a pas manqué de fleurir à la Chine. On examine surtout ce monument antique fait en 1625, cette tablette de marbre longue de dix palmes, couverte de caractères chinois très-fins et d'autres lettres inconnues, qui fut trouvée sous terre par le révérend père Ricci, par le jésuite Semedo et par le révérend père Trigaud, qui bâtissaient une maison et une église auprès de la ville de Sigan-Fou. Il est à remarquer que cette tablette est toute semblable à celle que d'autres missionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de l'apôtre saint Thomas sur la côte du Malabar.

La cinquième Lettre est un éloge pompeux des lois et des mœurs de la Chine. On en pourra juger par ce début. « Quand je contemple cent
» cinquante millions d'hommes gouvernés par
» treize mille six cents magistrats divisés en
» différentes cours toutes subordonnées à six
» cours supérieures, lesquelles sont elles-mê-
» mes sous l'inspection d'une cour suprême,
» cela me donne je ne sais quelle idée des *neuf*
» chœurs des Anges de saint Thomas d'Aquin.
» Ce qui me plaît de toutes ces cours chinoises,
» c'est qu'aucune ne peut faire exécuter à mort

» le plus vil citoyen à l'extrémité de l'empire » sans que le procès ait été examiné trois fois » par le grand conseil auquel préside l'Empereur » lui-même. Quand je ne connaîtrais de la » Chine que cette seule loi, je dirais, voilà le peu- » ple le plus juste et le plus humain de l'univers. »

L'auteur cite plusieurs sentences de Confucius. Qu'il nous soit permis d'en rapporter ici quelques-unes. — « Le sage craint quand le ciel » est serein; dans la tempête il marcherait sur » les flots et sur les vents. — Voulez-vous mi- » nuter un grand projet, écrivez-le sur la pous- » sière, afin qu'au moindre scrupule il n'en » reste rien. — Un riche montrait ses bijoux » à un sage; je vous remercie des bijoux que » vous me donnez, dit le sage. Vraiment, je ne » vous les donne pas, repartit le riche. Je vous » demande pardon, répliqua le sage, vous me » les donnez, car vous les voyez et je les vois; » j'en jouis comme vous, etc. »

Lettre sixième sur les disputes des révérends pères Jésuites à la Chine. « Vous semblez pen- » ser que ce peuple n'est fait pour réussir que » dans les choses faciles, mais qui sait si le temps » ne viendra pas où les Chinois auront des » Cassini et des Newton? il ne faut qu'un homme » ou plutôt qu'une femme; voyez ce qu'ont fait » de nos jours Pierre Ier et Catherine II. »

Lettre septième sur la fantaisie qu'ont eue quelques savans d'Europe de faire descendre les Chinois des Egyptiens.

Lettre huitième sur les dix anciennes tribus qu'on dit être à la Chine.

Lettre neuvième sur un livre des Bracmanes, le plus ancien qui soit au monde. On nous apprend à distinguer le sacré *Schasta-Bad*, écrit il y a cinq mille années, du *Veïdam*, qui est de quinze siècles plus moderne. Ce Veïdam n'est qu'un fatras très-ennuyeux, comparable à *la Légende dorée*, aux *Conformités de saint François*, etc. L'*Ezour-Veïdam* est tout autre chose; c'est l'ouvrage d'un vrai sage qui s'élève avec force contre toutes les sottises des Bracmanes de son temps. Cet Ezour-Veïdam fut écrit quelque temps avant l'invasion d'Alexandre. C'est une dispute de la philosophie contre la théologie indienne. Mais je parie, dit l'auteur, que l'Ezour-Veïdam n'a aucun crédit dans le pays, et que le Veïdam y passe pour un livre céleste.

Voici le commencement du Schasta-Bad. « Dieu est un, créateur de tout, sphère universelle, sans commencement, sans fin: Dieu gouverne toute la création par une providence générale résultante de ses éternels desseins... L'Eternel voulut, dans la plénitude du temps, communiquer de son essence et de sa splendeur à des êtres capables de les sentir. Ils n'étaient pas encore, l'Eternel voulut, et ils furent. »

Lettre dixième sur le paradis terrestre de l'Inde.

Lettre onzième sur le grand Lama et la Métempsycose. C'est de toutes ces Lettres celle qui nous a paru la plus instructive et la plus intéres-

sante. On y trouve la meilleure explication possible de l'opiniâtreté religieuse avec laquelle les peuples les plus instruits ont conservé tant de dogmes absurdes. « Informez, dit notre sage Bénédictin, informez un Chinois homme d'esprit, ou un Tartare du Thibet, de certaines » opinions qui ont cours dans une grande partie de l'Europe; ils nous prendront tous pour » ces bossus qui n'ont qu'un œil et une jambe, » pour des singes manqués, tels qu'ils figuraient autrefois aux quatre coins des cartes » géographiques chinoises tous les peuples qui » n'avaient pas l'honneur d'être de leur pays. » Qu'ils viennent à Londres, à Rome ou à Paris, ils nous respecteront, ils nous étudieront, » ils verront que, dans toutes les sociétés d'hommes, il vient un temps où l'esprit, les arts » et les mœurs se perfectionnent. La raison » arrive tard, elle trouve la place prise par la » sottise; elle ne chasse pas l'ancienne maîtresse de la maison, mais elle vit avec elle » en la supportant, et peu à peu s'attire toute » la considération et tout le crédit. C'est ainsi » qu'on en use à Rome même; les hommes d'État savent s'y plier à tout, et laissent la canaille » ergotante dans tous ses droits. »

Lettre onzième sur Le Dante et sur un pauvre homme nommé *Martinelli*. On se divertit beaucoup dans cette Lettre aux dépens du signor Martinelli, qui, dans sa préface de la nouvelle édition qu'il a donnée du Dante, s'est permis de dire

Je rêvais à l'esclavage
De ceux que soumet l'Amour;
Je pensais à l'inconstance
De nos volages bergers.
Ah! les bois et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

Des bergers de nos campagnes
Un seul me semblait parfait.
Est-il avec mes compagnes,
Il est rêveur et distrait.
On lui doit la préférence,
Disais-je, sur les bergers.
Les bois, l'ombre et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

Voyez avec la jeunesse
Comme il est vif et pressant!
Près de la lente vieillesse
Il est doux et complaisant.
Comme il chante! Ah! comme il danse!
Ah! mieux que tous nos bergers.
Les bois, l'ombre et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

Ainsi je rêvais aux charmes
De ce berger séduisant,
Quand, pour combler mes alarmes,
Il paraît au même instant.
D'Amour je sens la puissance,
Nos deux cœurs sont engagés.
Ah! les bois et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

On a remarqué que le Jubilé avait été célébré à Paris avec une dévotion et avec une régularité capable d'étonner des temps moins corrompus

que le nôtre. Cette effervescence religieuse prouverait-elle que la philosophie n'a pas encore fait tout le progrès dont on s'était flatté? Peut-être. Il ne serait pas impossible aussi que la piété eût eu moins de part à ces éclats de zèle que l'humeur dont on s'est pris depuis quelque temps contre le parti des philosophes, qui ne veut point reconnaître d'autres dieux que la liberté et le produit net. On a remarqué plus d'une fois que, dans les intérêts de l'église comme dans ceux du monde et de la cour, on faisait bien plus de choses par haine contre ceux que l'on désirait de perdre que par attachement pour ceux à qui on voulait le plus de bien. Il serait assez plaisant que la philosophie eût contribué ainsi, sans le vouloir, à réchauffer la foi de son siècle. *Ce Jubilé*, disait un de nos philosophes, *a retardé l'empire de la raison de plus de vingt ans. N'importe, nous avons abattu une forêt immense de préjugés. — Et voilà donc, Monsieur,* lui répondit une femme, *d'où nous viennent tant de fagots*..... Le calembour n'est pas nouveau, je crois; mais il a été remis avec trop de succès pour nous dispenser d'en faire mention.

Oraison funèbre de très-haut et très-puissant seigneur Louis-Nicolas-Victor de Félix, comte du Muy, maréchal de France, chevalier des Ordres du Roi, ministre et secrétaire d'État au département de la Guerre, etc., prononcée dans l'église de l'Hôtel royal des Invalides, le 24 Avril 1776,

que Bayle était un ignorant, sans esprit, et qu'un autre *Cioso*, homme de lettres, pour donner à ses compatriotes français une idée des poëtes italiens et anglais, en avait traduit quelques morceaux librement et sottement en vers d'un style de polichinelle. Une pareille impudence est relevée comme elle méritait de l'être. Ce qui paraîtra moins équitable, c'est que le divin Dante essuie une partie des traits dont on accable son triste commentateur.

Ces Lettres sont suivies d'un *Dialogue de Maxime de Madaure*, que l'on peut regarder comme la profession de foi de l'auteur. Sa philosophie ressemble beaucoup à celle de Cicéron. Ses preuves en faveur de l'immortalité de l'âme sont d'un esprit qui doute, et les doutes qu'il propose sur cette grande question sont d'une âme toute disposée à croire. Le morceau qui termine ce charmant ouvrage est de l'éloquence la plus sublime et la plus touchante.

« J'aime donc la vérité quand Dieu me la fait » connaître. Je l'aime lui qui en est la source, je » m'anéantis devant lui qui m'a fait si voisin du » néant. Résignons-nous ensemble à ses lois uni» verselles, irrévocables, et disons comme Epic» tète : O Dieu! je n'ai jamais accusé votre pro» vidence. J'ai été malade, parce que vous l'avez » voulu, et je l'ai voulu de même. J'ai été pau» vre, parce que vous l'avez voulu, et j'ai été con» tent de ma pauvreté. J'ai été dans la bassesse, » parce que vous l'avez voulu, et je n'ai jamais

bien l'allégorie, Koan-Tchong la lui expliqua ainsi : « Vous savez, Sire, qu'on est dans l'usage » d'élever des statues au Génie du lieu : ces » statues sont de bois; elles sont ornées et » peintes au dehors. Si par malheur un rat y » entre, on ne sait comment s'y prendre pour » l'en faire sortir : on ne peut pas se servir de » feu, crainte de brûler le bois; on n'ose em- » ployer l'eau, pour ne pas gâter les couleurs; et » enfin le rat reste à sa place, grâce aux égards » qu'on a pour la statue. Tels sont, Sire, dans » tout gouvernement ceux qui, dépourvus de » talens et de probité, ont cependant réussi à » gagner la faveur du Prince. Ils ruinent l'Etat; » on le voit, on s'en désole, mais on ne sait » comment faire pour y remédier. »

J'approuve la morale de cette fable, et je suis très-fort de l'avis de Koan-Tchong, qu'il n'y a rien de plus terrible dans un gouvernement que le *rat dans la statue;* mais ce que je ne conçois pas si bien, c'est comment lui-même a pu être de cet avis, car l'Histoire porte qu'il était ministre, et par conséquent de l'espèce *rat.* Comme on ne dit pas précisément qu'il fût le premier ou le seul ministre de l'Empereur nous présumons qu'il était seulement du nombre de ceux qui ont le titre et la paye de ministre, sans aucun pouvoir, auquel cas on pourrait croire qu'il aura été fort aise de donner quelque coup de pate en passant à un confrère qu'il n'aurait pas osé attaquer ouvertement.

Après ce que je viens de dire de la morale, je reviens à l'allégorie même, qui n'est pas précisément aussi parfaite que je l'aurais attendu d'un peuple si accoutumé à ce genre d'instruction. Le parallèle entre l'Empereur et une statue de bois est, par exemple, si peu respectueux, que j'aurais bien voulu que l'auteur nous eût dit comment le Prince prit la comparaison, en supposant du moins qu'il en eût senti toute la force; car, entre nous, il n'était question de rien moins que d'établir le rapport d'une tête sacrée à une tête de bois. Il est très-possible qu'un vrai rat pénètre dans une vraie statue sans en être aperçu ni senti; mais l'est-il également qu'un ministre tel qu'on nous le représente sans talens, sans probité, aille *grignotant* jusqu'à la plus haute faveur, sans que le Prince intérieurement ne s'écrie : *Je sens un rat* (1)? Cela ne peut pas être, et la seule supposition d'une telle absurdité était des plus injurieuses à la sagesse et à la pénétration royale de Hoeh-Kong. Je sens bien qu'on peut dire en faveur de Koan-Tchong que les Princes de l'Orient n'ont pas le degré d'esprit et de lumières qui distingue si avantageusement ceux de l'Europe; il se peut même qu'assoupis dans les bras de leurs maîtresses ou menés par des femmes impérieuses et intrigantes, ils n'aient pas les mêmes facilités pour découvrir les artifices d'un ministre ambitieux;

(1) *Je sens un rat* est une expression proverbiale et qui veut dire soupçonner du danger.

mais après tout, lorsque le mal est venu au point où semble le porter Koan-Tchong, il est impossible que le cri universel, les plaintes et la désolation d'un peuple ruiné, opprimé, ne parviennent jusqu'au trône et ne réveillent enfin le Prince, à moins qu'il ne soit en effet que d'un degré au-dessus de la statue. Dans ce cas-là, il faudrait en convenir, l'allégorie du bois peint pourrait être juste, et la tête du Monarque ne serait plus à proprement parler que l'enseigne du gouvernement.

Mais malheureusement la conclusion que Koan-Tchong tire de son allégorie n'est pas moins fausse et moins absurde; car, dit-il, lorsque le rat est entré dans la statue, on ne sait pas comment l'en tirer; on n'ose faire du feu, crainte de brûler le bois; on ne peut se servir de l'eau, de peur de gâter les couleurs; il faut absolument que le rat reste dans son gîte, par respect pour la statue. Tous ces égards si polis, ceci soit dit avec la soumission due à Koan-Tchong, iraient beaucoup mieux à un courtisan irlandais qu'à un courtisan chinois; car qu'est-ce autre chose, sinon de dire en très-bon hibernois que, par respect pour la statue, on la laissera dévorer entièrement, et cela de peur de l'endommager un peu, tandis que la vraie manière de lui montrer de l'affection serait de l'arracher à un danger manifeste, dût-il même lui en coûter un membre ou deux; extrémité à laquelle on se trouve parfois réduit dans

certaines crises? Ce n'est pas après tout que je ne rende justice à Koan-Tchong, en n'attribuant pas son manque de raison à son manque d'esprit, mais plutôt à une logique ministérielle, qui n'est pas moins d'usage dans d'autres pays qu'à la Chine. Le fait est que le ministre perce ici, et non-seulement le ministre, mais le ministre qui ne fait aucun cas de la judiciaire de son Prince, comme il paraît par le raisonnement sophistique dont il se sert vis-à-vis de lui, et qu'il n'aurait certainement pas employé dans sa société ordinaire. Ce raisonnement consiste à lier si étroitement le rat et la statue, le Roi et le ministre, qu'ils ne forment plus pour ainsi dire qu'une seule et même chair, et qu'on serait tenté d'imaginer qu'ils croissent ensemble, comme les deux Hongroises qu'on montrait il y a quelques années à la Foire. Or il s'ensuivrait de là que quiconque attaquerait le rat, en d'autres termes le ministre, serait l'ennemi de la statue, en d'autres termes celui du Roi, et que, par la même raison, les amis du rat ministre seraient regardés comme les amis de la statue Roi.

J'avoue bien que cette idée d'union indissoluble entre la statue et le rat serait très-favorable au ministre, s'il pouvait se trouver un Roi assez imbécille ou une Nation assez sotte pour l'adopter; mais on ne me fera jamais croire qu'un peuple aussi sensé qu'on nous représente le peuple chinois ait jamais pu être la dupe d'une grossièreté si absurde, du moins n'aura-t-elle

pas fait fortune hors de l'enceinte du palais.

Examinons actuellement le sens littéral de l'allégorie. Ces images peintes sont consacrées, à ce que l'on dit, au Génie du lieu; objets de la superstition publique, elles sont vraisemblablement l'ouvrage des bonzes, qui leur impriment le caractère sacré dont elles sont revêtues, et les présentent ensuite au peuple comme des images de la Divinité; mais ces images divines étant malheureusement de bois, des rats sacriléges y pénètrent et menacent de ruine leur fragile existence. Quel parti prendre dans une extrémité pareille? Les laisser dévorer impunément, de peur que la statue n'en éprouve quelque légère atteinte, comme s'il n'y avait pas cent mille moyens de faire déguerpir le rat sans faire le moindre mal à la statue; par exemple, en la secouant bien, n'est-il pas vraisemblable que l'animal en serait tellement effrayé qu'il quitterait bientôt son gîte, crainte d'un plus grand malheur?

Il y aurait encore un autre expédient, ce serait de mettre un chat aux trousses du rat; mais ce moyen-là ne serait pas absolument sans risque : le chat tuerait infailliblement le rat; mais il pourrait fort bien arriver que, se trouvant si bien à sa place, il n'en voudrait plus sortir. Est-il possible, après tout, qu'un art aussi utile que celui d'attraper les rats soit inconnu au peuple le plus ingénieux de l'Asie? Si cela était ainsi, je conseillerais fort à notre Compagnie des

Indes de charger deux ou trois chasseurs de rats sur les premiers vaisseaux qui partiront; on pourrait sans doute en espérer des retours et des avantages aussi considérables que ceux que Whillitgton retira jadis de son chat : tous les gens instruits savent son histoire (1). Il est vrai que ce noble art est bien tombé parmi nous depuis quelques années, et que, si l'on me faisait l'honneur de me consulter, j'aurais beaucoup de peine à trouver un seul chasseur suffisamment éclairé, suffisamment honnête....

Mais peut-on s'imaginer dans le vrai que la religion et la piété des bonzes leur permettent jamais de demeurer spectateurs tranquilles de tels outrages, ou que ceux qui se vantent de chasser le diable ne puissent pas venir à bout d'un rat? à moins qu'on n'ait assez peu de charité pour croire que, par une espèce de commutation, les bonzes permettent aux rats d'entrer dans leurs statues pour s'en délivrer eux-mêmes, cédant ainsi leurs dieux afin de sauver leur lard.

Revenons à l'allégorie de Koan-Tchong. Un ministre sans talens, sans mérite, réussit à gagner la faveur de son Prince; il perd tout; on le voit, on s'en désole, mais on ne sait pas comment y remédier. Le remède est cependant bien facile: ôtez-lui le ministre, et prévenez ainsi sa ruine et celle de la Patrie. Je ne doute nullement, comme le dit Koan, que pendant l'opération le ministre ne s'écrie : Vous attaquez le Roi, vous coupez le

(1) Sotte légende.

visage au Roi, c'est le Roi que vous blessez en ma personne; je ne doute point, dis-je, qu'il ne se serve du Roi comme chez nous les femmes grosses qu'on condamne à la mort se servent du fruit qu'elles portent dans leur sein pour suspendre l'exécution qui les menace; je n'en doute nullement, mais je suis aussi persuadé qu'en nommant des jurés experts, ils trouveraient, en faisant la visite, que ces Messieurs ne sont point dans les termes de la loi, que le rat et la statue sont deux corps distincts qu'on peut fort bien détacher l'un de l'autre sans faire le moindre mal à celui que l'on a envie de conserver.

Je conclus de toute cette discussion qu'il faut adopter une partie de l'allégorie; c'est qu'il n'y a rien de plus pernicieux au bien de l'Etat qu'un ministre qui parvient sans mérite et sans vertu à gagner la faveur du Prince; mais j'en rejette absolument la suite, qu'on le voit, qu'on s'en désole, et que, par égard pour le Prince, on ne sait comment y remédier, puisque le respect même qu'on doit au Prince doit engager dans cette entreprise, et qu'un bon sens ordinaire, aidé d'une vertu commune, est sûr d'y réussir.

SUR *l'Amour-propre, par M. l'abbé Porquet.*

De son esprit, dit-on, chacun pense trop bien ;
C'est le commun avis : pour moi, je n'en crois rien.
Notre esprit a sa conscience ;
De sa faiblesse on ne fait point l'aveu :
Mais on la sent ; on est juste en silence
Sur ce point délicat, bien qu'on en souffre un peu ;
Les plus sévères yeux sont peut-être les nôtres ;
On ne se trompe point, on veut tromper les autres.
Surprendre leur estime est un larcin permis,
Et nos dupes toujours sont nos meilleurs amis.

CHANSON *sur ce que Larrivée a reçu 25 louis pour ne plus chanter dans l'opéra d'*Adèle.

AIR : *Les Bourgeois de Chartres.*

Voulez-vous savoir comme,
Et fort en raccourci,
L'ambassadeur qu'on nomme
Le comte de Mercy
Vient de faire un beau coup qui prouve de la tête,
Un fat, un sot, une catin
Etant venus un beau [illegible]
Lui présenter requête ?

Vous me direz peut-être
Qu'un bon historien,
Pour écrire à la lettre,
Ne doit omettre rien.
Mais de vous rien cacher je n'eus jamais l'envie.
Le fat, c'est monsieur Le Bailli (1),
Le sot, monsieur de Margenci,
La catin, Rosalie.

(1) M. Le Bailli du Rollet.

Cette reine impudente
Des plus sales catins
De sa bouche méchante
Tira ces mots malins :
On peut laisser Arnoud, on ne l'aime plus guère ;
On peut laisser Le Gros brailler ;
Mais Larrivée il faut l'ôter,
C'est l'ami du parterre.

Le fat jusques à terre
Baissant son dos voûté,
Dit : Hélas! je n'espère
Que dans votre bonté.
Secourez, Monseigneur, de Gluck la rapsodie ;
Si l'on aime un bon opéra,
Dites-moi ce que deviendra
Ma pauvre *Iphigénie*.

Le sot prit la parole
Pour confirmer cela,
Mais à ce pauvre drôle
Deux fois la voix rata ;
Enfin, s'écria-t-il, faites que Larrivée
Laisse son rôle au plat Durand,
Et vous verrez dans cet instant
Adèle abandonnée.

Un discours aussi bête
Charma l'ambassadeur.
Çà, dit-il, qu'on s'apprête
A payer cet acteur ;
Quoiqu'il chante bien faux et soit même un peu grêle,
Allons, qu'on ne m'en parle plus,
Qu'on lui donne deux cents écus,
Et qu'il nous quitte *Adèle*.

Aussitôt Larrivée
Six cents francs a reçu;
Depuis cette journée
On ne l'a plus revu.
Tout cela n'y fait rien, la tragédie est belle;
Malgré le fat, le sot, l'acteur,
La catin et l'ambassadeur,
Le public aime *Adèle*.

MAI 1776.

L'ECOLE DES MOEURS, comédie en cinq actes et en vers, enterrée assez paisiblement au théâtre de la Comédie française, le lundi 13 Mai, est de M. Fenouillot de Falbaire de Quingey. Sans avoir autant de célébrité que de nom, il y a long-temps que M. de Quingei a fait ses preuves dans la carrière dramatique, par *l'Honnête Criminel*, que l'on joue en province avec une sorte de succès; par *les Deux Avares*, que la charmante musique de Grétry à fait réussir à l'Opéra-Comique; enfin par la fameuse *Banqueroute du Fabricant de Londres*, pièce plus mal reçue encore que ne l'a été *l'Ecole des Mœurs*. Ceux qui connaissent personnellement notre poëte trouvent qu'il porte sur son front la triste empreinte de ses catastrophes littéraires. Il est difficile d'imaginer une physionomie plus imbécille, plus pitoyablement pleureuse. Le sourire ne vient qu'à regret sur ses lèvres, et sa démarche gauche et languissante est tout-à-fait celle d'un drame qui chancelle et va tomber.

Quelque faible que soit le plan d'un ouvrage, quelque lourde qu'en soit la conduite, quelqu'impuissante qu'en soit même l'exécution, il peut s'y trouver encore un assez grand fonds d'intérêt; c'est ce que prouvent toutes les pièces de M. de Quingey, et celle que nous avons l'hon-

neur de vous annoncer, malgré son mauvais succès, le prouve peut-être mieux qu'aucune autre. L'objet de cette comédie est parfaitement moral; la fable en est assez bien conçue et pouvait produire plusieurs situations nouvelles et des scènes infiniment touchantes. L'auteur n'a rien fait de tout cela, parce qu'il n'a aucune adresse, aucune grâce dans l'esprit; parce que, sans verve et sans chaleur, il n'a pas même le talent qui semble y suppléer quelquefois, le talent d'écrire; enfin parce qu'il ne connaît ni le langage ni le ton des sociétés qu'il a voulu peindre.

Chaque genre a des machines et des moyens qui lui sont propres. Il faut des urnes, des lampes, des poignards à la tragédie, des diables, des tonnerres à l'opéra; la comédie sérieuse ne saurait se passer d'un métier de tapisserie, d'un jeu de trictrac ou d'une table à thé; aussi cette table à thé est-elle la première chose qui se présente à nos yeux dans *l'Ecole des Mœurs*. Pour varier une circonstance si intéressante, on a bien imaginé quelquefois de prendre du vin de Rota, comme dans *Lucile;* mais cet ordre de beautés n'est pas inépuisable, et l'on ne trouve pas tous les jours des idées nouvelles.

Quelque ennuyeuses qu'aient pu paraître et l'*Ecole des Mœurs* et l'esquisse que nous venons d'en donner, nous avons la modestie de croire que c'est bien plus la faute de M. de Falbaire ou la nôtre que celle de notre sujet. On l'eût traité peut-être avec plus de succès dans un

roman que dans une pièce dramatique; mais il n'en est pas moins vrai qu'avec un pareil fonds il ne fallait que du génie et du talent pour faire l'ouvrage du monde le plus instructif et le plus intéressant. Il est clair que M. de Falbaire n'en eut jamais, puisqu'il en a fait une si mauvaise chose. Les caractères de son drame ne sont que grossièrement indiqués; on n'y trouve pas une seule scène qui soit du ton dont elle devrait être, pas une dont l'objet soit rempli, dont le style soit seulement supportable. *Comment*, dit la Reine en sortant à Le Kain, *comment est-il possible que l'on ait reçu une si détestable pièce? — C'est, Madame*, répondit l'acteur avec la confusion la plus respectueuse, *c'est le secret de la Comédie.* L'auteur s'est plaint publiquement de l'injustice des Comédiens qui, après avoir estropié sa pièce le premier jour, lui refusaient encore de réparer leurs torts par une seconde représentation. Il est convaincu que ce n'est qu'à leur mauvaise volonté et à la corruption des mœurs publiques qu'il faut attribuer la chute de son ouvrage. A la bonne heure; tout cela n'est-il pas dans la règle?

Le vieux Robbé, si honteusement fameux par les déréglemens d'une imagination vraiment cynique, mais souvent originale et forte, moins connu cependant par la singularité de ses écrits que par celle de son caractère, après n'avoir offert long-temps qu'un mélange monstrueux du libertinage le plus dégoûtant, de l'impiété la

plus déterminée et de la dévotion la plus superstitieuse, s'est jeté enfin dans la réforme; et, pour preuve de sa parfaite conversion, il a fini par être l'ami intime du pieux Fréron, et l'ennemi déclaré de tous les philosophes. Il vient de publier en conséquence une longue satire où il en veut à toute la littérature. Ce riche Recueil de rimes et d'injures est dédié à M. le comte de Bissi, contre qui il avait fait une épigramme, et qui ne s'en est vengé qu'en lui donnant à dîner, trait de générosité mémorable, et digne, à son gré, d'être gravé en lettres d'or au temple de Mémoire. Quoique cette satire soit en tout une très-mauvaise chose, on y trouve encore par-ci par-là des traits assez piquans, et même quelques vers heureux. On en jugera par le portrait de M. Dorat et par celui de M. de Voltaire, deux morceaux qui sont un peu moins négligés que le reste.

Léger poëte, il est fort à ma guise.
Trop faiblement maniant le burin,
Son Apollon n'est pas double de rein;
Mais dans ses vers Dorat retient captives
En ce temps-ci les Grâces fugitives.
Souple, badin, délicat dans ses traits,
D'une toilette il fait bien les apprêts,
Et le mignon d'une main assez sûre
Sait à Vénus attacher la ceinture.
C'est, si l'on veut, un joli papillon
Bariolé d'azur, de vermillon,
Batifolant autour de la ruelle,
Et qui voltige au gré de chaque belle.
A l'œil du sexe il est tout plein d'appas.

Mais, mon ami, pour Dieu ne chaussez pas
Le brodequin; la chaussure comique
Grimacerait sur votre jambe étique, etc.
— L'ambitieux du château de Ferné
Crut que pour tout Dieu l'avait façonné.
Le voilà donc qui vous lève boutique
Universelle : ode, drame, critique,
Philosophie, histoire, beaux romans,
Factums, discours, opéras, vers charmans,
Complet Théâtre où la muse riante
Va contrastant avec la larmoyante;
Satire, épître, ouvrages mélangés
De prose et vers se trouvent arrangés
Sur son comptoir. A tout genre il se guinde;
C'est le mercier le mieux fourni du Pinde.
Du géomètre il emprunte le ton
A d'Alembert, calcule avec Newton;
Du grand Homère en épique s'accoste,
Et court en fou les champs de l'Arioste.
Rendons-lui gloire : en traitant chaque objet
Il n'est jamais au-dessous du sujet,
Mais il n'est pas ce qu'il imagine être,
Original; partout il a son maître.

Essai sur les Causes principales qui ont contribué à dètruire les deux premières races des Rois de France; ouvrage dans lequel on développe les constitutions fondamentales de la Nation française dans ces anciens temps; par M. Dumont, *auteur de la Théorie du Luxe et de plusieurs autres ouvrages relatifs au commerce de l'Angleterre;* un vol. in-8°. C'est l'ouvrage qui a remporté le prix proposé par l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres en 1771. Le sujet de ce prix avait été énoncé ainsi : *Pourquoi les*

descendans de Charlemagne, princes ambitieux et guerriers, ne purent se maintenir aussi long-temps sur le trône des Français que les faibles successeurs de Clovis? Pour trouver le germe des événemens qui conduisirent la race carlovingienne à sa perte, et rendre raison du peu de durée de son règne, l'auteur a cru devoir remonter jusqu'aux premiers temps de la monarchie. C'est dans les opinions, les usages, les lois, les coutumes établies dès-lors, qu'il découvre le principe qui renversa du trône les Carlovingiens. On voit qu'il n'a pu développer ce système sans examiner les constitutions de la France sous les deux premières races. Ce plan est vaste; et quoiqu'il ne lui ait pas donné toute l'étendue dont il était susceptible, son livre suppose des recherches immenses, des combinaisons fort ingénieuses, une critique très-éclairée et très-savante.

L'hérédité des bénéfices, l'accroissement prodigieux de la puissance des seigneurs est, selon M. Dumont, la première cause de l'affaiblissement de l'autorité royale. Dès l'année 588, les seigneurs obligèrent Gontran et Childebert II de leur accorder, à titre de propriété, la possession irrévocable des concessions qui leur avaient été faites par les derniers souverains, ou qui pourraient leur être faites désormais par ceux qui tiendraient le sceptre. L'usage de la *recommandation* et la grandeur des *prérogatives* attachées à la dignité de *maire* achevèrent de rui-

ner la famille de Clovis, parce que ces deux circonstances rompirent l'espèce d'équilibre qu'il y avait eu jusqu'alors entre les seigneurs. Tous luttant incessamment ensemble, ils s'étaient contenus respectivement.

Par l'usage de la *recommandation*, les seigneurs et même les hommes libres pouvaient recevoir le dévouement de ceux qui se recommandaient à eux, et porter eux-mêmes leur propre hommage à un seigneur plus puissant. Ceux qui s'étaient une fois recommandés étaient tenus, par honneur et par la religion du serment, de servir leur seigneur fidèlement et de toute l'étendue de leurs forces, au péril de leur vie et de leur fortune. Le *maire* du Palais, en vertu des prérogatives de sa charge, avait presque tous les détails du gouvernement. Il exerçait de droit l'autorité souveraine durant les interrègnes, les minorités, etc.; il disposait des places. L'assemblée des seigneurs l'élisait, et il ne pouvait être destitué qu'avec le consentement d'une pareille assemblée. De ces deux institutions coexistantes et jointes aux autres institutions dont on vient de parler, il résultait naturellement qu'il devait en peu de temps se former au sein de la Nation un petit nombre de maisons très-puissantes. Quelques-unes de ces maisons s'unissant et se fondant en une par des mariages ou des contrats d'alliance, la maison qui réunissait ainsi la puissance de plusieurs autres dut bientôt s'emparer de toute l'autorité, d'autant plus aisément que les Rois

étaient isolés, sans famille, et qu'ayant perdu peu à peu leurs domaines propres et diminué l'étendue de leur pouvoir par des concessions de toutes natures, ils n'avaient à la fin, pour se soutenir, que la justice de leurs droits.

Après avoir montré comment la puissance des seigneurs parvint à renverser les Mérovingiens et comment leur chute totale ne fut retardée que parce que cette puissance avait eu des progrès moins prompts en Neustrie qu'en Austrasie, notre auteur fait voir, dans la seconde partie de son ouvrage, que la plupart des constitutions politiques dont l'influence arracha la couronne aux successeurs de Clovis subsistèrent encore sous les descendans de Charlemagne. Il en conclut que si l'énergie de ce principe, arrivée dès-lors à un haut point, dut augmenter encore d'intensité par sa nature et par les circonstances qui, loin de la contre-balancer, l'ont au contraire favorisée, on a, dans la plus grande activité de ce principe, la raison de ce que les Carlovingiens, quoiqu'ambitieux et guerriers, ne se sont pas maintenus aussi long-temps sur le trône que les faibles descendans de Mérouée.

Rien ne prouve mieux combien les prétentions et les prérogatives de la haute noblesse s'accrurent sous la seconde race, que le grand nombre d'alliances qu'on lui vit contracter avec des maisons souveraines. Ce fut presque toujours dans la famille des seigneurs français que les Empereurs, les Rois, les Princes du sang de

Pépin prirent leurs épouses, et que les Princesses de la Famille royale choisirent à leur tour des époux. Dans l'épitaphe de Fastrade, une des épouses de Charlemagne, on parle de sa noblesse comme d'une noblesse égale à celle de ce souverain : Fastrade n'était cependant que la fille de Raoul, seigneur franc, comte de Franconie. On voit dans les Chroniques du temps que plusieurs de ces seigneurs avaient, comme le Roi, une maison nombreuse, un porte-étendard, de grands officiers de toute dénomination, et des nobles pour domestiques.

Quoique les temps soient bien changés, quoique la politique et les mœurs actuelles aient diminué considérablement l'influence et les honneurs des familles les plus illustres, l'esprit de la Noblesse française n'a pas encore perdu ses prétentions. Ce que dit il y a quelques mois la duchesse de Fleury, dans une assemblée nombreuse, ne tient-il pas de la fierté de ces anciens temps? Elle parlait avec beaucoup de vivacité de la manière dont M. Turgot se permettait d'attaquer les premiers droits de la Noblesse. Madame de Laval soutint que l'on ne pouvait se plaindre d'une chose que le Roi n'exigeait qu'après en avoir donné lui-même l'exemple, lui dont la Noblesse tenait tout son lustre et toute son existence. « Vous m'étonnez, lui répondit la jeune Duchesse : quelque respect que » j'aie pour le Roi, je n'ai jamais cru lui devoir » ce que je suis. Je sais que les Nobles ont fait

» quelquefois des souverains; mais, quoique » vous ayez autant d'esprit que de naissance, » je vous défie, Madame, de me dire le Roi qui » nous a fait nobles. » Cela vaut bien l'*al menos* du page espagnol.

Aux causes générales tirées de la constitution du gouvernement français auxquelles on doit attribuer principalement la chute des Carlovingiens, il convient de joindre deux causes accessoires qui purent bien influer sur cette révolution, en favorisant le prompt développement des effets qui la produisirent. Premièrement, Charlemagne, ayant conquis la Lombardie moins par la force de ses armes que par la défection des seigneurs lombards, conserva au pays ses lois et ses usages. Les ducs et gouverneurs, en Lombardie, quoique subordonnés au Roi, étaient de véritables souverains dans leur district. Les seigneurs français qui avaient de semblables emplois dans les autres parties de l'État ambitionnèrent d'être sur le même pied, et tendirent incessamment à ce but. Secondement, la dignité impériale que Charlemagne avait recherchée avec empressement, cette dignité que ses descendans ambitionnèrent comme lui, fut cause que ceux-ci reçurent une infinité de mauvais services de la part des Papes, qui aspiraient à l'indépendance plus vivement encore qu'aucun des vassaux de l'empire.

Je ne sais si notre auteur ne méprise point trop les atteintes que l'ignorance et la supersti-

tion ont pu porter à l'autorité royale. Il croit qu'il n'y a jamais que le gros du peuple sur qui le Clergé puisse prendre un grand ascendant, et que la tête du corps politique n'en reçoit pas l'impression; il croit qu'avec le seul appui de la multitude on ne peut pas opérer des révolutions dans un grand empire, ni même y entretenir des troubles d'une certaine importance. Mais comment ne voit-il pas que la superstition, arrivée à son dernier terme, gagne les chefs mêmes de l'État, les intimide et les subjugue? Comment ne voit-il pas qu'en augmentant la puissance temporelle des Papes et de tout le Clergé, Charlemagne et ses descendans donnèrent à la superstition une force réelle et qui put contribuer beaucoup à fomenter les troubles et les divisions qui déchirèrent leur règne? Des évêques même se virent en état d'être chefs de parti, ou de fournir du moins aux seigneurs qui se liguaient avec eux des secours très-propres à faire respecter les excommunications, les anathèmes, et tous les foudres de l'Eglise.

M. Marmontel a changé le dénouement de *la Fausse Magie*. Il a supprimé le grand chœur des Bohémiens, le miroir magique et tout ce qui s'ensuit; à ce grand appareil, qui avait paru à-la-fois puéril et recherché, il a substitué assez heureusement l'idée de *la Mandragore*. On prédit au vieux Dalin le sort de l'amant le plus fortuné; mais l'instant d'après on lui annonce que ces

jours de fête vont se changer en jours de deuil. Il est écrit dans le livre des Destins que le premier époux de Lucette doit mourir le lendemain de ses noces. Quel parti prendre? La Bohémienne lui conseille de faire épouser sa jeune pupille au vieux Dorimon : il en fera la folie. Cette idée le révolte : c'est son meilleur ami. — Eh bien, à Linval son neveu. — Non, il ne peut consentir à le perdre. Pour l'y déterminer, on lui raconte l'intrigue de ces jeunes amans qui le trompent et qui abusent depuis long-temps de sa confiance. Il se laisse enfin gagner; mais après avoir donné son aveu à cet hymen funeste, lorsqu'il reçoit de Lucette et de son amant les plus tendres protestations d'un attachement et d'une reconnaissance éternelle, il est si touché, qu'il s'écrie avec un attendrissement vraiment comique : *Non, tu ne l'épouseras pas.* On a beau déclarer à Linval le sort qui le menace, il n'en persiste pas moins dans ses vœux. « Et si j'étais » forcé de renoncer à ce que j'aime, ne fau» drait-il pas également en mourir? » Le contrat signé, on instruit le pauvre vieillard du piége qui lui a été tendu, il s'en console, et la pièce finit par un grand chœur. Quoique ce dénouement ait beaucoup mieux réussi que le premier. l'Opéra n'a pas eu tout le succès qu'il semblait promettre : on ne l'a donné que trois ou quatre fois. Il faut convenir que les morceaux de musique que l'on a été obligé de refaire pour ce nouveau dénouement sont assez faibles; il n'est pas

moins vrai que toute la musique du second acte est très-inférieure à celle du premier, qui est peut-être le chef-d'œuvre de Grétry.

La clôture des spectacles n'a rien eu de fort remarquable. On a remis pour l'Académie royale de Musique l'opéra d'*Iphigénie*, qui n'a pas fait le même plaisir que dans sa nouveauté, soit que l'exécution en ait été plus négligée, soit que nos oreilles soient devenues un peu plus difficiles depuis le succès de *la Colonie*. Les Comédiens français ont fini par *Gustave*. Le sieur Larive a été chargé du compliment de clôture; quoiqu'il n'y eût dans son discours que les formes d'usage, il a été infiniment applaudi et méritait de l'être. Depuis que je suis le Théâtre, et malheureusement pour moi il n'y a que huit ou neuf ans, je n'ai jamais rien entendu réciter avec plus de grâce et d'une manière plus séduisante. Le compliment de clôture de la Comédie italienne a été plus facétieux que de coutume. Le sieur Trial a paru d'abord sur la scène en habit noir, et a commencé à haranguer le parterre du ton le plus digne et le plus pathétique. A la troisième phrase, on a entendu une voix sortir de l'orchestre et dire avec beaucoup d'humeur, « Est-il permis » d'ennuyer ainsi le public! » L'orateur a eu l'air d'être fort déconcerté et de chercher d'où pouvait lui venir une apostrophe si singulière; il s'est plaint, en avouant qu'il ne savait plus où il en était, mais qu'on n'avait jamais interrompu ainsi un acteur sur la scène; il a reproché à la

sentinelle de ne pas faire son devoir. Tout ce bruit n'a point intimidé la voix de l'orchestre, qui n'a fait que crier plus fort. La dispute s'est échauffée, et les spectateurs n'ont été bien sûrs du lazzi que lorsque l'homme de l'orchestre s'est offert lui-même à monter sur les planches pour apprendre audit sieur Trial comment il fallait s'y prendre pour faire un compliment. C'était le sieur Thomassin. Grand brouhaha. Nouvelle dispute entre ces deux acteurs à qui parlerait le premier. Le reste de la troupe n'a pas manqué d'y venir prendre part; et, pour terminer la querelle, on a décidé que chacun chanterait son couplet à son tour. Tous ces couplets, parodiés sur les airs les plus goûtés du public, ont paru délicieux pour le moment; mais M. Anseaume, qui en est l'auteur, est bien persuadé lui-même qu'il n'y en a pas un seul qui mérite d'être retenu. Il faut donc l'en croire.

Dissertation sur les attributs de Vénus, qui a obtenu l'accessit, au jugement de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, à la séance publique du mois de Novembre 1775; *par M. de La Chau, Bibliothécaire, Secrétaire, Interprète et Garde du Cabinet des pierres gravées de S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans.* A Paris, de l'imprimerie de Prault; brochure in-4°, enrichie d'un grand nombre de vignettes, culs-de-lampe, etc., et surtout d'une très-belle estampe de la Vénus Anadyomène, gravée, d'après un

tableau original du Titien, par Auguste de Saint-Aubin. Le sujet proposé par l'Académie consistait à examiner quels furent les noms et les attributs divers de Vénus chez les différens peuples de la Grèce et de l'Italie; quelles furent l'origine et les raisons de ces attributs; quel a été son culte. L'Académie désirait surtout que tous ces objets fussent considérés sous le point de vue dont M. l'abbé de La Chau ne paraît pas s'être occupé suffisamment. Il n'a fait que rassembler avec assez de confusion une multitude prodigieuse de passages grecs et latins pour expliquer les différens noms donnés à Vénus. Il prouve, par exemple, très-savamment que l'épithète de *Porné la courtisane*, et celle d'*Androphonos l'homicide*, ne lui ont été attribuées que par des raisons purement locales; la première, parce qu'une courtisane ayant adroitement délivré la ville d'Abide, livrée au pouvoir des ennemis, on avait élevé à la Déesse un temple, sous le titre de *Porné*, pour perpétuer le souvenir de l'avantage procuré par une personne de cet état; la seconde, parce que ce fut dans le temple de Vénus que Laïs fut tuée par les femmes de Thessalie, jalouses de sa beauté, etc.

De toute l'érudition que M. l'abbé de La Chau a prodiguée dans ses recherches, il résulte que Vénus est la nature modifiée sous une infinité de formes, et indiquée par mille caractères différens. Il rapproche de ce principe les idées qui en sont le plus éloignées en apparence; et avec

une méthode plus simple et des vues plus philosophiques, son système eût paru de la dernière évidence. M. l'abbé de La Chau nous annonce dans sa préface qu'il travaille de concert avec M. l'abbé Le Blond à la description des pierres gravées du cabinet de M. le duc d'Orléans, et qu'il se propose de faire paraître incessamment un choix des morceaux les plus intéressans de cette riche collection.

Voici le charmant badinage dont le Patriarche de Ferney a bien voulu honorer l'auteur :

« Monsieur, après avoir lu votre Vénus, j'ai dit entre mes dents :

Intermissa Venus diù
Tandem bella moves, incipè dulcium,
Mater grata cupidinum
Circa centum hiemes flectere mollibus
Heu durum imperiis.

» Je vous rends mille actions de grâce, Monsieur, de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer votre Dissertation. Votre *accessit*, selon moi, signifie *accessit ad Deæ templum.*

» Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de culte contre les mœurs, c'est-à-dire contre la décence établie chez une Nation. Le *Phallus* et le *Kteis* n'étaient point indécens dans les pays où l'on regardait la propagation comme un devoir très-sérieux. Je sais bien que partout les fêtes, les processions nocturnes dégénèrent en parties de plaisir. On voit, dans Plaute, un amant qui avoue avoir fait un enfant, dans la célébration

des mystères, à la fille de son ami, comme chez nous on fait l'amour à la messe et à vêpres; mais dans l'origine, les fêtes n'étaient que sacrées. Les prêtresses de Bacchus faisaient vœu de chasteté. Si les jeunes filles dans Rome se montraient toutes nues devant la statue de Vénus dans une petite chapelle, c'était pour la prier de cacher les défauts de leurs corps aux maris qu'elles allaient prendre.

» Il est ridicule que de prétendus savans aient regardé les b...... tolérés comme des lois religieuses, et qu'ils n'aient pas su distinguer les filles de l'Opéra de Babylone d'avec les femmes et les filles des Satrapes.

» Votre ouvrage, Monsieur, est utile et agréable; je vous sais bon gré de l'avoir orné de monumens très-instructifs. Votre Vénus émergente est admirable, et pour votre Callipigi :

En voyant cette belle estampe,
Tout lecteur est bien convaincu,
Lorsque Vénus montre son cul,
Que ce n'est pas un cul-de-lampe.

» Vos recherches à l'occasion du temple d'Erycine sont aussi intéressantes que savantes. Enfin, je vous crois interprète de la Déesse autant que de M. le duc d'Orléans. »

Instruction pastorale de monseigneur l'Archevêque de Lyon (Antoine Malvin de Montazet), sur les sources de l'Incrédulité et les fondemens de la Religion; un volume in-8°. Des gens mal

intentionnés ont prétendu que cette division des sources de l'incrédulité et des fondemens de la religion était assez maladroite, et que les deux parties pourraient bien n'en faire qu'une. Quoique ce mandement n'offre aucune nouvelle preuve en faveur de la foi chrétienne, il en développe quelques-unes avec beaucoup d'onction. Tout l'ouvrage nous a paru très-édifiant par l'esprit de tolérance et de charité qu'il respire à chaque page; sous ce rapport, c'est vraiment l'œuvre d'un saint, et l'on peut dire que M. de Montazet a rempli le plus sérieusement du monde la tâche qui lui avait été prescrite autrefois dans une épigramme assez méchante pour que la malignité s'en souvienne encore :

Sur l'air de Joconde.

Pour la stérile Elisabeth (1)
Dieu remplit les oracles.
Vous nous rappelez, Montazet,
Le siècle des miracles.
Par vous, aujourd'hui Mazarin
Est mise au rang des mères;
Vous n'avez qu'à devenir saint
Pour être un des saints pères.

Van-Brock, ou le Petit Roland, Poëme héroï-comique, en huit chants. Qui pellunt muscas Alcidæ laurea poscunt. A Birmingham, et se trouve à Bruxelles. Ce petit chef-d'œuvre nous vient de Lille en Flandre. Nous en sommes redevables aux rares talens de M. Alexis Maton, qui nous a

(1) Madame la duchesse de Mazarin.

déjà prouvé tout ce qu'on pouvait attendre de l'heureuse fécondité de son génie par sa tragédie héroï-comique des *Innocens*, par son conte de *Mikou et Mezi*, etc. Nous ne dirons rien du plan de Van-Brock, et par plusieurs raisons; la première, c'est que nous n'y avons rien compris. On nous fera grâce des autres. Quant au style, nous pensons ce que l'auteur en dit lui-même dans sa préface. « On s'est bien proposé *le Lu-* » *trin* pour modèle; mais il serait téméraire de » vouloir y atteindre; on a pris le parti de se » livrer à son propre génie. » Pas toujours cependant; car le seul joli vers que nous ayons remarqué dans ces huit chants est de Benserade.

Si tout n'est pas à moi, tout est à mes regards.

Le Nouveau Spectateur, ou Examen des nouvelles Pièces de Théâtre, servant de Répertoire universel des Spectacles; par une Société d'amateurs et de gens de lettres les plus distingués; rédigé par M. Le Fuel de Méricourt, auteur des plates *Lettres de M. Le Hic à madame Le Hoc*, etc.). Cet ouvrage sera composé de vingt-quatre cahiers de quatre feuilles chacun, in-8°. Il paraîtra régulièrement le 15 et le dernier de chaque mois. L'abonnement sera de 18 livres pour Paris, et de 24 livres franc de port pour toute la France, et rendu aux frontières pour la commodité des pays étrangers. L'idée de ce nouveau Journal serait admirable si elle était bien exécutée; mais c'est peut-être l'ouvrage qui de-

manderait le discernement le plus fin, le goût le plus exercé, l'esprit le plus délicat. M. de Crébillon, le censeur de cette nouvelle Feuille, y trouve tout le goût, toute l'impartialité imaginable. Le public n'y a vu jusqu'à présent que du barbouillage, des plaisanteries du plus mauvais ton, quelques sarcasmes, quelques anecdotes, qui traînent les rues, beaucoup d'injures et un style souvent barbare. Nous ignorons qui a pu permettre aux auteurs d'insérer dans leur premier Numéro la lettre dont un souverain aussi digne d'encourager les talens que les vertus vient d'honorer M. Sedaine; mais un monument si honorable pour les lettres devait être consacré dans des fastes plus dignes des regards de la postérité que ceux de M. Le Fuel de Méricourt.

Anecdotes de la Cour et du règne d'Edouard II, roi d'Angleterre, par madame la marquise de T. et madame E. D. B.; un volume in-8°. Madame la marquise de Tencin, auteur du *Siége de Calais* et du *Comte de Comminge*, a écrit les deux premières parties de ce Roman, qui, à sa mort, ont été trouvées dans ses papiers. Et madame Elie de Beaumont, auteur des *Lettres du marquis de Roselle*, a bien voulu se charger de finir l'ouvrage, « sans avoir d'autre guide dans ce travail » que l'Histoire d'Angleterre et sa propre imagi» nation; » ainsi dit l'éditeur. On pourrait ajouter qu'elle n'a guère eu besoin du premier de ces guides, et qu'elle a bien ménagé l'autre. Il n'y a

rien dans ces anecdotes qui distingue les mœurs de la Cour et du règne d'Edouard, des mœurs de toutes les Cours et de tous les siècles. L'intrigue qui y domine est froide, et si l'on y aperçoit quelques détails qui semblaient susceptibles d'un plus grand intérêt, ces détails manquent de force et de développement. Ce n'est que par la grâce et la simplicité du style que cet ouvrage peut paraître encore digne de la réputation de madame de Tencin; mais sur ce point on ne saurait refuser à madame de Beaumont le mérite d'avoir assez bien suivi son modèle.

IMPROMPTU *de Voltaire à une femme qui lui souhaitait encore quatre-vingts ans de vie.*

Vous voulez retenir mon âme fugitive,
Ah ! Madame, je le crois bien :
De tout ce que l'on a l'on ne veut perdre rien;
On veut que son esclave vive.

Alceste, sans attirer autant de monde qu'*Iphigénie* et *Orphée*, se soutient encore avec assez de succès. On a changé plusieurs fois le dénouement du Poëme. De pareils raccommodages ne réussissent guère; pour quelques absurdités supprimées, il a fallu en admettre de nouvelles, et l'on ne gagne pas infiniment au change : Apollon avait d'abord été chargé seul du soin de rappeler Alceste à la vie et au bonheur; aujourd'hui c'est Hercule qui prend sur lui ce qu'il y avait de plus difficile dans cette entreprise. Quoiqu'il n'arrive

pas comme les Dieux sur un nuage, on peut bien dire qu'il n'en tombe pas moins des nues au commencement du troisième acte. Le chœur l'instruit en pleurant du malheur d'Admète; il promet de consoler tout le monde, et l'opéra reprend son ancienne marche. Hercule ensuite venait l'interrompre au moment où les furies se disposent à enlever Alceste; quelques coups de massue en l'air ou sur les planches faisaient rentrer les furies dans leurs gouffres et décidaient lestement cette grande aventure : ce lazzi ayant paru tout-à-fait ridicule, on a permis aux furies de s'emparer de leur victime; on la voit descendre aux sombres bords, mais elle n'y demeure qu'un instant. Admète, désespéré, veut se précipiter pour la suivre; Hercule ne lui en donne pas le temps, il revient triomphant du fond des enfers et ramène Alceste dans ses bras. Le blond Phébus, qui n'a pas voulu renoncer à son rôle, paraît toujours avec le même empressement, débite de belles ariettes du haut de son char, et finit par un compliment pour le chevalier Hercule, à qui il promet, comme de raison, un brevet d'immortalité, etc.

Si l'on est assez généralement d'accord sur le Poëme d'*Alceste*, il s'en faut bien qu'on le soit aussi sur la musique. De tous les écrits où l'on a traité ce grave sujet, il n'en est point qui nous ait paru aussi agréablement fait que la *Soirée perdue* de M. l'abbé Arnaud; mais nous n'avons vu ni lullistes ni sacchinistes convertis par sa

doctrine. On convient, M. l'Abbé, qu'un de vos interlocuteurs paraît avoir tout l'esprit du monde; mais on trouve qu'il n'a pas de grands frais à faire pour cela, grâce à l'attention que vous avez eue de l'entourer de gens qui ne lui disent que des bêtises ou qui n'ont jamais rien à lui répondre. On prétend que, sans être ni fanatique ni barbare, on aurait pu représenter au panégyriste du chevalier Gluck que la musique n'est point une langue à faire, que c'est une langue toute faite et peut-être aussi perfectionnée qu'elle le sera jamais; que la première obligation d'un grand compositeur est de parler cette langue avec pureté, et de lui conserver, jusque dans les mouvemens les plus hardis, toute l'élégance et toute la noblesse dont elle est susceptible. En partant de ce principe, on aurait pu observer que ce n'est pas assez d'avoir l'intelligence du théâtre et des grands mouvemens de la scène, qu'il faut encore donner quelque attention aux détails, les écrire avec soin et en varier le plus qu'il est possible la forme et l'expression; qu'il en est du style dans la musique comme dans la poésie; que ce style, adapté aux sentimens et aux idées, en fait le charme; qu'il en est un propre à chaque genre, dont il est essentiel de saisir le ton; qu'enfin c'est surtout par ce talent du style que le grand artiste et le grand poëte se distinguent de l'homme vulgaire, que Racine est supérieur à Pradon et Sacchini à Desaides. Lorsque l'art est parvenu à un certain degré de per-

fection, il ne suffit plus d'imaginer quelques combinaisons d'un grand effet, il faut que l'ensemble de l'ouvrage nous enchante et nous attache, il faut savoir déchirer le cœur sans blesser l'oreille et le goût. Si quelques cris heureux devaient seuls décider du prix d'un ouvrage dramatique, il n'est peut-être aucune pièce de M. Sedaine qui ne dût l'emporter sur tous les chefs-d'œuvre de Voltaire et de Racine. Pourquoi ne pas suivre, en appréciant les talens des musiciens, la même logique que l'on suivrait infailliblement si l'on voulait apprécier ceux du poëte? On ne demande point à M. Gluck des cadences, des ports de voix, des roulades et tous ces petits agrémens que le bon goût dédaigne; mais on se plaint de ce qu'il ne développe pas assez ses idées, de ce qu'il ne soutient pas et de ce qu'il ne varie point assez ses modulations; on se plaint de ce qu'il confond souvent des genres tout-à-fait opposés; on lui reproche enfin de manquer d'élégance, de noblesse, et de donner à notre langue un accent tout-à-fait tudesque et sauvage.

Quoique mademoiselle de l'Espinasse ne laisse aucun ouvrage, du moins qui nous soit connu, sa mort a fait événement dans notre littérature, et ne doit pas être oubliée dans ces Mémoires. Sans fortune, sans naissance, sans beauté, elle était parvenue à rassembler chez elle une société très-nombreuse, très-variée et très-assidue. Son

cercle se renouvelait tous les jours, depuis cinq heures jusqu'à neuf du soir. On était sûr d'y trouver des hommes choisis de tous les ordres de l'État, de l'Église, de la Cour, des militaires, les étrangers et les gens de lettres les plus distingués. Tout le monde convient que si le nom de M. d'Alembert, avec qui mademoiselle de l'Espinasse vivait depuis plusieurs années, les avait attirés d'abord, elle seule les avait retenus. Dévouée uniquement au soin de conserver cette société dont elle était l'âme et le charme, elle y avait subordonné tous ses goûts et toutes ses liaisons particulières. Elle n'allait presque jamais au spectacle et à la campagne, et lorsqu'il lui arrivait de faire exception à la règle, c'était un événement dont tout Paris était instruit d'avance. Ses ennemis lui reprochaient fort ridiculement de s'être mêlée d'une infinité d'affaires qui n'étaient point de son ressort, et d'avoir favorisé, surtout par ses intrigues, ce despotisme philosophique que la cabale des dévots accuse M. d'Alembert d'exercer à l'Académie. Pourquoi les femmes, qui décident de tout en France, ne décideraient-elles pas aussi des honneurs de la littérature? Est-il plus difficile de faire un académicien qu'un ministre ou qu'un général d'armée? Et comment refuser son admiration à la femme isolée qui ne doit son pouvoir et sa faveur qu'à l'adresse et aux ressources de son esprit? M. Dorat, qui a cru avoir à s'en plaindre, s'est permis de s'en venger dans une pièce intitulée *les Prôneurs*. Cet ouvrage

n'aurait pas fait moins de bruit que la comédie des *Philosophes*; mais il est resté jusqu'à présent dans le porte-feuille de l'auteur. Plusieurs personnes cependant en ont entendu la lecture, et y ont trouvé plus d'invention et plus de gaieté que M. Dorat n'en a mis dans ses autres comédies. C'est un jeune homme que l'on veut initier dans les mystères de la philosophie moderne, et que l'on instruit en conséquence des moyens qui peuvent assurer le plus promptement une grande célébrité. M. d'Alembert et mademoiselle de l'Espinasse y jouent les premiers rôles. Un de leurs plus zélés admirateurs est un vieux courtisan qui a l'oreille fort dure, devant qui on lit le plan d'une tragédie nouvelle, et qui, voyant tout le monde s'extasier, crie encore plus fort que les autres: *La voilà la bonne comédie*, etc.! Comme M. Dorat n'a pas donné sa pièce du vivant de mademoiselle de l'Espinasse, il est à présumer qu'il ne la donnera pas du tout, et qu'il en fera généreusement le sacrifice à sa mémoire, du moins tant qu'il conservera encore quelque prétention à l'Académie.

Tous les bruits que l'envie et la malignité ont répandus sur le compte de mademoiselle de l'Espinasse n'ont pu détruire l'idée qu'elle a laissée de son esprit. On n'eut jamais plus de talens pour la société; elle possédait dans le degré le plus éminent cet art si difficile et si précieux de faire valoir l'esprit des autres, de l'intéresser et de le mettre en jeu sans aucune apparence de

contrainte ni d'effort. Elle savait réunir les genres d'esprit les plus différens, quelquefois même les plus opposés; sans qu'elle y parût prendre la moindre peine, d'un mot jeté adroitement elle soutenait la conversation, la ranimait et la variait à son gré. Il n'était rien qui ne parût à sa portée, rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres; politique, religion, philosophie, contes, nouvelles, rien n'était exclu de ses entretiens, et, grâce à ses talens, la plus petite anecdote y trouvait le plus naturellement du monde la place et l'attention qu'elle pouvait mériter. On y recueillait les nouveautés de tout genre et dans leur primeur. La conversation générale n'y languissait jamais, et, sans rien exiger, on faisait des *à parte* quand on le jugeait à propos; mais le génie de mademoiselle de l'Espinasse était présent partout, et l'on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun.

Pour porter à ce point l'art de la conversation, il ne suffit pas sans doute d'être né avec beaucoup d'esprit et une grande souplesse dans le caractère, il faut avoir été à même d'exercer ses talens de bonne heure et de les former par l'usage du monde; c'est ce que mademoiselle de l'Espinasse avait su faire avec beaucoup de succès dans la maison de madame la marquise du Deffand dont elle fut plusieurs années demoiselle de compagnie; peut-être même n'eut-elle le mal-

heur de se brouiller avec madame du Deffand que pour avoir trop bien réussi. Ce qui pourrait faire soupçonner cependant que d'autres raisons se joignirent à celle-là, c'est qu'en général mademoiselle de l'Espinasse est infiniment plus regrettée de ses connaissances que de ses amis. Peut-on avoir tous les talens et toutes les vertus à-la-fois?

Le nom qu'avait pris mademoiselle de l'Espinasse est fort connu en France, mais ce n'était pas le sien; elle était fille naturelle de madame d'Albon, qui n'a jamais osé la reconnaître, et dont elle n'a jamais voulu recevoir aucun bienfait depuis qu'elle a senti le prix de celui qui lui avait été refusé. Les leçons de M. d'Alembert, l'exemple même de son courage, n'ont jamais pu la consoler du malheur de sa naissance. Elle était née avec des nerfs prodigieusement sensibles. Quoique sa figure n'eût jamais été jeune, et quoiqu'elle eût passé la saison des amours, on est persuadé qu'elle est morte la victime d'une passion malheureuse: c'était, dit-on, la cinquième ou la sixième qu'elle avait eue dans sa vie; et puis voyez s'il y a plus de sûreté avec la philosophie et les philosophes qu'avec la grâce et ses directeurs!

Son testament a paru d'un genre assez original. Elle a légué ses meubles à M. d'Alembert, des boucles de cheveux à tous ses fidèles, et ses dettes à payer à M. l'Archevêque de Toulouse. Ce n'est que depuis sa mort qu'on vient de dé-

couvrir que madame Geoffrin lui faisait depuis plusieurs années une pension de mille écus, et c'était toute sa fortune.

Les Egaremens de l'Amour, ou Lettres de Fanelli et de Milfort, par M. Imbert; deux volumes in-8o. Dans tous ces Egaremens, je n'ai vu que ceux de l'auteur qui m'ont paru manquer d'intérêt et de vraisemblance. Son héros est un amant beaucoup plus opiniâtre que passionné, d'une gaucherie et d'une dureté révoltante. Très-occupé, très-épris de sa femme qui l'adore, Milfort rencontre au bal paré une certaine Sophie qui lui semble un prodige de beauté et de vertu; un regard qu'il jette sur elle change tout son être. Il parvient sans beaucoup de difficulté à obtenir la permission de la voir. Il lui inspire bientôt tous les sentimens dont son cœur est embrasé; mais dans un transport d'amour, au moment où il allait être heureux, par une distraction des plus étranges et qui n'est nullement préparée, l'infortuné découvre à Sophie quel est son sort. Je vous jure, lui dit-il, un amour éternel; je le puis. Je suis maître de mon cœur, que ne le suis-je de ma main! Ce mot est un coup de foudre. Sophie ne veut plus le voir. Milfort, désespéré, oblige sa femme de se retirer dans une de ses terres. Quelque temps après il répand la nouvelle de sa mort, et la force de se prêter à tout ce qui peut servir à confirmer ce bruit. On la transporte dans une espèce de bière, du château

où elle avait été exilée d'abord, dans une terre plus éloignée, où elle n'est connue de personne et où on la garde à vue. C'est à la faveur d'un si beau stratagème qu'il épouse Sophie; mais à peine a-t-il accompli son crime qu'il est dévoré de remords et qu'il tombe dans un état de langueur. Des circonstances très-romanesques réunissent enfin Sophie et sa rivale. Cette catastrophe précipite la fin malheureuse de Milfort et celle du Roman. Si la conduite de cet ouvrage est bizarre et peu vraisemblable, on voit pourtant qu'il en pouvait résulter plusieurs situations intéressantes et même assez neuves; mais l'exécution en est si froide et si commune, qu'elles produisent peu d'effet. L'auteur n'écrit jamais dans le ton du sujet. Son style est toujours au-dessus ou au-dessous de la passion qu'il veut exprimer. On dirait qu'il parle une langue qui n'est pas la sienne, et qu'il a été obligé d'en consulter à tout moment le Dictionnaire pour trouver l'expression dont il avait besoin.

Histoire naturelle de la Parole, ou Précis de l'origine du Langage et de la Grammaire universelle, par M. Court de Gébelin. Extrait du *Monde primitif*, un volume in-8°. Il y a dans cet ouvrage beaucoup d'érudition, et peut-être un peu moins de charlatanisme que dans le *Monde primitif.* Cependant, quant à la partie philosophique, M. de Gébelin ne nous apprend rien que Dumarsais et le président Desbrosses ne nous

aient dit avant lui. Ce qu'il y a de plus vraisemblable dans ses Recherches étymologiques, ne le doit-il pas à Bochart et à Péarson?

L'Esprit des Voyages, des Mœurs et des Coutumes des différens Peuples, par M. de Meunier, auteur de la Traduction du Voyage de Malte et de Sicile, etc.; trois volumes in-8o. C'est une compilation faite avec assez de critique et de goût, mais qui ne remplit que très-imparfaitement l'objet que l'auteur semble s'être proposé.

JUIN 1776.

M. de La Harpe vient de recevoir enfin la palme due à ses triomphes, et le jour où il a paru pour la première fois dans le fauteuil de l'Immortalité a été, sous plus d'un rapport, un des jours les plus mémorables de sa vie. J'ai vu peu de séances de l'Académie aussi nombreuses, aussi brillantes; j'y ai entendu peu de Discours qui aient excité une sensation plus vive, et je ne pense pas que la fureur du panégyrique qui préside, comme l'on sait à toutes les assemblées, ait jamais causé moins d'impatience et moins d'ennui. Ce n'est pourtant pas le Discours de M. le Récipiendaire qui a réussi le plus; quoique très-bien écrit, on l'a trouvé long et monotone, le fonds en a paru assez commun et la manière froide et compassée. On y prouve, aussi bien qu'on aurait pu le faire dans aucun thême de l'Université, qu'il n'est point pour un homme de lettres de société préférable à celle de ses confrères. Le morceau de ce Discours qui a fait le plus de plaisir, et que l'on peut comparer aux belles pages des Eloges de Racine et de Fénélon, c'est le tableau qui en fait pour ainsi dire l'exorde, et le voici :

« Qu'est-ce donc, Messieurs, qu'un homme de
» lettres? C'est celui dont la profession princi-
» pale est de cultiver sa raison pour ajouter à
» celle des autres. C'est dans ce genre d'ambi-

» tion, qui lui est particulier, qu'il concentre
» toute l'activité, tout l'intérêt que les autres
» hommes dispersent sur les différens objets qui
» les entraînent tour-à-tour. Jaloux d'étendre et de
» multiplier ses idées, il remonte dans les siècles
» et s'avance au travers des monumens épars de
» l'antiquité, pour y recueillir sur des traces
» souvent presque effacées l'âme et la pensée
» des grands hommes de tous les âges. Il con-
» verse avec eux dans leur langue, dont il se sert
» pour embellir la sienne. Il parcourt le domaine
» de la littérature étrangère, dont il remporte
» des dépouilles honorables au trésor de la litté-
» rature nationale. Doué de ces organes heureux
» qui font aimer avec passion le beau et le vrai
» en tout genre, il laisse les esprits étroits et
» prévenus s'efforcer en vain de plier à une même
» mesure tous les talens et tous les caractères,
» et il jouit de la variété féconde et sublime de
» la nature dans les différens moyens qu'elle a
» donnés à ses favoris pour charmer les hommes,
» les éclairer et les servir. C'est pour lui surtout
» que rien n'est perdu de ce qui s'est fait de bon
» et de louable; c'est pour une oreille telle que
» la sienne que Virgile a mis tant de charme
» dans l'harmonie de ses vers; c'est pour un juge
» aussi sensible que Racine répandit un jour si
» doux dans les replis des âmes tendres, que Ta-
» cite jeta des lueurs affreuses dans les profon-
» deurs de l'âme des tyrans; c'est à lui que s'a-
» dressait Montesquieu quand il plaidait pour

» l'humanité, Fénélon quand il embellissait la » vertu. Pour lui, toute vérité est une conquête, » tout chef-d'œuvre est une jouissance, etc. »

Après ce tableau, M. de La Harpe disserte assez longuement sur les avantages et sur les inconvéniens qu'un homme de lettres peut trouver dans la retraite ou dans le monde. Il conclut que le commerce des gens de lettres participe aux uns et remédie aux autres; mais toute cette discussion offre peu d'idées, peu de traits à retenir; en voici un cependant que l'on serait fâché d'oublier. « Il » en est, s'il est permis de le dire, il en est du » talent comme de l'amour, qui ne confie volon- » tiers ses peines qu'à ceux qui ont aimé aussi. » Un mot plus ingénieux encore est celui qui termine l'éloge que le nouvel académicien fait de M. Colardeau, son prédécesseur, mort peu de temps après son élection, sans avoir pu être reçu. « Son nom, inscrit dans vos fastes, était donc » tout ce qui devait vous rester de lui !... Il avait » traduit quelques chants du Tasse. Y avait-il » une fatalité attachée à ce nom? Et faut-il que » pour la seconde fois il n'ait pas été donné au » Tasse de monter au Capitole ? »

Si pendant tout le Discours de M. de La Harpe le public a eu le tort d'être beaucoup trop froid, on doit lui rendre justice, il s'est singulièrement réchauffé à la Réponse de M. Marmontel. Les portraits des deux académiciens à qui M. de La Harpe succède, si vous en exceptez quelques antithèses que le bon goût eût peut-être dédai-

gnées, ont paru d'une touche noble et sensible, l'apothéose du récipiendaire infiniment originale et gaie; mais il est essentiel de suivre l'ordre du discours.

Notre orateur jette d'abord les yeux sur l'heureuse destinée de M. le duc de Saint-Aignan, qui n'a terminé sa carrière que dans son dix-neuvième lustre, et qui, comblé de dignités, de richesses et de tous les biens que l'ambition peut désirer, a joui jusqu'au tombeau d'une sérénité inaltérable. Il y a cinquante ans que l'Académie s'honorait de le posséder. Sa vie et celle de son père ont embrassé l'espace de trois longs règnes, les plus célèbres de la monarchie, les plus remplis de grands événemens et les plus féconds en grands hommes. « Quelle ample moisson de sa» gesse entre un père né sous Henri IV et un » fils mort sous Louis XVI, si l'un avait enrichi » l'autre des fruits de son expérience! mais, âgé » de soixante-seize ans lorsqu'il lui donna le » jour, à peine eut-il le temps de le voir naître. » L'héritage de ses lumières fut donc perdu » pour cet enfant? Non; il lui fut transmis par » un sage dépositaire, par le duc de Beauvilliers » son frère, né trente-deux ans avant lui, par » ce Beauvilliers, l'ami de Fénélon, son émule » en vertu et son digne collègue dans cette édu» cation fameuse dont le duc de Bourgogne fut » le prodige, et qui sera long-temps le plus » parfait modèle dans l'art de former les bons » Rois. Il fut souvent admis aux études que le

» duc de Bourgogne faisait sous les yeux de Fé»
» nélon, de ce génie bienfaisant à qui le Ciel
» avait si éminemment accordé le don de ren-
» dre la vérité intéressante, la sagesse aimable
» et la vertu facile... Soit à la Cour où il s'était
» fait un port à l'abri des orages auprès de cette
» Reine auguste dont l'estime lui tenait lieu de
» la plus brillante faveur, soit dans le monde
» que ses mœurs accusaient, mais que sa modes-
» tie et sa candeur aimable consolaient de cette
» censure, jamais il n'a connu de la prospérité
» ni les dégoûts ni l'amertume ; et dans son rang
» il est peut-être le seul homme de tout un
» siècle qui, constamment heureux, sans trou-
» ble et impunément vertueux, n'ait pas même
» irrité l'envie. Ce n'est donc pas lui qu'il faut
» plaindre, etc.

» Mais qu'un jeune homme à qui le Ciel n'a-
» vait donné que des talens, que dis-je ? à qui le
» Ciel avait vendu si cher ces talens de l'esprit,
» ces facultés de l'âme, cette organisation déli-
» cate, à laquelle il devait peut-être et la vivacité
» brillante de son imagination et la finesse ex-
» quise de son goût, et cette sensibilité qui de
» son cœur facile et tendre se répandait avec
» tant de charmes dans ses écrits ; que ce jeune
» homme à qui les lettres tenaient lieu de tous
» les biens, même de la santé, qui suspendait
» ses douleurs comme Orphée, digne d'en rap-
» peler l'exemple par la douceur de ses accens ;
» qui n'avait d'autre consolation dans ses maux,

» d'autre ambition, d'autre espérance, vous le
» savez, Messieurs, que de s'assurer du suffrage
» de la postérité en méritant le vôtre; qui de-
» mandait, comme la récompense de ses veilles
» si douloureuses, l'honneur d'être assis parmi
» vous; qui tournait ses regards mourans vers
» cette place qui l'attendait, et dont vous l'aviez
» jugé digne; que cet infortuné jeune homme
» vienne expirer, en vous tendant les bras, sur
» le seuil de ce sanctuaire, sans que l'impi-
» toyable mort lui permette d'y pénétrer, c'est
» un malheur d'autant plus cruel qu'il était
» encore sans exemple. »

En appréciant avec autant de justice que d'intérêt les différens ouvrages de M. Colardeau, notre orateur continue d'employer les couleurs les plus douces à peindre son caractère et ses mœurs. « Son aménité, dit-il, sa candeur, dirai-
» je cette faiblesse aimable, ce défaut si inté-
» ressant lorsqu'il ne va pas jusqu'au vice et
» qu'il ne tient qu'à la délicatesse d'une âme
» tendre, simple et docile aux mouvemens de la
» bonté, son caractère enfin nous attirait vers
» lui... L'art d'imiter était le sien par excel-
» lence... Ni la tristesse monotone des sombres
» esquisses d'Young, ni le coloris déjà si pur
» et si brillant de la prose de Montesquieu, ni
» le charme que les vers de Quinault avaient
» substitué au prestige des vers du Tasse dans
» la peinture de l'*Armide*, rien ne l'intimidait.
» Il avait fait une étude si assidue et si profonde

» des ressources de notre langue et des moyens
» de lui donner de la souplesse et de la grâce
» dans ses mouvemens variés, que les difficul-
» tés à vaincre étaient pour lui un nouvel avan-
» tage, et que ce qui aurait fait le désespoir
» d'un autre ne présentait qu'un attrait de plus
» à son émulation. Rien sans doute n'en était
» plus digne que le Poëme de la *Jérusalem déli-*
» *vrée*, qu'il avait le dessein de traduire en vers.
» Il en avait déjà tracé les premiers livres lors-
» qu'il apprit que l'un de nous (M. Watelet)
» s'occupait du même travail; dès ce moment il
» y renonça. L'homme de lettres à qui il donnait
» cette marque de déférence eut beau vouloir
» s'y refuser; M. Colardeau, plus jaloux d'un
» bon procédé que d'un bon ouvrage, sortit
» victorieux de ce combat de générosité... Il
» n'avait pas encore brûlé ce qu'il avait écrit
» de la Traduction du Tasse. Il a craint qu'après
» lui l'empressement à recueillir tous les fruits
» de ses veilles ne fît oublier sa résolution:
» l'homme du monde qui se livrait le plus vo-
» lontiers à ses amis et avec le moins de ré-
» serve s'en est défié pour la première fois; il
» a senti que le courage d'anéantir un de ses
» écrits serait au-dessus de leurs forces, et qu'il
» n'était réservé qu'à lui seul; il s'est levé mou-
» rant, et comme ranimé pour faire une action
» honnête, il s'est traîné hors de son lit, et de
» ses défaillantes mains saisissant le papier, il a
» consommé son sacrifice... Le génie de M. Co-

» lardeau était ami du calme ; il se plaisait dans
» la solitude ; mais il voulait qu'elle fût riante
» ou doucement mélancolique. Le chant des oi-
» seaux était pour lui une harmonie délicieuse,
» il passait les nuits à l'entendre. *Ecoute*, di-
» sait-il à son ami qui veillait avec lui, *écoute :
» que la voix du rossignol est pure! que ses ac-
» cens sont mélodieux ! ainsi devraient être mes
» vers !* Le chantre du printemps était le seul
» rival dont il se permît d'être envieux... *La
» critique*, disait-il, *me fait tant de mal, que je
» n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre
» personne.* »

Quelque vivement qu'aient été sentis tous les traits d'un tableau si rare et si touchant, on eût dit en vérité que l'assemblée entière avait réservé tous les applaudissemens pour la transition précieuse par laquelle M. Marmontel s'avisa de préparer l'Éloge de M. de La Harpe. Rien n'était pourtant plus simple : *Voilà, Monsieur, dans un homme de lettres un caractère intéressant.* Que ne peut l'à-propos du moment! Ce mot si simple fut applaudi avec transport et à cinq ou six reprises, comme si c'eût été la meilleure épigramme qu'on eût jamais faite. Il est vrai qu'il y avait au moins trois ou quatre cents complices qui en firent les honneurs. Ce qu'il y eut de plus désagréable dans cette aventure pour M. de La Harpe, c'est qu'à la suite des louanges qui lui furent données par son illustre confrère, ces mêmes applaudissemens se renouvelèrent encore sou-

vent, toujours avec la même chaleur, et, puisqu'il faut le dire, avec les mêmes éclats de rire. On arrêta plusieurs fois l'orateur au milieu de sa phrase, et c'est avec une patience et une résignation tout-à-fait méritoires que l'orateur se laissait interrompre. Avant de faire remarquer le mérite qui distingue les différentes productions de M. de La Harpe, il rappelle avec une douce indignation les critiques qui s'étaient élevées contre lui. Eh bien! c'est à cette première partie de la période que l'on bat des mains. Lorsqu'il reproche à la vanité des petits talens d'accuser M. de La Harpe, quoiqu'elle ne le trouvât rien moins que séduisant d'avoir séduit l'Académie, c'est ce malheureux hémistiche de *rien moins que séduisant* sur lequel on appuie et qu'on ne se lasse point d'applaudir. On laisse passer légèrement ce que dit M. Marmontel du courage avec lequel notre jeune académicien défendit toujours la cause du bon goût, et l'on éclate en transports lorsque son panégyriste avoue que, dans les disputes littéraires, on lui avait souhaité quelquefois plus de modération, le sel du goût n'ayant pas besoin d'être mêlé du sel amer de la satire, etc.

Tout ce détail est peut-être assez insipide à raconter, mais il ne fut que trop plaisant pour les intéressés. Jamais Eloge ne fit un effet plus contraire à celui qu'on en devait naturellement attendre; jamais on ne fit plus cruellement justice des torts qu'un homme de lettres peut avoir eus

avec ses rivaux, et je connais peu de scènes de Comédie plus piquantes que ne le fut ce singulier persiflage ; il eût été sans doute beaucoup plus original, si celui qui en fut l'objet s'était mis à dialoguer avec le public, comme il a dit depuis qu'il en avait été tenté.

On a beaucoup disputé dans le monde sur l'intention que pouvait avoir eue M. Marmontel en faisant un pareil discours. Il est difficile de croire qu'elle fût très-favorable à M. de La Harpe, mais il est plus impossible encore de supposer qu'il ait prévu toute la sensation que ferait la naïveté de ses Éloges. Quelque opposés que fussent les caractères de M. Colardeau et de son successeur, il a prétendu les mettre en parallèle et les louer l'un et l'autre, en leur rendant toute la justice qui leur était due ; mais c'était un tour de force dont l'exécution a bien pu l'embarrasser un peu. S'il n'a point eu d'autre projet que celui de louer, il faut convenir qu'il n'y a pas mis toute l'adresse imaginable; s'il n'a voulu que persifler, convenons encore qu'il eût pu le faire avec plus de franchise et de légèreté. Mais reposons-nous sur l'exactitude de M. de La Harpe ; tout cela se retrouvera un jour ou l'autre, et tant mieux pour la galerie.

Ce qui a pu réparer un peu le froid accueil que l'on avait fait au premier Discours, et l'extrême gaieté qu'avait inspirée la fin du second, c'est le succès de la lecture que M. de La Harpe fit en-

suite du septième Livre de *la Pharsale*, qu'il se propose de traduire toute entière. Lucain est sans doute de tous les écrivains de l'antiquité celui qui peut perdre le moins à une traduction. Les beautés dont son Poëme étincelle tiennent beaucoup plus aux idées qu'au style, et, pour l'embellir, c'est beaucoup de savoir l'abréger. On peut dire de lui ce qu'on disait de je ne sais plus quel Roi d'Espagne : *Plus on lui ôte, plus il est grand*. Il y a sûrement dans la traduction, ou plutôt dans l'imitation de M. de La Harpe, de très-belles choses et des vers superbes ; mais quand il y en aurait de fort négligés, le prestige de sa lecture permettrait difficilement qu'on s'en aperçût. Les morceaux qui ont frappé le plus sont la Comparaison de la guerre des Géans, et la Peinture du bruit de l'armée qui s'apprête à combattre. Nous n'avons pu retenir que les deux premiers vers, et ce ne sont pas ceux que nous aurions choisis de préférence.

Le Dieu qui sur le monde épanche sa lumière
Jamais d'un pas plus lent n'entra dans la carrière.

Ce début, en comparaison de l'original, est faible et languissant. Lucain dit :

Segnior Oceano quam lex æterna vocabat
Lucificus Titan numquam magis æthera contra
Egit equos currumque polo rapiente retorsit.

Pour varier davantage les différentes scènes de cette illustre séance, M. d'Alembert nous a lu l'*É-*

loge de M. de Sacy, moins connu par sa traduction des *Lettres de Pline* et par le *Traité sur l'Amitié*, que par l'amabilité de son caractère et par ses liaisons intimes avec madame la marquise de Lambert. Il s'est attaché à peindre les charmes d'une société si douce, et la douleur qui suivit leur séparation. Jamais M. d'Alembert n'a rien écrit avec plus d'âme et de sensibilité. Quoiqu'il ne lui soit pas échappé un seul mot sur sa propre situation, tout le monde a reconnu le sentiment qui lui dictait des plaintes si tendres, et tout le monde a paru les partager. Il faut bien que cette manière indirecte de faire participer le public à ses regrets ait été infiniment délicate pour ne point blesser; elle a même attendri, et la philosophie et l'amitié ne pouvaient rendre, ce me semble, à la mémoire de mademoiselle de l'Espinasse un hommage plus flatteur et plus sensible.

Des vingt tragédies qui sont sur le tableau de la Comédie française on se disposait au moins à nous en donner une, *Zuma*, de M. Le Fèvre, lorsque l'éclipse forcée de mademoiselle R......, qui devait jouer un des principaux rôles de la pièce, en a fait interrompre tout-à-coup les répétitions. Quelque subite qu'ait été cette catastrophe, elle a causé peu de surprise. Après avoir fait dans son début les délices et l'admiration de tout Paris, mademoiselle R...... était parvenue

à se faire huer sur la scène, et à scandaliser dans le monde les personnes même les moins susceptibles de scandale. Jamais idole ne fût encensée avec plus d'ivresse, jamais idole ne fut brisée avec plus de mépris. Il faut rendre justice à toute sorte de talens : elle a eu celui d'étonner dans l'espace de peu de mois la ville et la Cour par l'excès de ses déréglemens comme par les rares prodiges de son innocence. Avec mille écus de rente elle a trouvé le moyen, depuis quatre ans qu'elle était à la Comédie, de faire pour plus de cent mille écus de dettes. Elle avait dix ou douze chevaux dans son écurie, deux ou trois petites maisons, une quinzaine de domestiques choisis avec beaucoup de recherche, et une garde-robe des plus riches pour femme et pour homme. Aussi disait-elle souvent, à propos des embarras qui l'ont forcée enfin à s'éloigner de Paris, qu'elle ne s'étonnait plus que les femmes ruinassent tous nos jeunes gens, et que sa propre expérience lui avait trop bien appris que c'était de tous les goûts du monde le plus ruineux. Dans ce genre de gloire on peut dire qu'elle ne le céda guère aux plus grands hommes de l'antiquité, et mérita souvent le double myrte que la flatterie crut devoir mêler aux lauriers du héros qui vainquit Rome et Pompée. Le sort qui se joue des plus brillantes destinées n'a point voulu que notre héroïne poursuivît plus long-temps la carrière où elle avait débuté avec tant d'éclat. Ses

créanciers ont ouvert enfin les yeux sur le danger auquel les exposait leur folle confiance, mais trop tard. Les mesures qu'ils ont voulu prendre pour leur sûreté ont déterminé la jeune nymphe à disparaître, et l'on a su depuis qu'elle était partie à franc étrier avec un petit uniforme de dragon, et que sous ce costume elle était demeurée cachée plusieurs jours chez un fermier des environs de Paris, à qui elle avait persuadé qu'une affaire d'honneur l'obligeait de fuir et de chercher un asile qui pût la sauver des premières poursuites, etc. On la croit actuellement à Bruxelles ou à Spa. En attendant, on n'a eu rien de plus pressé que de la faire rayer du tableau de la Comédie et de mettre en séquestre le peu de fonds qu'elle y pouvait avoir. Quoique sa mauvaise conduite eût influé sur ses talens, quoique, loin de faire aucun progrès dans son art, elle se fût négligée au point d'oublier même ses premières études, on ne peut s'empêcher de regretter les superbes dispositions que la nature lui avait prodiguées, la beauté la plus théâtrale qu'on eût vue depuis long-temps, l'organe le plus sonore, une mémoire étonnante, et cette intelligence facile qui souvent lui faisait deviner sans effort ce qu'on aurait été tenté de prendre pour le résultat d'une réflexion suivie, et qui ne pouvait être chez elle que l'aperçu d'un instinct heureux.

Jézennemours, Roman dramatique. (Par M. Mer-

cier le Dramaturge.) Deux volumes in-8°. Il y a dans cet ouvrage, comme dans tout ce que nous avons vu de M. Mercier, des pensées et des situations originales et bizarres, de la candeur, de l'honnêteté, de la force et de la chaleur, un plan broché à la hâte, des peintures triviales et des détails de mauvais goût. L'idée de *Jézennemours* semble avoir été prise de l'*Agathon* de M. Wieland; c'est au moins le même fonds, plus grossièrement ébauché et rhabillé à la moderne. *Agathon* débute par la description d'une fête de Bacchus, *Jézennemours* par celle d'une orgie chez un fermier général. Agathon résiste aux systèmes séduisans du philosophe Hippias, et se laisse corrompre par les enchantemens de la belle Danaé. Jézennemours est révolté de la philosophie de Monval, dont on a fait une espèce d'athée fort riche et fort humain; mais il ne peut se défendre long-temps des séductions de l'aimable Florimonde. Après quelque temps d'ivresse, il se souvient d'une petite Suzanne, sa première passion, comme Agathon se souvient de sa petite Psyché. Si l'un a été élevé au temple de Delphes par des prêtres fourbes ou fanatiques, l'autre le fut à Strasbourg chez les Jésuites, etc., etc. Le premier volume de *Jézennemours*, où l'on trouve les conversations du jeune homme avec le philosophe de la ferme générale, le tableau de ses premières amours, et surtout les détails de son éducation chez un curé de

campagne et chez les Frères de Saint-Ignace ; tout ce volume a du caractère, de l'intérêt, et la marche en est assez rapide ; mais il s'en faut beaucoup que la seconde partie ait le même mérite. Jézennemours et Monval ne font plus rien de ce qu'ils devraient faire ; leur caractère change absolument ; et si l'auteur fatigué arrive enfin au terme de sa carrière, c'est à la faveur des reconnaissances les plus romanesques, et de mille événemens précipités sans motif et sans vraisemblance. Il est à remarquer que c'est à l'époque où il semble avoir voulu s'éloigner de son guide qu'il commence à s'égarer. Quoique l'ouvrage de M. Wieland nous ait surtout intéressé par l'idée ingénieuse qu'il nous donne de la philosophie, des arts et des mœurs de l'ancienne Grèce, nous croyons qu'on en aurait pu faire une imitation très-utile et très-heureuse en substituant à ce costume antique celui de notre siècle. Mais pourquoi ne pas donner à la copie toute l'étendue de l'original ? Pourquoi ne pas varier davantage le lieu de la scène ? Pourquoi ne pas montrer Jézennemours dans les différentes situations où l'on voit Agathon chez les prêtres, chez les philosophes, chez les femmes, à la Cour, dans la faveur et dans l'exil ? Pourquoi. . . . ? Voilà beaucoup de questions fort ridicules ou du moins fort indiscrètes. M. Mercier sait mieux que nous ce qu'il pouvait faire ; et s'il n'a pas su peindre avec plus de finesse et de vérité le cercle

étroit dans lequel il a bien voulu se renfermer, comment eût-il rendu le reste du tableau ?

L'Ecole des Pères, par M. E. Rétif de La Bretonne, avec cette épigraphe : *Forme ton fils comme ta femme voudrait qu'on t'eût formé; élève ta fille comme tu voudrais qu'on eût élevé ta femme. (En France.)* Trois gros volumes in-8°. Ce Roman ne mérite et n'aura pas le succès du *Paysan perverti;* mais il vaut mieux, à beaucoup d'égards, que la plupart des autres ouvrages du même auteur. On peut regarder M. Rétif comme un des plus robustes cyclopes de la forge de Jean-Jacques. Il n'a certainement ni l'éloquence, ni le goût du philosophe Genevois, mais il en a quelquefois la force et l'originalité; il paraît surtout en avoir épousé les principes et la philosophie. Cette nouvelle production de sa plume infatigable est une espèce de caricature d'*Émile*, à l'usage des fermiers et des marchands de la rue Saint-Denis ; cependant, au milieu d'un fatras de vues mal dirigées, et de situations communes et triviales, vous trouverez des idées fortes, des peintures neuves, et surtout des détails de la plus grande vérité. Toute la conduite de ce Roman est extravagante, absurde ; mais, au moment où vous êtes prêt à jeter le livre, vous rencontrez une page heureuse et des morceaux de dialogue d'un naturel et d'une simplicité rares. On ne se fait point l'idée d'une tête plus singulièrement

organisée, d'un mélange plus étonnant de platitude et de génie, d'ignorance et d'instruction, de sagesse et de folie. L'*École des Pères* ne respire à la vérité que l'innocence et la vertu; mais ce genre n'est pas celui qui réussit le mieux à M. Rétif de La Bretonne; c'est un champ trop uni, trop resserré pour la bizarrerie de son imagination. Il n'a pu se tirer d'embarras qu'en exagérant les exagérations mêmes de Rousseau, et en développant tout ce que ses paradoxes vertueux offrent de plus chimérique et de plus étrange. Il fait un grand éloge de l'institution morave du comte de Zinzendorf, dont il estropie le nom; il voudrait établir une communauté fondée à-peu-près sur les mêmes principes. Son livre finit par une petite Encyclopédie rustique aussi curieuse que tout le reste.

LETTRE *de madame d'Epinay à M. l'abbé Galiani, du* 29 *Juin* 1776.

C'est certainement, mon cher charmant Abbé, une correspondance unique que la nôtre. Nous nous écrivons toutes les semaines des lettres de trois ou quatre pages, dans lesquelles on ne trouve autre chose, sinon, je me porte bien, je suis malade, je suis gaie, je suis triste, il fait chaud, il fait froid, un tel est parti, un autre arrive, etc.; et nous sommes contens de nous comme des rois, nous nous trouvons de l'esprit

comme quatre. Si par hasard un courrier manque, voilà des plaintes, des cris; il semble que tout soit perdu. Savez-vous que je commence à penser que nous sommes bien plus heureux que nous ne le croyons? Puisque vous l'êtes de ma meilleure santé, je vous dirai qu'elle chemine vers la *robusticité;* et pour vous donner du nouveau, j'ajouterai que je me remets non à travailler, mais à penser, et si ce bon état dure, je ne désespère pas de pouvoir continuer mes *Dialogues* sur l'Education. Il faut que je vous communique quelques-unes des idées qui, tout en rêvant, m'ont passé par la tête. Je me suis demandé pourquoi les animaux, qui jusqu'à présent sont bien nos très-humbles serviteurs, s'avisent de naître avec le degré de perfectibilité qui leur est propre, tandis que l'espèce humaine travaille depuis la naissance jusqu'à la mort pour n'atteindre qu'au degré qui lui est propre; et puis je me suis demandé si l'avantage était pour eux ou pour nous. Avant de vous dire ma réponse, il faut que vous sachiez que j'ai fait mes deux questions à un homme d'esprit, à un savant, qui, au lieu de résoudre le problème, m'a dit : Lisez un livre de Bordeu qui vient de paraître.

Lire ! moi lire ! ai-je dit. Jamais. Des faits tant qu'on voudra; mais en fait de raisonnement je ne lis que dans ma tête. J'ai deviné tout ce que je sais, et je devinerai ce que je ne sais

pas.... En vérité, l'Abbé, il y a des momens où je suis assez folle, assez vaine pour croire que j'ai deviné le monde. Je n'ai pourtant pas tout-à-fait deviné à moi toute seule la réponse à ma première question. J'ai bien dit, c'est que chaque espèce d'animaux n'est occupée que de ce qui lui est propre; mais cela ne me satisfait pas. J'en ai parlé au philosophe (à qui, par parenthèse, vous devez toujours une réponse); il m'a dit: J'y ai rêvé plus d'un jour. C'est que chaque espèce d'animaux a son organe prédominant qui la subjugue, et que l'homme a tous les siens dans un degré de faculté combinée, dont le centre est la tête et la pensée. Il m'apporta un exemple, mais je ne puis pas vous le dire, vous le devinerez. Il naquit trois enfans jumeaux, il y a vingt ans, à Amsterdam, je crois; ils étaient imbécilles, féroces, sauvages; un seul de leurs organes, dès l'âge de dix ans, était à son point de perfection et d'une perfection monstrueuse. Et quel organe? devinez, car c'est précisément ce que je ne dirai pas. Eh bien, ces trois enfans n'étaient absolument propres qu'à une seule chose, et il n'y eut point de puissance humaine qui pût les empêcher de remplir leur vocation. Ils moururent épuisés avant l'âge, etc. Vraiment, lui ai-je dit, cela me fait résoudre un autre problème, c'est de trouver pourquoi les gens de génie sont si bêtes....

Quant à savoir de quel côté est l'avantage, je décide pour les animaux; ils n'ont ni la peur de

mourir, ni l'amour des richesses; ils n'en ont pas même le besoin....

Pourquoi l'Homme ne naît pas, comme les Animaux, avec le degré de perfection qui lui est propre?

Ce problème est si peu de pure curiosité, que de sa solution dépendent peut-être toute la psychologie et toute la morale. Quelque envie qu'ait eue Jean-Jacques de ramener les hommes au doux état de quadrupèdes, il a été forcé de convenir que la faculté de se perfectionner établissait une différence spécifique de l'homme à l'animal; et c'est dans cette faculté qu'il a trouvé la source funeste de toutes nos erreurs, de toutes nos peines et de toute notre dépravation. Le plus sublime rêveur du siècle dernier, Pascal, n'a fondé son système que sur cette qualité distinctive de l'homme. Nous naissons, dit-il, dans la misère et dans la faiblesse; c'est la preuve du péché originel. Nous naissons avec le désir et les moyens de nous perfectionner; c'est la preuve du bonheur auquel nous étions destinés, et que nous devons retrouver dans une autre vie...

Avant de chercher à résoudre la question, essayons de la bien déterminer. Est-il absolument vrai que les animaux naissent tous avec le degré de perfectibilité qui leur est propre? N'est-il pas évident d'abord qu'il faut en excepter ceux qui ont été assez mal avisés pour s'associer avec

nous? Ceux à qui nous faisons habituellement la guerre n'acquièrent-ils pas un degré de prévoyance qu'ils n'auraient point eu d'ailleurs? Ceux qui ont besoin de ruse ou d'adresse pour se procurer leur subsistance ou pour veiller à leur sûreté ne deviennent-ils pas, à force d'expérience, plus ingénieux et plus habiles? Enfin, à bien examiner les choses, ne trouverait-on pas qu'il est de cette perfectibilité comme de toutes les autres facultés de notre espèce, sur lesquelles nous ne différons des autres animaux que du moins au plus, ou du plus au moins? Qui nous assurera même que les fourmis, les abeilles, les castors aient toujours vécu en société comme nous les voyons vivre aujourd'hui?

Il est évident que l'homme est infiniment supérieur à tous les autres animaux, et par le système général de son organisation, et par l'usage heureux que l'expérience et la société lui ont appris à faire de ses forces et de ses lumières; mais à quoi tient donc ce degré de perfectibilité qui paraît lui appartenir exclusivement, du moins sous deux rapports frappans? Le premier, c'est que le terme de ce progrès est à-la-fois plus vague et plus éloigné; l'autre, que la marche en est plus lente et plus imperceptible. L'extrême différence que l'on peut remarquer entre l'accroissement de l'homme et celui de tous les autres animaux ne suffirait-elle pas seule pour expliquer l'énigme? De tous les êtres organisés l'homme est sans doute celui dont les forces croissent et

se développent avec le plus de lenteur. Il passe à naître la moitié du temps destiné à remplir le cercle borné de son existence, et l'autre à mourir. Le degré de perfection auquel il peut espérer d'atteindre, sans pouvoir être déterminé avec la dernière précision, l'est jusqu'à un certain point pour l'espèce comme pour l'individu, et, parvenu à ce degré, nous l'avons toujours vu forcé de s'arrêter ou condamné à déchoir. Qu'en conclurons-nous? que l'homme est de toutes les combinaisons organiques la plus ingénieuse, la plus compliquée, la plus parfaite, mais par-là même aussi la plus lente à se former, la plus subtile et la plus frêle. La grande souplesse que conservent ses fibres durant une si longue enfance, la progression graduelle, mais insensible et lente de son accroissement, le rendent plus propre sans doute qu'aucun autre animal à recevoir les différentes formes et les différentes modifications dont sa nature peut être susceptible; elles le rendent donc plus propre qu'aucun autre à participer aux avantages et aux inconvéniens de l'éducation et de la société.

Je pense, comme l'a dit l'abbé Galiani, que la plupart des animaux ont un organe prédominant qui les subjugue et qui détermine exclusivement leur instinct; mais je ne crois pas la règle sans exception; et je ne sais pas non plus si la plupart des hommes ne ressembleraient pas encore à cet égard aux animaux, s'ils fussent demeurés isolés dans les forêts: ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au-

jourd'hui même, tout dénaturés que nous sommes par nos institutions sociales, nous rencontrons encore assez souvent des hommes qui paraissent déterminés par un ascendant invincible à s'appliquer à une seule chose, et seraient tout-à-fait incapables d'en faire une autre. Il y a cent mille à parier contre un que si La Fontaine n'avait pas fait des fables et Gessner des idylles, jamais ni l'un ni l'autre n'eussent rien fait.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que la perfection idéale de l'homme ne consiste que dans la plus exacte proportion de toutes ses forces et de tous ses rapports, dans l'usage le plus constant et le plus varié de toutes les facultés qu'il a reçues de la nature, ou qu'il a pu acquérir à force de génie et de travail. C'est là du moins l'homme social, l'homme citoyen de Platon. Quiconque, pour se dévouer à un seul objet, néglige tous les autres, est une espèce de monstre en morale, et peut devenir un être fort pernicieux à la société. Ne vous étonnez donc plus si le premier des législateurs bannit de sa république les artistes et les poëtes.

On peut avouer que les hommes qui se sont appliqués toute leur vie au bel esprit ou à tout autre art quelconque se trouvent rarement être propres à autre chose. Madame de Tencin, en appelant les gens de lettres de sa société ses bêtes, se servait donc d'une expression beaucoup plus simple, beaucoup plus philosophique qu'on ne serait tenté de le croire, surtout lorsqu'on se

souvient qu'elle parlait des Fontenelle, des La Mothe et des Mairan...

Ceci me rappelle un trait de M. de Montesquieu, qu'on n'eût guère attendu de sa philosophie, et que son ami l'abbé Quesnel m'a raconté vingt fois. Il l'avait prié, en partant pour sa terre, de vouloir bien veiller sur l'éducation de son fils, qu'il venait de mettre au collége d'Harcourt. Revenu à Paris, il n'eut rien de plus pressé que d'aller demander des nouvelles du jeune homme au digne ecclésiastique à qui il l'avait recommandé pendant son absence. Ses mœurs ? — Ne laissent rien à désirer. — Son caractère ? — Doux et liant; tous ses camarades le chérissent. —Jusque-là sa tendresse paternelle semblait jouir de la satisfaction la plus entière. L'Abbé crut y ajouter encore en lui apprenant que ses maîtres étaient infiniment contens de son application, qu'il avait beaucoup de goût pour les sciences, et surtout pour l'histoire naturelle, où il avait déjà fait des progrès étonnans à son âge. A ce mot, M. de Montesquieu pâlit, se jeta dans un fauteuil avec toutes les marques du plus profond désespoir. « Ah! mon ami, vous » me tuez : voilà donc toutes mes espérances » perdues! Vous savez quel projet j'avais formé » pour cet enfant, la charge que je lui destinais; » c'en est fait, il ne sera jamais qu'un homme » de lettres, un original comme moi, et nous » n'en ferons jamais autre chose ». La moitié de la prédiction s'est accomplie : M. le baron de

Montesquieu vit obscurément dans ses terres, occupé d'insectes, de messes et de papillons; car à son goût pour l'histoire naturelle s'est joint encore une dévotion très-outrée et très-minutieuse.

Il serait temps sans doute de revenir à notre sujet; mais, après l'écart que nous venons de faire, il vaut bien mieux attendre la réponse de l'abbé Galiani.

COUPLETS *de M. le duc de Nivernais, sur l'air de la romance du* Barbier de Séville.

D'aimer jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix,
Connais, Amour, celle qui sous tes lois
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrais moins belle que gentille,
Trop de fadeur suit de près la beauté;
Yeux languissans peignent la volupté,
Joli minois du feu d'amour petille.

Je la voudrais sans goût pour la parure,
Sans négliger le soin de ses appas;
Quelque peu d'art qui ne s'aperçoit pas
Ajoute encore un prix à la nature.

Je la voudrais n'ayant point d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer.
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
De te servir je ferai la folie.

COUPLET *de M. Lemierre à madame Seguier pour le jour de sa fête.*

Sur l'air précédent.

De Marguerite on connaît la disgrâce,
On la bannit de l'Olympe chrétien.
Votre triomphe est plus sûr que le sien,
Dans tous les cœurs vous gardez votre place.

IMPROMPTU *à madame la vicomtesse de Belsunce, qui distribuait à sa société des cordons de montre, talismans qu'elle avait imaginés, disait-elle, pour se faire des amis.*

Qui reçoit ce cordon, ainsi le dit l'oracle,
A l'instant devient votre ami.
J'admire, je bénis, Eglé, ce doux miracle,
Et j'y crois plus qu'à ceux de saint Remi.
Le prodige eût paru moins croyable, et pour cause,
S'il pouvait empêcher qu'en voyant vos appas,
Cet air si fin qui plaît et qui n'y songe pas,
Ce sourire enchanteur et ces lèvres de rose,
L'ami bientôt, Eglé, ne devînt autre chose.

NOUVEAU *Dialogue des Morts.*

ERASME ET LUTHER.

Luther. A vous une statue, à vous! (1).

Erasme. A moi. La Reine du monde pouvait-elle faire moins pour son panégyriste?

Luther. Oui, la Folie, la reine du monde. Ne voilà-t-il pas une de ces vieilles impertinences dont vous avez rempli tous vos ouvrages?

(1) La ville de Rotterdam, la patrie d'Erasme, lui fit ériger une statue après sa mort.

Erasme. Et dont le monde où nous sommes ne m'a pas encore désabusé.

Luther. Eh bien, moi je pense avoir prouvé que la sagesse, lorsqu'un homme de courage, un homme tel que Martin Luther fait valoir ses droits, en impose non-seulement à la Folie, mais à toutes les puissances du ciel et de la terre.

Erasme. Sans vouloir vous disputer vos succès, vous pardonnerez à l'ami de la Folie de croire que, si vous aviez été moins des nôtres, vous n'auriez jamais pu faire de si grandes et de si belles choses. Vous lui pardonnerez d'oser vous dire que l'Histoire, ce riche tableau des extravagances humaines, n'en offre peut-être aucune qui nous ait coûté aussi cher que vos sages leçons.

Luther. Est-ce ma faute à moi si l'ambition des grands s'est mêlée mal-à-propos de mes projets ?

Erasme. Non ; mais avouez aussi que c'est cette malheureuse ambition qui les a fait réussir; qu'ainsi, pour les affaires de la religion comme pour toutes les autres, on ne parvient à rien dans le monde sans le secours de la Folie, pas même à faire de la raison.

Luther. Savez-vous bien, monsieur le Railleur, qu'avec tout votre bel esprit il n'aurait tenu qu'à moi de vous faire griller en place publique? savez-vous bien que ce pauvre Michel Servet le mérita beaucoup moins que vous?

Erasme. D'accord; mais à présent je ne vous en dirai pas moins les mêmes choses.

Luther. Ame de glace, à votre gré la vérité n'est donc qu'un jeu? à votre gré l'homme de bien, assez heureux pour la connaître, n'est donc pas obligé de l'annoncer à quelque prix que ce soit?

Erasme. J'admirerai, si vous voulez, votre zèle. Il n'en faut pas moins pour devenir martyr ou chef de secte; mais ce sont deux genres de gloire que je n'eus jamais la fantaisie de désirer. Je vous dirai même entre nous que cette vérité dont on parle tant, que je respecte fort, ne me paraît pas avoir été jusqu'ici d'un grand usage à l'humanité.

Luther. Qu'osez-vous dire? vous confondez apparemment les vaines découvertes de la physique et de la géométrie avec les sublimes vérités que nous enseignent la théologie et la morale.

Erasme. Je serais bien fâché de les confondre. Les connaissances que vous affectez de dédaigner ont étendu la sphère des arts, ont augmenté sensiblement la somme de nos jouissances; et si elles n'ont pas servi à nous rendre meilleurs, elles ont servi du moins à nous rendre plus heureux. C'est bien quelque chose.

Luther. Plus je vous écoute, et moins je vous entends.

Erasme. Si votre théologie, votre métaphysique, votre morale étaient plus claires qu'elles

ne le sont, nous nous entendrions mieux. Je conviens qu'il est peu de vérités dont la connaissance ne puisse devenir utile; mais je suis persuadé qu'il en est beaucoup dont la recherche est vaine et, qui plus est, infiniment dangereuse.

Luther. Il y a dans ce que vous venez de dire quelque chose d'assez juste; mais ne me suis-je pas arrêté à propos? n'ai-je pas fixé des limites convenables?

Erasme. Ce que vous avez fait serait trop long à discuter; mais il est certain qu'on ne s'est point arrêté avec vous, et que par la même raison qui vous a fait franchir les anciennes bornes, on a osé franchir celles que vous aviez posées avec tant de confiance.

Luther. Hélas! je l'ai appris depuis que nous sommes ici. Si je l'avais prévu de mon vivant! mais c'est précisément là l'œuvre du diable.

Erasme. Eh! non; c'est une suite naturelle de ce que vous avez fait, de ce que feront toujours ceux qui comme vous auront la manie des révolutions. Vous oubliez que le monde est ce qu'il est depuis plusieurs milliers de siècles, et vous vous imaginez qu'en soufflant un peu la poussière qui couvre le petit point que vous occupez, vous pourrez changer tout le mouvement, tous les ressorts de cette machine immense.

Luther. Mais n'ai-je pas fait changer en effet la face de l'Europe entière?

Erasme. Oui, vous avez opéré des choses prodigieuses; mais ne comptez-vous pour rien le

goût des arts que l'Italie emprunta une seconde fois de la Grèce, la découverte d'un nouveau monde, l'agrandissement de deux ou trois puissances, la poudre à canon, l'imprimerie et les lettres de change?

Luther. Vous reconnaissez du moins, sophiste opiniâtre, que l'espèce humaine s'est perfectionnée à beaucoup d'égards.

Erasme. Un peu; mais aux préjugés que vous avez pu détruire n'en avez-vous pas substitué d'autres? n'avez-vous pas prétendu accorder aux hommes la liberté de penser, et la leur refuser ensuite selon vos convenances? Les grands et les philosophes n'ont-ils pas été beaucoup plus loin que vous n'auriez voulu? et ne s'est-on pas moqué de vous et de vos inconséquences, comme vous vous étiez moqué vous-même du Pape et de ses bulles?

Luther. Tant pis pour les grands et pour les philosophes; le peuple cependant est devenu moins ignorant, moins malheureux.

Erasme. Ah! croyez qu'il a gagné bien plus au progrès sensible du commerce, du luxe et des arts, qu'au progrès trop douteux de la religion et de la morale. De quelle instruction le commun des hommes peut-il être susceptible? Nous ne saisissons, nous ne saisirons jamais que les idées que nos sens et notre imagination peuvent atteindre. Les meilleurs esprits, en tâchant de s'élever à des idées plus abstraites, ne parviennent, à force de génie et de travail, qu'à

reconnaître l'incertitude de tous les principes et de toutes les notions reçues. Le doute et l'indifférence sont le triste fruit de leurs peines et de leurs veilles. Comment imaginer, après cela, que la recherche de la vérité puisse convenir à l'homme, qui, pour être heureux, a besoin de croire, d'espérer et de craindre, qui en a tellement besoin, que, lorsqu'il cesse de croire, d'espérer et de craindre, il cesse aussi d'agir, et ne traîne plus qu'une existence parfaitement apathique, celle du vrai philosophe, le plus inutile et peut-être le plus infortuné de tous les êtres?

Luther. Voilà vraiment un fort beau discours; mais je ne m'attendais guère à me voir confondu ainsi avec messieurs les philosophes. N'allez-vous pas me faire tout à l'heure encyclopédiste?

Erasme. Cela serait beaucoup moins difficile que vous ne pensez; il y a même à parier que sans vous et vos confrères jamais l'Encyclopédie ne se fût avisée de paraître.

Luther. Je vous connais, et je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire; mais, de bonne foi, prétendriez-vous me prouver que j'ai rendu un mauvais service à l'humanité en combattant de toute ma puissance les préjugés destructeurs du fanatisme et de la superstition?

Erasme. Je ne dis point cela : j'ai seulement la vanité de croire que j'ai fait mieux que vous.

Luther. Fort bien : en vous moquant de tout le monde?

Erasme. Peut-être. J'ai osé combattre les mêmes préjugés que vous, mais je ne les ai guère attaqués qu'avec l'arme du ridicule, et cette arme est à-la-fois la plus douce et la plus sûre. J'ai tâché de miner le pouvoir du despotisme religieux sans le heurter de front; et si vous aviez su vous contenter de la même gloire, je présume que nous aurions préparé insensiblement la révolution qui s'est faite dans les idées, et que nous l'aurions excitée ainsi sans aucune secousse violente, sans aucune fermentation fâcheuse; peut-être même les esprits se seraient-ils contenus alors dans les bornes où vous désireriez de les voir aujourd'hui. Il existe actuellement (1) un sage au pied du mont Jura, qui, en suivant cette méthode, mais avec cent fois plus d'esprit que nous n'en avions tous ensemble, est parvenu à détruire lui seul plus de préjugés, plus d'erreurs, que les théologiens et les philosophes de plusieurs siècles n'en avaient pu imaginer.

Luther. Je n'entends et ne veux rien entendre à ces distinctions frivoles, à ces ménagemens pusillanimes. Si ce que nous savons de la vérité est peu de chose, nous n'en sommes pas moins obligés à dire ce peu que nous savons, avec toute la franchise et toute la fermeté d'une âme intrépide.

Erasme. Je penserai comme vous lorsque je serai bien convaincu que ce peu de vérité inté-

(1) Ce Dialogue a été écrit en 1776.

resse essentiellement le repos et la félicité des hommes. Jusque là je persisterai à garder le silence ou à me réjouir de leurs ridicules. Ce que nous appelons du beau nom de philosophie ne sert le plus souvent qu'à remplir notre âme d'inquiétude et d'ennui. Le préjugé le plus absurde, pourvu qu'il repose doucement ma pensée, me détermine à contracter de bonnes habitudes et me rend ainsi mon bonheur et mes devoirs plus faciles, me paraît préférable à toute l'orgueilleuse sagesse des prétendus penseurs, et je ne mets aucune comparaison entre l'homme de génie qui trouvera le secret d'établir un préjugé vraiment utile, et celui qui fera les plus savantes découvertes qu'il soit possible de faire en théologie, en métaphysique et en morale. Le talent du premier, n'en doutez pas, suppose non-seulement plus de calculs et de vues, mais encore un plus grand caractère et des efforts infiniment plus rares. Je soupçonne fort que nous avons traité assez injustement les premiers inventeurs de plusieurs opinions religieuses, opinions devenues ridicules aujourd'hui, mais qui dans l'origine n'en étaient pas moins des ressorts utiles pour porter les hommes au bien ou les détourner du mal. Ces ressorts ont pu être altérés par la suite des temps, et l'on a eu de la peine à découvrir leur véritable objet; la première idée pouvait n'en être pas moins heureuse. Il est fort naturel, par exemple, que la religion d'un peuple barbare révolte des peuples plus

éclairés; mais cette religion était cependant la seule qui pût convenir, la seule qui pût servir de frein à ses passions, la seule peut-être qui pût le disposer un jour à prendre des mœurs moins farouches, un caractère moins barbare.

Luther. A merveille! Mon ami, allez écrire tout ceci, c'est un chapitre profond qui manquait à votre *Éloge de la Folie.*

La Tentation, *Conte, par M. le marquis de Saint-Marc.*

Soit médisance ou calomnie,
On a toujours eu la manie
De mal parler du froc. J'en veux parler aussi,
Et sans prévention et fort en raccourci.
Le Moine dont je vais raconter l'aventure
Sans doute aura des partisans;
Mais combien de nos jeunes gens
Qui s'écrieront, la sotte créature!
Ne prononçons point sur cela,
Car dans le monde, comme il va,
Rien n'est ou bien ou mal que suivant l'auditoire.
Dépêchons donc ce conte ou plutôt cette histoire,
Sans penser même à ce qu'on en dira.
Une Princesse jeune et belle
Parcourait les détours d'un bois,
Où, dans l'espoir flatteur d'une gloire éternelle,
Loge un essaim barbu des fils de saint François.
Elle en trouve un cité pour sa vie exemplaire.
Il la voit, il s'éloigne.... « Ah! dit-elle, il me craint.
» Je veux essayer de lui plaire;
» Tournons, pour m'amuser, une tête de saint. »
Comme on le pense bien, par sa suite applaudie,
Elle va seule à lui, l'aborde et s'étudie

À déployer, en lui parlant,
Tout ce que la coquetterie
À de grâces et d'industrie
Pour donner de l'amour ou son équivalent.
Soins superflus; notre bon père
Baisse d'abord les yeux à son charmant aspect,
Répond en peu de mots dictés par le respect,
Et revient vite à son Bréviaire.
Non, il ne m'entend pas.... Parlons plus clairement,
Et laissons là le sentiment,
Dit-elle en soi; puis elle lui propose
Ce qu'aux mondains sa bouche où fleurissait la rose
N'eût pas offert impunément.
À ce discours, ô ciel! point de réponse.
Qu'est-ce, dit-elle enfin, que ce silence annonce?
Si le plaisir répugne à la dévotion,
C'est l'affaire au surplus d'une confession.
Non, repartit le Père avec un ton sensible
Et ressemblant assez à celui du désir,
Non, il faudrait aussi le repentir,
Qui, je le sens, me serait impossible.

M. de Saint-Foix, qui n'est pas moins connu par son humeur brusque et par son goût pour les duels que par son *Théâtre* et par ses *Essais sur Paris*, avait fait représenter le même jour trois de ses petites Comédies en un acte. Les deux premières furent médiocrement applaudies, la dernière fut trouvée détestable et tomba tout à plat. Robé, qui était au parterre, dit en sortant:

Pour celle-ci force est qu'on y renifle;
Il n'est poltron si connu qui n'y siffle.

Il serait difficile que la pièce fût plus plate que l'épigramme n'est barbare.

La Bonne Femme ou le Phénix, parodie d'*Alceste*, en deux actes, en vers, mêlés de vaudevilles et de danses, a été représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie italienne, le dimanche 7 Juillet.

Cette bagatelle a eu beaucoup de succès; l'idée en est folle; et quoique l'exécution en soit fort négligée, on y a trouvé de la gaieté et quelques saillies assez heureuses.

Molière, drame en cinq actes, en prose, imité de Goldoni, par M. Mercier; un vol. in-8°. Le sujet de ce drame est la représentation de *Tartuffe* et le *Mariage de Molière avec la fille de la comédienne Béjart*. M. Mercier a suivi assez exactement l'original italien; il en a conservé les caractères et l'intrigue, si du moins l'on peut appeler ainsi une fable sans mouvement et sans action. Il s'est permis de donner au dialogue plus de développement; quelquefois il ne l'a rendu que plus prolixe et plus ampoulé. Sans rien changer à la marche de l'ouvrage, il y a jeté quelques scènes nouvelles; dans l'une, le valet de Molière met en papillotes la Traduction que son maître avait faite de Lucrèce; dans l'autre, une jeune personne vient se présenter à Molière pour être reçue dans sa troupe. Il apprend que c'est une fille bien née, la détourne de son projet, et lui procure les moyens d'obtenir de son travail une subsistance honnête. La première de ces scènes est gaie, l'autre est du moins fort déplacée au cin-

quième acte, dont elle retarde le dénouement. L'idée la plus heureuse de M. Mercier est d'avoir imaginé de substituer au personnage très-insipide de Léandre celui de Chapelle. Ce rôle semblait fait pour répandre sur toute la pièce une couleur très-piquante ; mais le Chapelle de notre *Dramatiste* n'est point du tout celui que nous connaissions ; il n'en a ni l'esprit, ni le ton, ni l'aimable folie. On lui fait dire cependant une excellente naïveté dans la scène où quelques jeunes seigneurs s'avisent d'apprécier fort légèrement le mérite de Molière. Le Comte........ Térence est plus sage. — Le Marquis..... Scarron plus plaisant. — La Thorilière..... Ah! Messieurs, Messieurs, Scarron, est-il possible!..... — Chapelle..... Ah! je prends le parti de mon ami. La Thorilière a raison de se récrier. De la justice ; Molière vaut mieux que Scarron.

L'originalité de ce jugement nous rappelle le trait peu connu qui fut la véritable cause de la disgrâce de Racine. A un de ces soupers de Louis XIV et de madame de Maintenon, où ce Poëte avait souvent l'honneur d'être admis, la conversation tomba sur le Théâtre de Molière, et l'on observa que ses premières pièces étaient remplies de scènes indécentes et du plus mauvais ton. Tout courtisan qu'il était, Racine eut peut-être, la première fois de sa vie, un moment de distraction, et dit avec beaucoup de vivacité : *Sans doute, c'est ce misérable, ce fiacre de Scarron qui l'avait gâté.* Ce mot échappé fit une

impression que la Favorite ne put jamais lui pardonner, et qui le rendit mille fois plus odieux que ses Mémoires et son jansénisme. Nous devons cette anecdote à madame du Deffand, qui la tient de la première main.

Mémoires turcs, par un Auteur turc, de toutes les Académies mahométanes, Licencié en Droit turc, et Maître-ès-Arts de l'Université de Constantinople (c'est-à-dire par M. d'*Aucour*, Fermier général, auteur de la *Pariséide*, et de plusieurs autres ouvrages du même genre, très-fâché de n'avoir pas encore obtenu le fauteuil académique, qu'il croit avoir mérité à plus d'un titre.) Nouvelle Edition. Deux petits vol. in-8°. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette nouvelle édition, c'est une Épître dédicatoire à mademoiselle du Thé, la plus célèbre courtisane du jour, Épître où l'on a prétendu faire une critique, aussi légère qu'ingénieuse, des vices du siècle. Pour être un bon Roman, il ne manque à ces *Mémoires* que des caractères, de la vraisemblance et des mœurs; pour être un joli Conte de Fées, rien que du génie et de l'invention.

Depuis plusieurs années on voyait régner entre la France et l'Angleterre l'accord le plus parfait, l'union la plus touchante; il n'y eut jamais entre deux Nations voisines et rivales un commerce de ridicules, de modes et de goûts mieux établi. Si nos épées, nos voitures, nos jardins sont à

l'anglaise, toute la Grande-Bretagne ne raffole pas moins de nos plumes, de nos pompons, de nos colifichets de toute espèce. Ces sages insulaires n'estiment guère moins nos cuisiniers que nous n'estimons leurs philosophes. Ils traduisent nos Drames, nos Brochures, comme nous traduisons leurs Romans, leurs Voyages. Si leurs jeunes lords viennent se ruiner en France pour des princesses d'Opéra, nos jeunes ducs à leur tour vont se ruiner en Angleterre pour des chevaux de course; et c'est ainsi qu'on oublie les vieilles haines, et c'est ainsi que disparaissent peu à peu ces préjugés barbares qui empêchaient les Nations de s'instruire et de se civiliser réciproquement.

Nous voyons avec beaucoup d'amertume et de douleur qu'une harmonie si désirée et si précieuse risque fort d'être troublée, et de l'être par une circonstance qui semblait faite pour l'augmenter encore; c'est la malheureuse traduction de Shakespeare qui vient de susciter cet orage. M. de Voltaire, quoiqu'il eût sans doute plus de raisons que personne d'aimer la gloire de ce grand homme, n'a pu apprendre sans indignation que des Français avaient eu la lâcheté de sacrifier à cette idole étrangère les couronnes immortelles de Corneille et de Racine. Son ressentiment patriotique a déjà éclaté de la manière la plus vive dans une lettre à M. le comte d'Argental, que nous avons eu l'honneur de vous envoyer le mois passé. Il n'a point cru devoir,

dans une affaire de cette importance, s'en rapporter uniquement au zèle trop pacifique de son *cher Ange;* il vient d'en appeler à l'autorité même de l'Académie française. Ne doit-on pas regarder cette démarche comme une déclaration de guerre en forme? Il est difficile de prévoir quelles en seront les suites; mais elles ne peuvent qu'être infiniment graves. On sait le culte idolâtre que toute la Nation anglaise rend au génie de Shakespeare. Permettra-t-elle à l'Académie française de discuter tranquillement les titres de ce culte? Reconnaîtra-t-elle la compétence de ces juges étrangers? Ne cherchera-t-elle pas à se faire un parti au sein même de notre littérature? A-t-on oublié combien les querelles de ce genre, et pour des objets beaucoup moins intéressans, ont produit de haines, de sectes et de fureurs? Tous les esprits sont déjà dans une grande fermentation. D'un côté, l'on se prépare à traduire l'*Apologie de Shakespeare* par madame de Montague; d'un autre côté, M. de La Harpe, toujours inspiré par le même zèle, travaille à un examen critique d'*Othello*, et non-seulement de la conduite de la pièce, mais encore du style de l'original et de la traduction, quoiqu'il ne sache pas un mot d'anglais. Qu'est-ce que cela fait? Lorsqu'on disputait, il y a cinquante ou soixante ans, sur Homère, les gens qui avaient alors le plus d'esprit et qui avaient pris parti contre le Poëte grec savaient-ils mieux sa langue? L'esprit supplée à tout. Voici cependant

l'extrait de la lettre que M. de Voltaire a envoyée à M. d'Alembert, pour être lue à la première séance publique de l'Académie.

« Messieurs, le cardinal de Richelieu, le grand » Corneille, et George Scudéri (qui osait se » croire son rival) soumirent à votre jugement » le *Cid*, tiré du Théâtre espagnol. Aujourd'hui » nous avons recours à cette même décision im» partiale à l'occasion de quelques tragédies dé» diées au Roi votre protecteur.

» Une partie de la Nation anglaise a érigé de» puis peu un temple au fameux comédien-poëte » Shakespeare, et a fondé ce qu'elle appelle un » *Jubilé* en son honneur. Quelques Français ont » *tâché* d'avoir le même enthousiasme. Ils trans» portent chez nous une image de la divinité de » Shakespeare, comme quelques autres imita» teurs ont érigé depuis peu à Paris un Waux» hall, et comme d'autres se promènent en *fràc* » les matins, oubliant que le mot *frac* vient du » français, comme en viennent tant de mots de » la langue anglaise.

» La Cour de Louis XIV avait poli autrefois » celle de Charles II; aujourd'hui Londres nous » tire de la barbarie.

» Enfin donc, Messieurs, on vous annonce » une Traduction de Shakespeare, et on vous ins» truit, ce sont les termes du programme, qu'*il* » *fut le dieu créateur de l'art sublime du Théâtre,* » *qui reçut de ses mains l'existence et la per-* » *fection.*

» Les traducteurs ajoutent que Shakespeare » est vraiment *inconnu en France, ou plutôt dé-* » *figuré*. Les choses sont donc bien changées en » France de ce qu'elles étaient il y a environ » cinquante années, lorsqu'un homme, qui a » l'honneur d'être votre confrère, fut le premier » parmi vous qui apprit la langue anglaise, le » premier qui fit connaître Shakespeare, qui en » traduisit librement quelques morceaux en vers » (ainsi qu'il faut tradnire les poëtes), qui fit con- » naître Pope, Dryden, Milton, le premier même » qui osa expliquer la philosophie du grand New- » ton, et qui osa rendre justice à la sagesse pro- » fonde de Locke.

» Non-seulement il y a encore de lui quelques » morceaux de vers imités de Milton, mais il » engagea M. Dupré de Saint-Maur à traduire » Milton, du moins en prose.

» Quelques-uns de vous savent quel fut le prix » de toutes ces peines qu'il prit d'enrichir notre » littérature de la littérature anglaise, avec quel » acharnement il fut persécuté pour avoir osé » proposer aux Français d'augmenter leurs lu- » mières par les lumières de cette Nation savante » et philosophe. On regarda en France cette en- » treprise comme un crime de haute trahison. » Ce déchaînement ne discontinua point, et » l'objet de tant de haines ne prit enfin d'autre » parti que celui d'en rire.

» Au milieu de ce déchaînement contre la lit- » térature et la philosophie des Anglais, elles

» s'accréditèrent insensiblement en France. On
» traduisit bientôt tous leurs livres; on passa
» d'une extrémité à l'autre : on ne goûtait plus
» que ce qui venait de ce pays, ou qui passait
» pour en venir. Les libraires (qui sont des mar-
» chands de modes) vendaient des Romans an-
» glais, comme on vend des rubans et des den-
» telles de point sous le nom d'*Angleterre*.

» Le même qui avait été la cause de cette ré-
» volution dans les esprits fut obligé en 1760,
» par des raisons assez connues, de commenter
» les Tragédies du grand Corneille, et vous con-
» sulta assidument sur cet ouvrage. Il joignit à
» la célèbre pièce de *Cinna* une traduction du
» *Jules César* de Shakespeare, pour servir à com-
» parer la manière dont le génie anglais avait
» traité la conspiration de Brutus et de Cassius
» contre César, avec la manière dont Corneille
» a traité (assez différemment) la conspiration
» de Cinna et d'Emilie contre Auguste.

» Jamais traduction ne fut si fidèle. L'original
» anglais est tantôt en vers, tantôt en prose,
» tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés;
» quelquefois le style est d'une élévation in-
» croyable : c'est César qui dit qu'il ressemble
» à l'*Étoile polaire et à l'Olympe*. Dans un autre
» endroit il s'écrie : *Le danger sait bien que je*
» *suis plus dangereux que lui. Nous naquîmes*
» *tous deux d'une même portée et le même jour,*
» *mais je suis l'aîné et le plus terrible.* Quelque-
» fois le style est de la plus grande naïveté; c'est

» la lie du peuple qui parle son langage : c'est
» un savetier qui propose à un sénateur de le
» *ressemeler*. Le commentateur de Corneille tâ-
» cha de se prêter à cette grande variété. Non-
» seulement il traduisit les vers blancs en vers
» blancs, les vers rimés en vers rimés, la prose
» en prose, mais il rendit figure pour figure. Il
» opposa l'ampoulé à l'enflure, la naïveté et
» même la bassesse à tout ce qui est naïf et bas
» dans l'original : c'était la seule manière de faire
» connaître Shakespeare. Il s'agissait d'une ques-
» tion de littérature et non d'un marché de ty-
» pographie ; il ne fallait pas tromper le public.

» Quand les traducteurs de Shakespeare re-
» prochent à la France de n'avoir aucune traduc-
» tion exacte de ce poëte, ils devaient donc tra-
» duire exactement ; ils ne devaient pas, dès la
» première scène de *Jules César*, mutiler eux-
» mêmes leur *dieu de la Tragédie*. Ils copient fi-
» dèlement leur modèle, je l'avoue, en introdui-
» sant sur le théâtre des charpentiers, des bou-
» chers, des cordonniers, des savetiers avec des
» sénateurs romains ; mais ils suppriment tous les
» quolibets de ce savetier qui parle au sénateur,
» ils ne traduisent pas la charmante équivoque
» sur le mot qui signifie *âme*, et sur le mot qui
» signifie *semelle de soulier*. Une telle réticence
» n'est-elle pas un sacrilége envers leur dieu ?

» Quel a été leur dessein quand, dans la tragé-
» die de l'*Othello*, tirée de l'ancien Théâtre de Mi-
» lan, ils ne font rien dire au scélérat Iago et à

» son compagnon Rodérigo de ce que Shakes-
» peare leur fait dire? *Morbleu! vous êtes volé;*
» *cela est honteux, vous dis-je. Mettez votre robe*
» *où crève votre cœur. Vous avez perdu la moitié*
» *de votre âme... Morbleu! vous êtes un de ceux*
» *qui ne serviraient pas Dieu si le diable vous le*
» *commandait. Vous avez dans ce moment pour*
» *gendre un cheval de Barbarie. Vous entendrez*
» *hennir vos petits-fils, vous aurez des chevaux*
» *de course pour cousins germains, et des chevaux*
» *de manège pour beaux-frères.* On supprime ici
» plusieurs traits par respect pour cette assem-
» blée. On ne peut pas prononcer au Louvre ce
» que Shakespeare prononçait si familièrement
» devant la reine Elisabeth.

» ..... Il ne s'agit pas ici de savoir si Shakes-
» peare fut le créateur du Théâtre en Angleterre.
» Nous accorderons aisément qu'il l'emportait
» sur tous ses contemporains; mais certainement
» l'Italie avait quelques Théâtres réguliers dès le
» quinzième siècle. On avait commencé long-
» temps auparavant par jouer la Passion en Cala-
» bre dans les églises, on l'y joue même encore.
» Mais avec le temps, quelques génies heureux
» avaient commencé à effacer la rouille dont ce
» beau pays était couvert depuis les inondations
» de tant de barbares. On représenta de vraies
» comédies du temps même du Dante, et c'est pour-
» quoi Le Dante intitula *comédies* son Enfer, son
» Purgatoire et son Paradis. Riccoboni nous ap-

» prend que la *Floriana* fut alors représentée à
» Florence.

» Les Espagnols et les Français ont toujours
» imité l'Italie. Ils commencèrent malheureuse-
» ment par jouer en plein air la Passion, les
» Mystères, l'Ancien et le Nouveau Testament.
» Ces facéties scandaleuses ont duré jusqu'à nos
» jours en Espagne. Nous avons trop de preuves
» qu'on les jouait à l'air au quatorzième et au
» quinzième siècle. Voici ce qu'en rapporte la
» Chronique de Metz, composée par le curé de
» Saint-Euchaire.

» L'an 1437 fut fait le jeu de la Passion de notre
» Seigneur en la plaine de Veximiel, et fut Dieu
» un sire appelé seigneur Nicole dom Neufcha-
» tel, curé de Saint-Victour de Metz, lequel fût
» presque mort en croix s'il ne fût été secouru;
» et convint qu'un autre prêtre fût mis à la
» croix pour parfaire le personnage de crucifie-
» ment pour ce jour, et le lendemain ledit curé
» de Saint-Victour parfit la résurrection et fit
» très-hautement son personnage, et dura ledit
» jeu jusqu'à nuit. Et autre prêtre qui s'appelait
» maître Jean de Nicey, qui était chapelain de
» Metrange, fut Judas, lequel fut presque mort
» en pendant, car le cœur lui faillit, et fut bien
» hâtivement dépendu et porté en voye. Et était
» la gueule d'enfer très-bien faite avec deux gros
» culs d'acier, et elle ouvrait et clouait quand les
» diables y voulaient entrer et sortir.

» Dès le temps de Henri VII il y eut un Théâ-
» tre permanent établi à Londres, qui subsiste
» encore. Il était très en vogue dans la jeunesse
» de Shakespeare, puisque dans son Eloge on le
» loue d'avoir gardé les chevaux des curieux à la
» porte. Il n'a donc point inventé l'art théâtral,
» il l'a cultivé avec de très-grands succès. C'est à
» vous, Messieurs, qui connaissez *Polyeucte* et
» *Athalie*, à voir si c'est lui qui l'a perfectionné.

» Les traducteurs de Shakespeare s'efforcent
» d'immoler la France à l'Angleterre dans un ou-
» vrage qu'ils dédient au Roi de France. Aucun
» de nos compatriotes, dont les pièces sont tra-
» duites et représentées chez toutes les Nations
» de l'Europe et chez les Anglais même, n'est cité
» dans leur préface de cent trente pages; le nom
» du grand Corneille ne s'y trouve pas une seule
» fois.

» Pourquoi veulent-ils humilier leur patrie?
» Pourquoi disent-ils que *de légers Aristarques*
» *de Paris ont pesé dans leur étroite balance le*
» *mérite de Shakespeare? qu'il n'a jamais été*
» *ni traduit ni connu en France; que les oracles*
» *de ces petits juges effrontés des Nations et des*
» *arts sont reçus sans examen, et parviennent, à*
» *force d'échos, à former une opinion?*

» Rymer, en 1593, dans un livre dédié au fa-
» meux comte Dorset, sur l'excellence et la cor-
» ruption de la Tragédie, pousse l'âcreté de sa
» critique jusqu'à dire qu'*il n'y a point de singe*
» *en Afrique, point de babouin qui n'ait plus de*

» *goût que Shakespeare.* Permettez-moi, Mes-
» sieurs, de prendre un milieu entre Rymer et
» les traducteurs de Shakespeare, et de ne regar-
» der ce poëte ni comme un dieu ni comme un
» singe.

» J'ai exposé fidèlement à votre tribunal le
» sujet de la querelle entre la France et ces
» traducteurs. Personne assurément ne respecte
» plus que moi les grands hommes que l'An-
» gleterre a produits, et j'en ai donné assez de
» preuves. La vérité, qu'on ne peut déguiser
» devant vous, m'ordonne de vous avouer que ce
» Shakespeare si sauvage avait du génie. Oui,
» Messieurs, dans ce chaos obscur, composé
» de meurtres et de bouffonneries, d'héroïsme
» et de bassesse, de discours des Halles et de
» grands intérêts, il y a des traits naturels et
» sublimes. C'était ainsi que la Tragédie était
» traitée en Espagne sous Philippe II, du vivant
» de Shakespeare. Vous savez qu'alors l'esprit
» de l'Espagne dominait en Europe et jusque
» dans l'Italie. Lopez de Véga en est un grand
» exemple.

» Il était précisément ce que fut Shakespeare
» en Angleterre, un composé de grandeur et
» d'extravagance; quelquefois digne modèle de
» Corneille, souvent travaillant pour les Petites-
» Maisons, et s'abandonnant à la folie la plus
» brutale, le sachant très-bien et l'avouant pu-
» bliquement dans des vers qu'il nous a laissés.
» Ses contemporains et encore plus ses prédé-

» cesseurs firent de la scène espagnole un mons-
» tre qui plaisait à la populace. Ce monstre fut
» promené sur les théâtres de Milan et de Naples.
» Il était impossible que cette contagion n'in-
» fectât pas l'Angleterre. Elle corrompit le génie
» de tous ceux qui travaillèrent pour le Théâtre
» long-temps avant Shakespeare. Le lord Bu-
» kurst, l'un des ancêtres du lord Dorset, avait
» composé la tragédie de *Gorboduc*. C'était un
» bon Roi, mari d'une bonne Reine. Ils parta-
» geaient, dès le premier acte, leur royaume entre
» les deux enfans, qui se querellèrent pour ce
» partage. Le cadet donnait à l'aîné un souf-
» flet au second acte; l'aîné, au troisième acte,
» tuait le cadet; la mère, au quatrième acte, tuait
» l'aîné; le Roi, au cinquième acte, tuait la reine
» Gorboduc, et le peuple soulevé tuait le roi
» Gorboduc, de sorte qu'à la fin il ne restait plus
» personne.

» Ces essais sauvages ne purent parvenir en
» France. Ce royaume alors n'était pas même
» assez heureux pour être en état d'imiter les
» vices et les folies des autres Nations. Quarante
» ans de guerres civiles écartaient les arts et les
» plaisirs. Le fanatisme marchait dans toute la
» France, le poignard dans une main et le cru-
» cifix dans l'autre. Les campagnes étaient en
» friche, les villes en cendres. La cour de Phi-
» lippe II n'y était connue que par le soin
» qu'elle prenait d'attiser le feu qui nous dévo-
» rait. Ce n'était pas le temps d'avoir des Théâ-

» tres. Il a fallu attendre les jours du cardinal de
» Richelieu pour former un Corneille, et ceux
» de Louis XIV pour nous honorer d'un Racine.

» Mais tous nos gens de lettres demandent
» comment en Angleterre les premiers de l'Etat,
» les membres de la Société royale, tant d'hom-
» mes si instruits et si sages, peuvent encore sup-
» porter tant d'irrégularités et de bizarreries si
» contraires au goût que l'Italie et la France ont
» introduit chez les Nations policées, tandis que
» les Espagnols ont enfin renoncé à leurs *Autos*
» *sacramentales?* Me trompé-je en remarquant
» que partout, et principalement dans les pays
» libres, le peuple gouverne les esprits supé-
» rieurs? partout les spectacles chargés d'événe-
» mens incroyables plaisent au peuple. Il aime
» à voir des changemens de scène, des couron-
» nemens de Rois, des processions, des combats,
» des meurtres, des sorciers, des cérémonies de
» mariage, des enterremens; il y court en foule,
» il y entraîne la bonne compagnie, qui par-
» donne à ces énormes défauts pour peu qu'ils
» soient ornés par des traits naturels et hardis.
» Shakespeare a beaucoup de ces traits. L'amour
» de la gloire nationale se joint au plaisir que
» font ces beautés. On finit par aimer jusqu'aux
» défauts qui les défigurent; on les défend contre
» le reste de l'Europe.

» Il est si vrai que l'Angleterre a l'Europe
» contre elle en ce seul point, qu'on n'a jamais
» représenté sur aucun théâtre étranger aucune

» des pièces de Shakespeare. Lisez ces pièces, » Messieurs, et la raison pour laquelle on ne peut » les jouer ailleurs se découvrira bientôt à votre » discernement. Il en est de cette espèce de tra- » gédie comme il en était il n'y a pas long-temps » de notre musique; elle ne plaisait qu'à nous. » J'avoue qu'on ne doit pas condamner un ar- » tiste qui a saisi le goût de sa Nation, mais on » peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle; » Apelle et Phidias forcèrent les différens États » de la Grèce et tout l'Empire romain à les admi- » rer. Nous voyons aujourd'hui le Transylvain, » le Hongrois, le Courlandais, se réunir avec » l'Espagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien, » pour sentir également les beautés de Virgile » et d'Horace, quoique chacun de ces peuples » prononce différemment la langue d'Horace et » de Virgile.

» Vous ne trouvez personne en Europe qui » pense que les grands auteurs du siècle d'Au- » guste soient *au-dessous des singes et des ba- » bouins*. Sans doute, Pantalabus et Crispinus » écrivirent contre Horace de son vivant, et Vir- » gile essuya les critiques de Bavius; mais, après » leur mort, ces grands hommes ont réuni les » voix de toutes les Nations. D'où vient ce con- » cert éternel? Il y a donc un bon et un mauvais » goût.

» On souhaite avec justice que ceux de MM. les » Académiciens qui ont fait une étude sérieuse » du Théâtre veuillent bien nous instruire sur

» les questions que nous avons proposées. Qu'ils » jugent si la Nation qui a produit *Iphigénie* et » *Athalie* doit les abandonner, pour voir des » hommes et des femmes qu'on étrangle, des » échafauds, des sorciers et des bouffons. »

M. de La.......e, l'un de nos soixante Rois plébéiens, célèbre par le faste de sa maison et par le mérite inestimable d'avoir formé le premier cuisinier de France, est encore fort connu par une infinité de petits ridicules qui ne contribuent qu'à le rendre plus aimable, tant leur bonhomie et leur gaieté sont de bonne compagnie. Les seuls travers que la société a de la peine à lui pardonner sont ceux de faire quelquefois de mauvais vers et de vouloir peindre absolument toute sa maison à l'huile. Une autre faiblesse, mais qui n'a d'inconvénient que pour lui-même, est de craindre excessivement le tonnerre. Mademoiselle Quinault, dont la scène française conserve encore un souvenir précieux, et madame d'Etanville, sœur de La.......e ont imaginé en conséquence de lui donner, pour le jour de sa fête, la première un baril d'huile, et l'autre un tambour. Quoique les chansons qu'on a faites à cette occasion ne soient qu'une plaisanterie de société, elles nous ont paru assez originales pour les conserver dans nos Annales secrètes.

PAR *M. le comte d'Albaret.*

Sur l'air des Lampons.

De Laurent vantez le nom.
Ah! quel maître de maison!
Cour, salon et péristyle,
Il veut que tout soit à l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Chantons de ce beau seigneur
L'esprit ainsi que le cœur;
L'un est doux, l'autre est utile,
Tous les deux comme de l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Quand il compose des vers,
Quelques-uns sont de travers;
Mais nous aimons tous son style,
Il est coulant comme l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Ecrire d'un style pur,
C'est tirer l'huile du mur;
Ce seigneur est plus habile,
C'est sur le mur qu'il met l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Pour bouquet à Monseigneur
Nous n'offrons point une fleur;
Ce présent serait futile,
Il lui faut un baril d'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Que dira-t-il de ceci?
Il répondra grand merci,
Nous chantons dans cet asile
Un grand Monseigneur à l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

PAR *M. l'abbé Arnaud, de l'Académie française.*

*Sur l'*air : *Lison dormait dans un bocage, etc.*

Mon cher Laurent, pour votre fête,
Je viens vous offrir mon présent,
Présent utile et fort honnête,
Bien qu'il ne soit plein que de vent.
Joujou de l'espèce enfantine,
Il peut prétendre à votre amour :
C'est un tambour, c'est un tambour,
N'allez pas lui faire la mine;
C'est un tambour, c'est un tambour,
Il vous servira plus d'un jour.

Si l'on entrevoit qu'un nuage
Obscurcisse notre horizon,
Et que de loin un gros orage
Fasse entendre son carrillon,
Au lieu de vous mettre sous terre
Ou de vous blottir dans un four,
Vite au tambour, vite au tambour;
Devenez rival du tonnerre:
Vite au tambour, vite au tambour;
Battez jusqu'à vous rendre sourd.

Si jamais on vous importune
Au pharaon, au biribis,
Et que l'appât de la fortune
Tente un peu trop fort vos amis,
Voulez-vous bientôt les confondre?
Le moyen est facile et court :
Vite au tambour, vite au tambour,
C'est le moyen de leur répondre;
Vite au tambour, vite au tambour,
Vous voilà quitte pour le jour.

Bref, mon bouquet pour chaque peine
Est un antidote excellent;
Je n'excepte que la migraine,
Oui, la migraine seulement.
S'étourdir, c'est philosophie;
En tout point, surtout en amour,
Vite au tambour, vite au tambour;
Faire du bruit, voilà la vie.
Vite au tambour, vite au tambour,
Sinon la nuit, du moins le jour.

PENSÉES *détachées.*

*

La religion chrétienne, universelle dans ses principes, est par-là même peu susceptible d'une grande influence sur l'intérêt dominant de la société politique; elle est bien plus propre au philosophe qu'au citoyen. Nos prêtres cependant se sont efforcés de lui donner toute l'énergie d'une religion nationale; ils ont voulu lui subordonner tous les ressorts de l'Etat, en faire le mobile de tout. Lorsqu'on veut forcer les hommes ou les opinions à prendre un caractère qui n'est pas le leur, ce n'est qu'en les jetant dans l'extrême qu'on y parvient, et c'est le parti qu'ont pris les chefs de notre Eglise. Sans avoir eu les avantages d'une religion nationale, le christianisme en a eu toutes les prétentions, toutes les fureurs, et les a même infiniment exagérées. On pardonnait en Grèce à un Persan de n'être pas de la religion grecque, comme on lui pardonnait d'être Persan; mais, puisqu'il est décidé que tous les hommes doivent être chré-

tiens, comment ne pas persécuter tous ceux qui ne le sont pas ?

*

« Il y a, disait le philosophe Anaximène, » une forte objection contre l'existence de Dieu, » c'est l'existence du monde. Il y a une forte » objection contre l'immortalité, c'est la mort. » Il y a une forte objection contre la politique » et la morale, c'est l'histoire des passions, his- » toire qui comprend à-peu-près celle de tous » les Gouvernemens de la terre. »

*

Les Chevaliers errans furent, du moins dans les premiers temps, ce qu'étaient Hercule et Thésée, les destructeurs des tyrans, les vengeurs du monde. La Grèce les eût adorés comme des demi-dieux; nous en avons fait des objets de ridicule. Quand il n'y a plus de lois, ou quand les lois sont devenues barbares, la nature permet qu'il s'élève des hommes assez sublimes pour y suppléer par leurs lumières, ou pour s'élever au-dessus d'elles par la force.

*

C'est dans le calme qui succède à l'orage, dans ce recueillement qui naît à la suite d'une vive inquiétude, que notre âme s'ouvre à de nouvelles lumières et se décide sur des lueurs qui jusqu'alors l'avaient laissée incertaine.

*

Le dogme de la nécessité, du *Fatum*, n'a jamais été l'opinion dominante, qu'on n'y ait ajouté quelques modifications qui en détrui-

saient la force. Ce n'est qu'à ce prix que nous adoptons tous les principes qui blessent nos illusions habituelles.

*

De tous les prêtres du monde, ce sont les juifs, les turcs et les protestans qui ont eu le moins d'égards pour les femmes; ils ne leur ont laissé aucune part aux honneurs de la religion. L'Eglise de Rome a mieux connu ses intérêts. Charlemagne obligea les Saxons à rendre à la sainte Vierge tous les respects qu'ils avaient rendus jusqu'alors à la déesse Herthu. On a délibéré, dans une assemblée infiniment vénérable, si l'on ne ferait pas de la Mère de notre Seigneur la quatrième personne de la Divinité. Après la bataille de Sempach, les Suisses firent une loi qui honore trop leur galanterie pour être oubliée. Cette loi défendait de violer les captives, et le défendait uniquement par respect pour la mémoire de la très-sainte Vierge.

*

Chaque lieu, chaque homme peut avoir son dieu tutélaire; à la bonne heure; mais, pour être solidement établi, le culte doit être au moins national. Les opinions religieuses que ce culte suppose n'acquièrent le crédit dont elles ont besoin qu'à force de s'étendre et de se communiquer. Ce n'est qu'autant que notre foi peut s'appuyer sur la foi des autres qu'elle devient ferme et puissante. Cette observation explique peut-être la manie des persécutions, mais ne la justifie pas.

*

Le paradis des Rabbins brille par ses repas gigantesques; on croit y reconnaître l'*idéal* de leur pâque. Le ciel des chrétiens ressemble beaucoup à une église. L'élysée des Grecs et des Romains est un parc délicieux; leurs forêts sacrées en ont pu fournir le modèle. La plupart de nos paradis ne sont que l'image exaltée des cérémonies religieuses par lesquelles on nous prépare à la vie à venir. Celui de Mahomet, le paradis par excellence, enivre, enchante tous les goûts de la sensualité la plus commune et la plus recherchée. C'est un conte digne des *Mille et une Nuits*; mais, soutenu de l'appareil imposant de la religion, il a subjugué la moitié de l'Asie et de l'Afrique; il a fait supporter aux peuples les plus indomptables le joug le plus affreux et le plus humiliant.

*

L'amour et l'espérance attachent une âme tendre et sensible à la croyance du plus sublime des êtres. Il n'en est pas de même des hommes vulgaires. Le même intérêt qui les attache à leurs tyrans les attache à leurs dieux, la crainte ou le mépris des lois, le besoin de l'impunité. C'est le désir insensé, la folle espérance d'étendre leur empire sur la nature même, qui a fait imaginer aux hommes des dieux, des fées et des génies. En élevant ces êtres fantastiques au-dessus de la nature, ils se flattèrent, dans leur démence, qu'à la faveur de cette protection chimérique ils échapperaient sans peine aux

arrêts du sort, ou les changeraient même au gré de leurs vœux et de leurs prières.

*

Combien de choses que les hommes n'auraient jamais ni conçues ni exécutées sans en avoir eu quelque présage en songe ! Notre imagination, livrée à elle-même, redouble d'activité. Il semble qu'elle ose davantage à l'ombre propice des rêves que sous la garde des sens qui l'observent ou la distraient. Voilà le principe des songes prophétiques employés si souvent par les poëtes ; et c'est ainsi que les plus ingénieuses fictions de l'art se retrouvent toutes dans la nature la plus commune.

*

Peut-être n'y a-t-il jamais eu que deux espèces d'hommes sur la terre, les âmes fortes et les âmes faibles. Les unes ne peuvent être remuées que par la force du raisonnement ou par l'énergie des passions ; les autres demeurent continuellement sous le charme de l'imagination et de la sensibilité.

*

Avec de l'esprit et quelque intérêt dans la vie il serait bien difficile de ne pas devenir méchant si la nature n'y avait pas heureusement pourvu, en nous donnant je ne sais quelle âme qui nous rend toujours bêtes à propos.

*

L'imagination est au bon sens ce que la lumière des lampions est à la clarté du jour. Comme toute la vie ne se passe guère qu'en dé-

corations, jugez si le grand jour est ce qui convient le mieux au bonheur.

*

L'art, n'ayant point les ressources de la nature, doit y suppléer par celles qui sont en son pouvoir. La nature a plus de richesses, l'art plus de choix. Si la nature est plus libre et plus variée dans ses mouvemens, l'art a plus d'élégance et de précision. Il existe au fond de notre âme un modèle de perfection qui nous est propre, et ce modèle est supérieur à tout ce que nous voyons dans la nature. C'est pour cette raison seule que la jouissance anéantit le prestige et les douces illusions du désir.

*

L'intéressante découverte qu'on a faite dans ce siècle : que les couleurs n'étaient pas dans les objets mêmes, ni le bien et le mal dans nos actions, mais dans la manière de les voir ou de les faire !

Elphire *et Mélazone, ou Portraits des deux Cousines* (1), *par M. le marquis de Pezai.*

Prenez Elphire pour modèle,
Si vous peignez la volupté.
Voulez-vous peindre la gaieté ?
C'est Elphire, c'est encore elle.
Je crois même que j'oserais,
Sans vouloir lui faire injustice,
Emprunter quelqu'un de ses traits

(1) Madame la comtesse de Stroganof et madame la princesse de Bariatinski.

Pour le portrait de la Malice ;
Et je ne serais point surpris
Que par l'art de l'enchanteresse
Le même tableau ne fût pris
Pour l'emblème de la tendresse.
Elle est piquante avec candeur,
Ingénieuse à-la-fois et naïve ;
Elle est touchante sans langueur,
Et sans pétulance elle est vive.
Son entretien séduit, et son silence plaît ;
Sa façon d'écouter vaut celle de bien dire ;
La grâce est tout ce qu'elle fait ;
Et le goût, c'est l'instinct d'Elphire.
En elle on peut voir tour-à-tour,
Ou l'enfant qui folâtre, ou la femme qui pense.
Son défaut est l'indifférence,
Mais elle y donne encore un faux air de l'amour.

Quand on a répété « que Mélazone est belle ! »
On croit l'avoir louée, on n'a rien fait pour elle.
Que l'on ôte à ses traits leur régularité,
A son sein la fraîcheur, à sa peau la finesse ;
Seulement à ses yeux qu'on laisse leur tendresse,
Et l'on verra combien la sensibilité
A des charmes puissans plus sûrs que la beauté.
On la croirait souvent plus sensible qu'heureuse ;
Alors on s'attendrit et l'on en veut aux Dieux.
Elle est belle, elle est tendre, elle est même rêveuse ;
Et je ne connais rien de si doux sous les cieux
Qu'un sentiment rêveur qu'expriment deux beaux yeux.
Mélazone une nuit m'apparut dans un songe :
Dans ce rêve charmant tout ne fut pas mensonge.
Mélazone y gardait son air timide et doux ;
Mélazone y berçait l'Amour sur ses genoux.
Elle parait son front de guirlandes nouvelles,
Jetait un œil craintif sur ses flèches cruelles,
Et tout bas répétait cent fois en l'embrassant :
Aimable Dieu ! cruel enfant !

Combien je t'aimerais si tu n'avais point d'ailes!
Je croirais volontiers que ce fut en ce jour
Que, pour la rendre plus parfaite,
Ce vrai Dieu, ce fripon d'Amour
Sut nous la rendre un peu coquette.
Mais ce n'est point pour nos tourmens
Que le désir de plaire éveille Mélazone.
Elle veut plaire à tous et n'afflige personne,
Aime à parler d'amour, à faire des Romans;
Mais paye en amitié tous les soins des amans.
Des plus doux entretiens de la galanterie
Elle aime le piquant, veut en cueillir la fleur,
Sait en ôter l'épine, et la coquetterie
S'épure en passant par son cœur.

Lettre *sur J. J. Rousseau, adressée à un Prince d'Allemagne.*

« Le nom de Rousseau est célèbre dans l'Europe, mais à Paris sa vie est obscure. On se souvient à peine qu'il y soit. Il a voulu fuir les hommes, et les hommes l'ont oublié; aussi personne n'a été plus trompé que lui, car il fuyait pour être recherché. Rousseau a mal connu le public de Paris; ici, pour attirer la curiosité, il faut la réveiller sans cesse et mettre souvent sa personne ou ses ouvrages sous les yeux des spectateurs, et surtout de ceux qui sont les trompettes de la Renommée; je veux dire les gens de lettres et les grands. Quiconque veut qu'on s'occupe de lui doit agir sans cesse et se reproduire sous toutes les formes. C'est là le principe de l'activité de Voltaire et le secret de son ambition. A cent lieues de la capi-

» tale il n'existe que pour elle, et dans elle.
» Tous les huit jours il envoie à Paris une bro-
» chure par la poste, et il attend sa destinée de
» la poste suivante. Soixante ans de gloire ne le
» rassurent pas assez pour lui permettre un jour
» de repos. Ce n'est pas assez pour lui d'être le
» héros du siècle, il veut être la nouvelle du
» jour, parce qu'il sait que la nouvelle du jour
» fait souvent oublier le héros du siècle, et que,
» pour la foule oisive, dédaigneuse et inquiète,
» qui remplit cette grande ville composée d'é-
» crivains et de lecteurs, le présent est tout, et le
» passé n'est rien. Jugez si Rousseau, qui depuis
» dix ans vit dans la retraite et dans le silence,
» peut attirer l'attention sur ce théâtre mouvant
» de notre littérature, qui présente sans cesse de
» nouvelles scènes et de nouveaux acteurs. En
» arrivant à Paris, il s'est montré plusieurs fois
» dans un café, et il y avait foule pour le voir.
» Il passerait aujourd'hui dans la grande allée
» des Tuileries et sur les boulevards à l'heure
» de la promenade, qu'on ne s'en apercevrait
» pas.

» On vous a trompé lorsqu'on vous a dit qu'il
» était bibliothécaire de Choisy; il n'en a pas été
» question.

» Vous me demandez peut-être si cette indif-
» férence pour sa personne s'est étendue jusqu'à
» ses ouvrages; non, on les lit toujours avec
» plaisir, et je crois qu'on les lira toujours. L'en-
» thousiasme qu'ils ont excité d'abord a fait

» place au jugement tranquille des hommes
» éclairés : on s'aperçoit de ce qui lui manque,
» mais on sentira toujours ses beautés. Il n'a ni
» la raison profonde et piquante de Montes-
» quieu, ni la charmante naïveté de Montagne
» que pourtant il cherche à imiter, ni la facilité
» brillante et rapide, et le goût sûr de Voltaire
» à qui l'on n'a pas dû le comparer; mais il a
» souvent une chaleur naturelle et entraînante, et
» une énergie de mouvemens et d'expressions qui
» n'est qu'à lui. Il est souvent inégal et diffus,
» mais en général l'abondance de son style nour-
» rit l'âme et l'esprit, et ne les fatigue point. Il
» se joue souvent de la vérité et de son lecteur,
» et ses systèmes et ses plans pris en général
» sont presque toujours des erreurs brillantes;
» mais il amène toujours à la suite d'un faux
» principe une foule de vérités particulières qui
» lui font pardonner. En le lisant, il faut s'em-
» barrasser peu du fond de la question, et saisir
» toutes les beautés qui se présentent à l'entour,
» et c'est le lire comme il a écrit. Quoiqu'on ait
» beaucoup accusé sa conduite, il est certain
» que la morale de ses écrits est belle, touchante,
» et qu'elle porte au fond du cœur le sentiment
» et le respect de la vertu. C'est que les imagina-
» tions vives se passionnent toujours pour le
» sujet qu'elles traitent, et emploient, pour pein-
» dre le beau et l'honnête, cette même énergie qui
» sert quelquefois à les en écarter. Si nous con-
» sidérons chacun de ses écrits séparément, on

» trouvera que l'ouvrage qui commença sa répu-
» tation est celui qui en méritait le moins. Son
» Discours, couronné à Dijon, n'est guère qu'une
» déclamation élégante sur un sujet qui n'était
» lui-même qu'un sophisme. Il ne fallait point
» demander si les sciences et les lettres corrom-
» paient les mœurs; cet énoncé seul révolte le
» bon sens. Il est ridicule d'imaginer que l'on
» puisse corrompre son âme en cultivant sa rai-
» son. L'homme n'est point corrompu parce
» qu'il est éclairé; mais, quand il est corrompu,
» il peut se servir, pour ajouter à ses vices, de
» ces mêmes lumières qui pouvaient ajouter à
» ses vertus, à-peu-près comme les bons alimens
» donnent la force et la vie à l'homme sain, et
» tuent le malade. Il fallait donc prouver que la
» corruption est toujours venue à la suite de la
» puissance et les lettres en même temps, parce
» qu'il est de la nature de l'homme, et surtout
» de l'homme en société, d'user de la force en
» tout sens. La prospérité et le pouvoir ont dû
» multiplier à-la-fois les moyens de connais-
» sance et de corruption, comme la chaleur, qui
» fait circuler la sève, forme en même temps les
» vapeurs qui vont produire les orages. Ce sujet,
» ainsi considéré, aurait pu être très-philoso-
» phique; mais l'auteur du Discours ne voulait
» être que singulier. C'était le conseil que lui
» avait donné Diderot. Quel parti prendrez-vous,
» dit-il, au Genevois qui allait composer pour
» l'Académie de Dijon? Celui des lettres, dit

» Jean-Jacques. C'est le pont aux ânes, reprit » Diderot; prenez le parti contraire, et vous ver- » rez quel bruit vous ferez.

» L'ouvrage en fit beaucoup en effet. La thèse » eut d'autant plus d'éclat, qu'elle fut d'abord » mal combattue. Le Genevois battit avec l'arme » du ridicule des adversaires qui avaient raison » de mauvaise grâce. D'ailleurs la discussion valait » mieux que le Discours, et Rousseau se trou- » vait dans son élément, qui est la dispute. Il » vint pourtant un dernier ennemi (M. Borde » de Lyon) qui écrivit avec beaucoup d'esprit » et d'éloquence; mais la querelle commençait à » vieillir. Le public fit peu d'accueil à ce nou- » veau champion, et Rousseau ne répondit » plus.

» Cependant, tel fut l'effet de la dispute que » cette opinion, qui n'était pas la sienne et qu'il » n'avait embrassée que pour être extraordinaire, » lui devint propre à force de la soutenir. Après » avoir commencé par écrire contre les Lettres, » il prit de l'humeur contre ceux qui les culti- » vaient; il avait déjà contre eux un levain de » jalousie et d'aigreur. Ce premier succès, plus » grand qu'il ne l'avait attendu, lui avait fait » sentir sa force, qui se développait après avoir » été vingt ans étouffée dans l'obscurité et la » misère. Ces vingt ans passés à n'être rien tour- » mentaient alors son orgueil dans ses premières » jouissances. Il se souvenait que, étant commis » chez M. Dupin, il ne dînait pas à table le jour

» que les gens de lettres s'y rassemblaient; et il
» entrait dans le champ de la littérature comme
» Marius rentrait dans Rome, respirant la ven-
» geance, et se souvenant des marais de Min-
» turne.

» Ces dispositions firent naître le Discours sur
» l'*Inégalité*, plus fort de choses et de style que
» celui de Dijon, mais tout aussi paradoxal et
» inspiré par la haine des lettres et tendant à
» prouver que tout homme qui pense est un
» animal dépravé. Ces absurdités ne peuvent pas
» plaire aux bons esprits; mais sa verve satiri-
» que émeut et attache. C'est la conversation
» d'un sauvage qui amuse les hommes policés en
» leur disant des injures bizarres.

» Ce goût pour la satire eut encore une occa-
» sion de se signaler dans la querelle des bouf-
» fons que produisit la *Lettre sur la musique*. Cet
» ouvrage, rempli de bons principes, n'a d'autre
» défaut que de les pousser trop loin. En géné-
» ral, Rousseau rappelle souvent ce que dit Ta-
» cite; que c'est un talent bien rare de donner
» des bornes à la vérité et à la sagesse, *tenere*
» *in sapientiâ modum*. Il prouve très-bien les
» défauts de notre musique; mais il ajoute que
» nous ne saurions en avoir une. Il donnait en
» même temps le *Devin du Village*, morceau
» plein de grâce et de mélodie; et depuis les
» compositions de Duni, de Philidor, de Mon-
» tigny, et les chefs-d'œuvre de Grétry, chantés
» dans toute l'Europe, où l'on ne connaissait

» encore que nos airs de danse, ont pleinement
» réfuté Rousseau, qui peut-être n'a pas encore
» changé d'avis,

» Après avoir proscrit l'Opéra, il s'éleva con-
» tre le Théâtre français, et voulut nous prouver
» que si l'un n'était bon qu'à nous ennuyer,
» l'autre ne pouvait servir qu'à nous corrom-
» pre. Deux écrivains très-distingués furent les
» défenseurs de la scène française, d'Alembert et
» Marmontel. Leurs apologies sont bonnes,
» mais on aimerait mieux avoir tort comme
» Rousseau.

» Enfin, après ces différentes excursions, il
» entra dans une nouvelle carrière, et voulut
» rassembler sa philosophie, ses querelles et ses
» amours dans l'espèce d'ouvrage qu'on lit le plus;
» dans un Roman. La *Nouvelle Héloïse* parut,
» fut lue ou plutôt dévorée avec une incroyable
» avidité. Les femmes passaient à le lire les
» nuits qu'elles ne pouvaient pas mieux em-
» ployer, et fondaient en larmes. C'est là qu'il
» ose ce que jamais nul romancier n'aurait ima-
» giné, rendre deux amans heureux avant la fin
» du premier volume, lorsqu'il en reste trois,
» dont tout autre n'aurait su que faire; il est
» pourtant très-vrai que l'ouvrage, malgré les
» longueurs, les déclamations, les invraisem-
» blances, les hors-d'œuvre, conduisait le lecteur
» jusqu'à la fin; mais il n'est pas possible de dissi-
» muler qu'à une seconde lecture il ne peut res-
» ter de tout cet amas indigeste que quelques

» morceaux supérieurs, pleins de passion et de
» philosophie. Le reste ne peut plaire qu'aux
» jeunes têtes et aux femmes, pour qui tout est
» bon dès qu'il est question d'amour. On ne
» peut nier que l'action ne languisse dès le
» second volume, que quantité de lettres ne
» soient ou très-médiocres ou de très-mauvais
» goût; que le mariage de l'héroïne ne soit ré-
» voltant; que le caractère d'Edouard ne soit
» une caricature, et ses amours en Italie une
» énigme; que Claire ne soit une faible copie de
» miss Howe; que les invectives de l'*Opéra fran-*
» *çais* ne soient portées jusqu'à un emportement
» ridicule; que la satire des mœurs françaises ne
» soit pleine de faussetés ou d'exagération, et
» qu'en total la *Nouvelle Héloïse* ne soit un
» mauvais Roman et un livre médiocre où il y a
» de beaux traits.

» *Emile* est d'un ordre plus élevé. C'est l'ou-
» vrage où Rousseau a mis le plus de véritable
» éloquence et de vraie philosophie. Quoique le
» plan d'éducation qu'il propose soit un excès,
» comme tout ce qu'il imagine en tout genre, il
» est impossible, en le réduisant, de n'en pas
» profiter beaucoup. Il emprunte les idées de
» Locke sur l'enfance; mais Locke n'avait fait
» que raisonner, et Rousseau persuade. Il a même
» fait à beaucoup d'égards une sorte de révolu-
» tion; ce qui, en philosophie comme en matière
» de goût, est le plus grand triomphe. Ses carac-
» tères sont intéressans, et sa diction a du charme

» et de la douceur. Quiconque aura des enfans » à élever gagnera toujours à lire *Emile;* et la » profession de foi du *Vicaire Savoyard*, qui » n'est pas tout-à-fait un bon Traité de philoso- » phie, est une belle leçon de tolérance.

» J'avoue que, dans le *Contrat Social*, l'étrange » emploi des termes politiques détournés de leur » sens ordinaire, l'affectation des calculs et des ana- » lyses géométriques, l'obscurité et la sécheresse » me paraissent étouffer ce qu'on peut y décou- » vrir de vérités utiles. Ce n'est d'ailleurs qu'un » Commentaire assez embrouillé du *Gouverne- » ment civil* de Locke.

» Les *Lettres de la Montagne* ne sont bonnes » que pour Genève. Je ne parle pas de quelques » morceaux peu importans, comme celui sur » l'*Imitation théâtrale*, un autre sur la *Paix per- » pétuelle*, un fragment sur l'*Economie poli- » tique*, etc.

» Son ouvrage le mieux fait, le plus fini dans » toutes ses parties, c'est la réponse à l'Archevê- » que de Paris; c'est de tout point un chef-d'œu- » vre; on peut le proposer comme un modèle » de discussion, de bonne plaisanterie et d'élo- » quence; il y prend tous les tons et n'abuse » d'aucun. Il est pressant dans sa dialectique, » pathétique dans ses mouvemens, véhément » sans être emporté, railleur sans sarcasme. Il » n'a rien écrit de plus beau que le Discours du » Parvis de Surate, et peu de morceaux dans » notre langue sont de la même beauté.

» On peut résumer que, n'ayant rien produit » qui suppose ni une grande imagination, ni » un plan vaste, ni des vues profondes, il ne » faut point le mettre en parallèle avec les deux » plus grands hommes de ce siècle, Voltaire et » Montesquieu, qui tous deux ont élevé ces » grands monumens qui honorent à jamais une » Nation, et qu'ayant trop d'erreurs dans sa » philosophie, et trop d'inégalité dans son » style, c'est un homme de génie qui mérite » d'être regardé comme le plus ingénieux des » sophistes et le plus éloquent des rhéteurs.

» Il a écrit les Mémoires de sa vie, qui ne se- » ront pas le moins curieux de ses ouvrages, » ou comme Histoire, ou comme Roman. Ceux » qui les ont entendus disent qu'il avoue de » bonne foi ses travers et ses fautes, mais qu'il » est toujours intéressant. En ce cas, son amour- » propre est satisfait de toutes les manières. » D'ailleurs Rousseau doit exceller en écrivant » sur lui-même, s'il est vrai que, pour bien » écrire, il faut surtout être plein de son » sujet. »

Vous serez peut-être bien aise de connaître une Lettre que J. J. écrivit, en 1761, à la Bonne qui l'avait soigné dans son enfance, et qui était restée à Genève. Cette Lettre a été copiée sur l'original, et n'a jamais été imprimée.

Montmorency, 22 Juillet 1761.

« Votre Lettre, ma chère Jacqueline, est venue

» réjouir mon cœur dans un moment où je n'é» tais guère en état d'y répondre ; je saisis un » temps de relâche pour vous remercier de vo» tre souvenir et de votre amitié qui me sera » toujours chère ; pour moi, je n'ai point cessé » de penser à vous et de vous aimer. Souvent » je me suis dit dans mes souffrances, que, si » ma bonne Jacqueline n'eût pas pris tant de » peine à me conserver étant petit, je n'aurais » pas souffert tant de maux étant grand. Soyez » persuadée que je ne cesserai jamais de pren» dre le plus tendre intérêt à votre santé et à » votre bonheur, et que ce sera toujours un » vrai plaisir pour moi de recevoir de vos nou» velles. Adieu, ma chère et bonne Jacqueline ; » je ne vous parle pas de ma santé pour ne pas » vous affliger : que le bon Dieu conserve la » vôtre, et vous comble de tous les biens que » vous désirez.

» Votre pauvre Jean-Jacques qui vous em» brasse de tout son cœur.

» *Signé* ROUSSEAU. »

(Les Lecteurs se rappelleront sans doute que dans les cinq Volumes de cette Correspondance, publiés, en 1812, *chez* F. BUISSON, *on trouve l'année* 1777, *jusques et compris* 1781 *de la même Correspondance.)*

JANVIER 1782.

Lettre *traduite de l'anglais de M. de Ramsay, peintre du Roi d'Angleterre, par M. Diderot à qui elle a été adressée.*

Il y a environ un mois que je vous envoyai par mon très-digne ami M. Burke un exemplaire des *Leçons de Sheridan*, les *Odes de Gray*, avec le portrait gravé de M. Bentley. Je compte qu'ils vous seront parvenus ; mais, si par quelqu'accident ils s'étaient égarés, je vous prie de me le faire savoir, afin qu'on puisse les recouvrer ou vous en envoyer d'autres.

Voilà ce qu'un négociant appellerait le *nécessaire ;* mais le *nécessaire* est bien court entre gens qui trafiquent d'esprit. Si l'on se réduit au nécessaire absolu, adieu la poésie, la peinture, toutes les branches agréables de la philosophie, et salut à la nature de Rousseau, à la nature à quatre pattes. Afin donc que cette lettre ne ressemble pas tout-à-fait à une lettre d'avis, j'y ajouterai quelques réflexions sur le Traité *dei Delitti e delle Pene*, dont vous et M. Suard me parlâtes chez M. le baron d'Holbach, lors de mon séjour à Paris.

Je n'ai fait qu'une légère lecture de ce Traité, et je me propose de le relire attentivement e plus à loisir. A en juger au premier coup-d'œil

il me paraît renfermer des observations ingénieuses, entre lesquelles quelques-unes pourraient peut-être avoir le bon effet qu'en attend l'auteur plein d'humanité ; mais, à considérer cet ouvrage comme un système, j'en trouve les fondemens trop incertains, trop en l'air, pour soutenir un édifice utile et solide, que l'on puisse habiter en sûreté. La notion d'un contrat social où l'on montre le pouvoir souverain comme résultant de toutes les petites rognures de la liberté de chaque particulier, notion qu'on ne saurait guère contredire ici sans être l'hérétique le plus maudit, n'est après tout qu'une idée métaphysique dont on ne retrouvera la source dans aucune transaction réelle, soit en Angleterre, soit ailleurs. L'Histoire et l'observation nous apprennent que le nombre de ceux qui veillent actuellement à l'exécution de ce prétendu contrat, de cet accord imaginé sur la formation des lois, quoique plus considérable dans un Etat que dans un autre, est toujours très-petit en comparaison du nombre de ceux qui sont obligés à l'observation de ces lois. C'est grand dommage que l'habile auteur de l'ouvrage en question n'ait pas pris le revers de sa méthode, et tenté, d'après une recherche sur l'origine actuelle et réelle des différens Gouvernemens et de leurs différentes lois, la découverte de quelque principe général de réforme ou d'institution ; son succès en aurait peut-être été plus assuré, et il se serait à coup

sûr garanti de ces ambiguités, pour ne pas dire contradictions, où s'embarrassera toujours l'auteur d'un système qui n'aura pas été pris dans la nature. Celui-ci, par exemple, avoue que chaque homme, en contribuant à sa caisse imaginaire, n'y met que la plus petite portion possible de sa propre liberté, et qu'il serait sans cesse disposé à reprendre cette quote-part, sans la menace ou l'action d'une force toujours prête à l'en empêcher. La force doit donc être reconnue au moins comme le lien de ce contrat volontaire; et certainement si, pour quelque cause que ce fût, un homme se laissait pendre sans y être contraint, il différerait peu ou point du tout d'un homme qui dans les mêmes circonstances se pendrait de lui-même, sorte de conduite qu'aucun principe de morale politique n'a encore entrepris de justifier. Dans un autre endroit il reconnaît que les sujets n'auraient jamais accédé à de pareils contrats s'ils n'y avaient été contraints *par la nécessité*, expression obscure et susceptible de plusieurs sens, entre lesquels il est incertain que celui de l'auteur soit que ces contrats ont été volontaires et que les hommes y ont été amenés par le besoin ou la nécessité. Cela n'est point suffisamment expliqué. Lorsqu'au milieu des difficultés et des imperfections sans nombre d'une langue, quelle qu'elle soit, un auteur négligera de fixer par des exemples la signification de ses mots, il aura bien de la peine à se préserver de

l'ambiguité, sorte d'écueil qu'évitera toujours celui qui s'en tient à la morale purement expérimentale; qu'il ait tort ou qu'il ait raison, il sera toujours clair et intelligible. Après tout, si notre Italien n'entend autre chose par son contrat social que ce qu'ont entendu quelques-uns de nos auteurs anglais, savoir l'obligation tacite, réciproque des puissans de protéger les faibles en retour des services qu'ils en exigent, et les faibles de servir les puissans en retour de la protection qu'ils en obtiennent, nous sommes prêts à convenir qu'un tel tacite contrat a existé depuis la création du monde et subsistera tant qu'il y aura deux hommes vivant ensemble sur la surface de la terre. Mais avec quelle circonspection n'élèverons-nous pas sur cette pauvre base un édifice de liberté civile, lorsque nous considérerons qu'un contrat tacite de cette espèce subsiste actuellement entre le grand Mogol et ses sujets, entre les colons de l'Amérique et leurs nègres, entre le laboureur et son bœuf; que peut-être ce dernier est de tous les contrats tacites celui qui a été le plus fidèlement et le plus ponctuellement exécuté par les parties contractantes!

Mais, pour en venir à quelque chose qui ait un rapport plus immédiat à la nature du Traité *des Délits*, il dit qu'en politique morale il n'y a aucun avantage permanent à espérer de tout ce qui n'est pas fondé sur les sentimens indélébiles du genre humain; et c'est là certainement une de ces vé-

rités incontestables à laquelle doivent faire une égale attention et ceux qui se proposent d'instituer des lois et ceux qui ne se proposent que de les réformer; mais, après le désir de sa propre conservation, y a-t-il dans l'homme un sentiment plus universel, plus ineffaçable que le désir de la supériorité et du commandement, sentiment que la nécessité présente peut réprimer, mais jamais éteindre dans le cœur d'aucun mortel? Peu sont capables de remplir les devoirs de chef, tous aspirent à l'être. La chose étant ainsi, si l'on veut prévenir les suites dangereuses du passage continuel de la puissance d'une main dans une autre, il est donc nécessaire que ceux qui en sont actuellement revêtus usent de tous les moyens dont ils peuvent s'aviser pour maintenir leur autorité, si leur salut est étroitement lié avec cette puissance.

De là naissent quelques conséquences qui me paraissent ne pouvoir pas facilement découler de la même source et du même canal d'où l'auteur tire les siennes.

1°. C'est que plus le nombre des contractans actuels, maîtres ou chefs, en quelque société que ce soit, sera petit en comparaison du corps entier, plus la force et la célérité de la puissance exécutrice doivent, pour la sécurité de ces maîtres ou chefs, s'augmenter, et cela à proportion du nombre de ceux qui sont gouvernés, ou, comme disent les géomètres, en raison inverse de ceux qui gouvernent.

2°. C'est que la partie gouvernée étant toujours la plus nombreuse, on ne peut l'empêcher de troubler la partie qui gouverne qu'en prévenant son concert et ses complots.

3°. C'est que, dans le cas où le Gouvernement ne porte que sur une ou deux jambes, il importe de prévenir et de punir, par un degré de sévérité et de terreur proportionné au péril, toute entreprise, toute cabale, tout complot, tout concert, qui, plus il serait secret, plus il serait sagement conduit, plus sûrement il deviendrait fatal du moins aux chefs, si ce n'est à toute la Nation, à moins qu'il ne fût étouffé dans sa naissance.

Ceux donc qui proposeraient, dans les Gouvernemens d'une certaine nature, de supprimer les tortures, les roues, les empalemens, les tenaillemens, le fond des cachots sur les soupçons les plus légers, les exécutions les plus cruelles sur les moindres preuves, tendraient à les priver des meilleurs moyens de sécurité, et abandonneraient l'administration à la discrétion de la première poignée de déterminés qui aimeraient mieux commander qu'obéir. La cinquantième partie des clameurs et des cabales qui suffirent à peine, au bout de vingt années, pour déplacer Robert Walpoole, auraient en moins de deux heures, si on les avait souffertes à Constantinople, envoyé le Sultan à la tour Noire, et ensanglanté les portes du sérail de la chute des meilleures têtes du Divan.

En un mot, les questions de politique ne se

traitent point par abstraction comme les questions de géométrie et d'arithmétique. Les lois ne se formèrent nulle part, *à priori*, sur aucun principe général essentiel à la nature humaine ; partout elles découlèrent des besoins et des circonstances particulières des sociétés, et elles n'ont été corrigées par intervalles qu'à mesure que ces besoins, circonstances, nécessités réelles ou apparentes venaient à changer. Un philosophe donc qui se résoudrait à consacrer ses méditations et ses veilles à la réforme des lois, (et à quoi les pensées d'un philosophe pourraient-elles mieux s'employer ?) devrait arrêter ses regards sur une seule et unique société à-la-fois; et si parmi ses lois et ses coutumes il en remarquait quelques-unes d'inutilement sévères, je lui conseillerais de s'adresser à ceux d'entre les chefs de cette société dont il pourrait se promettre d'éclairer l'entendement, et de leur montrer que les besoins, les circonstances, les nécessités et les dangers à l'occasion desquels on a inventé ces sévérités, ou ne subsistent plus, ou qu'on peut y pourvoir par des moyens plus doux pour les sujets et du moins également sûrs pour les chefs. Les sentimens de pitié que l'Etre tout-puissant a plus ou moins semés dans le cœur des hommes, joints à la politique commune et ordinaire de s'épargner tout degré superflu de sévérité, ne pourraient manquer d'obtenir un favorable accueil à une modeste re-

montrance de cette nature, et produire des effets désirés que le ton haut, fier et injurieux empêcherait vraisemblablement; mais si un philosophe, et dans ce qu'il propose et dans la manière dont il propose ses vues sur la réforme des lois, oublie que les hommes sont hommes, n'a aucun égard à leur faiblesse, ne consulte ni l'honneur, ni le bien-être, ni la sécurité de ceux qui ont seuls le pouvoir de donner la sanction à ces lois, ou que peut-être il n'ait jamais pris la peine de savoir quelles sont les personnes en qui réside ce pouvoir, toutes ses peines n'aboutiront à rien ou à peu de chose, du moins pour le moment. En vain se plaindra-t-il de ce que *gli uomini lasciano per lo più in abandono e più importanti rigolamenti alla discrezione de quelli l'interesse de quali è de opporsi alle più provide leggi*; « de ce que les hommes pour la plupart du temps abandonnent les règlemens les plus importans à la discrétion de ceux dont l'intérêt est de s'opposer aux plus sages lois. » Ces personnes, par lesquelles il entend sans doute les riches et les puissans, lui diront qu'on n'abandonna jamais à leur discrétion la confection des lois; que tous ont également et de tout temps envié cette prérogative, mais qu'elle leur est dévolue tout naturellement, parce qu'ils étaient les seuls propres à la posséder. Ils lui diront que cela n'est arrivé ni par accident, ni par négligence, ni par abus, ni

par mépris, mais par des lois invariables et éternelles de nature; l'une desquelles a voulu que la force en tout et partout commandât à la faiblesse, loi qui s'exécute et dans le monde physique et dans le monde moral, et au centre de Paris et de Londres, et dans le fond des forêts, et parmi les hommes et parmi les animaux.

En vain s'indignera-t-il de ce que les lois sont nées pour la plupart d'une nécessité fortuite et passagère. Ils lui diront que sans la nécessité il n'y aurait point eu de lois du tout, et que c'est à la même nécessité que les lois actuelles sont soumises, prêtes à céder ou à durer quand et tant qu'il lui plaira.

En vain s'écriera-t-il : *Felici sono quelle pochissime Nationi che non aspettarono che il lento moto delle combinazioni e vicissitudini humane facesse succedere all'extremita dei mali un aviamento al bene, ma ne accelerano e passaggi intermedi con buone leggi!* « Heureux le très-petit nombre de Nations qui n'attendirent pas que le mouvement lent des combinaisons et des vicissitudes humaines fît naître à l'extrémité des maux un acheminement au bien, mais qui par de bonnes lois en abrégèrent les passages intermédiaires !... » Ils lui diront qu'il s'est tout-à-fait trompé sur un point de fait, et qu'il n'y a jamais eu de Nations telles qu'il les représente. Ils lui diront que, s'il veut se donner la peine d'examiner soigneusement l'Histoire et les archives des

Nations qu'il a vraisemblablement en vue, il trouvera que les lois qu'il préconise le plus sont sorties de ces combinaisons, de ces vicissitudes humaines auxquelles il dispute si dédaigneusement le droit de législation.

Tout ouvrage spéculatif, tel que celui *dei Delitti e delle Pene*, rentre dans la catégorie des *Utopies*, des *Républiques de Platon*, et autres politiques idéales, qui montrent bien l'esprit, l'humanité et la bonté d'âme des auteurs, mais qui n'ont jamais eu et n'auront jamais aucune influence actuelle et présente sur les affaires......

Je sais bien que ces principes généraux, qui tendent à éclairer et à améliorer l'espèce humaine en général, ne sont pas absolument inutiles; mais je n'ignore pas qu'ils n'amèneront jamais une sagesse générale. Je sais bien que la lumière nationale n'est pas sans quelque effet sur les chefs, et qu'il s'établit en eux, malgré eux, une sorte de respect. Je sais que cette lumière générale, tant vantée, est une belle et glorieuse chimère dont les philosophes aiment à se bercer, mais qui disparaîtrait bientôt s'ils ouvraient l'Histoire et s'ils y voyaient à quoi les meilleures institutions sont dues. Les Nations anciennes ont toutes passé et toutes les Nations modernes passeront avant que la philosophie et son influence sur les Nations aient corrigé une seule administration. Et pour en venir à quelque chose qui vous soit propre, je

sais bien que la différence de la monarchie et du despotisme consiste dans les mœurs, dans cette confiance générale que chacun a dans les prérogatives de son état respectif; que le Sultan dit à Constantinople indistinctement de l'un de ses noirs et d'un cadi qui commet une indiscrétion, qu'on lui coupe la tête, et que la tête du cadi et celle de l'esclave tombent avec aussi peu de conséquence l'une que l'autre; et qu'à Versailles on chasse très-diversement le valet et le duc indiscrets; mais je n'ignore pas que le soutien général de ces sortes de mœurs tient à un autre ressort que les écrits des sages, qu'il est même d'expérience et d'expérience de tout temps que les mœurs dont il s'agit sont tombées à mesure que les lumières générales se sont accrues; je me chargerais même de démontrer que cela a dû arriver, et que cela arrivera toujours par la nature même d'un peuple qui s'éclaire. Je sais bien que quand ces sortes de mœurs, dont le monarque ressent et partage l'influence, ne sont plus, le peuple est au plus bas point de l'avilissement et de l'esclavage, parce qu'alors il n'y a plus qu'une condition, celle d'esclave. Je sais bien que plus cette échelle d'états est longue et distincte, plus chacun est ferme sur son échelon, plus le monarque diffère du despote et le despote du tyran; mais je défie l'auteur *des Délits et des Peines* et tous les philosophes ensemble de me faire voir que leurs ouvrages aient jamais empêché cette échelle de se

raccourcir de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin ses deux bouts se touchassent.

VERS *envoyés au Prince royal de Prusse, avec une miniature représentant Bagatelle, maison de M. le comte d'Artois, dans le bois de Boulogne.*

Souvent les fils des Rois, dans un modeste asile
Cherchant un doux loisir, un bonheur plus facile,
Ont daigné de leur rang modérer la splendeur.
Prince, dont le grand nom est promis à l'Histoire,
Vous pourrez quelque jour cacher votre grandeur,
Mais vous ne ferez point oublier votre gloire.

ÉPIGRAMME *contre Madame* * * *.

Églé, belle et poëte, a deux petits travers;
Elle fait son visage et ne fait point ses vers.

Cette Epigramme très-maligne a été parodiée de la manière suivante :

PARODIE *de l'Épigramme faite contre madame de .... (1).*

Quoi que l'on dise, Églé, de tes petits travers,
L'Amour fit ton visage et les Muses tes vers.

La Double Epreuve, ou Colinette à la Cour, comédie lyrique en trois actes, a été représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Acadé-

(1) On l'avait attribuée faussement à M. de La Harpe; elle est de M. Le Brun, ci-devant secrétaire de M. le prince de Conti, l'auteur du *Poëme de la Nature*, de *la Wasprenie*, de l'*Ode à M. de Buffon*. On donne la Parodie à M. de C***.

mie royale de Musique, le mardi premier. Les paroles sont de M. Lourdet de Santerre, maître des comptes, auteur du *Savetier et du Financier,* de plusieurs autres opéras-comiques, et de la plupart des fêtes données depuis quelques années dans les plus brillantes sociétés de son illustre compagnie, la Chambre des Comptes. La musique est de M. Grétry.

Cet opéra, presque tombé le premier jour, a paru se relever à la seconde représentation, mais faiblement. C'est d'un bout à l'autre *Ninette à la Cour*, avec plus de prétention à la haute comédie, beaucoup moins d'esprit et beaucoup moins de goût. Dans le Poëme de Favart, le prince s'est pris de fantaisie pour la jeune villageoise, elle-même se laisse éblouir un moment par les promesses du Prince et par son goût naturel pour la coquetterie. Dans le nouveau Poëme, le Prince ne feint d'aimer Colinette que pour exciter la jalousie de la Comtesse, dont il est amoureux, et qui ne veut être que son *amie*. Cette métaphysique de sentiment fait pour ainsi dire tout le nœud de la pièce; quelque froide, quelque déplacée qu'elle soit toujours au théâtre, et surtout dans un drame lyrique, elle aurait pu fournir des détails agréables, quelques traits au moins d'un joli marivaudage; mais, grâce à l'adresse de M. Lourdet, elle ne sert véritablement qu'à détruire le peu d'intérêt dont un sujet si rebattu pouvait encore être susceptible. On a tâché d'y

suppléer par beaucoup de mouvement, par des ballets amenés plus ou moins heureusement. Il y en a trois au premier acte, une pipée, une chasse, la fête du mai; ainsi dans le même acte à-la-fois les plaisirs de l'automne et ceux du printemps: qu'est-ce que cela fait? Pourquoi ne pas y joindre encore, comme dans une pièce de Nicolet, ceux de l'hiver et de l'été?

Il n'y a rien de neuf, rien d'assez piquant dans la musique de cet opéra pour mériter d'être distingué; tout nous a paru d'une touche assez faible, assez commune, quoique souvent agréable. Les scènes villageoises sont moins mal que les autres; le chœur du troisième acte fait de l'effet, mais il fait encore plus de bruit. Le seul mérite qui puisse soutenir cet ouvrage est dans la composition des ballets, en général bien groupés, bien dessinés, et formant souvent des tableaux pleins de mouvement et de variété. L'auteur des paroles a été gratifié, le jour même de la première représentation, de l'épigramme que voici par M. Destournelles.

Qui veut lutter avec Favart,
S'il n'est passé maître en son art,
S'expose à d'étranges mécomptes.
Veux-tu charmer ton *auditeur?*
Il faut, mon cher *Maître des Comptes*,
Avoir recours au *correcteur*.

MM. de P... et B...., après avoir été gâtés par l'indulgence ou plutôt par le mauvais goût du public, viennent d'éprouver enfin de sa part un petit retour d'humeur fort bien conditionné. Leur *Gâteau des Rois*, représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le dimanche 6, jour de la Fête des Rois, a été dûment sifflé, et ce n'est pas sans peine que les acteurs sont parvenus à braver la tempête et à soutenir l'ouvrage jusqu'à la fin, ou peu s'en faut. Quoique cette bagatelle soit plus négligée encore que toutes celles qui font depuis dix-huit mois les beaux jours de ce spectacle, la différence assurément n'est pas assez grande pour avoir pu mériter sans autre raison un accueil si différent de celui auquel on avait accoutumé ces Messieurs et leurs chefs-d'œuvre. Il pourrait être fort curieux de chercher les causes secrètes d'un changement si subit, mais on voudra bien nous en dispenser. Est-ce la seule circonstance où nous ayons vu que, pour bien juger les sottises dont on s'est une fois engoué, on attend volontiers qu'on ait eu le temps de s'en lasser? En peu de mots, voici la dernière production de MM. de P... et B.....

Mademoiselle Denise, la fille d'un pâtissier, M. Martin, est aimée de M. Simon, le fils du voisin M. Grégoire. Ce M. Martin, qui veut faire les Rois avec ses amis, et nommément avec son

intime M. Grégoire, lui fait écrire par sa fille le billet suivant :

Viens çà, mon cher ami.... tirer chez moi la fève,
Tu me seconderas.... pour que mon vin s'achève;
Et j'espère à la fin.... du plus gai des festins
Que tu *m'enlèveras* par tes joyeux refrains.

Il change ensuite d'avis et déchire le billet en deux. Simon en trouve la première moitié : le voilà jaloux; et n'avait-il pas lieu de l'être? Il boude. Cependant les convives se rassemblent, M. Grégoire, le bailli, le magister, le frater, le carrillonneur; on se met à table; on tire le gâteau, il s'y trouve deux fèves : c'est une espiéglerie du petit frère de mademoiselle Denise. Grande querelle entre Martin et Grégoire pour la royauté. On propose enfin de remettre les fèves aux deux amans. La méprise qui les a brouillés est bientôt éclaircie par l'heureuse attention que mademoiselle Denise a eue de conserver la seconde partie du billet; tout le monde est content, excepté les spectateurs. On finit par boire et par chanter à tue-tête; le parterre hue du même ton, la toile tombe, et MM. de P... et B... comprennent encore moins que nous l'inconstance et la bizarrerie du public.

Ils ont forcé les Comédiens à donner la pièce une seconde fois; mais ayant reçu à-peu-près le même accueil, ces Messieurs ont eu la modestie d'annoncer dans le *Journal de Paris* qu'ils avaient consenti généreusement à la retirer, pour ne la

remettre que le jour des Rois en un an. Quel excès de complaisance!

PRINCIPES *établis par S. M. I. Joseph II, pour servir de règles à ses Tribunaux et Magistrats dans les matières ecclésiastiques.*

L'objet et les bornes de l'autorité du sacerdoce dans l'Etat sont si clairement déterminés par les fonctions et les devoirs auxquels le Seigneur lui-même a borné les Apôtres pendant qu'il était sur la terre, qu'il y aurait de la mauvaise foi à vouloir statuer ou admettre aucun doute à cet égard, et de l'absurdité à oser prétendre que les successeurs des Apôtres doivent avoir de droit divin plus d'autorité que n'en avaient les Apôtres eux-mêmes.

Or personne n'ignore que notre Seigneur Jésus-Christ ne les a chargés que des fonctions purement spirituelles; 1° de la publication de l'Evangile; 2° du soin de son culte; 3° de l'administration des Sacremens (en tant qu'ils sont spirituels); 4° du soin et de la discipline de son Eglise.

C'est à ces quatre objets qu'était bornée l'autorité des Apôtres; et c'est par conséquent à ces mêmes objets seulement que peuvent prétendre leurs successeurs. Il s'ensuit que toute l'autorité quelconque dans l'Etat est et doit être aujourd'hui du ressort privatif de la puissance souveraine, ainsi qu'elle a été depuis la première ori-

gine de tous les Etats et de toutes les sociétés jusqu'à l'établissement du christianisme, par lequel cet ordre naturel des choses n'a nullement été ni pu être altéré.

A l'exception de ces quatre objets, il n'y a donc aucune sorte d'autorité, aucune prérogative, aucun privilége, aucun droit quelconque, en un mot, que le clergé ne tienne uniquement de la volonté libre et arbitraire des Princes de la terre.

Il est incontestable que tout ce qui a été accordé ou établi par l'autorité souveraine, et qu'il dépendait de son bon plaisir d'accorder ou de refuser, elle est en plein droit d'y faire des changemens, et de le révoquer même tout-à-fait lorsque le bien général l'exige, et qu'aucune loi fondamentale de l'Etat ne s'y oppose, à l'instar de toutes autres lois, concessions, établissemens faits ou à faire, qu'il est de la sagesse et même du devoir de la législation d'approprier aux temps et aux circonstances.

Les dispositions des Conciles, lesquels, comme il est de fait, ne sont obligatoires que pour les Etats qui les ont admis ou reçus, sont dans le même cas, attendu que celui qui aurait pu ne pas les admettre du tout doit pouvoir à plus forte raison en rectifier les dispositions, et même les révoquer entièrement, lorsque, au moyen de la différence de temps et de circonstances, la raison d'Etat et le bien public peuvent l'exiger.

L'autorité du Sacerdoce n'est pas même arbi-

traire ni entièrement indépendante quant au dogme, au culte et à la discipline, le maintien de l'ancienne pureté du dogme ainsi que la discipline et le culte se trouvant être des objets qui intéressent si essentiellement la société et la tranquillité publique, que le Prince, en sa qualité de souverain chef de l'Etat, ainsi que de protecteur de l'Eglise, ne peut permettre à qui que ce soit de statuer sans sa participation sur des matières d'une grande importance.

L'objet et l'autorité du clergé étant donc bien clairement déterminés par les principes susdits, il s'ensuit que c'est d'après ces principes que doivent être décidés à l'avenir tous les cas de juridiction ecclésiastique.

Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'Education, contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes; par madame la comtesse de Genlis, trois volumes in-8°. De tous les écrits de madame de Genlis, c'est celui qui a fait la plus grande sensation, qui a été lu avec le plus d'avidité, jugé avec le plus de rigueur, prôné et dédaigné avec le plus d'acharnement et de prévention. Si un pareil succès est dû en partie au genre même de l'ouvrage, les circonstances dans lesquelles il a paru n'ont pas peu contribué à en augmenter l'éclat; la singularité, peut être unique, du choix qui venait de

nommer madame de Genlis gouverneur (1) des fils de M. le duc de Chartres, avait fixé pour ainsi dire tous les yeux sur elle. Comment n'aurait-on pas été fort curieux de savoir si son livre justifierait un événement si extraordinaire ou le ferait paraître plus ridicule? Les philosophes n'ont pu voir sans indignation que dans un ouvrage agréablement écrit, c'est un mérite qu'il faut bien lui accorder, l'on se permettait encore de parler avec quelque respect de la religion, de soutenir même qu'il n'est point de vertu véritable qui ne soit fondée sur une piété solide. Les gens de lettres ont trouvé infiniment mauvais qu'une femme si bien faite pour en juger ait osé leur reprocher « d'avoir la conversation » languissante et pesante; de ne point savoir » écouter; de n'éprouver que le désir de se faire » admirer, jamais celui de plaire; de manquer » d'égards et de politesse par un amour-propre » mal entendu, ou par le défaut d'usage du » monde; d'avoir un ton tranchant, de la sus» ceptibilité...; ce qui fait qu'on ne trouve dans » leurs ouvrages ni l'esprit ni le ton du monde »... Nos femmes à la mode, qui n'ont jamais vu peindre leurs ridicules, leurs folies, leurs travers d'une manière plus vraie, plus légère, plus

(1) Ce titre a été trouvé si plaisant à Versailles, que madame de Genlis n'en a conservé que les fonctions; c'est sans aucune dénomination particulière qu'elle est chargée de présider à l'éducation des enfans de M. le duc de Chartres.

piquante, prétendent que c'est une chose horrible d'employer ainsi le talent que l'on peut avoir à tourner toutes les personnes de sa société en ridicule, à faire d'un livre d'éducation un recueil de satires et de libelles. Les dévots, les prêtres seraient-ils plus contens? Point du tout; ils assurent que la Sorbonne ne peut se dispenser de censurer l'ouvrage; qu'il y a une certaine Lettre, sur les cérémonies religieuses qu'on exige des mourans, qui contient les propositions du monde les plus mal sonnantes. Une autre impiété non moins grave, c'est d'oser dire qu'il n'y a point de livre de dévotion qu'on puisse laisser sans inconvénient entre les mains d'une jeune personne; c'est le projet qu'annonce madame de Genlis de publier elle-même un livre d'*Heures* dans ses principes, comme si ce droit n'appartenait pas exclusivement à Monseigneur l'Archevêque! Mais c'est trop s'arrêter à tous les jugemens que l'esprit de corps, l'esprit de parti ou d'autres préventions ont pu répandre contre cet ouvrage; essayons d'en donner une idée plus juste, du moins plus impartiale.

Ces Lettres sont une espèce de Roman d'éducation, ou plutôt une suite de petites histoires, de petits contes, de petits tableaux plus ou moins intéressans, tous relatifs à l'éducation, mais liés souvent par un fil imperceptible à l'objet principal. Le baron et la baronne d'Almane, tantôt retirés dans leurs terres, tantôt voyageant pour l'instruction de leurs enfans, rendent compte à

leurs amis qu'ils ont laissés à Paris du plan d'éducation qu'ils ont formé, et du succès avec lequel ils le suivent. Cette correspondance, qui fait le fonds de l'ouvrage, est interrompue par les Lettres du comte de Roseville, chargé de l'éducation d'un Prince étranger; le comte et le baron se communiquent mutuellement les résultats de leurs réflexions et de leur expérience. Ce qui varie plus agréablement le ton de ce recueil, ce sont les réponses que la baronne reçoit de la vicomtesse de Limours, de madame d'Ostalis, quelques Lettres détachées du chevalier d'Herbain, de la jeune dame de Valée, de son amie madame de Germeuil. C'est surtout dans ces dernières Lettres que le ton et les ridicules du jour sont peints avec le plus d'esprit, d'agrément et de vérité.

Si le système d'éducation de madame de Genlis ne présente aucune idée nouvelle, aucune que Locke n'eût déjà indiquée, que Jean-Jacques après lui n'eût approfondie avec toute la puissance de son génie, avec toute l'énergie de son talent, au moins en est-il plusieurs dont elle a su faire une application très-heureuse, quelquefois peut-être un peu maniérée, un peu minutieuse, mais souvent aussi parfaitement sage et parfaitement instructive. En s'appropriant si bien et les idées de Rousseau et celles de Locke, on eût désiré sans doute que madame de Genlis eût parlé surtout du premier avec plus d'égards; mais on ne lui en saura pas moins

beaucoup de gré d'avoir fait de nouveaux efforts pour répandre des vérités si utiles, en les développant presque toujours avec plus de sagesse et de mesure que l'un de ces philosophes, et sûrement avec plus de grâce et d'intérêt que l'autre.

Quoique le titre d'*Adèle et Théodore* annonce assez fastueusement que l'ouvrage contient *tous* les principes relatifs à l'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes, on ne serait guère étonné que beaucoup de lecteurs y trouvassent encore plus d'une lacune importante; mais la forme que l'auteur a jugé à propos de donner à ses instructions n'est-elle pas précisément celle qui l'obligeait le moins de s'astreindre à une méthode trop pénible ou trop rigoureuse? Ce qu'on ne trouve pas d'ailleurs dans ces Lettres ne peut-on pas espérer de le trouver dans les sources que madame de Genlis veut bien indiquer elle-même, dans *les Conversations d'Emilie*, dans *Télémaque*, dans le *Traité de Chanteresne*, qu'on croit être de Nicole, dans *Locke*, même dans *Emile*, pourvu qu'il soit lu avec les dispositions convenables; mais, avant toutes choses, cela s'entend, dans son *Théâtre d'Education*, dans ses *Annales de la Vertu*, dans ses *Heures*, dans ses *Veillées du Château* déjà sous presse, et dans plusieurs autres ouvrages qu'elle a la bonté de nous promettre?

Je sens aussi bien que messieurs les philosophes l'inconvénient qu'il y aura toujours à vou-

loir fonder la morale sur des bases qui lui sont étrangères, et que l'usage ou l'abus de la raison peuvent si facilement ébranler; cependant je ne puis m'empêcher d'aimer beaucoup le genre de preuves qu'emploie madame de Genlis pour la défense de la foi chrétienne; ce sont deux petits Romans : l'un est l'Histoire très-intéressante d'un hôpital fondé par M. de Lagaraye, où l'on voit, comme le dit l'auteur lui-même, tout ce que la religion peut produire de grand, de bienfaisant, d'héroïque; l'autre est une espèce de Nouvelle, où l'on apprend clairement qu'il n'est point de revers, point d'infortune que la piété ne fasse supporter avec courage et résignation. On en pensera tout ce qu'on voudra, cette manière de démontrer la vérité de la religion me paraît tout aussi conséquente et beaucoup moins ennuyeuse que celle des Grotius, des abbés d'Houteville, des Bergier, et de tant d'autres grands docteurs.

Des gens qui veulent tout savoir assurent que la partie la plus agréable des nouvelles Lettres sur l'éducation, la partie des Romans, est encore moins originale que tout le reste, que la plupart de ces épisodes sont traduits de l'allemand ou de l'anglais. Les deux que nous venons de citer, l'Histoire de M. de Lagaraye et celle de la duchesse de C***, ne sont pas au moins de ce nombre; le fonds de l'une et de l'autre, nous ne pouvons en douter, est parfaitement vrai. Un reproche plus grave que l'on est tenté de faire à ma-

dame de Genlis sur cette partie de son ouvrage, c'est d'avoir souvent gâté l'effet des situations les plus touchantes par des traits d'une sensibilité factice ou par des exagérations également froides et romanesques. Ces défauts ont paru d'autant plus remarquables, que le ton dominant de l'ouvrage est simple, pur et naturel.

La malignité n'a pas manqué de chercher des noms à tous les portraits dont madame de Genlis s'est permis d'égayer un livre qui ne semblait pas trop susceptible, à la vérité, de ce genre d'agrémens, mais qui pouvait en avoir besoin. On a prétendu reconnaître dans madame de Surville celui de madame de Montesson; dans madame de Valée celui de madame la comtesse Amélie de Boufflers, dans madame de Germeuil celui de madame de Roquefeuille, etc.; mais le plus frappant de tous, c'est, sous le nom de madame d'Olcy, celui de madame de L...... e, du moins s'il en faut croire les meilleurs amis de celle-ci. Le bruit qu'ils en ont fait dans le monde, sous le prétexte de venger une noirceur si coupable et si peu méritée, lui a donné tant de célébrité que nous croyons devoir en conserver ici le souvenir. Voici donc ce fameux portrait.

« La fortune immense qu'elle possède n'a pu » la consoler encore du chagrin d'être la femme » d'un financier; n'ayant point assez d'esprit » pour surmonter une semblable faiblesse, elle » en souffre d'autant plus qu'elle ne voit que

» des gens de la Cour, et que sans cesse tout lui » rappelle le malheur dont elle gémit en secret. » On ne parle jamais du Roi, de la Reine, de » Versailles, d'un grand habit, qu'elle n'éprouve » des angoisses intérieures si violentes qu'elle » ne peut souvent les dissimuler qu'en changeant » de conversation. Elle a d'ailleurs pour dédom- » magement toute la considération que peuvent » donner beaucoup de faste, une superbe mai- » son, un bon souper, et des loges à tous les » spectacles. Au reste, elle n'aime rien, s'ennuie » de tout, ne juge jamais que d'après l'opinion » des autres, et joint à tous ces travers de gran- » des prétentions à l'esprit, beaucoup d'humeur » et de caprices, et une extrême insipidité. Quoi- » que fort orgueilleuse d'être une fille de qua- » lité, elle n'a pas montré le moindre attache- » ment pour son père, parce qu'il a quitté le » service et le monde, et qu'elle n'en attend » rien. Elle n'aime point madame de Valmont, » qu'elle ne regarde que comme une provin- » ciale, et elle a sans doute oublié qu'elle eut une » sœur religieuse, etc. »

On assure que madame de L......e, après l'avoir lu, s'est contentée de dire : « Je ne sais » pourquoi madame de Genlis oublie un trait » dont personne ne devait se souvenir aussi » bien qu'elle, c'est que cette femme de finan- » cier a poussé l'insolence autrefois jusqu'à don- » ner des robes à une Demoiselle de qualité de » ses amies » ; il est vrai que la Demoiselle n'é-

tait connue alors que par sa jolie voix et son talent pour la harpe.

Eh! qu'est-ce que tout cela fait? Sans entreprendre ni d'accuser, ni de justifier les intentions de l'auteur, nous osons croire qu'*Adèle et Théodore* sera compté dans le petit nombre des ouvrages où la raison et la vertu sont rendues aussi intéressantes qu'elles le paraîtront toujours lorsqu'elles n'auront point d'autre ornement que celui de leur grâce et de leur simplicité naturelle. Le style de madame de Genlis est assez dépourvu d'imagination, mais il plaît en général par une pureté très-facile et très-élégante. Sans peindre ses idées de couleurs bien vives, elle les dessine, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec beaucoup de justesse et de goût. Il y a de l'esprit et de la grâce dans la composition de ses tableaux, il y a surtout infiniment de talent et d'originalité dans la manière dont elle a su rendre le ton, les ridicules et les mœurs du jour, leur donner de la physionomie, ce qui semblait si difficile, et leur en donner sans caricature, même sans effort et sans recherche.

Si les Suisses ont été répandus long-temps dans toutes les parties du monde, sans exciter la curiosité des autres Nations en faveur de leur pays, on leur fait aujourd'hui plus d'honneur. Jamais les Voyages en Suisse n'ont été plus à la

mode. Cet empressement doit-il les flatter ou non ? Je l'ignore ; mais je sais bien que leur paisible bien-être n'avait aucun besoin de cette célébrité ; peut-être même n'éprouveront-ils que trop tôt qu'il en est des Républiques comme des femmes dont Jean-Jacques a dit : *Leur dignité est d'être ignorées*, *leur gloire est dans leur propre estime, et leurs plaisirs dans le bonheur de leurs familles.* Ambitionner une autre dignité, chercher une autre gloire ou d'autres plaisirs, c'est risquer au moins de perdre l'avantage le plus essentiel de leur existence.

Quoi qu'il en soit, dans le nombre des Voyages de Suisse qui ont paru depuis quelques années, après avoir distingué ceux de MM. de Luc, de Saussure, plus particulièrement encore celui de M. Coxe, traduit et commenté par M. Ramond, de tous ceux que nous connaissons celui qui embrasse le plus d'objets curieux et intéressans, nous ne devons pas oublier la *Description des Alpes pennines et rhétiennes, dédiée à Sa Majesté très-chrétienne Louis XVI, Roi de France et de Navarre, par M. T.... B......, chantre de l'église cathédrale de Genève.* Deux vol. in-8°. avec plusieurs gravures faites sur les dessins mêmes de l'auteur.

Ce n'est pas par une éloquence brillante, par le charme ou l'élégance de sa narration, ce n'est point par son ramage enfin, tout chantre qu'il est de la Cathédrale de Genève, que le nouveau

voyageur peut espérer de mériter l'attention du public; mais l'exactitude et la fidélité de ses observations, les travaux presque incroyables qu'elles lui ont coûtés, les périls continuels auxquels il s'est exposé pour vérifier ses découvertes, lui assurent sans doute des droits à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent véritablement aux progrès de l'Histoire naturelle, et surtout de l'Histoire des montagnes, partie si importante de la théorie générale du globe.

Souvent minutieux, souvent d'une affectation ou d'une emphase ridicule, d'autant plus déplacée qu'elle donne aux descriptions les plus vraies l'air romanesque et faux, on remarquera cependant avec plaisir que le style de M. B...... s'est élevé quelquefois pour ainsi dire forcément au ton naturel de son sujet par le caractère même de grandeur et de majesté des objets qu'il avait sous les yeux. Le court extrait que nous allons donner de son ouvrage en offrira, je crois, plus d'une preuve.

C'est du lac de Genève que part notre voyageur, et voici l'exacte description qu'il en donne :

« On voit, dit-il, à droite, le lac s'étendant à » perte de vue jusqu'à Genève, repoussé d'un » côté par de hautes montagnes, orné de l'autre » par un magnifique coteau ; en face la belle » perspective du Valais et des montagnes qui » forment le péristyle. Entre Évian et Saint-Gingo, » premier village du Bas-Valais, les montagnes

» plongent dans le lac comme un promontoire ;
» des ouvriers, occupés le long des rochers à en
» détacher des parties, ne se tiennent que sur
» de petits rebords, souvent à plus de deux cents
» toises au-dessus de la surface du lac ; il en est
» même qui sont suspendus par des cordes.
» Cette situation *effraie les voyageurs ;* leur
» crainte augmente encore par *les signes qu'on*
» *leur fait de s'écarter de cette plage dangereuse.* »

Notre auteur décrit ensuite les montagnes du Bas-Valais, leur magnifique aspect, les étonnans souterrains de Bex, la cascade du *Pisse-Vache.* De là il nous conduit à la vallée de Bagnes, qui fait une partie considérable du pays d'Entremont. Cette vallée, bordée de toutes parts de montagnes et de glaciers, est défendue par des bois, de terribles avalanches qui autrefois ont enseveli les bains de Bagnes. Après une pénible marche le long d'un désert, le voyageur parvient au bas de l'immense glacier dont il soupçonnait l'existence, et qui faisait le principal objet de son voyage. « Ce glacier, dont les couches sont
» belles, descend d'une montagne si couverte de
» neiges, qu'on a de la peine à y distinguer quel-
» ques parties de roc. Ces neiges sont de la plus
» grande blancheur ; elles sont par bancs hori-
» zontaux, ou plutôt ce sont des marches ma-
» gnifiques qui semblent atteindre le ciel. Le
» bas du glacier est terminé par un mur d'une
» belle forme, taillé à-plomb, du haut duquel

» on voit descendre des filets d'eau qui donnent
» naissance à un lac d'un aspect agréable. » —
Ce n'est qu'avec des peines et des dangers infinis qu'il parvient sur le glacier même. Qu'on se figure une étendue de huit lieues de glace vive environnée de toutes parts de hautes montagnes, et aboutissant elle-même à une hauteur si considérable, qu'elle pourrait devenir encore un vaste sommet. En suivant la direction de cette vallée, du midi au nord, à droite se trouve une chaîne de monts couverts de neiges et de glaces; à la gauche, dans une étendue de six lieues, des sommets, la plupart découverts de neige et dévastés, des montagnes de granit et de débris feuilletés, partout l'horreur du plus profond silence et l'image de la nature morte. « Par inter-
» valles, d'immenses crevasses travaillées par
» la nature de mille manières différentes, imi-
» tant parfaitement les restes d'un palais ou d'un
» temple; la richesse et la variété des couleurs
» ajoutaient encore à la beauté des formes; l'or,
» l'argent, l'azur s'y faisaient admirer. Ce qui
» nous parut bien singulier encore, c'étaient
» des arcades soutenant des ponts de neige
» lancés d'un bord d'une crevasse à l'autre. »
— C'est sur ces ponts étranges et dangereux que notre voyageur se hasarde, et la fortune seconde son audace; il franchit ces vastes gouffres, tourne autour de plusieurs qui avaient plus d'une demi-lieue de diamètre, sort enfin du glacier, et à

travers mille dangers parvient au pied du mont Vélan, l'un des plus hauts de la Suisse.

L'idée que nous donne M. B...... du chemin de la Guemmi n'est pas indigne d'être remarquée. « Représentez-vous, dit-il, un escalier » d'une vieille tour tournant sur lui-même, et » mis à découvert par la chute du mur de la » face, de manière que trente personnes, qu'on » supposerait monter à la file, se voient les unes » au-dessus des autres comme sur des balcons. » On voit ainsi avec des lunettes, depuis les » bains, les voyageurs monter et descendre » cette rampe, qui a près de neuf cents pieds de » hauteur. Rien de plus magnifique que l'im» mense glacier où le Rhône prend sa source. » Là nous vîmes la large bouche du Rhône, » et le fleuve en sortir avec bruit. La voûte est » d'une glace aussi transparente que le cristal; » des blocs de glace immenses, lancés du haut » du dôme, représentaient les ruines d'un pa» lais. Cette voûte, qui était à moitié fendue, » laissait un passage libre aux rayons du soleil » qui pénétraient dans des abîmes obscurs, » tandis que des blocs excaves et concaves nous » éblouissaient les yeux. Nous vîmes alors des » tours de glace comme des maisons, qui ne » tenaient à la masse entière que par des filets; » le moindre bruit, le roulement d'une pierre » pouvait nous ensevelir sous leur ruine. » — L'hospice du Grimsel, les vallées de glace de

l'Aar, le passage de la Fourche, le mont Saint-Gothard, les sources du Rhin, offrent mille détails auxquels les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de nous arrêter.

M. B...... ne se borne pas à nous donner la juste hauteur du Mont-Blanc, le plus haut des Alpes, et sur le sommet duquel on ne peut rester plusieurs minutes sans danger de périr par la rareté de l'air; il le compare avec les Cordilières; et d'après les observations faites sur ces montagnes de l'Amérique par Messieurs de l'Académie des Sciences, et celles qu'il a faites lui-même sur le Mont-Blanc, il conclut que ce dernier est bien plus élevé; et que si le Chimboraco s'élève à une hauteur à-peu-près égale au-dessus du niveau de la mer, c'est que le sol qui lui sert de base est près de moitié plus élevé que le pied des Alpes.

Pour donner une idée de l'espèce de talent que M. B...... peut avoir pour les peintures du genre gracieux, nous n'en citerons qu'un seul échantillon, et nos lecteurs trouveront sans doute que c'est bien assez. Il s'agit de la délicieuse vallée de Lauterbrown; après avoir peint les mœurs douces et innocentes de ses habitans, l'auteur ajoute:

« Nous vîmes de jolies plaines entrecoupées » par des canaux d'une eau limpide comme le » cristal. C'est là que l'amant est sûr de trouver » son amante; c'est là qu'il se plaît à la trans-

» porter d'une rive à l'autre avec la légèreté du » faon ; c'est là qu'il ressent une douce émotion » lorsqu'il lui voit franchir d'un pas de biche » *les jolies cascades* et les torrens, *images des* » *passions de l'homme*. Et s'ils veulent étendre » leur empire par une vue plus vaste, ils montent » ensemble sur de belles collines, d'où ils ont » sous les yeux des aspects enchanteurs. La na- » ture devient alors pour eux plus belle et plus » variée ; ils trouvent dans la pureté du ciel » une image de celle de leur âme, et dans *les yeux* » *enfantins de leur bétail le portrait de leur in-* » *nocente candeur*, etc. »

L'ÉNIGME, *ou le Portrait d'une femme célèbre.*

Au physique je suis du genre féminin,
Mais au moral je suis du masculin.
Mon existence hermaphrodite
Exerce maint esprit malin,
Mais la satire et son venin
Ne sauraient ternir mon mérite.
Je possède tous les talens,
Sans excepter celui de plaire ;
Voyez les fastes de Cythère
Et la liste de mes amans,
Et je pardonne aux mécontens
Qui seraient de l'avis contraire.
Je sais assez passablement
L'orthographe et l'arithmétique,
Je déchiffre un peu la musique,
Et *La Harpe* est mon instrument.
A tous les jeux je suis savante :
Au trictrac, au trente et quarante,

Au jeu des échecs, au biribi,
Au vingt et un, au reversi,
Et par les leçons que je donne
Aux enfans sur le quinola
J'espère bien qu'un jour viendra
Qu'ils pourront le mettre à la bonne.
C'est le plaisir et le devoir
Qui font l'emploi de ma journée;
Le matin ma tête est sensée,
Elle devient faible le soir.
Je suis monsieur dans le lycée,
Et madame dans le boudoir.

EXTRAIT *d'une Lettre de M. Thomas à madame Necker, sur la mort de M. Tronchin.*

J'ai appris avec une bien véritable douleur la mort de cet homme respectable qui était votre ami et mon bienfaiteur, même avant qu'il prît soin de ma santé, puisque c'était lui qui conservait la vôtre. Cette triste nouvelle m'a frappé comme la chose du monde la plus imprévue. Il me semble que la mort de ceux que l'on respecte et que l'on aime soit un événement hors de la nature, et notre cœur ne peut s'accoutumer aux cruelles leçons qui nous sont trop souvent données à ce sujet. La douleur que vous avez dû éprouver ajoutait encore à la mienne; je savais votre profond attachement pour lui, et l'ancienne et tendre amitié qui l'unissait à vous. Il veillait sur vos jours, il a peut-être sauvé les miens; j'ai perdu en lui l'objet d'une double re-

connaissance. Voilà soixante ans de travaux et de vertus écoulés; il n'en reste plus de traces qu'au fond de quelques âmes sensibles et dans le souvenir de celui qui voit tout, et qui semble de temps en temps jeter la vertu et le génie sur la terre pour en orner le spectacle qu'il a sous les yeux; il l'a vu faire le bien en silence, toujours utile, toujours calme, aussi indifférent à l'admiration qu'à l'envie, simple comme un homme supérieur à tout et qui a jugé même la renommée, n'ayant pas plus le faste des paroles que celui des actions, ne confiant qu'à l'infortune le secret de ses vertus, et ne révélant au public son génie que par ses bienfaits. Cet homme célèbre, transporté parmi nous, n'a pris ni les vices de notre médecine, ni ceux de notre philosophie, ni ceux de nos mœurs; il nous a rappelé les mœurs des Républiques et la philosophie morale des anciens. Il a débarrassé son art de la superstition, de l'habitude, des livres et des usages, créant par son génie des ressources qui n'étaient pas connues avant lui; il a fait avec chacun de ses malades la médecine des caractères et celle des mœurs actuelles de la Nation; on doit surtout lui savoir gré de s'être défendu de cet empressement inquiet d'agir, qui parmi nous est une espèce de vice national qui substitue presque toujours le médecin à la nature, et que les malades eux-mêmes semblent exiger par l'impatience naturelle de

leur état; ils sont comme des voyageurs pressés d'arriver, et qui ne croient point avancer du tout lorsqu'ils ne sentent pas un grand mouvement. Pour lui, accoutumé à observer la nature, il croyait surtout aux causes qui agissent lentement, et renonçait presqu'à la gloire d'une guérison pour la mieux assurer. C'est ce que j'ai éprouvé pour moi-même; ses sages conseils me guideront encore après qu'il n'est plus, et je devrai à cet esprit sage et profond les jours qui me sont encore réservés.

C'est un nouveau portrait à ajouter à ceux du petit nombre d'hommes célèbres qui ont également illustré les sciences et par leur caractère et par leur talent. Voilà donc tout ce qu'on peut faire pour eux, quelques vaines louanges, et ces louanges sont prononcées sur un tombeau! Comme ces hommages mêmes accusent et la faiblesse et la misère de notre nature! Ah! le plus bel éloge de cet homme respectable sera toujours au fond de votre cœur......

L'opéra d'*Aucassin et Nicolette*, qui avait si peu réussi dans la nouveauté, vient d'être remis au Théâtre, le lundi 7, avec le plus grand succès. M. Sedaine, en faisant le sacrifice du troisième acte, a retranché non-seulement la scène peut-être la plus originale du Poëme, mais encore celle qui en développait le mieux l'action, et qui semblait surtout nécessaire pour en motiver le dénouement; il n'y a substitué qu'un récit très-

froid, très-insignifiant, lequel, attaché tant bien que mal à la fin du second acte, amène encore assez maladroitement le morceau d'ensemble qui terminait le troisième : il n'en est pas moins vrai que c'est à ce changement qu'il faut attribuer tout le succès de cette reprise. L'acte que nous regrettons était indignement joué et ne l'aurait jamais été mieux sur ce théâtre. La marche de la pièce en est beaucoup moins vraisemblable, mais elle est infiniment plus rapide, et c'est bien aujourd'hui le plus grand mérite qu'on puisse avoir aux yeux d'un public blasé par tous les chefs-d'œuvre de nos faiseurs de vaudevilles, de nos pantomimes, de nos bateleurs de la Foire. L'impatience est pour ainsi dire le premier sentiment qu'on apporte au spectacle; allez vite, plus vite, encore plus vite, à quelque prix que ce soit, et vous pouvez être sûr d'enchanter votre auditoire.

M. Grétry a fait aussi quelques changemens à la musique d'*Aucassin*, moins essentiels cependant; excepté le *duo* des gardes dont l'idée est si heureuse, et l'ariette du pâtre, au troisième acte, qui est du meilleur genre possible, toute cette musique est un peu agreste et plus bizarre encore, il faut l'avouer, qu'elle n'est neuve et piquante. On dirait volontiers que le musicien et le poëte, trop fidèles au costume dont ils ont voulu peindre les mœurs, tiennent souvent plus du welche que du français. Au reste, rien n'est si français, rien n'est si

charmant que madame Dugazon dans le rôle de Nicolette; il est impossible de le rendre avec plus de simplicité, de naturel et de grâce.

Une reprise moins favorablement accueillie est celle de *Manco-Capac, premier inca du Pérou*, tragédie de M. Le Blanc, auteur des *Druides*, représentée pour la première fois, avec un succès médiocre, le 12 Juin 1763. On vient de la remettre au théâtre de la Comédie française ce lundi 28.

Pour faire la critique de cette pièce il suffit peut-être d'en indiquer le sujet. C'est le contraste de l'homme civil et de l'homme sauvage, le bonheur de la société mis en opposition avec celui de la vie libre, indépendante, dont jouit un peuple errant dans les forêts, sans gouvernement et sans lois; c'est, en un mot, le paradoxe de Jean-Jacques, dont l'auteur a fait une espèce de thême dialogué en cinq actes et en vers, quelquefois avec une sorte d'énergie, mais plus souvent encore avec une emphase très-gigantesque et très-verbeuse. En voulant donner à cette discussion philosophique une forme théâtrale, il a bien fallu la lier à une action quelconque; mais cette action, toujours subordonnée à la rhétorique du poëte, n'a presqu'aucun développement qui puisse attacher. On ne s'intéresse point à l'amour de la princesse Imzaé pour Zelmis, un fils de l'inca, élevé dès sa plus tendre jeunesse chez les sauvages Antis qui l'avaient enlevé

à son père; on s'intéresse encore moins, s'il est possible, à la tendresse de Manco pour ce fils dont il ignore la destinée. La perfidie du grand-prêtre, rival de Zelmis, inspire encore plus de dégoût que d'horreur. Manco parle toujours en bon roi; mais c'est à-peu-près tout ce qu'il sait faire. Le chef des sauvages n'a qu'un cri, celui de l'indépendance, et, malgré *son bras indompté*, il se laisse enchaîner deux ou trois fois en s'écriant toujours : *Laissez-moi libre, ou craignez ma fureur;* ce rôle cependant est celui qui offre sans contredit les détails les plus brillans, et la figure et le jeu du sieur Larive ont paru très-propres à les faire valoir.

Si M. Le Blanc avait le bonheur ou le malheur d'être lié plus qu'il ne l'est avec les philosophes, lui aurait-on pardonné les sages conseils qu'il fait donner à Manco par un des grands de l'Empire?

Vous deviez en tous lieux, imposant au vulgaire,
Règner et sur le trône et dans le sanctuaire;
Sans partager les droits du suprême pouvoir,
Retenir en vos mains le sceptre et l'encensoir,
Et ne point à nos yeux livrer l'obéissance
Aux dangers, aux retours, aux chocs d'une balance
Où l'intérêt du Ciel peut mettre un poids fatal,
Donner au Prince un maître ou du moins un égal....

Nous pourrions citer encore plusieurs vers dignes des applaudissemens qu'ils ont reçus; bornons-nous à ceux-ci, où le sauvage invite son vainqueur à renoncer au pouvoir suprême, à le suivre.

Ah! crois-moi, retournons dans ces forêts tranquilles,
Du bonheur des humains seuls et premiers asiles,
Où le sauvage, errant sans travaux et sans soins,
Vit au hasard des fruits offerts à ses besoins,
Sans droits que ces besoins, sans lois que la nature,
Ignorant de vos arts la fatale culture,
Riche de tous les biens, mais sans propriété,
Et souverain du monde avec égalité, etc.

Réflexions sur l'état actuel du Crédit public de l'Angleterre et de la France, brochure in-8, suivie d'un tableau de la dégradation continuelle des effets publics d'Angleterre depuis 1776 jusqu'en 1781, avec le prix des effets publics en France depuis la même époque. On l'attribue à MM. Panchaud, Beaumarchais, Clonard et compagnie.

L'objet de cet écrit est de prouver combien l'état de nos finances est, à tous égards, supérieur à celui de nos voisins; c'est ce qui avait déjà été démontré de la manière la plus évidente dans le *Compte rendu* de M. Necker. La difficulté n'était plus aujourd'hui que de trouver le moyen de donner une opinion avantageuse de l'état actuel de nos ressources, sans dire du bien de l'administration à laquelle on en est redevable, ou plutôt en tâchant d'en dire du mal, et ce problème était bien digne d'exercer toute l'habileté de ces Messieurs. Quelque adresse cependant qu'ils aient pu mettre en œuvre dans une si louable entreprise, on ne sera point étonné qu'il leur soit échappé plus d'une gaucherie.

N'en est-ce pas une, par exemple, assez impertinente de reprocher à M. Necker d'avoir porté sans nécessité son dernier emprunt de rentes viagères à 10 pour cent, lorsqu'on pouvait savoir que l'administration actuelle allait en ouvrir un de 60 à 70 millions, à 10 pour cent depuis la naissance jusqu'à 50 ans, à 11 depuis 50 jusqu'à 60, et à 12 depuis 60 jusqu'au dessus? Les résultats d'ailleurs qui ont paru les plus dignes d'être remarqués dans cette petite brochure, les voici :

« Pour subvenir aux emprunts continuels occasionés par la guerre, il y avait deux partis » à prendre : l'un, d'offrir aux prêteurs un intérêt » plus modéré en faveur d'un plus grand accroissement de capital; l'autre, c'était de ne se constituer débiteur que de ce qu'on empruntait » réellement, en y attachant l'intérêt quelconque » que les circonstances rendraient indispensable » au succès de l'emprunt. Les Anglais ont préféré la première de ces voies à la seconde, au » très-grand détriment de leurs finances. Il y a » déjà bien des années qu'ils suivent cette mauvaise méthode, dans la vue sans doute d'alléger un peu le poids de la charge annuelle » des emprunts, mais en le rejetant avec une » telle surcharge sur la postérité, qu'on ne peut » espérer qu'elle s'y soumette. En effet, pour les » 12 millions qu'ils ont empruntés en 1781, ils » ont donné aux souscripteurs 18 millions à 3 » pour cent, et 3 millions à 4, ce qui fait 21 mil-

» lions, rapportant 660,000 liv. de rente, etc.

» Le crédit de l'Angleterre ressemble à celui
» d'un banquier dont les engagemens sont com-
» munément préférés à ceux des grands sei-
» gneurs les plus riches, parce qu'il paye avec
» une scrupuleuse exactitude jusqu'au moment
» où il cesse de payer tout-à-fait.... La France,
» au contraire, a conduit ses finances comme on
» voit communément conduire celles des grands
» propriétaires de terres, sans système suivi,
» presqu'au gré de leurs intendans, et dans la
» négligence ou le mépris de cette sévérité d'ad-
» ministration et de cette exactitude ponctuelle
» qui contribue à reculer la nécessité des em-
» prunts par les voies mêmes qui donnent la cer-
» titude de les trouver au moment du besoin....
» Les véritables soutiens du crédit sont mieux
» connus et plus appréciés qu'ils ne l'avaient
» jamais été en France, et l'on s'y accoutume
» à introduire dans l'administration des finances
» une partie de ces principes mercantiles dont
» l'Angleterre s'est si bien trouvée. » — Conve-
nez-en, Messieurs, à la bonne heure; mais gar-
dez-vous d'indiquer l'époque de cette heureuse
révolution.

« Si ce genre d'emprunt (les rentes viagères)
» est en effet plus à charge à l'Etat que des
» rentes perpétuelles rachetables, il a au moins
» un avantage bien décidé sur tous les autres,
» c'est que la nature elle-même est chargée du
» soin de l'amortir.... »

Il y a, page 46, un paragraphe entier sur l'établissement de la Caisse d'escompte, où l'on ne comprend rien, que l'indignation des auteurs d'avoir été éloignés de l'administration de cet utile établissement; mais les actionnaires se flattent que le Gouvernement n'épousera point la mauvaise humeur de ces Messieurs, et qu'il ne laissera qu'au temps et à la confiance publique le soin d'étendre et de perfectionner une entreprise si digne de sa protection, mais dont une marche trop ambitieuse ou trop précipitée déciderait bientôt la ruine.

ÉPIGRAMME.

Avec large bouche et nez gros,
Certain quidam se mit à rire
D'un homme voûté par le dos.
Et vous, lui répond-il, beau sire!
De la nature vous tenez
Pomme de terre au lieu de nez,
Et plus bas le four pour la cuire.

Autre, par M. Harduin.

Un vieillard de cent ans apprenant le trépas
De son voisin plus que nonagénaire :
Cet homme était, dit-il, trop valétudinaire,
J'ai prédit qu'il ne vivrait pas.

Nous avons déjà eu l'honneur de vous annoncer l'*Histoire de Russie* de M. Levesque, comme la meilleure Histoire connue de cet Empire, que

le caractère de Pierre Ier et le génie de Catherine II ont rendu plus illustre que toute la grandeur de sa puissance et toute l'étendue de sa vaste domination. Personne, avant M. Levesque, n'avait rassemblé autant de matériaux essentiels à l'exécution d'un travail si difficile.

Le jugement de l'auteur sur l'*Histoire de Pierre-le-Grand*, par Voltaire, nous paraît mériter d'être rapporté en entier. « Si le célèbre auteur, » dit-il, avait été mieux servi par ceux qui lui » envoyaient des notes, je n'aurais pas osé écrire » après lui la vie de Pierre Ier. Il paraît qu'on » ne lui avait fait traduire que des extraits mal » faits et tronqués du *Journal de Pierre-le-Grand*. » On voit, dès le commencement de la guerre » de Suède, qu'on lui laissait même ignorer des » circonstances de la bataille de Narva, qui af- » faiblissent la gloire des vainqueurs et la honte » des vaincus. Un Allemand, employé au cabinet » et chargé d'envoyer des mémoires à Voltaire, » le servait mal, parce qu'il croyait en avoir » reçu une offense et parce qu'il se proposait » d'écrire l'Histoire du même Prince. L'ouvrage » de Voltaire m'a fourni un petit nombre de » faits qu'il me paraît appuyer sur de bonnes » autorités. Ce grand homme connaissait les dé- » fauts de son livre; il disait quelquefois, je » ferai graver sur ma tombe : *Ci-gît qui a voulu* » *écrire l'Histoire de Pierre-le-Grand.* »

L'*Histoire de Russie*, de M. Levesque, est pré-

cédée de trois dissertations fort savantes sur l'antiquité des Slaves, sur leur langue et sur leur religion.

Sans pouvoir revêtir de preuves suffisantes toutes les conjectures formées par différens auteurs sur les établissemens des Slaves, il paraît au moins démontré que ces peuples portent ce nom depuis un grand nombre de siècles; qu'ils sont sortis de l'Orient comme tous les autres peuples; les Orientaux rendent eux-mêmes témoignage à leur antiquité; que, quelles que soient les contrées où ils se sont répandus anciennement, ils restèrent en grand nombre dans la Russie, confondus alors avec d'autres Nations, sous le nom de Scythes, ou plutôt inconnus à la plus grande partie de l'Europe, parce qu'alors on n'étendait pas encore si loin les bornes de la terre habitable.

Les recherches de notre auteur sur le rapport de la langue de ces peuples avec celle des anciens habitans du Latium tendent à prouver que la ressemblance ne porte à la vérité que sur les expressions primitives des deux langues; mais que cette ressemblance est si frappante, qu'on ne peut l'attribuer au hasard; et il en conclut que les deux peuples doivent avoir nécessairement une même origine.

L'article de la religion des Slaves est tiré d'un petit Dictionnaire de la Mythologie slavonne, composé par M. Mikhaïl-Popof, et imprimé dans un recueil de ses Œuvres, intitulé *Dosougui*,

(les Loisirs). Ce morceau nous a paru très-piquant.

Les *Roussalki* étaient les nymphes des eaux et forêts slavonnes; elles possédaient toutes les grâces de la jeunesse, relevées par le charme de la beauté. Quelquefois on les voyait peigner sur le rivage leur chevelure d'un beau vert de mer, et d'autres fois elles se balançaient, tantôt d'un mouvement rapide, tantôt avec une douce mollesse, sur les branches flexibles des arbres. Leur draperie légère volait au gré des vents, et dans ses diverses ondulations cachait et découvrait tour-à-tour les trésors de la beauté... On aime à voir que l'imagination des Slaves ne le cédait point à celle des Grecs. Mais ils s'étaient fait une image affreuse de leurs Satyres, qu'ils appelaient *Léchiés*... Quand ces *Léchiés* marchaient parmi les herbes, ils ne s'élevaient pas au-dessus d'elles, et la verdure naissante suffisait pour les cacher; mais, quand ils se promenaient dans les forêts, ils atteignaient à la hauteur des arbres les plus élevés. Ils poussaient des cris affreux qui portaient au loin la terreur. Malheur à l'homme téméraire qui osait traverser les forêts; les *Léchiés* s'emparaient de lui, le conduisaient de côté et d'autre jusqu'à la fin du jour, et le transportaient, à l'entrée de la nuit, dans leurs cavernes, où ils prenaient plaisir à le chatouiller jusqu'à la mort.

Les forêts, les fleuves étaient pour les Slaves des objets d'une vénération religieuse, et parmi les Dieux-fleuves il paraît que le *Bog*, connu des

anciens sous le nom d'*Hypanis*, tenait le premier rang.

La manière la plus usitée de consulter l'avenir était de jeter en l'air des anneaux ou cercles nommés *croujki*; ils étaient blancs d'un côté et noirs de l'autre. Quand le côté blanc se trouvait en dessus, le présage était heureux; mais il était funeste quand le cercle, en tombant, montrait le côté noir, etc.

Les Slaves de Rugen avaient des divinités qui leur étaient propres; et la première de toutes était *Sviatovid* ou *Svétovid*, le dieu du soleil et de la guerre. Un cheval blanc était consacré à ce dieu; il n'était permis qu'au prêtre de lui couper le crin et de le monter. On pensait que *Sviatovid* le montait souvent lui-même pour combattre les ennemis; et la preuve en était sensible, c'est qu'après avoir laissé ce cheval bien net et bien attaché à son râtelier, on le trouvait souvent le lendemain couvert de sueur et de boue.... Pour tirer les présages, on disposait des lances dans un certain ordre prescrit et à une certaine hauteur; à la manière dont le cheval du dieu sautait par-dessus ces diverses rangées de lances, on jugeait les événemens favorables ou sinistres, etc.

L'Histoire suivie de l'Empire de Russie ne remonte qu'au neuvième siècle; mais une tradition consignée dans les plus anciennes Chroniques place dans le cinquième la fondation de Kief et celle de Novgorod. Le plan de notre historien embrasse toute la suite des souverains de Russie, de-

puis Rourick, en 826, jusqu'à l'époque glorieuse du règne de Catherine II en 1774. On comprend aisément que l'Histoire ancienne de Russie ne pouvait pas être susceptible d'un grand intérêt; ces premiers temps n'offrent que des monumens de guerre et de mœurs sauvages; il est même assez pénible de suivre la liaison du petit nombre de faits et d'événemens dont on est parvenu à retrouver la trace. Ce n'est guère que sous le règne du premier Vladimir, sous ceux d'Iaroslaf son fils, et d'André, fils d'Ioury, ou à l'époque de l'invasion des Tatars, que l'auteur s'est flatté lui-même de pouvoir fixer sans effort l'attention de ses lecteurs. Son ouvrage inspire un intérêt plus soutenu depuis le règne de Dmitri-Donski; ce Prince est le premier qui abattit pour toujours la puissance des Princes apanagés. La partie la plus complète et la plus étendue de la nouvelle *Histoire de Russie* est celle qui renferme le règne de Pierre-le-Grand. On trouve l'Histoire des règnes suivans trop abrégée, et ce n'était pas la peine, sans doute, de l'entreprendre pour la laisser si imparfaite. On n'y trouvera, dit l'auteur, que la vérité, d'autant moins intéressante, qu'elle sera plus généralement connue.

Le style de M. Levesque, sans avoir l'élégance de Voltaire, ni la précision de Tacite, est en général assez pur; il est simple, clair, et ne manque ni de chaleur ni de rapidité. On ne peut que lui savoir beaucoup de gré de tous les efforts qu'il a dû lui en coûter pour débrouiller avec

tant d'ordre, de clarté, les premières origines d'un Empire dont la civilisation n'est pour ainsi dire que l'ouvrage de nos jours, quoique l'ascendant de sa puissance politique égale ou surpasse déjà celui des Nations les plus célèbres.

L'*Histoire de Russie* est suivie de plusieurs dissertations fort intéressantes sur le progrès des Russes dans la Sibérie, sur leurs navigations dans la mer Glaciale et dans l'Océan oriental, sur leur commerce, sur leur littérature, et enfin d'une description géographique de l'Empire de Russie, qui paraît fort exacte, et qui contient des détails infiniment curieux.

Est-il plus difficile aujourd'hui de faire une bonne comédie qu'une bonne tragédie? c'est une question que l'on voit agiter tous les jours; et, quelque parti que l'on prenne, il est sans doute beaucoup plus aisé de le soutenir, même avec une grande apparence de raison, que de concevoir une seule scène nouvelle ou comique ou tragique. Il est de fait que nous pouvons citer trois ou quatre poëtes qui se sont placés à peu près sur la même ligne dans l'art de Sophocle et d'Euripide, tandis que Molière a laissé bien loin derrière lui tous ceux qui étaient entrés avant lui dans la carrière, et tous ceux qui ont osé l'y suivre. Le champ de la tragédie paraissait déjà fort épuisé du temps d'Aristote; le nombre des sujets vraiment tragiques, suivant lui, est assez borné; les convenances particu-

lières à notre Théâtre ne sont guère propres à l'étendre. Quelles récoltes nouvelles peut-on se flatter d'y faire encore après toutes les richesses qu'y recueillirent des génies tels que Corneille, Racine et Voltaire ? Le champ de la comédie ne serait-il pas en même temps et plus vaste et plus neuf ? Un seul homme jusqu'à présent semble avoir possédé l'art de le mettre en valeur ; cet art serait-il donc le plus difficile de tous ? l'aurait-il porté lui seul à un degré de perfection fait pour désespérer tous ceux qui seraient tentés de marcher sur ses traces ? Sans entreprendre d'examiner ces différentes questions, bornons-nous ici à en proposer une qui pourrait bien dispenser de résoudre toutes les autres. Si la tragédie a fourni de nos jours plus d'ouvrages intéressans au Théâtre que la comédie, ne serait-ce pas uniquement parce que la première a beaucoup plus osé et l'autre beaucoup moins que dans le siècle passé ? En transportant si heureusement sur la scène française une partie des beautés du Théâtre anglais, M. de Voltaire n'a-t-il pas donné à l'action de ses tragédies plus de force et d'étendue ? Que de situations et de grands mouvemens n'a-t-il pas mis en spectacle que Corneille et Racine n'auraient osé mettre qu'en récit ! Sa manière de peindre les caractères, les mœurs, les opinions, n'a-t-elle pas en général aussi plus de mouvement et plus de hardiesse ? Si aucun de ceux qui travaillèrent après lui n'a pu atteindre à la hauteur de son

génie, tous ont suivi de loin la route nouvelle qu'il avait indiquée, et, sans parvenir à faire de bons ouvrages, ils ont fait du moins souvent des ouvrages d'effet, des ébauches grossières à la vérité, mais que la magie du Théâtre pouvait faire réussir. La comédie au contraire est devenue tous les jours plus timide; la prétention d'être plus épurée, plus décente, l'a rendue fausse, froide, insipide. N'osant plus traiter de grands caractères, des passions fortement prononcées, des ridicules trop connus ou trop grossiers, elle s'est renfermée dans le cercle étroit de l'esprit de société; à la force comique, elle a tâché de suppléer par l'intérêt du roman, aux saillies originales d'une satire vive et gaie, par des portraits, des maximes et des tirades. Pour ne point blesser par des peintures qu'on eût trouvées trop vraies, elle s'est vue forcée d'adoucir tous les traits de ses modèles; elle n'a plus osé saisir que des nuances, des demi-caractères; toutes ses formes sont devenues factices, maniérées, sa couleur fausse et sans effet. Il est bien vrai que Molière semble s'être emparé des sujets les plus riches et les plus heureux; mais, s'il pouvait renaître, combien n'en trouverait-il pas encore qui, le deviendraient entre ses mains? Ce ne sont pas les ridicules qui manqueront jamais au poëte; pour se cacher plus adroitement peut-être dans un moment que dans un autre, en existent-ils moins à ses yeux? L'art même avec lequel ils cherchent à se ca-

cher ne fournirait-il pas au vrai génie de nouveaux moyens de les rendre plus comiques ou plus odieux? Ce ne sont pas, encore une fois, les sujets qui manquent au poëte, c'est le talent, avouons-le aussi, la liberté de les traiter avec succès. Le goût du public n'est pas devenu meilleur, mais il est bien plus dédaigneux. L'amour-propre des hommes est toujours le même; mais celui de notre siècle paraît plus susceptible, et la police de nos édiles, si facile, si indulgente à tant d'autres égards, est depuis fort long-temps, sur ce seul article, peut-être plus sévère et plus ombrageuse qu'elle ne le fut jamais sous le moins philosophe et sous le plus absolu des Rois.

Ces réflexions ne sont ni l'apologie ni la critique de la nouvelle comédie qu'on vient de donner au Théâtre français; mais, faites à l'occasion de cet ouvrage, elles pourront préparer du moins nos lecteurs au jugement que nous croyons devoir en porter.

Le Flatteur, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois le vendredi 15, est de M. Lantier, auteur de l'*Impatient*. C'est absolument le même sujet, et presque le même fonds d'intrigue que celui de la pièce de J. B. Rousseau qui porte le même titre, et l'on n'a pas encore oublié que la fable du *Méchant* de Gresset fut calquée aussi sur le même dessin.

Dans l'une et l'autre pièces, le Flatteur emploie son caractère ou son talent à gagner l'esprit

d'un bon homme pour en obtenir la main d'une riche héritière; dans l'une et l'autre, il se sert du même moyen pour écarter son rival; c'est en paraissant vouloir le servir qu'il réussit à le brouiller et avec sa maîtresse et avec ses parens; des circonstances assez semblables font manquer, dans les deux pièces, le succès de l'artifice et dévoilent le Flatteur aux yeux de ses dupes. L'intrigue du *Flatteur* de Rousseau est plus simple et plus serrée; celle du *Flatteur* de M. Lantier, avec moins d'art et moins de vraisemblance, aurait pu fournir, ce me semble, des scènes plus variées et plus comiques. Le héros des deux pièces est bien plus encore un intrigant, un tracassier qu'un flatteur; mais il est difficile de présenter autrement ce rôle au théâtre, et c'est peut-être là le vice radical du sujet. Le vrai Flatteur est un homme sans caractère, par-là même disposé à les prendre tous, ceux même qui semblent le plus opposés, et à les prendre sans autre motif que le besoin de plaire, par faiblesse ou par lâcheté. Un tel personnage ne serait peut-être pas indigne de la scène; mais il n'appartient qu'à l'homme de génie de concevoir les moyens de rendre ce personnage théâtral, de le mettre en action, d'imaginer une fable assez heureuse pour en développer tous les inconvéniens, tout le ridicule.

Quoique M. Lantier ait formé très-visiblement son principal rôle sur le modèle qui en

existait déjà au Théâtre, il paraît avoir cherché à le rendre un peu moins odieux; il ne l'avilit pas du moins jusqu'à lui prêter le projet d'une escroquerie aussi infâme que l'est celle du dédit de dix mille écus dans la pièce de Rousseau.

L'objet des complaisances et des louanges perfides du Flatteur n'est pas simplement un bon homme comme Chrysante, c'est un financier qui a toute la sottise d'un parvenu, un M. Richard très-vain du titre de marquis qu'on lui a fait acheter à grands frais, et qui joint encore à ce travers la manie du bel esprit; sous ce dernier rapport, le rôle est une espèce de caricature de celui de Franc-Aleu dans la *Métromanie*.

Dans la pièce de Rousseau, l'homme mis en contraste avec le Flatteur est un vieux domestique, disant très-opiniâtrément la vérité à son maître, et se désolant souvent d'une manière assez plaisante de le voir toujours la dupe d'un fripon. Dans la pièce de M. Lantier, c'est le frère même du financier, un homme qui éprouva beaucoup de malheurs, et qui croit devoir reconnaître par sa sincérité l'asile que voulut bien lui accorder l'amitié de son frère. Sa fille, l'unique héritière de M. Richard, est l'objet des vœux du Flatteur, et la mère de cette jeune personne à un amour-propre très-sensible à la louange joint encore un vieux goût pour la coquetterie et beaucoup de curiosité.

Voilà d'abord, sans compter les soubrettes, les valets et le sieur Germain, marchand orfèvre, à qui l'on fait jouer le rôle d'un savant, d'un bel esprit, plus de personnages en mouvement que dans la pièce de Rousseau, et surtout bien plus de moyens de faire ressortir le caractère du Flatteur, d'en varier les nuances, d'embarrasser et de mettre son industrie en jeu.

M. Lantier a-t-il su en profiter? Non; plus compliquée à tous égards que celle de Rousseau, l'intrigue de sa pièce a paru cependant plus faible, les liaisons moins naturelles, les scènes encore moins piquantes. Combien l'esprit de saisir une combinaison, plus ou moins ingénieuse, est loin du talent de la produire avec succès!

Le premier acte de cette comédie a été bien reçu; le second, où se trouve une longue dissertation sur la flatterie entre Dolci et son valet, dissertation très-emphatique et très-déplacée, avec impatience; le troisième, occupé principalement par la scène du cabinet, avec une sorte d'incertitude; le quatrième, où le pauvre Richard est si grossièrement mystifié par le ridicule Germain, d'abord avec quelque plaisir, ensuite avec ennui; le cinquième, avec beaucoup de froideur, et par-ci par-là quelques huées.

Il y a une très-grande inégalité dans le style de cet ouvrage; on y trouve quelquefois un ton au-dessus de celui qui convient à la comédie, comme au second acte; plus souvent celui

d'une familiarité plate et bourgeoise. L'intrigue en est tour-à tour faible et forcée ; mais on ne peut refuser à l'auteur quelques conceptions de scène assez comiques, des détails pleins d'esprit, de la prestesse dans le dialogue, des mots de caractère très-heureusement saisis.

Cette pièce n'a eu que quatre ou cinq représentations. Nous attendrons qu'elle soit imprimée pour en parler avec plus de détails, si elle nous paraît mériter à la lecture plus de succès qu'elle n'en a obtenu au Théâtre.

ROMANCE *de M. Marmontel.*

Sur l'air de Marlborough.

LISE.

Quoi, sans vouloir l'entendre,
J'éloigne l'amant le plus tendre!
Quoi, sans vouloir l'entendre,
Le renvoyer ainsi! (*ter.*)

Voilà qu'il se retire,
Contant aux échos son martyre;
Voilà qu'il se retire
Plus pâle qu'un souci.

Va-t-il se faire hermite?
Hélas! qu'il revienne au plus vite:
Va-t-il se faire hermite
Et me laisser ainsi!

Va-t-il pas à l'armée?
Mon Dieu, que j'en suis alarmée!
Va-t-il pas à l'armée?
J'en ai le cœur transi.

Pour abréger sa peine,
S'il va se noyer dans la Seine,

Pour abréger ma peine,
J'y veux aller aussi.

Voilà donc le salaire
Des soins qu'il a pris de me plaire.
Voilà donc le salaire
Et tout le grand merci!

Reviens, mon pauvre Blaise,
Non, plus de rigueurs, je m'apaise;
Reviens, mon pauvre Blaise,
Mon cœur est adouci.

Voyons sous la coudrette.
Hélas! en vain je le regrette.
Voyons sous la coudrette.
Blaise, êtes-vous ici?

Ah! s'il respire encore,
Amour, dis-lui que je l'adore;
Ah! s'il respire encore....
L'écho me répond: Si.

C'est peut être un présage;
Suivons les détours du bocage.
C'est peut-être un présage;
Justement le voici.

Etendu sur la mousse,
Il a pris la mort la plus douce.
Etendu sur la mousse,
Il est mort de souci.

Approchons, mais je tremble....
Il respire encor, ce me semble.
Approchons, mais je tremble...
Dormez-vous, mon ami?

BLAISE.

Oui-dà, ne vous déplaise;
Pour rêver à vous à mon aise,

Oui-dà, ne vous déplaise,
Je m'étais endormi.

Je vous aimais en songe,
Et ce n'était pas un mensonge;
Je vous aimais en songe,
Mais vous m'aimez aussi.

LISE.

Je ne puis m'en dédire,
Oui, quoi que le songe ait pu dire;
Je ne puis m'en dédire,
Tout est vrai, Dieu merci.

BLAISE.

Lise, à ce doux langage
Je sors du plus sombre nuage;
Lise, à ce doux langage
Le temps s'est éclairci.

L'élection de M. le marquis de Condorcet à la place vacante à l'Académie française, par la mort de M. Saurin, est une des plus grandes batailles que M. d'Alembert ait gagnées contre M. de Buffon. Ce dernier voulait absolument qu'on donnât la préférence à M. Bailly, auteur de l'*Histoire de l'Astronomie ancienne*, des *Lettres sur l'Atlantide* et *sur l'Origine des Sciences;* M. de Chamfort, à la dernière élection, ne l'avait emporté sur lui que de trois ou quatre voix. Son nouveau concurrent avait non seulement moins de titres littéraires que lui; le seul qu'il ait osé avouer jusqu'ici est un mince recueil d'*Éloges académiques;* on ne doit point compter ici ses Mémoires pour l'Aca-

démie des Sciences dont il est secrétaire, ce ne sont pas des ouvrages de littérature; tous ses autres écrits, la *Lettre d'un Théologien à son Fils*, où, à propos de l'abbé Sabathier ou Sabotier (1), il se moque tour-à-tour si gaiement de la religion et des prêtres; son *Commentaire des Pensées de Pascal*, Commentaire qui renferme les principes les plus subtils d'un athéisme décidé; ses plates *Lettres du Laboureur* contre le Livre de M. Necker, *de la Législation et du Commerce des Grains*; les infâmes libelles qu'il osa faire depuis sur les opérations de ce grand ministre, tous ces écrits sans doute devaient paraître à l'Académie française autant de motifs d'exclusion; mais que d'iniquités ne peut couvrir l'amour de la philosophie porté à un certain degré! C'est comme la foi, qui fait plus de miracles encore que la charité. Il n'en est pas moins vrai que M. d'Alembert a eu besoin de toute l'adresse de son esprit, de toute l'activité de sa politique, on l'assure même, de toute l'éloquence de ses larmes pour décider le triomphe de son client; et sans une petite trahison de M. de Tressan, tant d'efforts, tant de soins étaient encore perdus; car M. de Condorcet n'a eu qu'une seule voix de plus que M. Bailly, seize contre quinze; et voici l'histoire assez curieuse de cette voix bien digne assurément d'être comptée. M. de Buffon, à qui M. de Tressan doit sa place à l'Académie, crut bonnement pou-

(1) L'auteur du Dictionnaire des *Trois Siècles de notre Littérature*.

voir se fier à la parole qu'il lui avait donnée de servir M. Bailly. M. d'Alembert avait obtenu de lui la même promesse en faveur de M. de Condorcet; mais, beaucoup meilleur géomètre que le Pline français, il jugea très-bien qu'une promesse verbale du comte de Tressan n'était pas d'une démonstration assez rigoureuse; en conséquence, il se fit donner la voix dont il avait besoin dans un billet convenablement cacheté, et ce petit tour de passe-passe a décidé le succès d'une des plus illustres journées du conclave académique. Les gens du monde n'ont pas été peu surpris de voir les hommes de lettres qui paraissaient le plus attachés à M. Necker, donner avec tant d'empressement leur suffrage au plus violent, quoiqu'au plus désintéressé de ses ennemis; mais ces honnêtes gens-là ne voient point que les considérations particulières doivent toujours céder à l'esprit du corps, à l'intérêt de cette philosophie, au service de laquelle personne ne fut jamais plus dévoué que le marquis de Condorcet. La Cour venait de nommer un archevêque d'une piété, d'une dévotion extraordinaire; n'était-il pas de la sagesse de ces Messieurs de balancer un pareil choix par celui d'un confrère plus athée encore que de coutume?

Le Discours du nouveau récipiendaire, prononcé à la séance publique du 21, pour être l'ouvrage d'un homme d'esprit, n'en est pas moins un assez mauvais Discours, sans chaleur, sans harmonie, sans élégance, rempli d'idées

22.

compatibles avec le progrès des lumières; mais il n'en est pas moins prouvé que l'éloquence et la poésie ont toujours précédé l'étude des sciences exactes et l'ont rarement suivie. Le célèbre Bacon l'a dit lui-même quelque part; toutes les fois qu'on verra discuter avec beaucoup d'intérêt les grandes questions du Gouvernement et de l'économie politique, les belles-lettres seront bientôt négligées. D'ailleurs, comment avouer de si bonne foi que la précision philosophique doit rendre nécessairement les langues *moins hardies, moins figurées*, leur communiquer de la *sécheresse* et de l'*austérité*, sans vouloir convenir en même temps qu'elle prive ainsi l'éloquence et la poésie d'une partie des ressources qu'il leur appartient d'employer pour nous intéresser ou pour nous séduire?

En développant l'heureuse application que la plupart des souverains de l'Europe ont faite de nos jours des lumières de la philosophie au bonheur de leurs peuples, on s'étonnera peut-être que notre orateur ait oublié de parler et de Joseph II et de son auguste frère; mais c'est une omission qu'il serait injuste de lui reprocher, des ordres supérieurs l'avaient exigée; on a craint sans doute de compromettre le Lycée académique avec le Vatican; on a pensé sans doute que MM. les Quarante, n'étant pas déjà trop bien avec le Chef invisible de l'Église, ne devaient pas s'exposer à se mettre plus mal encore avec celui qui le représente. Quoi qu'il

en soit, le silence du philosophe a paru faire ici plus de sensation que tout ce qu'il aurait pu dire : *Præfulgebant eo ipso quod effigies eorum non visebantur.*

Après avoir analysé assez longuement le thême qu'il s'était prescrit, M. de Condorcet a fait encore un long panégyrique de son prédécesseur M. Saurin ; et dans ce panégyrique, à propos de *Béverley*, une assez longue dissertation sur le drame. L'auditoire a été d'autant plus ennuyé de toutes ces longueurs, qu'à tant d'autres qualités de l'orateur le récipiendaire joint encore celle d'avoir le débit le plus triste et le plus monotone.

La Réponse faite à ce Discours par M. le duc de Nivernois a soulagé notre attention ; elle a paru remplie de naturel et de grâce ; la manière dont on y laisse entendre que, fort brûtal dans sa jeunesse, M. Saurin l'avait été beaucoup moins dans un âge plus avancé, est aussi polie qu'elle est vraie. On a remarqué surtout une adresse infinie dans la transition qui amène l'Eloge de M. le comte de Maurepas, dans la mesure avec laquelle cet Eloge est fait, et dans le soin avec lequel il est placé précisément là où l'on était le plus sûr de le faire applaudir, à la période même qui termine le Discours. Il était impossible de rappeler plus naturellement à M. de Condorcet l'obligation de remplir, en qualité de biographe de l'Académie des Sciences, la tâche qui lui est imposée à l'égard de la mé-

moire de M. de Maurepas, et la manière de la remplir convenablement. Ceci a paru d'autant plus piquant, que tout le monde sait combien M. de Condorcet, l'ami le plus fanatique de M. Turgot, détestait M. de Maurepas, et que depuis long-temps il doit déjà un Eloge à cette famille, dont il s'obstine à ne point s'acquitter, celui de M. le duc de La Vrillière.

M. l'abbé Delille a soutenu l'intérêt de cette séance par la lecture du premier chant de son Poëme, et jamais lecture n'a été plus vivement applaudie.

Celle que M. d'Alembert a faite ensuite de l'*Éloge du marquis de Saint-Aulaire* n'a pas eu le même bonheur : soit que l'attention fût déjà fatiguée, soit qu'il n'y ait point de prose assez piquante pour être goûtée après le plaisir qu'avaient fait les vers de l'abbé Delille, l'impatience du public s'est manifestée de la façon du monde la plus désobligeante pour l'auteur. Au moment où, après beaucoup de peines et d'ennuis, on le vit arriver enfin à l'époque de la mort de son héros, il partit de tous les coins de la salle un murmure de ah!!! si expressif, qu'il était impossible de s'y méprendre. Quel beau jour de perdu pour son ami Linguet!

Quoique nous ayons remarqué dans ce nouvel Éloge de M. d'Alembert, comme dans tous ceux que l'on connaît déjà de lui, plusieurs anecdotes agréables, quelques traits dignes d'être recueillis, on ne peut dissimuler que ce ne soit

un des plus faibles. Le sujet en était assez ingrat, les détails en ont paru longs et minutieux, les digressions forcées, les plaisanteries trop mesquines ou trop usées. Quelque bien qué M. d'Alembert connaisse les effets du Théâtre académique, il a pu se tromper sans doute; mais pour avoir été sifflé une fois dans sa vie justement ou non, un grand homme en serait-il moins grand, un philosophe en serait-il moins heureux?

Troisième Voyage de Cook, ou Journal d'une Expédition faite dans la mer Pacifique du Sud et du Nord, 1776, 1777, 1778, 1779 *et* 1780, *traduit de l'anglais,* par M. *Demeunier,* auteur de la Traduction du *Voyage de Malte et de Sicile de Brydone*, de quelques autres Voyageurs anglais; un volume in-8°.

Ce Journal n'est point celui de l'infortuné Cook, ni celui de M. Clarke, qui eut après lui le commandement de l'expédition; il est d'un officier qui montait *la Découverte,* l'un des deux vaisseaux de Cook; mais comme il a publié furtivement son ouvrage, il ne laisse point deviner le grade qu'il y occupait. Quoique l'on ait raison de se tenir en garde contre les préventions d'un anonyme qui juge souvent son chef avec beaucoup de rigueur, et peut-être avec beaucoup de légèreté, il serait difficile de ne pas lui savoir gré de s'être pressé de satisfaire l'impatience qu'on avait de connaître les principales découvertes de ce nouveau Voyage; on

sait que la Relation des capitaines ne paraîtra pas sitôt. Celle que nous avons l'honneur de vous annoncer renferme plusieurs détails curieux que l'on ne trouvera peut-être ni dans le Journal de Cook, ni dans celui de M. Clarke, et pourra leur servir de supplément. La plus grande partie de l'ouvrage porte un caractère d'exactitude et de simplicité qui inspire la confiance, et l'on y reconnaît souvent l'expression d'une âme honnête et sensible. On lira sûrement avec plaisir le récit du retour d'Omaï dans sa patrie d'O-Taïti, avec intérêt celui des malheureux matelots égarés dans une île déserte, plusieurs observations nouvelles sur les mœurs et la police des Zélandais; on ne sera point surpris de l'accueil distingué que nos voyageurs reçurent du gouverneur du Kamtchatka; mais on sera touché de cette nouvelle preuve de la providence bienfaisante de Catherine II; on ne pourra suivre enfin, sans la plus vive émotion, le détail de toutes les circonstances qui précédèrent et qui suivirent la fin déplorable de ce brave capitaine Cook, dont le courage, quelque témérité qu'on puisse lui reprocher, méritait sans doute une autre destinée.

Colomb, *dans les fers, à Ferdinand et Isabelle, après la découverte de l'Amérique, Épître qui a remporté le prix de l'Académie de Marseille, précédée d'un Précis historique sur Colomb, par M. le chevalier de Langeac*, avec cette épigraphe :

> Ici tout est merveille, ici tout est vérité.
>
> Racine le fils.

Brochure assez volumineuse, in-8°, ornée, avec tout le luxe typographique, et de gravures et de marges et de vignettes.

Le *Précis historique* est extrait principalement de la *Vie de Colomb*, par Ferdinand son fils, des *Lettres de Pierre Martyr*, de l'*Histoire de Saint-Domingue*, de celle de l'Amérique de Robertson ; on n'y apprend rien, mais on le lit avec intérêt, parce qu'il est écrit avec chaleur, et on le lirait avec plus de plaisir encore si le style, d'ailleurs assez rapide, ne péchait pas quelquefois par trop de pompe, trop d'emphase.

Le moment que le poëte a choisi pour le sujet de son héroïde est celui où Colomb étant arrivé chargé de chaînes du Nouveau-Monde, et Ferdinand et Isabelle ayant senti combien cet événement devait nuire à leur gloire, s'empressèrent, pour réparer une si cruelle injure, d'inviter l'amiral à venir à la Cour, et lui envoyèrent une somme d'argent sans le rétablir dans ses droits. C'est à cette invitation et à ce présent que Co-

lomb est censé répondre. Nous nous contenterons de citer les premiers vers de l'Épître :

Non, gardez loin de moi vos impuissans regrets !
Je ne veux rien de vous, ni remords ni bienfaits ;
Je ne veux rien de vous, Ferdinand, Isabelle,
C'est à deux univers que Colomb en appelle.
Quand le faible opprimé s'adresse en vain aux lois,
Le monde, en le jugeant, sait le venger des Rois, etc.

Opinion d'un citoyen sur le Mariage et sur a Dot, brochure.

C'est l'ouvrage d'un jeune homme. Son objet est de prouver

1°. Que les inconvéniens de l'état actuel du mariage sont une des principales sources de la corruption des mœurs, du grand nombre des célibataires et du *déficit* qui en résulte pour la population ;

2°. Que la source de ces inconvéniens est la dot que les femmes apportent à leurs maris.

En conséquence, il propose d'ordonner, par une loi, que les filles à l'avenir ne pourront apporter de dot sous aucune dénomination ; qu'elles ne pourront partager avec les mâles dans les successions de leurs parens, et qu'elles ne seront susceptibles d'aucuns legs, d'aucunes donations, du moment où elles seront femmes, mais seulement en usufruit, si elles restent filles ou veuves.

« Il est temps, dit-il, que des souverains éclai-

» rés fassent adopter à leurs sujets, pour leur
» bonheur individuel, une loi qu'ils se sont im-
» posée pour le bonheur et le repos des Nations.
» Jadis les souverains, ne se mariant que dans
» des vues d'agrandissement, prenaient des
» épouses qui leur apportaient pour dot des
» provinces entières; mais, au lieu d'un accrois-
» sement réel de puissance, il n'en résultait le
» plus souvent, pour leurs peuples, que des
» guerres sanglantes et désastreuses. De nos
» jours, au contraire, les plus grands monarques
» ne consultent que leurs cœurs, et ne demandent
» pour dot à leurs augustes épouses que des
» agrémens et surtout des vertus; ils sont magni-
» fiquement récompensés de leur sage modéra-
» tion par le calme et le bonheur qui règnent
» dans l'intérieur de leur palais, et par la paix
» et la tranquillité dont jouissent leurs peu-
» ples, etc.»

MARS 1782.

STANCES *d'un Jeune Homme à madame de Lauzun.*

Quoi ! vous daignez me consoler !
Quoi ! mon malheur vous intéresse !
A vingt ans vous savez parler
Avec tant d'âme et de sagesse !

De ces yeux partout adorés
J'ai vu s'échapper quelques larmes ;
Qui peut tenir à tant de charmes ?
Vous êtes belle, et vous pleurez !

Vertueuse et douce Julie,
Si vous partagez mon chagrin,
Je pardonne presqu'au destin
Les amertumes de ma vie.

En vous parlant de vos bienfaits,
Déjà je ressens moins mes peines :
Mon sang qui bouillait dans mes veines
En ce moment circule en paix.

De Vénus le charme invincible
Est souvent funeste aux mortels ;
C'est à Vénus sage et sensible
Que l'univers doit des autels.

BOUTS-RIMÉS *que Monsieur avait donné à remplir à M. le m. de M.*

C'est en vain que de Rome aux rives du — *Danube*,
Notre antique muphti vient au petit — *galop*.
Aujourd'hui pierre ponce, autrefois pierre — *cube*,
Il distillait l'absinthe, à présent le — *sirop*.
De son vieux baromètre en observant le — *tube*,
Il doit voir qu'on perd tout lorsqu'on exige — *trop*.

Aucun des chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire n'attira peut-être une plus grande affluence de monde au Théâtre que le drame de mademoiselle Raucour, représenté, pour la première fois, le vendredi 1er. Cette pièce, en trois actes et en prose, a été imaginée, comme nous l'avons dit, pour faire servir utilement les habits et les décorations de *la discipline militaire du Nord*, et cet objet ne pouvait être mieux rempli. Quoique le succès de la première représentation ait été plus qu'équivoque, elle n'en a pas moins excité tant de curiosité que l'empressement du public s'est soutenu jusqu'à présent; on en est, je crois, à la sixième représentation, avec une merveilleuse constance. En persistant à trouver le drame détestable, mais l'auteur, sous l'uniforme prussien, charmant, on ne s'est point encore lassé de venir siffler l'un et applaudir l'autre. Il y aurait en vérité de l'humeur à ne pas trouver ce partage assez équitable. . . . .

Le sujet d'*Henriette*, c'est le titre du nouveau drame, est tiré, dit-on, d'une pièce du Théâtre allemand; suivant d'autres autorités, d'une pantomime que l'auteur vit jouer dans ses courses du Nord à Varsovie. Nous ne sommes pas encore en état d'éclaircir cette grande question.

On ne perdra point ici son temps à prouver combien la conduite de cette pièce est monstrueuse, combien toute l'action en est folle et

romanesque; il n'en est pas moins vrai que la scène où Henriette se détermine à déserter est d'une conception assez théâtrale; que celle du troisième acte entre son père et le commandeur doit une grande partie de son effet au jeu de Molé; mais que l'idée de cette situation est par elle-même infiniment touchante. La pièce est aussi bien écrite qu'elle est bien pensée, et c'est tout dire : il y a pourtant, comme l'observait quelqu'un, des choses qui passeront très-sûrement en proverbes, telles que cette grande maxime si philosophique et si neuve, *la peur est souvent pire que le mal;* à la bonne heure. Nous espérons aussi que le roi de Prusse voudra bien ne pas se venger trop sérieusement de la petite impertinence que l'auteur s'est permis de mettre dans la bouche d'un soldat prussien; *oui, chez nous*, dit-il, *en temps de guerre le soldat est presque aussi bien traité que l'officier; mais en temps de paix... ma foi, l'officier l'est à peine comme un simple soldat.*

L'opéra d'*Orphée*, avec la nouvelle musique de M. Gossec, donné pour la première fois, sur le Théâtre de l'Académie royale de musique, le jour même de la première représentation d'*Henriette* au Théâtre français, n'a excité ni murmures ni enthousiasme; c'est de la musique bien faite, mais sans esprit et sans génie. Les Gluckistes en ont dit beaucoup de bien par reconnaissance, M. Gossec s'étant toujours déclaré un des admirateurs les plus passionnés du talent

de M. le chevalier Gluck; la vieille cabale des Lullistes lui a su un gré infini d'avoir conservé l'ancien air de Lulli sur ces paroles si connues d'Egée à la Princesse, *Faites grâce à mon âge en faveur de ma gloire, etc.* Mais le seul morceau qui ait été bien généralement applaudi et qui nous a paru mériter de l'être, est celui du troisième acte, *Si la belle Eglé m'est ravie*; quoique le chant n'en soit ni très-neuf, ni très-piquant, il est du moins d'un bon genre et d'une mélodie agréable.

C'est M. Morel qui s'est chargé d'arranger le Poëme, de le réduire en quatre actes, et d'y ajouter les vers que pouvaient exiger et la nouvelle coupe des airs et la nouvelle liaison des scènes. On a dit que si les paroles de Quinault avaient été traitées fort légèrement par le poète qui les a *marmontélisées*, elles l'avaient été en revanche fort lourdement par le musicien; cela est assez vrai, mais cela ne nuira point au succès de l'ouvrage, très-digne et de nos grandes connaissances et de notre bon goût en musique. Le spectacle de cet opéra est d'ailleurs très-noble et très-intéressant; les ballets sont aussi bien exécutés qu'ils peuvent l'être depuis que nous avons perdu Vestris, Heinel et Théodore.

Est-ce la peine de dire ici que *les Deux Fourbes*, petite comédie en un acte, de M. de La Chabeaussière, auteur des *Maris corrigés*, a été donnée une seule fois sur le Théâtre de la Comédie ita-

lienne, et n'a eu aucun succès ? C'est un sujet tiré de *Gil Blas*, le même à peu-près que celui de *Crispin rival de son Maître*, par Le Sage. La pièce a été écoutée jusqu'à la fin avec une patience digne d'éloges ; mais, la toile tombante, elle a été sifflée si distinctement que l'auteur se l'est tenu pour dit, et n'a pas jugé à propos d'essayer une seconde fois l'opinion du public ; il a bien fait, sans doute. Ce qui vient d'arriver au sieur Gramont prouve cependant que ce public n'est pas toujours du même avis. Il y a quelque temps que, l'ayant vu paraître dans le rôle d'Orosmane qu'il avait joué plus d'une fois avec assez de succès, on se prit tellement d'humeur contre lui qu'on le força, même à deux reprises, de quitter la scène, et qu'on aima mieux, le sieur de La Rive étant absent, voir jouer le rôle au sieur Dorival, réduit depuis long-temps à l'emploi de confident. Les huées avaient été si multipliées, avaient paru si prodigieusement unanimes, que tout le monde crut de bonne foi qu'il n'oserait plus se montrer sur la scène ; en conséquence, il avait même déjà reçu son congé de la Comédie. Grâce à la protection de la Cour, il obtint l'ordre de rentrer ; il vient de rentrer en effet par le rôle de Pierre-le-Cruel. Le parterre l'a reçu à merveille, et lorsqu'il s'est avancé sur le devant de la scène pour dire à ces Messieurs ce que nous avons encore en ce moment beaucoup de peine à comprendre : « Messieurs, vous me voyez pénétré de la plus

» vive sensibilité; mais, pour vous l'exprimer,
» permettez-moi d'attendre le temps où ma re-
» connaissance pourra paraître aussi pure, aussi
» désintéressée que votre indulgence.... », la salle a retenti des plus vives acclamations, et celui qu'on avait hué, il y a trois semaines, comme le dernier des hommes, s'est vu accueilli avec tous les honneurs qu'on pourrait rendre à un héros persécuté. O Athéniens! ô Athéniens!

OEuvres complètes de M. l'abbé de Voisenon, en cinq volumes in-8°, recueillies et publiées par madame la comtesse de Turpin. Il n'y a guère, dans ce volumineux recueil, que *la Coquette fixée*, pièce froide, mais remplie d'esprit, quelques Contes, entre autres celui de *Tant pis pour lui, Tant mieux pour elles*, l'ouvrage le plus ingénieux que nous connaissions dans ce genre, et un très-petit nombre de Pièces fugitives, qui méritassent véritablement d'être conservées. Les *Anecdotes littéraires* sont une espèce d'*Ana*, rempli des préventions les plus injustes, mais où l'on trouve à travers beaucoup de sarcasmes, de pointes, de mauvais calembours, quelques mots heureux, quelques traits plaisans; tout le reste du recueil est composé de Prologues, de Comédies, d'Opéras oubliés depuis long-temps ou bien dignes de l'être; *Coulouf* et *Memnon*, pour n'avoir pas encore paru, ne méritent pas d'être distingués; les *Fragmens historiques* sur le ministère de Colbert,

sur les guerres d'Espagne, de Hollande, de Gênes, d'Amérique, etc., sur le commerce des deux Indes, n'offrent pas plus d'intérêt que d'instruction, et le Lecteur partage, en les lisant, tout l'ennui que l'auteur eut probablement lui-même à les écrire.

VERS *de mademoiselle Aurore, Chanteuse de l'Académie royale de Musique, âgée de dix-sept ans, à mademoiselle Raucour.*

Notre sexe doit s'honorer
Alors que votre gloire est en tous lieux semée.
Je n'ai su vos succès que par la renommée,
Et je voudrais les célébrer.
Permettez que sous vos auspices
Mes premiers vers soient adressés;
Vous devez avoir les prémices
Des arts que vous embellissez.
Tandis qu'au tendre amour vous dérobez vos veilles
Pour les consacrer aux beaux-arts,
Tandis que des neuf Sœurs vous fixez les regards,
Chanteuse, reléguée au pays des merveilles,
Moi, je cultive avec bien des efforts
L'art futile et brillant de flatter les oreilles
Par l'assemblage des accords.
Vous, appui du Théâtre où régnaient les Corneilles,
Par votre art aimable, enchanteur,
Vous instruisez l'esprit et vous parlez au cœur.

VERS *de la même à M. le marquis de Saint-Marc.*

Eh quoi ! de ma muse naissante
Vous daignez approuver l'essor !
Quand ma lyre timide enfante
Des sons formés à peine encor,

Saint-Marc, dans cet art si grand maître,
A mes essais daigne applaudir :
Il veut bien aider à fleurir
Le faible talent qui veut naître.
Quoi ! du sommet de l'Hélicon
Jusqu'à moi vous daignez descendre !
Ce procédé pourrait surprendre
Dans un favori d'Apollon :
Je ne crois pas qu'on le condamne ;
Vous savez qu'on a vu jadis
Jupiter de l'humble Baucis
Ne pas dédaigner la cabane.

RÉPONSE *de M. le marquis de Saint-Marc.*

Je viens de recevoir, Mademoiselle, les vers charmans que vous avez daigné m'adresser. Comme je les louerais si je n'y étais beaucoup trop loué ! Vos vers en général sont pleins d'harmonie, de sens, de grâce, et, en quelque manière, de cette fraîcheur qu'annonce votre nom et que montre votre présence. Il semble que vous vous soyez peinte dans chacun d'eux, et l'on ne doit point être étonné que vous les ayez faits quand on a le bonheur de vous voir. Comme un émérite du Parnasse, j'ose vous exhorter à cultiver un art auquel vous prêtez déjà tant de charmes. Quels succès ne sont pas en droit d'attendre les Grâces réunies au vrai talent !

Rendez-moi donc, nouvelle Aurore,
Rendez-moi donc mes jeunes ans.
Nouveau Titon, je vous implore,
Faites-moi ressentir encore
Toutes les flammes du printemps.

En faveur de mon juste hommage
Allez faire un tour dans les Cieux :
Vous devez attendrir les Dieux,
Vous parlez si bien leur langage.

A M. le comte de Buffon, sur le présent de fourrures que lui a envoyées Sa Majesté impériale de Russie, accompagnées des médailles d'or frappées sous son règne, et sur la demande qu'elle lui a faite de son buste; par M. de La Ferté, avocat au Parlement.

Quelle louable jalousie
Semble animer les souverains!
Tributaire de ton génie,
Catherine sur toi répand à pleines mains
Les richesses de la Scythie :
Elle se signale en ce jour,
Catherine la Magnifique,
Des Russes la gloire et l'amour.
De la Sémiramis antique
Ne me vantez plus la splendeur,
Les jardins merveilleux d'où fuyait le bonheur.
Apprécier Buffon, ajouter à sa gloire;
C'est avec lui s'inscrire au temple de Mémoire;
C'est se recommander aux siècles à venir.
Rappelle, dans ton doux loisir,
Avec quelle grâce touchante
Catherine daigne embellir
Les dons que sa main te présente.
D'un règne glorieux ces nombreux monumens,
Qui peuvent attester un siècle de lumière,
Ces médailles dont l'art surpasse la matière,
Et ces riches toisons, l'orgueil des vêtemens,
Ne valent pas d'une Majesté fière
Les instances, le vœu pressant

Pour obtenir la ressemblante image,
Les nobles traits d'un grand homme et d'un sage.
Houdon, elle a fait choix de ton ciseau savant,
La Souveraine, amante des prodiges.
Pour toi ce n'est qu'un jeu de surprendre nos sens
Par tes innombrables prestiges.
Renouvelant l'audace des Titans,
Veux-tu ravir la céleste étincelle?
Transmettre au bloc l'âme de ton modèle?
Ne tente pas de coupables efforts,
Puise-la dans ses yeux, cette flamme immortelle,
Tu seras à-la-fois et sublime et fidèle.
L'Envie, en frémissant, tourmentera son mors.
Buffon, tu n'as jamais aperçu la Furie,
Tu plains les envieux, tu dédaignes l'Envie;
Ton laurier, toujours vert, toujours chéri des Dieux,
N'a rien à redouter des autans furieux.

BOUTS-RIMÉS *de madame de Lénoncourt.*

J'ai quatre-vingt-dix ans, j'arrive d' —*Epidaure;*
Esculape a reçu mon premier —*ex voto.*
On aime ses vieux jours autant que son —*aurore.*
Chacun sur mon voyage avait crié —*haro.*
L'espérance soutient et le succès —*restaure;*
Me voici rajeunie et presque sans —*bobo.*
Mon front était ridé, mon teint celui d'un —*Maure,*
Quand je parlais, mes dents partaient —*ex abrupto,*
Une seule restait, servant de —*memento.*
A peine ai-je touché le serpent que —*j'adore,*
Vieille comme Baucis et sourde comme —*Io,*
Je deviens aussi leste, aussi belle que —*Laure.*
Remerciant le dieu, j'ai promis —*in petto*
Au moins cinq ou six fois d'y retourner —*encore.*

LETTRE *de M. le comte de Buffon à Sa Majesté impériale l'Impératrice de toutes les Russies.*

De Paris, le 14 Décembre 1781 (1).

Madame, j'ai reçu, par M. le baron de Grimm, les superbes fourrures et la très-riche collection de médailles et grands médaillons que Votre Majesté impériale a eu la bonté de m'envoyer. Mon premier mouvement, après le saisissement de la surprise et de l'admiration, a été de porter mes lèvres sur la belle et noble image de la plus grande personne de l'univers, en lui offrant les très-respectueux sentimens de mon cœur.

Ensuite, considérant la magnificence de ce don, j'ai pensé que c'était un présent de souverain à souverain, et que, si ce pouvait être de génie à génie, j'étais encore bien au-dessous de cette tête céleste, digne de régir le monde entier, et dont toutes les Nations admirent et respectent également l'esprit sublime et le grand caractère. Sa Majesté impériale est donc si fort élevée au-dessus de tout éloge, que je ne puis ajouter que mes vœux à sa gloire.

Cet ouvrage en chaînon, trouvé sur les bords de l'Irtich, est une nouvelle preuve de l'ancienneté des arts dans son empire; le Nord, selon mes *Epoques*, est aussi le berceau de tout ce que la nature dans sa première force a produit de plus grand, et mes vœux seraient de voir cette belle nature et les arts descendre une

(1) On croit cette Lettre et la suivante déjà imprimées. (*Note de l'Ed.*)

seconde fois du Nord au Midi sous l'étendard de son puissant génie. En attendant ce moment qui mettra de nouveaux trophées sur ses couronnes et qui ferait la réhabilitation de cette partie *croupissante* de l'Europe, je vais conserver ma trop vieille santé sous les zibelines et les hermines, qui dès-lors resteront seules en Sibérie, et que nous aurions de la peine à habituer en Grèce et en Turquie.

Le buste auquel M. Houdon travaille n'exprimera jamais aux yeux de ma grande Impératrice les sentimens vifs et profonds dont je suis pénétré; soixante et quatorze ans imprimés sur ce marbre ne pourront que le refroidir encore. Je demande la permission de le faire accompagner d'une effigie vivante; mon fils unique, jeune officier aux Gardes, le porterait aux pieds de son auguste personne; il revient de Vienne et du camp de Prague où il a été bien accueilli, et puisqu'il ne m'est pas possible d'aller moi-même faire mes remercîmens à Votre Majesté impériale, je donnerai une partie de mon cœur à mon fils, qui partage déjà toute ma reconnaissance; car je substitue ces magnifiques médailles dans ma famille comme un monument de gloire respectable à jamais. Tout Paris vient chez moi pour les admirer, et chacun s'écrie sur la noble munificence et les hautes qualités personnelles de ma bienfaitrice: ce sont autant de jouissances ajoutées à ses bienfaits réels; j'en sens vivement le prix par l'honneur

qu'ils me font, et je ne finirais jamais cette lettre, peut-être déjà trop longue, si je me livrais à toute l'effusion de mon âme, dont tous les sentimens seront à jamais consacrés à la première et l'unique personne du beau sexe qui ait été supérieure à tous les grands hommes.

C'est avec un très-profond respect, et j'ose dire avec l'adoration la mieux fondée, que j'ai l'honneur d'être, Madame, de Votre Majesté impériale le très-humble, etc.

RÉPONSE *de Sa Majesté impériale.*

De Péterabourg, le 15 Février 1782.

Monsieur le comte de Buffon, je viens de recevoir, par M. le baron de Grimm, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire en date du 14 Décembre de l'année passée. Personne n'était plus en droit que vous, Monsieur, d'être revêtu des fourrures de la Sibérie. Vos *Epoques de la Nature* ont donné à mes yeux un nouveau lustre à ces provinces dont les fastes ont été si long-temps plongés dans l'oubli le plus profond; il n'appartient qu'au génie orné d'aussi grandes connaissances de deviner pour ainsi dire le passé, d'appuyer ses conjectures de faits indisputables, de lire l'Histoire des pays et celle des arts dans le livre immense de la nature. Les médailles frappées du métal que nous fournissent ces contrées pourront un jour servir à constater si les arts ont dégénéré là où ils ont pris

naissance (1); ce qu'il y a de sûr, c'est que, lorsqu'on les frappait, le chaînon qui est en votre possession n'a point trouvé d'imitateur ici. Que les zibelines conservent votre santé, Monsieur, jusqu'au temps où elles s'habitueront aux climats modérés. Que votre buste, travaillé par Houdon, vienne dans ce Nord, où vous avez placé le berceau de tout ce que la nature dans sa première force a produit de plus grand et de plus remarquable; que M. votre Fils l'accompagne : il sera témoin de la renommée de son illustre père et de l'estime très-distinguée que lui porte. — *Signé* CATHERINE.

On vient de nous donner encore au Théâtre de la Comédie italienne deux nouveautés dont les Fables de La Fontaine ont fourni l'idée, l'*Éclipse totale* et l'*Amour et la Folie*.

L'*Éclipse totale*, comédie en vers, mêlée d'ariettes, représentée, pour la première fois, le jeudi 7, est l'ouvrage de deux jeunes militaires; les paroles, de M. de La Chabeaussière, auteur des *Maris corrigés;* la musique, de M. d'Alayrac, connu déjà par plusieurs compositions instrumentales remplies de talent et de goût; les deux auteurs sont gardes du corps de M. le comte d'Artois. Un tuteur astrologue qui se laisse tomber dans un puits en courant après sa pupille, qui lui est échappée avec son amant pendant qu'il observait l'éclipse, voilà toute l'intrigue et

(1) Ce point historique pourrait être très-facilement contesté. (*Note de l'Éditeur.*)

toute l'action de la pièce ; elle n'a rien de neuf; elle porte sur des circonstances peu vraisemblables, et que l'auteur n'a pas même su ménager avec beaucoup d'adresse ; mais il en a tiré des scènes agréables, un dialogue vif et piquant, d'ingénieuses méprises, des jeux de mots pleins d'esprit et de gaieté, d'autant plus heureux qu'ils semblent naître du fond même de la situation. Une des plus jolies scènes est celle où Léandre, l'amant de la pupille, après s'être annoncé comme un des plus grands astronomes du siècle, pour démontrer la profondeur de la science, sous le prétexte de figurer plus clairement la marche des planètes, arrange tous les personnages de la scène comme il convient le mieux à l'exécution de son projet. Tandis que Solstitius, le vieux astrologue, est tout entier à l'observation de l'éclipse, nos amans et le bailli, qui favorise leurs amours, s'échappent par la trappe d'un puits à sec qui conduit à un souterrain de la maison voisine ; Crispin, le valet de Léandre, demeure le dernier. Tous deux disent ensemble : *Voici l'instant, l'heure fatale, encore un moment, s'il vous plaît.* — Solstitius seul : *L'y voilà, l'y voilà, l'éclipse est...* — Crispin déjà dans le puits : *Totale.* — Les lumières suivent progressivement le morceau de musique, qui finit en smorzando, et ce jeu de théâtre forme un tableau tout-à-fait comique.

Ce qui nous a paru faire le plus de plaisir dans la musique de l'*Éclipse totale*, c'est l'ouverture et la chanson que chante Rosette, en attendant

le rendez-vous que lui avait donné Crispin. Il y a dans tout le reste des détails agréables, mais beaucoup de réminiscences, peu de traits saillans. Les morceaux d'ensemble prouvent que l'auteur au goût de son art joint encore une assez grande connaissance de la scène, et ce coup d'essai, tel qu'il est, doit faire désirer que M. d'Alayrac continue de consacrer au Théâtre une partie de ses loisirs.

L'*Amour et la Folie*, représentée, pour la premiere fois, sur le même Théâtre le lendemain, est une comédie en trois actes, en prose et en vaudevilles, par M. Desfontaines. Les jeunes filles du hameau ont résolu, le beau projet pour ne point s'ennuyer! de conserver leur indifférence et de bouder l'Amour. Déguisé en marchand, ce dieu vient leur offrir un elixir merveilleux, un préservatif contre l'amour. Trompées par l'étiquette du flacon, elles boivent la divine liqueur, qui les rend toutes amoureuses et les livre à la discrétion de leurs amans. Les vieilles sont tentées aussi d'en goûter; elles en éprouvent le même effet; mais en vain. La Folie cependant, dont le hameau suivit toujours les lois, revient d'un voyage qu'elle fit je ne sais où; les Ris et les Jeux ont disparu pendant son absence; elle ne retrouve dans ce séjour chéri que des langueurs et de fades tendresses. Dispute avec l'Amour, à qui elle propose un combat singulier, dans lequel du premier coup elle lui fait perdre la vue. L'Amour demande justice au tribunal du lieu; le bailli en est le président, le bedeau plaide

pour l'Amour, un des bergers pour la Folie; le bailli, c'est Mercure lui-même déguisé ainsi par l'ordre de Jupiter, décide, comme dans la Fable, que le dieu restera aveugle, mais que la Folie désormais lui servira de guide..... Il n'y a dans cet opéra-vaudeville ni beaucoup d'esprit, ni beaucoup de gaieté, quelque libre, quelque hasardé qu'en soit le ton, pour ne rien dire de plus; mais on y trouve des mouvemens de scène assez rapides, et dans l'ensemble un certain tumulte qui ne déplaît point, qui supplée même en quelque manière, du moins à la représentation, à tout ce qui manque à cet ouvrage pour être vraiment agréable.

C'est dans cette pièce que M. Parisau a puisé l'idée du compliment dialogué par lequel les Comédiens italiens ont fait la clôture de leur Théâtre. L'Amour y paraît aveugle, conduit par la Folie; il lui dit: « Prends bien garde et choisis le meilleur chemin... Ne dirait-on pas, lui » répond la Folie, que tu sois le premier que » je conduise? »

Sur l'air : Réveillez-vous, belle endormie.

Suis-moi toujours et ne crains guère,
A plus d'un j'ai donné la main;
Mon ami, je sers de lisière
A la moitié du genre humain.

Iris vient, de la part de Jupiter, lui ordonner de remonter aux cieux; l'Amour veut résister, il aime la terre. — *Iris.* La terre, eh! qu'y fais-tu? — *La Folie.* Ce qu'il a toujours fait, des heureux et des dupes. — *L'Amour.* J'y suis de-

venu marchand. — *Iris.* C'est ce qu'on te reproche un peu. — *L'Amour.* Tu ne m'entends pas; j'y vends des riens, des drogues, des chansons. La terre est le seul séjour qui me convienne, on m'y traite avec indulgence. — *Iris.* Tu trouveras dans l'Olympe la même indulgence, et tu n'y seras pas le seul dieu privé du bonheur de voir : la Fortune est sans yeux, Plutus a la vue très-basse, et l'Amour, Plutus et la Fortune n'en sont pas moins trois aveugles à qui l'univers appartiendra toujours, etc.

Ce petit dialogue finit par un vaudeville dont nous ne citerons que le dernier couplet, si vivement applaudi et qui méritait bien de l'être, chanté par madame Dugazon. C'est celui de la Folie.

Sur l'air de Florine.

Qu'Amour retourne au ciel, qu'il fuie,
Je reste ici pour ma santé.
Point de gaieté sans la folie,
Point de bonheur sans la gaieté.
On prétend qu'à la gent humaine
Je sers de guide et pour toujours;
Messieurs, si c'est moi qui vous mène,
Vous viendrez ici tous les jours.

Essai sur les règnes de Claude et de Néron, et sur les mœurs et les écrits de Sénèque, pour servir d'Introduction à la lecture de ce Philosophe. Par M. Diderot, deux volumes in-8°; nouvelle édition. A Londres, c'est-à-dire à Bouillon. Cette nouvelle édition est très-considérablement augmentée, et nous a

paru en général plus favorablement accueillie encore que la première. L'auteur avait d'abord eu le projet de répondre en détail à toutes les attaques, à toutes les objections que lui avait faites l'essaim bruyant de nos journalistes; depuis il a changé d'avis, et, choisissant dans le nombre de ces critiques celles qui pouvaient prêter aux éclaircissemens les plus intéressans ou les plus utiles, il s'est déterminé à faire entrer toutes ses réponses dans le corps même de l'ouvrage. L'apologie de Sénèque en est devenue plus complète ou du moins plus ingénieuse, la diatribe contre J. J. Rousseau, diatribe qu'on avait trouvée si révoltante, beaucoup plus étendue, mieux motivée et par-là même peut-être moins violente, moins odieuse. Mais si le fonds du livre est beaucoup plus riche qu'il ne l'était, la forme en est aussi plus décousue; il faut prendre son parti de voir l'auteur passer tout-à-coup du palais des César au grenier de MM. Royou, Grosier et consors, de Paris à Rome, de Rome à Paris, du règne de Claude à celui de Louis XV, du collége de la Sorbonne à celui des Augures, s'adresser tantôt aux maîtres du monde, tantôt aux derniers roquets de la littérature, et, dans son enthousiasme dramatique, faire parler les uns, répondre les autres, s'apostropher lui-même, apostropher ses lecteurs et leur laisser souvent l'embarras de chercher quel est le personnage qu'il fait parler, ou quel est celui auquel il s'adresse.

Ce désordre est sans doute un défaut; mais ce

défaut ne rend l'ouvrage ni moins original, ni moins piquant; il ne saurait détruire l'effet de ces belles pages traduites de Tacite, que Tacite lui-même n'eût pas autrement écrites s'il eût écrit dans notre langue, ni de beaucoup d'autres que ce grand écrivain n'eût pas désavouées, quoiqu'elles ne soient point de lui. Il m'est arrivé plus d'une fois, en relisant ce beau morceau sur le règne de Claude et de Néron, de vouloir comparer avec l'original des paragraphes entiers que j'avais pris pour du Tacite tout pur, et de n'en pouvoir retrouver dans cet auteur ni le premier trait, ni même la plus légère trace; j'ose assurer que le lecteur le plus familier avec la manière de Tacite pourra s'y laisser tromper sans peine. On ne saurait donc avoir trop de regret que M. Diderot n'ait pas eu le courage d'entreprendre la traduction entière de ce sublime historien; elle lui avait été demandée par madame la Grande-Duchesse de Russie, et cette demande n'honore pas moins le goût de cette jeune princesse que le génie et les talens divers de notre philosophe.

Cette nouvelle édition de l'*Essai sur Sénèque* n'ayant paru que sous une permission tacite, l'auteur a eu la liberté d'y insérer beaucoup de choses qu'il avait été forcé de supprimer dans la première; on pourra même trouver que cette liberté a été portée fort loin dans plusieurs endroits, comme dans le parallèle du caractère de Claude et de celui d'un Roi qu'il n'est pas difficile de recon-

naître, puisqu'on cite de lui des mots connus de tout le monde.

Nouveau Voyage en Espagne, fait en 1777 *et en* 1778, *dans lequel on traite des Mœurs, du Caractère, des Monumens anciens et modernes*, etc. Deux volumes in-8°. Nous avons si peu de bons ouvrages sur l'Espagne, que celui-ci ne pouvait manquer d'être reçu avec empressement, quoiqu'il laisse encore beaucoup de choses à désirer et qu'il soit en général assez mal écrit. On l'attribue à un médecin espagnol, M. Peyron, et l'on assure que c'est M. l'abbé Morellet qui s'est chargé de le revoir, quant au style. Tel qu'il est, ce Voyage a paru infiniment plus instructif que celui de Baretti, rempli de minuties; fort supérieur à celui de M. Silhouette, qui n'est qu'un ouvrage très-superficiel; moins diffus, moins pesant que celui de Colmenar; plus exact encore que ceux de Labbat et du religieux Lombard; il embrasse aussi plus d'objets que celui de l'abbé Ponz, ouvrage d'ailleurs fort estimable quant à la partie des arts, dont cet auteur s'est essentiellement occupé.

Un des morceaux les plus curieux du nouveau Voyage est la description très-authentique et très-circonstanciée de l'*auto-da-fé* célébré sous le règne de Charles II en 1680; ce qui n'est pas moins remarquable, c'est l'extrait de la Consultation présentée à ce même Charles II, par don

Joseph de Ledesma, sur les abus sans nombre du tribunal de l'Inquisition; il n'existe peut-être aucun ouvrage plus propre à faire connaître le véritable esprit de cette affreuse juridiction. On peut lire avec plus de tranquillité tout ce qui concerne la dernière victime d'une superstition si monstrueuse, depuis qu'on sait que cet illustre infortuné (1) coule aujourd'hui, à Paris, des jours paisibles, qu'il y jouit d'une assez grande partie de sa fortune, pardonnant en bon chrétien aux capucins, aux inquisiteurs, et tâchant d'oublier les persécutions des uns et le catéchisme des autres au milieu de nos spectacles, de nos philosophes, de nos Aspasies, quelquefois même de nos Laïs. Il n'y a pas trop de tout ce qui peut distraire pour effacer de si tristes souvenirs.

Histoire de la dernière Révolution de Suède, précédée d'une Analyse de l'Histoire de ce pays, pour développer les causes de cet événement. Par Jacques Lescène-Desmaisons, avec cette épigraphe tirée de Pline : *Cogitemus si majus Principibus præstemus obsequium qui servitute civium quàm qui libertate lætantur.* Un volume in-12. Le tableau d'une époque si mémorable, et pour le bonheur de la Nation suédoise et pour la gloire de Gustave, demandait le pinceau de Salluste ou de Saint-Réal. M. Jacques Lescène-Desmaisons ne possède assurément ni l'un ni l'autre; son style

(1) M. d'Olivadès, sous le nom de M. le comte de Pilo.

a de l'emphase et souvent même une impropriété d'expression tout-à-fait choquante; sa narration manque d'intérêt et de clarté. Les faits principaux sont indiqués, dit-on, avec assez d'exactitude; mais la plupart des noms propres sont estropiés au point d'être pour ainsi dire méconnaissables. On a trouvé une affectation ridicule dans l'emploi sans cesse répété de la dénomination si extraordinaire des deux partis qui déchiraient l'État avant l'heureuse révolution qui délivra la Suède de ses tyrans; il est vrai que ces noms de *bonnets* et de *chapeaux*, employés toujours très-gravement par notre historien, donnent souvent à ses phrases une tournure vraiment burlesque. L'*Analyse*, qui précède l'Histoire de la Révolution, est trop longue pour un précis, et l'on y remarque cependant des omissions essentielles. Comment lui pardonner, par exemple, d'avoir passé absolument sous silence et la translation de la couronne d'Ulrique-Éléonore au prince de Hesse, et l'époque qui fit passer cette couronne à la Maison qui la porte aujourd'hui?

La plus grande obligation que nous ayons à M. Desmaisons, c'est d'avoir recueilli, à la fin de son volume, quelques lettres du Roi, et ses discours à la Diète et au Sénat, discours dignes d'un Roi citoyen, et dont la main même des Tacite et des Salluste eût craint sans doute d'altérer l'auguste et noble simplicité.

AVRIL 1782.

Depuis plusieurs années il n'a encore paru de Roman dont le succès ait été aussi brillant que celui des *Liaisons dangereuses, ou Lettres recueillies dans une Société, et publiées pour l'instruction de quelques autres, par M. C*** de L****, avec cette épigraphe : *J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces Lettres.* M. C*** de L*** est M. Chauderlos de La Clos, officier d'artillerie; il n'était connu jusqu'ici que par quelques pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses*, et plus particulièrement par une certaine *Epître à Margot*, qui manqua lui faire une tracasserie assez sérieuse à cause d'une allusion peu obligeante pour madame la comtesse du Barri, dont la faveur, alors au comble, voulait être respectée.

On a dit de M. Rétif de La Bretonne qu'il était *le Rousseau du ruisseau.* On serait tenté de dire que M. de La Clos est le Rétif de la bonne compagnie. Il n'y a point d'ouvrage en effet, sans en excepter ceux de Crébillon et de tous ses imitateurs, où le désordre des principes et des mœurs de ce qu'on appelle la bonne compagnie et de ce qu'on ne peut guère se dispenser d'appeler ainsi, soit peint avec plus de naturel, de hardiesse et d'esprit: on ne s'étonnera donc point que peu de nouveautés aient été reçues

avec autant d'empressement; il faut s'étonner encore moins de tout le mal que les femmes se croient obligées d'en dire; quelque plaisir que leur ait pu faire cette lecture, il n'a pas été exempt de chagrin : comment un homme qui les connaît si bien et qui garde si mal leur secret ne passerait-il pas pour un monstre? Mais, en le détestant, on le craint, on l'admire, on le fête; l'homme du jour et son historien, le modèle et le peintre sont traités à-peu-près de la même manière.

En disant que le vicomte de Valmont, l'un des principaux personnages du nouveau Roman, parvient, à force d'intrigue et de séduction, à triompher de la vertu d'une nouvelle Clarisse, abuse en même temps de l'innocence d'une jeune personne, les sacrifie l'une et l'autre à l'amusement d'une courtisane et finit par les réduire toutes deux au désespoir, on pourrait bien faire soupçonner que c'est là, selon toute apparence, le héros de notre Histoire. Eh bien, tout sublime qu'il est dans son genre, ce caractère n'est encore que très-subordonné à celui de la marquise de Merteuil, qui l'inspire, qui le guide, qui le surpasse à tous égards, et qui joint encore à tant de ressources celle de conserver la réputation de la femme du monde la plus vertueuse et la plus respectable. Valmont n'est pour ainsi dire que le ministre secret de ses plaisirs, de ses haines et de sa vengeance; c'est un vrai Lovelace en femme; et comme les

femmes semblent destinées à exagérer toutes les qualités qu'elles prennent, bonnes ou mauvaises, celle-ci, pour ne point manquer à la vraisemblance, se montre aussi très-supérieure à son rival.

On croit bien qu'après avoir présenté à ses lecteurs des personnages si vicieux, si coupables, l'auteur n'a pas osé se dispenser d'en faire justice; aussi l'a-t-il fait. M. de Valmont et madame de Merteuil finissent par se brouiller, un peu légèrement à la vérité; mais des personnes de ce mérite sont très-capables de se brouiller ainsi: M. de Valmont est tué par l'ami qu'il a trahi; la conduite de madame de Merteuil est enfin démasquée; pour que sa punition soit encore plus effrayante, on lui donne la petite-vérole qui la défigure affreusement; elle y perd même un œil, et, pour exprimer combien cet accident l'a rendue hideuse, on fait dire au marquis de*** que *la maladie l'a retournée, et qu'à présent son âme est sur sa figure*, etc.

Toutes les circonstances de ce dénouement, assez brusquement amenées, n'occupent guère que quatre ou cinq pages; en conscience, peut-on présumer que ce soit assez de morale pour détruire le poison répandu dans quatre volumes de séduction, où l'art de corrompre et de tromper se trouve développé avec tout le charme que peuvent lui prêter les grâces de l'esprit et de l'imagination, l'ivresse du plaisir et le jeu très-entraînant d'une intrigue aussi facile qu'in-

génieuse? Quelque mauvaise opinion qu'on puisse avoir de la société en général et de celle de Paris en particulier, on y rencontrerait, je pense, peu de liaisons aussi dangereuses pour une jeune personne que la lecture des *Liaisons dangereuses* de M. de La Clos. Ce n'est pas qu'on prétende l'accuser ici, comme l'ont fait quelques personnes, d'avoir imaginé à plaisir des caractères tellement monstrueux, qu'ils ne peuvent jamais avoir existé : on cite plus d'une société qui a pu lui en fournir l'idée; mais, en peintre habile, il a cédé à l'attrait d'embellir ses modèles pour les rendre plus piquans, et c'est par-là même que la peinture qu'il en fait est devenue bien plus propre à séduire ses lecteurs qu'à les corriger.

Un des reproches qu'on a faits le plus généralement à M. de La Clos, c'est de n'avoir pas donné aux méchancetés qu'il fait faire à ses héros un motif assez puissant pour en rendre au moins le projet plus vraisemblable. Le motif qui les fait concevoir est en effet assez frivole; c'est pour punir le comte de Gercourt de l'avoir quittée pour je ne sais quelle Intendante, que madame de Merteuil emploie toutes les ressources de son esprit et toute l'adresse de son ami à perdre la jeune personne qu'il doit épouser. « Prouvons-lui, dit-elle à Valmont, qu'il » n'est qu'un sot; il le sera sans doute un jour; » ce n'est pas là ce qui m'embarrasse, mais le » plaisant serait qu'il débutât par-là........» Et

c'est là l'objet important de tant d'intrigues, de tant de perfidies.

On peut douter si Valmont est amoureux de l'aimable présidente de Tourvel; en employant, pour la séduire, tout l'artifice imaginable, il semble qu'il n'ait d'autre but que celui d'assurer au vice l'espèce d'avantage qu'il peut usurper quelques momens sur la vertu même la plus pure. Mais ne pourrait-on pas faire le même reproche au caractère que Richardson donne à Lovelace? Lovelace est-il vraiment amoureux de Clarisse? Comme Valmont, il ne cherche que *le charme des longs combats et les détails d'une pénible défaite.*

Ce n'est pas sans quelque regret qu'on se permet d'en convenir, mais l'expérience le prouve trop bien tous les jours : à en juger par la conduite de beaucoup de gens, il faut bien que le vice ait ses plaisirs comme la vertu; et ce qui constitue décidément le caractère du méchant comme celui de l'homme vertueux, c'est de l'être sans aucun objet d'utilité personnelle et pour le seul plaisir de l'être. La société donne aux hommes tant de besoins, tant d'espèces d'amour-propre à contenter, elle leur laisse tant d'inquiétude, tant d'activité dont on ne sait le plus souvent que faire! Si la bonne compagnie offre assez de gens aimables qui ne trouvent que dans la tracasserie et dans les méchancetés de quoi occuper le vide de leur cœur, l'inutilité de leur existence, pourquoi refuser à madame de Mer-

teuil, au vicomte de Valmont l'honneur d'avoir été de ce nombre?

Pour avoir une juste idée de tout le talent qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'ouvrage de M. de La Clos, il faut le lire d'un bout à l'autre; il n'y en a pas moins dans l'ensemble que dans les détails. Les caractères y sont parfaitement soutenus; la naïveté de la petite de Volange est un peu bête, mais elle n'en est que plus vraie, et ce personnage contraste aussi heureusement avec l'esprit de madame de Merteuil que les vices de celle-ci avec la vertu romanesque de madame de Tourvel. L'extrême sécurité de madame de Volange sur la conduite de sa fille est peut-être ce qu'il y a de moins vraisemblable dans tout l'ouvrage; elle est justifiée cependant autant qu'elle peut l'être et par l'adresse de madame de Merteuil, et par cette confiance qu'une femme, dont la vie fut toujours irréprochable, prend si naturellement dans tout ce qui l'entoure. On peut croire sans peine que la fille d'une madame de Merteuil serait à coup sûr mieux gardée que ne l'est la petite de Volange; l'expérience du vice a sur ce point de grands avantages sur les habitudes de la vertu.

Parmi les épisodes qui enrichissent cette ingénieuse production on ne peut se refuser au plaisir de citer celui de la fameuse aventure des Inséparables, dans laquelle le joli Prévan, après avoir triomphé glorieusement dans la même nuit de trois jeunes beautés, oblige le lende-

main leurs amans à lui pardonner cette triple trahison, et à se croire ses meilleurs amis. L'aventure de madame de Merteuil avec ce même Prévan est peut-être encore plus piquante. Son ami Valmont l'exhorte à s'en défier: « S'il peut » gagner seulement une apparence, lui dit-il, il » se vantera, et tout sera dit; les sots y croiront, » les méchans auront l'air d'y croire; quelles se» ront vos ressources?... » Madame de Merteuil lui répond: « Quant à Prévan, je veux l'avoir » et je l'aurai; il veut le dire, et il ne le dira » pas; en deux mots, voilà notre Roman... » Et ce Roman n'en est pas un; car madame de Merteuil tient parole.

Il n'y a pas moins de variété dans le style de ces Lettres qu'il n'y en a dans les différens caractères des personnages que l'auteur fait paraître sur la scène. La Lettre du vicomte à son chasseur et la réponse de celui-ci ne sont pas au-dessous de celles de Lovelace et de son Joseph Leman; cependant elles n'ont d'autre rapport ensemble que celui d'être également vraies, également originales.

THALIE *aux Comédiens français, au sujet de l'ouverture de leur nouvelle Salle.*

Ecoutez, messieurs les acteurs,
Ecoutez ma plainte folâtre:
Lorsque vous changez de Théâtre,
Ne pourriez-vous changer d'auteurs?
Melpomène, ma sœur altière,
Peut encor descendre chez vous,

La Harpe, Ducis et Lemierre
Lui rendent des soins assez doux.
Mais comment y suis-je traitée?
Jadis on y suivait ma loi,
Et maintenant, ah! je le vois,
A peine y suis-je regrettée,
A peine y songe-t-on à moi.
Du lamentable La Chaussée
Les lamentables successeurs
De mes États m'ont expulsée,
Et noyé mes ris dans les pleurs.
Quoique veuve encor très-jolie,
D'un voile de mélancolie
Par eux mon front fut revêtu;
Hélas! dans ma juste furie,
Faudra-t-il que je me marie
Avec Boniface Pointu (1)?

ENIGME-LOGOGRIPHE.

J'embrassai tout, et mon génie
Cueillit tous les lauriers destinés au talent:
De l'empire des arts usurpateur brillant,
Lecteur, pour m'admirer l'Europe est réunie.
Profond, léger, malin, agréable, érudit,
Tour-à-tour faible et magnanime,
Je suis moi-même une énigme sublime,
Dont le mot n'est pas encor dit.
En attendant qu'on y réponde,
Ecoute bien,: mon premier nom
Est tout entier dans mon second,
Et mon second remplit le monde.
Le problème, lecteur, doit être résolu;
Si tu le lis deux fois, tu ne m'as jamais lu.

(1) Personnage d'une comédie donnée dernièrement avec le plus grand succès sur le Théâtre de Jeanot, la suite de *Jérôme* et d'*Eustache Pointu.*

Les Comédiens français ont fait, le mardi 9, l'ouverture de leur nouvelle salle du faubourg Saint-Germain par l'*Iphigénie* de Racine, précédée de l'*Inauguration du Théâtre français,* en un acte et en vers de M. Imbert. Ce serait ici le lieu de faire ou l'éloge ou la critique détaillée d'un monument commencé depuis tant d'années, attendu depuis si long-temps, et que la magnificence de nos Rois devait sans doute à la gloire des arts qui ont illustré la Nation; mais, dans la crainte de remplir mal une tâche qui suppose des connaissances dont nous sommes entièrement dépourvus, nous croyons devoir nous borner à quelques observations générales qui n'ont échappé à personne, et qui nous ont paru confirmées par l'opinion même des gens de l'art.

La façade extérieure du bâtiment a été trouvée généralement beaucoup trop massive; rien n'est plus opposé au caractère d'élégance qui convenait si bien à un édifice de ce genre. Le vestibule intérieur de la salle forme une double galerie soutenue par une multitude de colonnes, dont le premier coup-d'œil offre un aspect assez piquant, assez agréable; mais, examiné avec plus d'attention, on y trouve plus de singularité que de grandeur, plus de luxe que d'utilité; on s'aperçoit avec humeur que l'artiste a sacrifié au plaisir de faire une chose nouvelle, extraordinaire, les convenances les plus essentielles à l'usage du public; que les escaliers, trop roides et sans repos, pour ne pas occuper trop d'es-

pace, sont très-incommodes à monter, plus incommodes encore à descendre; que tous les passages d'une partie de la galerie à l'autre sont ridiculement resserrés, et que la prodigieuse élévation de cette double galerie la rendra l'hiver d'un froid insupportable, en dépit de tous les poêles et de toutes les précautions qu'on pourra prendre pour la réchauffer. L'intérieur de la salle est d'une forme ronde; le Théâtre, avancé sur un segment du cercle, n'en interrompt point la régularité. Un lustre, suspendu au centre d'un dôme très-orné de sculptures, éclaire seul la salle, et, pour lui donner encore mieux l'air du soleil, on a imaginé très-ingénieusement de l'entourer de douze figures de carton représentant les douze signes du zodiaque, allégorie dont l'affectation précieuse et recherchée n'a pas paru d'un fort bon goût. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que la forme intérieure de cette nouvelle salle ne surprenne d'abord par un ensemble assez vaste; assez imposant; mais l'avantage de ce premier aperçu n'empêche pas qu'on n'observe ensuite que les pilastres qui soutiennent ou paraissent soutenir les arcs du dôme sont du dessin le plus pauvre et le plus mesquin; que la coupe en est trop grêle, qu'interrompue mal-à-propos par une partie des loges, on en suit difficilement l'ordre et la base: c'est ce défaut capital qui, joint à la blancheur uniforme de tous les ornemens de sculpture, a fait dire que la nouvelle salle ressemblait à ces boîtes de su-

cre dont on pare aujourd'hui nos desserts. Une faute plus essentielle encore que l'on reproche à MM. Peyre et de Wailly, c'est d'avoir si mal combiné et le plan général de l'édifice et la distribution particulière des loges, qu'il s'y trouve un grand nombre de places d'où l'on voit mal et d'où l'on n'entend guère mieux. La galerie qui domine autour du parquet forme une espèce d'avant-toit sur les loges du rez-de-chaussée qui leur cache à-peu-près les deux tiers de la scène; elle a tellement forcé d'élever les premières et les secondes loges, que ces dernières le sont plus que ne l'étaient dans l'ancienne salle les troisièmes; de toutes ces loges on voit les acteurs comme dans le fond d'un puits. La voix va se perdre dans le centre du dôme et dans les angles multipliés de tous les ornemens en bosse dont il est surchargé : les seules places où l'on puisse entendre sans un effort d'attention fatigant sont celles qui sont en face : on perd beaucoup dans les places de côté, même à l'orchestre. Quelque grand que soit le lustre dont la salle est éclairée, il ne saurait l'éclairer suffisamment; il est impossible de distinguer les objets d'un rang de loges à l'autre; tout s'efface et se confond, et les femmes, faites pour parer le spectacle, sont réduites au plaisir qui leur est souvent le plus indifférent, celui de voir et d'écouter. Le Théâtre est fort large, mais il n'a point de profondeur, disposition peu favorable à l'effet des décora-

tions, qui peut embarrasser le jeu de l'acteur et nuire à la pompe du spectacle.

Mais en voilà sans doute assez sur un objet qu'il faut laisser discuter à des juges plus instruits. Il y a peu de chose à dire de la petite pièce de M. Imbert; ce sont des scènes épisodiques versifiées avec autant de facilité que de négligence, et qui prouvent seulement qu'avec de l'esprit et de l'imagination M. Imbert a si peu de talent pour le Théâtre qu'il n'en a pas même pour ce genre, de tous assurément celui qui en exige le moins.

Il y a beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, beaucoup de malignité dans la comédie-vaudeville représentée le même jour sur le Théâtre italien; mais la critique en a paru trop dure, trop amère; l'invention en est d'une allégorie trop alambiquée; et pour être plein de mots heureux, le dialogue n'en est pas moins dépourvu et de mouvement et de rapidité. Cette pièce, annoncée d'abord sans titre, a été donnée depuis sous celui du *Public vengé*, précédée d'un prologue intitulé *le Poisson d'Avril;* elle est de M. Prévôt, avocat au Parlement, et quoiqu'il ne soit plus jeune, nous croyons que c'est son premier essai dans la carrière dramatique; il n'est pas plus connu dans celle du barreau.

Voici l'idée du prologue. Momus trouve le sifflet du Public, oh! la bonne trouvaille par le

temps qui court ! Il en fait présent à la petite Thalie, fort occupée du compliment qu'elle doit faire, selon l'usage, au Public. On le voit paraître; la Muse, qui n'est pas encore prête, se sauve sous la toile. Momus, caché à l'avant-scène par les roseaux, écrit sur ses tablettes, et le Public s'avance en pêchant du même côté; ce Public est de fort mauvaise humeur et d'avoir perdu son sifflet et de n'avoir rien pris de la journée. Tandis qu'il s'en plaint, Momus attache ses tablettes à l'hameçon de la ligne et reste caché. Le Public retire la ligne, et trouve sur les tablettes le couplet que voici :

> Qui réclame un sifflet de prix ?
> Momus promet de le lui rendre,
> S'il veut au spectacle aujourd'hui
> Sans rien critiquer tout entendre.
> Ce marché-là vous convient-il ?

Il jette les tablettes en souriant,

> Ma foi, c'est un poisson d'Avril.

La petite Thalie revient, remet humblement au Public son sifflet et lui dit :

> Ne courbez pas sur nous ce sceptre rigoureux,
> Le moment où l'on rentre est fait pour les heureux.

Monseigneur est fort étonné de trouver sur l'affiche : Les Comédiens italiens donneront aujourd'hui *le Public*, comédie nouvelle. *M'afficher! de moi s'amuser! je vais faire beau bruit......* *Calmez*, lui répond Momus, *calmez ce grand dépit; car on dirait, vous vous sifflez vous-même.*

Tous les personnages de la nouvelle comédie-

vaudeville sont allégoriques. Le fond du Théâtre représente un désert; la Vérité y paraît endormie dans les bras du Temps; on voit de côté et d'autre des inscriptions et différens emblèmes de la révolution des systèmes et des modes. L'Opinion, le Caprice, girouette tenant le porte-feuille du Public, l'Amphigouri et toute sa troupe composée de la Cabale, du Paradoxe, de Nycticorax, du Dramomane, de l'Harmoniche, avaient cherché depuis long-temps à éloigner le Public de la Vérité. Le Génie national, exilé par le mauvais goût, revient, après de longs voyages, en France sa patrie; il fait fuir tous les fantômes ridicules qui s'étaient emparés du Public, lui ôte les lisières par lesquelles ils le tenaient attaché, et le réconcilie avec la Vérité, les Ris et les Grâces. Il est difficile de donner à un sujet allégorique beaucoup de mouvement et d'intérêt; le développement de celui-ci n'est souvent ni assez clair ni assez rapide; mais, à travers des longueurs qui ont dû nuire au succès de l'ensemble, on n'a pu s'empêcher d'y applaudir un grand nombre de détails, d'une critique vive et piquante. Dans les couplets de l'Agréable de ville, l'un des personnages qui viennent faire leur cour au Public, on a trouvé qu'il y en avait dont M. de Beaumarchais pourrait avoir quelque raison de se plaindre, comme celui-ci :

Mes procès,
Vos valets,
Je les gagne,

Je fais croire à mes propos,
Même à mes châteaux
En Espagne, etc.

Il y a dans le rôle de madame du Costume ou de mademoiselle Bertin, qui comme de raison vient aussi rendre compte au Public de ses succès, un madrigal assez agréable pour la Reine; mais la manière dont il est amené est si gauche qu'il n'a fait que peu d'effet.

Sur l'air de la Baronne.

C'est un mystère;
Trop tard mes cartons sont venus.
C'est un mystère.
Sur une Grâce je voulus
Epuiser tous les dons de plaire,
Elle avait tout pris chez Vénus.
C'est un mystère.

Dans la foule de traits dont cet ouvrage est rempli, nous nous contenterons d'en choisir encore deux ou trois qui pourront faire regretter que l'auteur n'ait pas su en faire un usage plus heureux.

« On trouvera chez moi, dit madame du » Costume, des poupées à ressort qui repré- » senteront les mœurs, les conditions, les ca- » ractères, et en six séances au plus on aura » le signalement de toute la Nation.

» Depuis mon exil, dit le Génie national, j'ai » vu bien des pays; pas une Nation qui ne soit » amoureuse de ma manière; on me recherche

» partout; je reviens ici, on y accueille tout, » hors moi, et j'y suis le seul étranger. »

Nycticorax lui propose la lecture de quelque Philosophe anglais bien noir, bien penseur. « J'aime mieux, lui répond-il, une soirée fran- » çaise que toutes les nuits de vos voisins. »

Invention mécanique. On doit plus de découvertes utiles au hasard ou à l'instinct qu'aux réflexions les plus suivies, et les siècles d'ignorance en comptent peut-être plus que les temps les plus éclairés. M. Véra, employé à la Poste, sans s'être occupé jamais d'aucune partie des mathématiques, vient de trouver, pour suppléer à la pompe, une machine dont les avantages et la simplicité ont attiré l'attention de l'Académie des Sciences. Une corde sans fin monte et descend sur deux poulies fixées perpendiculairement l'une à l'autre : la poulie inférieure est plongée dans le réservoir d'eau, et la supérieure, élevée à l'endroit où l'eau doit monter, est enfermée dans une caisse percée à son fond, pour laisser passer la corde : l'axe de la poulie supérieure en enfile une autre de plus petit diamètre, qui communique par une chaîne sans fin à une grande roue fixée perpendiculairement à la portée de la main. Cette grande roue est mise en mouvement par une manivelle, ou tel autre moyen qu'on y voudra substituer; son mouvement est transmis par la chaîne sans fin à la petite poulie supérieure, et par conséquent à la

poulie supérieure de la corde, puisqu'elle a le même axe. Ainsi la corde sans fin monte continuellement d'un côté, depuis le réservoir jusqu'à la caisse, et descend de la caisse au réservoir sans interruption. Sa partie ascendante élève autour d'elle une colonne d'eau qu'elle dépose dans la caisse en roulant sur la poulie supérieure; de la caisse l'eau coule par un conduit dans le bassin destiné à la recevoir. La quantité d'eau élevée dans un temps donné est proportionnée à la grosseur de la corde et à la rapidité du mouvement. Une corde de spart de 21 lignes de circonférence, en sept minutes, élève à 63 pieds 259 pintes d'eau. Une corde de chanvre de 15 lignes de circonférence emploie onze à douze minutes pour élever 250 pintes à la même hauteur.

L'Académie a fait à cette ingénieuse machine l'accueil le plus favorable; cependant il s'en faut bien qu'elle ait atteint le degré de perfection dont elle est susceptible.

M. M... a renoncé, dit-on, à la sainte Eglise, pour épouser, à Neuchâtel, la veuve d'un imprimeur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vient de nous donner une seconde édition de son *Tableau de Paris,* en quatre volumes, considérablement augmentée, mais où l'on retrouve la même négligence, les mêmes absurdités, le même mélange de vérités utiles, de paradoxes

extravagans, de bouffissure, d'éloquence et de mauvais goût.

Corps d'Extraits de Romans de Chevalerie, par M. le Comte de Tressan, de l'Académie française. C'est sans contredit le Recueil de tout ce que la volumineuse *Bibliothèque des Romans* contient de plus agréable et de plus intéressant. Il n'y a aucun de ces extraits qui ne plaise au moins par la grâce, la galanterie et la légèreté du style.

DIVERTISSEMENT *à la mode*.

LETTRE.

J'aime à rire. Un de mes amis, aussi gai que moi, vient de me faire le récit d'une aventure si plaisante, que je m'empresse de vous en faire part, afin que vous en fassiez vous-même part au public, qui aime à rire aussi.

Mon ami se promenait, il y a quelques jours, dans un jardin anglais, voisin de Paris, où il admirait les gazons et les eaux, et les arbres étrangers et les belles fabriques. Il regardait de loin s'avancer une compagnie de femmes et d'hommes sur un des ponts qui décorent cet élysée, lorsqu'il entendit des cris perçans, et vit, l'une après l'autre, tomber dans l'eau plusieurs personnes. Il s'approche et trouve une femme effrayée d'avoir vu disparaître sa fille et d'entendre ses cris. La jeune personne dans l'eau jusqu'aux genoux, un petit homme faible tombé sur le visage, prêt à se noyer; un jeune

homme sauté dans l'eau pour le sauver de ce danger, et pour aider la Demoiselle à regagner les bords; vous vous représentez aisément ce tableau, et vous voyez combien il est comique. C'est, Messieurs, (ah ! ah ! ah !) que ce pont est fait en bascule (ah ! ah ! ah !), et qu'en arrivant à une de ses extrémités (ah ! ah ! ah !) il s'abaisse tout-à-coup (ah ! ah ! ah !), et ceux qui sont dessus tombent dans l'eau (ah ! ah ! ah !), au hasard de se rompre une jambe (ah ! ah ! ah !), ou de se noyer (ah ! ah ! ah !). Est-ce que vous ne trouvez pas cette scène infiniment risible? N'allez pas croire au moins qu'il y ait eu ni jambe rompue, ni personne de noyé; non, on a remis, comme on a pu, le petit homme en voiture, et on l'a renvoyé chez lui, où il n'est demeuré que huit jours au lit; la Demoiselle en a été quitte pour son pierrot de taffetas que l'eau et la boue ont perdu, et pour ne pouvoir prendre leçon de son maître à chanter pour quelques jours. Quant à la mère, en passant une semaine sur sa chaise longue, elle s'est remise des suites de son effroi, et vous voyez bien qu'il n'y a rien à tout cela de tragique.

Ce qui m'étonne, c'est que ce moyen innocent manque aux jardins d'Angleterre. J'en ai vu beaucoup, et jamais je n'y ai trouvé de ponts trébuchans. On a bien raison de dire que ces Anglais sont tristes; ils ne savent égayer ni les affaires ni les jardins. Je crois qu'il serait bon d'envoyer au *London magazine* un dessin

de ces ponts à bascule, et la manière de les placer pour divertir les gens qui se promènent. Vous désireriez peut-être de savoir quel est le jardin où l'on peut se procurer un amusement si piquant ; mais mon ami n'a jamais voulu me le dire (1), sans que je puisse imaginer la raison de ce mystère, que je lui pardonne pourtant, parce que je sais qu'il est aussi sage que gai.

J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé* CACHINNO.

VERS *adressés à monseigneur le prince Henri de Prusse, à son départ de Spa, au nom de mademoiselle Pauline, la fille de madame du Molé, agée de neuf ans; par M. Audibert, de Marseille.*

Quand vous partez, quand il faut qu'on vous quitte,
O Prince le plus accompli !
Sachez de moi, qui n'ai jamais menti,
Que tous les cœurs volent à votre suite,
Et qu'on ne craint que votre oubli.
Partout on vous admire, on vous chérit ici.

EXTRAIT *d'une Lettre du Roi de Prusse à M. d'Alembert.*

— Braschi vient de prouver que le Pape n'est pas infaillible, en faisant une démarche aussi inutile que déplacée. Il semble que la Cour de Vienne veuille punir le Saint-Siége des excès de Grégoire VII et d'Innocent IV. Au reste, je me porte bien ; je fais des vœux pour votre santé, et j'abandonne à leur mauvais sort le Pape, l'abbé

(1) Ce jardin est celui de Mousseau.

Raynal; les fanatiques, les philosophes, les chartreux et surtout les Anglais.

Molière à la nouvelle Salle, ou les Audiences de Thalie, comédie en un acte et en vers libres, représentée, pour la première fois, sur le nouveau Théâtre du faubourg Saint-Germain, le vendredi 12, est demeurée quelques jours anonyme. On avait commencé par l'attribuer à M. Palissot : on l'a rendue ensuite à M. de La Harpe, qui en a vu bientôt le succès assez décidé pour oser l'avouer, sans avoir à craindre qu'un nom tout à-la-fois si célèbre et si chanceux au Théâtre pût lui porter encore malheur.

Si le plan de cette petite comédie n'est pas d'une invention merveilleuse, si l'idée n'en est pas bien neuve, l'exécution en est infiniment agréable; c'est une satire dialoguée d'une manière piquante et spirituelle, où l'on trouve encore plus de raison et de goût que d'esprit et de gaieté. Melpomène et Thalie viennent installer leurs sujets dans leur nouveau séjour; elles y trouvent Molière; Apollon voulut bien lui permettre de partager la fête. Les deux Muses, après avoir fait au père de la Comédie tout l'accueil qu'il mérite, l'instruisent, chacune à sa manière, de l'esprit, du ton, des mœurs et du goût de notre siècle. Thalie, en le quittant, le charge de recevoir pour elle tous les originaux qui se présenteront à l'audience publiée par son ordre. Malheureusement le nombre de ces

originaux n'est pas grand : c'est M. Baptiste, un garçon de café, qui s'est fait auteur ; M. Misograme, un négociant, fort ennuyé du bureau d'esprit établi malgré lui, dans sa maison, par sa femme ; M. Claque, un chef de cabale, un capitaine commandant au parterre, en un mot, le chevalier de La Morlière ; le Vaudeville, sous les jolis traits de mademoiselle Contat ; la Muse du drame, c'est-à-dire Dugazon habillé en femme, sous une grande coiffe de crêpe renouée avec des rubans couleur de feu, une longue robe noire traînante, toute garnie de lambeaux de papier, sur lesquels on lit ces grands mots, *Ah! Ciel! Dieu! grand Dieu! Vertu! Crime! Nature!* Ce dernier pare dignement la queue de la robe. L'auteur, après avoir fait parler tant qu'il a voulu tous ces personnages, fait ouvrir le fond du Théâtre ; on voit les statues de tous les grands auteurs dramatiques ; Apollon est entre Melpomène et Thalie ; chacune d'elles conduit les auteurs de son genre ; les autres Muses ont aussi leur suite qui porte des guirlandes de fleurs et des couronnes de laurier. On danse, on couronne les statues, et pour plaire à tout le monde, mais surtout à M. du Vaudeville, le divertissement finit par des couplets ; on ne dispense pas même la Muse du drame d'y prendre part ; ce n'est pourtant pas sans peine qu'elle s'y détermine ; aussi rien n'est-il plus lamentable que l'air sur lequel on lui fait célébrer les appas du drame. C'est le Vaudeville, comme de raison,

qui termine la ronde par un compliment au parterre.

On a remarqué que les scènes épisodiques qui composent ce joli ouvrage étaient toutes fort longues; on aurait désiré qu'elles fussent et plus courtes et plus variées, et l'on croit qu'il n'aurait pas été difficile d'en rendre la liaison plus adroite et plus naturelle. La scène de Baptiste paraît avoir donné lieu plus particulièrement à cette critique par la manière très-insipide dont elle finit, et peut-être aussi par la manière froide et pesante dont Bouret l'a jouée. On a reproché à M. de La Harpe d'avoir fait de la Muse du drame une caricature plus digne des tréteaux qu'il fronde que de la scène où il veut rappeler Molière; mais cette caricature est plaisante; et pourquoi peindre autrement un genre qui, à l'exception de deux ou trois ouvrages intéressans, n'est connu que par des productions aussi ridicules que monstrueuses? Un reproche plus essentiel à faire à l'auteur, c'est qu'après avoir choisi Molière pour être le principal personnage de sa pièce, il ne lui fasse pas dire un seul mot qui soit propre à son caractère, un seul trait où l'on puisse reconnaître l'originalité de son esprit et de son génie; ce Molière-là est un homme comme un autre; il occupe la scène depuis le commencement jusqu'à la fin, et il ne fait, il ne dit rien que M. de La Harpe n'eût pu faire et n'eût pu dire comme lui. Ce défaut, je l'avoue, est très-grand; mais c'est aussi

sans doute celui qu'il était le plus difficile d'éviter. Le rapport qu'on a trouvé entre Chrysale et Misograme n'ôte rien à mes yeux au mérite de ce rôle ; ces deux personnages se ressemblent à la vérité, mais ils n'ont ni les mêmes traits, ni les mêmes nuances. Le rôle peut-être le plus neuf de la pièce est celui de M. Claque; il est du meilleur comique. M. de La Harpe eut trop à souffrir des cabales dramatiques pour négliger une si belle occasion de s'en venger; aussi l'a-t-il fait de verve, et il n'y a rien qui ne l'annonce.

Au lieu de nous étendre davantage sur les critiques qu'on a faites d'un ouvrage qui, malgré toutes ces critiques n'en a pas moins réussi et n'en était pas moins fait pour plaire, il vaut mieux rappeler ici quelques-uns de ces détails charmans qui en justifient le succès.

Thalie rappelle à Molière que les Comédiens conservent encore aujourd'hui le fauteuil sur lequel il était assis.

Mais vraiment ce fauteuil en vaut bien quelques autres ;
C'est dommage qu'il soit vacant.
La gloire d'y siéger ne serait pas vulgaire ;
Mais depuis bien long-temps, et c'est mon désespoir,
Je n'y vois personne s'asseoir
Que *le Malade imaginaire*.

Oui, dit Thalie à Melpomène,

Oui, sur la scène en vain votre mérite brille ;
De votre Agamemnon la tragique famille,
Avec tous ses héros, n'a jamais obtenu
Tout le succès qu'obtient la famille *Pointu*, etc.

A la peinture que Thalie et Melpomène font

du mauvais goût qui règne aujourd'hui sur nos Théâtres, Molière répond :

Toujours, quand on se plaint, on exagère un peu....
Chez le Français ardent, ingénieux, sensible,
Croyez, en bien, en mal, tout changement possible....
C'est un riche rassasié,
Au sein de l'opulence inquiet et mobile,
De ses propres trésors quelquefois ennuyé.
Après les goûts usés viennent les fantaisies,
On cherche les Laïs après les Aspasies,
Et de la nouveauté l'invincible désir
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir....

Éloge de M. le comte de Maurepas, prononcé, dans la séance publique de l'Académie royale des Sciences, le 10 *Avril* 1782, *par M. le marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et l'un des Quarante;* brochure in-8°, de l'Imprimerie royale. Quoiqu'imprimé, cet ouvrage n'étant point public, et n'étant point destiné à l'être encore de quelque temps, nous nous empressons d'en transcrire ici les morceaux qui nous ont paru mériter le plus d'attention.

« M. de Maurepas, dit son panégyriste, » obligé de renoncer à l'honneur de rétablir la » marine militaire, sut rendre son ministère » brillant au milieu même de la paix, en faisant » servir la marine au progrès des sciences, et les » sciences au progrès de la marine; chargé de » l'administration des Académies, il réunissait » toute l'autorité nécessaire pour l'exécution

» de ses projets...... On comptera toujours au » nombre des événemens qui ont illustré notre siècle l'entreprise de mesurer en même » temps deux degrés du méridien, l'un sous » l'équateur, l'autre près du pôle boréal de » notre continent, opération qui était nécessaire pour confirmer l'aplatissement de la terre » découvert par Newton, et devait servir de base » à une détermination plus exacte de la figure » du globe »..... On doit à la protection de ce ministre les découvertes de M. de Jussieu dans la botanique; celles de MM. Sevin et Fourmont dans l'antiquité et dans les langues de la Grèce et de l'Orient; de M. Otter sur la Mésopotamie et les provinces méridionales de la Perse; l'École de marine confiée aux soins de M. du Hamel, école qui n'a pas formé, dit-on, un seul constructeur, etc.

« Le café avait été transporté, en 1726, » dans nos îles de l'Amérique, par M. Desclieux; mais la Compagnie des Indes avait le » privilége d'empêcher cette production d'une » terre française de croître pour la France; cet » abus fut détruit; et une denrée, qui n'était » qu'un objet de luxe et un plaisir de plus pour » le riche, devint bientôt assez commune pour » servir à la consommation du peuple. Ne » doit-on pas regarder comme un bien pour » l'espèce humaine l'usage des boissons, telles » que le café et le thé, lorsqu'il succède à celui » des liqueurs fortes, et qu'il en émousse le goût

» parmi le peuple ? L'abus de ces boissons ne
» conduit point à l'abrutissement et à la féro-
» cité ; l'esprit d'agitation qu'elles procurent
» et qui en fait le charme ne coûte rien à la
» raison ni aux mœurs, et elles préservent le
» peuple, en diminuant sa passion pour les li-
» queurs enivrantes, d'une des causes qui con-
» tribuent le plus à nourrir dans cette classe
» d'hommes la grossièreté, la stupidité et la
» corruption. »

M. de Maurepas, qui ne mettait de faste dans aucune de ses actions, n'en mit point dans la manière dont il supporta cet événement (son exil) : *le premier jour*, dit-il, *j'ai été piqué*, *le second j'étais consolé.* Obligé de vivre dans les sociétés d'une ville de province (Bourges), il s'en amusa comme de celles de Paris et de Versailles ; il y trouvait les mêmes intrigues et les mêmes ridicules ; les formes, les noms seuls étaient changés.

M. de Condorcet ne parle de l'époque où M. de Maurepas fut rappelé au ministère que pour avouer assez gauchement qu'il n'en veut rien dire ; il se borne à donner une idée générale du caractère que ce ministre a déployé le plus constamment dans toutes les circonstances de sa vie publique et privée.

« Dans les différentes époques, dit-il, où il
» eut part au Gouvernement, il sut se plier à
» l'esprit dominant de chacune ; mais il n'en
» conserva que ce qui s'accordait avec son ca-

» ractère. Il avait appris, sous la Régence, com» bien ceux qui gouvernent peuvent s'épargner » de tracasseries et d'importunités en ne met» tant aux petites choses que le prix qu'elles » ont; il avait pris, sous le cardinal de Fleuri, » l'habitude de la modération et de la modes» tie, sans rien perdre de ce ton gai et facile » que, dans sa première jeunesse, il avait vu rem» placer la dignité des ministres de Louis XIV. » Ses discours n'annonçaient qu'un homme de » bonne compagnie, doux, aimable; sa maison » était celle d'un particulier riche, mais ami de » la simplicité et de l'ordre.

» Son esprit était naturellement juste; les cir» constances de sa vie l'avaient empêché de se » former à une application suivie et profonde; » cependant il adoptait sans peine des princi» pes nouveaux, quoique contraires aux opi» nions reçues et même aux siennes, lorsque » ces principes le frappaient par ce caractère » de vérité et de simplicité qui trompe rare» ment; également au-dessus des préventions » de l'habitude, des préjugés de la jeunesse » et de ceux du ministre; mais il était trop » distrait par le courant des affaires, trop sou» vent entraîné par les événemens, pour mé» diter un plan général d'après les principes » dont il avait reconnu la vérité, ou pour en » suivre l'exécution avec constance. La finesse » qu'on remarquait en lui n'était pas cette » subtilité d'un esprit faux et bizarre qui ne

» trouve profond que ce qui est obscur, et
» vrai que ce qui est contraire à l'opinion des
» hommes éclairés; sa conduite, ses discours
» montraient combien il avait de finesse dans
» l'esprit; mais fallait-il examiner ou juger? un
» sens droit et simple était son seul guide.

» Toujours accessible, cherchant, par la pente
» naturelle de son caractère, à plaire à ceux qui
» se présentaient à lui; saisissant avec une faci-
» lité extrême toutes les affaires qu'on lui pro-
» posait, les expliquant aux intéressés avec une
» clarté que souvent ils n'auraient pu eux-mêmes
» leur donner....; adoucissant les refus par un
» ton d'intérêt qu'un mélange de plaisanterie
» ne permettait pas de prendre pour de la faus-
» seté; paraissant regarder l'homme qui lui par-
» lait comme un ami qu'il se plaisait à diriger, à
» éclairer sur ses vrais intérêts, et cachant enfin
» le ministre pour ne montrer que l'homme ai-
» mable et facile. Tel fut, à l'âge de vingt ans,
» M. de Maurepas; tel nous l'avons vu depuis à
» l'âge de plus de quatre-vingts ans. »

MAI 1782.

Le premier essai d'un jeune homme dans une carrière devenue aussi difficile que celle du Théâtre inspire à-la-fois de l'indulgence et de l'intérêt ; quelque défaut qu'on y trouve, on n'y cherche, on n'y voit que les germes du talent qu'il annonce. C'est ce que vient d'éprouver M. Laignelot, auteur d'*Agis*, tragédie en cinq actes et en vers, représentée, pour la première fois, le lundi 6 ; elle l'avait déjà été à Versailles devant Leurs Majestés à la fin de 1779. Si ce jeune poëte justifie un jour les espérances que ce premier ouvrage laisse concevoir de lui, c'est au sieur de La Rive que nous en aurons en quelque manière l'obligation. M. Laignelot, fils d'un pauvre boulanger de Versailles, avait présenté sa pièce aux Comédiens sans recommandation, sans prôneurs. Rebuté, selon l'usage, assez durement, il allait renoncer pour toujours au Théâtre, si le sieur de La Rive, frappé des beautés qu'il crut apercevoir dans cette tragédie si maltraitée par ses camarades, n'eût pas cherché à intéresser en sa faveur M. le duc de Villequier et d'autres personnes de la Cour. Leur protection fit obtenir au jeune Laignelot une seconde lecture qui, soutenue encore du suffrage de quelques hommes de lettres, et particulièrement de M. Thomas et de M. Ducis,

reçut enfin un accueil plus favorable. Grâce à tant de protection, il n'a guère attendu, pour être joué à Paris, que cinq ou six ans; suivant les règles ordinaires, il aurait bien pu en attendre dix ou douze. Quelle idée ceci ne doit-il point donner ou de l'indolence de la Comédie, ou de la multitude et de la fécondité des talens qui se disputent à l'envi la gloire de l'occuper et de l'enrichir!

Le sujet de cette pièce porte en général un caractère trop austère pour être susceptible de l'espèce d'intérêt qui convient à nos usages et à nos mœurs. La conduite en est faible, embarrassée et n'a rien d'attachant. Toute vertueuse qu'est la folie d'Agis, elle n'en est pas moins extravagante à nos yeux, et quelque sanglant que soit le dénouement, il ne produit aucun effet. Cet ouvrage n'a donc pu réussir que par les détails; on a trouvé dans le second et dans le troisième actes des morceaux pleins de chaleur et d'élévation, des traits d'un caractère antique, de l'éloquence et du mouvement. Le style en est souvent négligé; il a cependant en général une couleur assez forte, assez dramatique; on y a trouvé même quelques vers dont Corneille n'eût désavoué peut-être ni l'expression ni la pensée.

Et par ce démenti que je donne à mon sang,
Me crois-tu digne encor de ce sublime rang?

Les rôles d'Agésistrate et de Chélonis ont été remplis assez médiocrement par mesdemoiselles

Thénard et Saint-Val; le sieur de La Rive a laissé beaucoup de choses à désirer dans celui d'Agis; mais le nouveau costume qu'il a pris pour ce rôle nous a paru pittoresque, historique, de très-bon goût et fait pour sa noble figure; on en a été d'autant plus frappé que celui de tous les autres acteurs est parfaitement ridicule, les uns étant habillés à la grecque, les autres à la romaine, et mademoiselle Saint-Val en guenille grise et noire, plus débraillée et plus braillante encore que de coutume.

PORTRAIT *de M. l'abbé Delille, par madame du Molé.*

In wit a man, simplicity a child.

POPE, Épitaphe de Gay.

Je vais peindre un grand homme et un homme que j'aime. L'entreprise pourrait sembler téméraire ou suspecte; mais les caractères du génie s'offrent assez sensiblement en lui pour suppléer au talent et rassurer contre les illusions de l'amitié.

Rien ne peut se comparer ni aux grâces de son esprit, ni à son feu, ni à sa gaieté, ni à ses saillies, ni à ses disparates. Ses ouvrages même n'ont ni le caractère, ni la physionomie de sa conversation. Quand on le lit, on le croit livré aux choses les plus sérieuses; en le voyant, on jugerait qu'il n'a jamais pu y penser; c'est tour-à-tour le maître et l'écolier. Il ne s'informe guère de ce

qui occupe la société; les petits événemens le touchent peu; il ne prend garde à rien, à personne, pas même à lui; souvent, n'ayant rien vu, rien entendu, il est à propos: souvent aussi il dit de bonnes naïvetés; mais il est toujours agréable; ses idées se succèdent en foule, et il les communique toutes; il n'a ni jargon, ni recherche; sa conversation est un heureux mélange de beautés et de négligences, un aimable désordre qui charme toujours et étonne quelquefois.

Sa figure.... Une petite fille disait qu'elle était toute en zigzag. Les femmes ne remarquent jamais ce qu'elle est, et toujours ce qu'elle exprime; elle est vraiment laide, mais bien plus curieuse, je dirais même intéressante. Il a une grande bouche; mais elle dit de beaux vers. Ses yeux sont un peu gris, un peu enfoncés; il en fait tout ce qu'il veut, et la mobilité de ses traits donne si rapidement à sa physionomie un air de sentiment, de noblesse et de folie, qu'elle ne lui laisse pas le temps de paraître laide; il s'en occupe, mais seulement comme de tout ce qui est bizarre et peut le faire rire; aussi le soin qu'il en prend est-il toujours en contraste avec les occasions: on l'a vu se présenter en frac chez une Duchesse, et courir les bois, à cheval, en manteau court.

Son âme a quinze ans, aussi est-elle facile à connaître; elle est caressante, elle a vingt mouvemens à-la-fois, et cependant elle n'est point inquiète; elle ne se perd jamais dans l'avenir et

a encore moins besoin du passé. Sensible à l'excès, sensible à tous les instans, il peut être attaqué de toutes les manières; mais il ne peut jamais être vaincu; sa déraison ou au moins sa gaieté viennent à son secours et le rendent l'être le plus heureux : faut-il dire aussi que cette gaieté est quelquefois folâtre jusqu'à l'insouciance. Il oublie quelquefois qu'il est aimé; on craindrait qu'il pût se passer de l'être; il serait souvent embarrassé à la question imprévue s'il aime ou s'il est aimé.

Sa conduite est, comme son langage, fort abandonnée. Les plaisirs de la ville ne sont rien pour lui; il ne sait point les chercher. Il se livre volontiers à un seul objet; il ne s'ennuie jamais; il n'a besoin ni d'un grand monde, ni d'un grand théâtre, et parfois il oublie ce que la postérité lui promet; bien vraiment *il se laisse être heureux*. Ainsi ne vous étonnez pas des heures qu'il vous donne; sans doute il est bien chez vous, mais il est bien partout, même auprès de sa gouvernante: il joue à *la peur* lorsqu'il n'en fait pas une Andromaque ou une Zaïre. Votre conversation l'attache, il est vrai; mais il passe aussi fort bien deux heures à caresser son cheval, que pourtant il oublie aussi quelquefois, ou à s'égarer dans les bois, où, quand il n'a pas peur, il rêve à la lune, à un brin d'herbe, ou, pour mieux dire, à ses rêveries.

Mais si on ne peut le louer pour le mérite d'une vie uniforme, au moins n'a-t-il pas les dé-

fauts d'une vie déréglée; si sa conduite n'est pas sagement combinée, elle est pure; et s'il n'a pas de grands traits de caractère, il y supplée par des manières piquantes, la simplicité, les grâces, une gaieté si vraie, si jeune, si naïve et pourtant si ingénieuse, qu'elle le fait sans cesse entourer comme une jolie femme; enfin par un charme inexprimable qui vous inspire tout-à-la-fois ces mouvemens de curiosité et d'inclination qui ne sont ordinairement sentis que par un charmant enfant; et cette sorte d'attachement inaltérable qui semble être réservé pour les âmes plus inférieures; c'est le poëte de Platon, un être sacré, léger et volage.

Anecdote *généalogique.*

De Henri IV, Roi de France, en 1610,
Henriette-Marie de France, mariée, en 1625,
à Charles Ier Stuard, Roi d'Angleterre.
Charles II son fils, Roi d'Angleterre, en 1682,
eut deux maîtresses :

1°.

Barbe Villers, duchesse de Cléveland,
dont
Henri duc de Grafton,
né en 1663, mort en 1690;
grand-père de
George, duc de Grafton,
nommé, en 1782,
garde des sceaux privés et
ministre d'Etat d'Angleterre.

2°.

Louise Keroual, duchesse de Portsmouth et d'Aubigny en France, dont Charles, duc de Richmond.

De Caroline sa fille, mariée à Henri Fox, ministre du roi George II, descend Charles Fox, nommé, en 1782, ministre et secrétaire d'Etat d'Angleterre.	Des mâles de Richmond descend Charles, duc de Richmond, nommé, en 1782, grand-maître de l'artillerie et ministre d'Etat d'Angleterre.	D'Anne, mariée à Guillaume d'Albermale, descend Auguste Keppel, nommé, en 1782, premier lord de l'Amirauté et ministre d'Angleterre.

Le Poëte supposé, ou les Préparatifs de la Fête, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes et de vaudevilles, paroles de M. Laujeon, musique de M. Champein, a été représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie italienne, le jeudi 25 Avril.

Il s'agit de donner une fête au Seigneur du village. Perrin, l'amant de Babet, en a composé le divertissement; mais, devant entrer au service de Monseigneur, il craint que le titre d'auteur ne lui nuise dans son esprit; il prie donc M. le Bailli de vouloir bien s'attribuer son ouvrage. Celui-ci ne demande pas mieux; il est le rival de Perrin, et, profitant de ses droits prétendus d'auteur, il s'empare, dans la pièce, du rôle de l'amant qui doit épouser Babet, Ce procédé brouille nos deux rivaux. On répète la pièce en présence du Seigneur, qui, instruit des supercheries et des prétentions du Bailli, déclare que la main

de Babet doit être le prix de celui qui a composé la fête. Le véritable auteur se fait alors connaître, et le Bailli, confondu, perd à-la-fois tout ce qu'il voulait enlever au pauvre Perrin. Pour varier un peu les mouvemens d'une action si simple, on a donné à Babet une rivale, c'est Georgette, qui convient mieux aux parens de Perrin, mais qui lui préfère un amant moins bel-esprit. Ce rôle a été joué par madame Dugazon avec une grâce infinie.

Comme drame ou comédie, cette pièce est fort médiocre; comme divertissement, elle n'a que le défaut d'être trop longue. On y trouve un grand nombre de tableaux frais et rians, des scènes dialoguées avec assez de finesse, d'une simplicité quelquefois un peu niaise, quelquefois un peu maniérée, mais souvent aussi délicate et vraiment naïve. C'est, après l'*Amoureux de quinze ans*, ce que M. Laujeon a fait de plus agréable. La musique en est vive et brillante; mais en général plus riche d'accompagnemens que d'expression et de caractère. Toutes les compositions de M. Champein ont donné lieu à la même critique.

Le Vaporeux, comédie en deux actes et en prose, représentée, pour la première fois, par les Comédiens italiens, le vendredi 3, est d'un officier qui s'occupe depuis long-temps de Théâtre et de vers, de M. Marsolier de Vivetières. Ce n'est pas son premier ouvrage; mais c'est le seul dont on se souvienne dans ce moment, et nous le

croyons bien digne de faire oublier tous les autres.

Le sujet du *Vaporeux* est à-peu-près le même que celui de *Sidney;* quoique la prose de M. de Vivetières ne soit pas faite pour lutter contre les vers de Gresset, la copie pourrait bien être supérieure à l'original et par l'intérêt du plan, et par la vivacité des situations, et par le naturel des caractères et du dialogue. Le rôle de Saint-Far, du Vaporeux, beaucoup moins exagéré que celui de Sidney, est non-seulement plus vrai, mais aussi plus théâtral, plus propre à la Comédie. L'idée qu'on suggère à madame de Saint-Far, de guérir son mari en feignant une mélancolie beaucoup plus noire que la sienne, est une idée très-juste, très-philosophique, et elle fournit en même temps le motif d'une scène infiniment touchante. Nous aurions désiré que cette scène fût mieux développée; que celle où Blainville veut employer la force du raisonnement pour combattre les chimères qui troublent le bonheur de son ami fût d'une morale moins commune ou du moins plus énergique et plus éloquente; mais l'intention des deux scènes est heureuse et bien préparée. Tout le rôle du Jardinier, à quelques marivaudages près, est d'une gaieté fort naturelle et fort piquante; celui du Valet, qui, pour flatter les caprices de son maître, cherche à les contrefaire, se trahit à tout moment lui-même, et finit par craindre très-sérieusement de se voir une des premières victimes

de la triste folie qu'il croyait de son intérêt d'entretenir. Ce rôle est d'une conception assez neuve et d'un excellent comique.

Mieux écrit, ce petit ouvrage pourrait être mis à côté des meilleures productions de ce genre ; tel qu'il est, il annonce du goût, de l'esprit, un vrai talent pour le Théâtre.

Il paraît qu'à l'exemple des Vertus chrétiennes la Philosophie, leur rivale, cherche à se distinguer aujourd'hui par de bonnes œuvres, par des établissemens charitables et des fondations pieuses. Tant que ce zèle portera sur des objets utiles à la société, quel que puisse en être le motif secret, il méritera toujours la reconnaissance et l'estime des âmes honnêtes et sensibles. Il est à craindre seulement que ce zèle philosophique ne dégénère un jour, comme tant d'autres, en une vaine ostentation; que son activité ne devienne également puérile et superstitieuse, et qu'il ne finisse par s'occuper beaucoup plus des intérêts du parti dont on voudrait soutenir la considération que de ceux dont on voudrait paraître et dont il faudrait être en effet uniquement occupé. Quoi qu'il en soit, on ne reprochera plus à messieurs les Quarante, comme l'a fait Montesquieu, de n'avoir d'autres fonctions que de jaser sans cesse; les voilà chargés d'un ministère vraiment respectable, d'un ministère qui peut se comparer en quelque manière à l'auguste dignité que la vertu de Caton rendit

si célèbre dans l'ancienne Rome. Le legs de M. de Valbelle leur avait déjà donné le droit précieux de récompenser, par une pension de douze cents francs, l'homme de Lettres qu'ils jugeraient le plus digne et le plus susceptible de cette distinction. Un autre bienfaiteur anonyme leur avait confié le fonds de la même rente pour être décerné au meilleur ouvrage qui aurait paru dans le cours de l'année. Tout nouvellement on vient de leur envoyer encore une somme de douze mille francs pour la fondation d'un prix à donner aussi, tous les ans, à l'action la plus vertueuse qui se sera faite dans toute l'étendue de la ville et de la banlieue de Paris. Ce sera donc désormais à ce Corps de quarante têtes, qui jusqu'ici n'avait paru destiné très-injustement qu'à s'occuper de figures, de métaphores et d'antithèses, à décider en dernier ressort et quel est le meilleur homme, et quel est le meilleur ouvrage, et quelle est la meilleure action; qui sait si on ne le chargera pas encore, l'année prochaine, de décider aussi quelle a été la meilleure pensée ou le sentiment le plus vertueux? On a prétendu que le Corps des curés de Paris, jaloux des attributions qu'on venait d'accorder à l'Académie française, et qu'il aurait plutôt crues de son ressort que de celui de messieurs les Quarante, voulant user de représailles, allait fonder un prix pour le plus joli madrigal qui se ferait, tous les ans, dans l'étendue de leur diocèse; mais il y a lieu de croire que ceci n'est

qu'une mauvaise plaisanterie; quelle est l'action louable, mais un peu extraordinaire, qu'on ne cherche pas à rendre ridicule?

Voici la Lettre du citoyen Fondateur du nouveau prix, adressée à l'Académie française. Quelque soin qu'il ait pris pour garder l'anonyme, on a cru le reconnaître, et l'opinion la plus générale a nommé M. de Monthion, conseiller d'Etat, chancelier et chef du Conseil de monseigneur le comte d'Artois.

« Messieurs, tous les genres de talens obtiennent des récompenses; la vertu seule n'en a » pas. Si les mœurs étaient plus pures et les » âmes plus élevées, la satisfaction intérieure » d'avoir fait le bien serait un salaire suffisant » du sacrifice qu'exige la vertu; mais pour la » plupart des hommes il faut un autre prix, il » faut qu'une action louable soit louée. Ces » éloges ont été le premier objet des Lettres, » et c'est en effet la fonction la plus honorable » que puisse avoir le génie.

» L'Académie française s'est rapprochée de » cette institution antique lorsqu'elle a proposé » à l'éloquence le panégyrique des Sully, des » d'Aguesseau, des Fénélon, des Catinat, des » Montausier, et d'autres grands personnages; » mais il n'est dans une Nation qu'un petit » nombre d'hommes dont les actions aient un » caractère de célébrité, et le sort du peuple » est que ses vertus soient ignorées. Tirer ces » vertus de l'obscurité, c'est les récompenser et

» jeter dans le public la semence des mœurs.

» Pénétré de cette vérité, un citoyen prie l'A-
» cadémie française d'agréer la fondation d'un
» prix dont voici l'objet et les conditions.

» 1°. L'Académie française fera, tous les ans,
» dans une de ses assemblées publiques, lec-
» ture d'un *Discours* qui contiendra l'éloge d'un
» acte de vertu.

» 2°. L'auteur de l'action célébrée, homme ou
» femme, *ne pourra être d'un état au-dessus de*
» *la bourgeoisie, et il est à désirer qu'il soit*
» *choisi dans les derniers rangs de la société.*

» 3°. Le fait qui donnera matière à l'éloge se
» sera passé *dans l'étendue de la ville ou de la*
» *banlieue de Paris*, *et dans l'espace des deux*
» *années qui précéderont la distribution du prix.*
» A l'éloge seront jointes des attestations du fait
» propres à en constater la vérité. On choisit
» Paris, parce que l'Académie, y étant établie, a
» plus de facilité pour vérifier les faits; d'ailleurs
» nulle part les mœurs du peuple n'ont plus
» besoin de réforme que dans les Capitales.

» 4°. La fondation sera de douze mille francs,
» et l'intérêt de cette somme sera employé à
» payer deux médailles, dont une pour l'auteur
» du Discours, l'autre pour l'auteur de l'action
» célébrée.

» 5°. Le Discours sera *en prose*, et ne sera pas
» de plus d'un demi-quart d'heure de lecture;
» un temps plus long ne serait employé qu'à

» des dissertations étrangères à l'objet de l'ins-
» titution.

» 6°. Cette somme de douze mille francs sera » placée en rente viagère sur la tête du Roi et » sur celle de monseigneur le Dauphin, et le » Discours, lu dans la séance publique, sera pré- » senté à ce jeune Prince. Ainsi ses premiers » regards seront portés sur une classe d'hommes » éloignée du trône, et il apprendra de bonne » heure que parmi eux il existe des vertus. »

L'Académie, avant d'accepter ces offres, a cru devoir proposer au Donateur les changemens qui suivent.

1°. Le Discours, ou *Récit*, sera fait par le Directeur de la Compagnie.

2°. L'Académie ne pourrait accepter la donation proposée si elle renfermait la moindre disposition qui pût intéresser personnellement quelqu'un de ses membres. En conséquence, le revenu annuel des douze mille francs sera entièrement employé à payer une seule médaille qui sera donnée pour prix de l'acte de vertu.

Le Donateur ayant adopté ces changemens, la Compagnie a, d'une voix unanime, de l'aveu du Roi son auguste protecteur, accepté la donation.

Elle annonce donc que, dans son assemblée publique du 25 Août 1783, elle donnera ce prix pour la première fois, en se conformant aux dispositions prescrites par le Donateur et aux légers changemens qu'elle y a faits.

Quelque multipliées que soient déjà les éditions de l'*Encyclopédie*, celle qui s'imprime actuellement à Paris *par ordre de matières,* et dont le sieur Pankoucke a fait publier un Prospectus fort étendu, ne peut manquer d'obtenir encore l'accueil le plus favorable. Dans l'espace d'un mois, le sieur Pankoucke a reçu pour cet ouvrage plus de trois mille souscriptions. Un libraire de Madrid, don Santiago-Thevin, a fait traduire le Prospectus en espagnol par don Joseph Covarrubias; et S. E. don Beltran, évêque de Salamanque, inquisiteur général, est à la tête des souscripteurs espagnols. On en prépare une traduction italienne à Florence, et la munificence de S. A. R. le Grand-Duc a bien voulu, dit-on, faire avancer aux auteurs de l'entreprise une somme de soixante mille ducats.

Le sieur Pankoucke a fait tirer deux exemplaires de la nouvelle *Encyclopédie* sur grand papier de Hollande. Il se flatte toujours en secret qu'une Souveraine, qui s'intéresse si magnifiquement à tout ce qui se fait en Europe de grand et d'utile, ne dédaignera point d'en recevoir l'hommage; il se flatte que l'honneur d'avoir été encouragé par elle ne manquera point à la gloire d'un monument destiné à honorer les lumières du siècle dont elle est l'amour et l'admiration.

NOUVELLE *addition* (1) *à la Lettre sur les Aveugles, par M. Diderot.*

Je vais jeter sans ordre, sur le papier, des phénomènes qui ne m'étaient pas connus, et qui serviront de preuves ou de réfutation à quelques paragraphes de ma *Lettre sur les Aveugles*. Il y a trente-trois à trente-quatre ans que je l'écrivais; je l'ai relue sans partialité, et je n'en suis pas trop mécontent. Quoique la première partie m'en ait paru plus intéressante que la seconde, et que j'aie senti que celle-là pouvait être un peu plus étendue et celle-ci beaucoup plus courte, je les laisserai l'une et l'autre telles que je les ai faites, de peur que la page du jeune homme n'en devînt pas meilleure par la retouche du vieillard. Ce qu'il y a de supportable dans les idées et dans l'expression, je crois que je le chercherais inutilement aujourd'hui, et je crains d'être également incapable de corriger ce qu'il y a de répréhensible. Un peintre célèbre de nos jours emploie les dernières années de sa vie à gâter les chefs-d'œuvre qu'il a produits dans la vigueur de son âge. Je ne sais si les défauts qu'il y remarque sont réels; mais le talent qui les rectifierait, ou il ne l'eut jamais s'il porta les imitations de la nature jusqu'aux dernières limites de l'art, ou, s'il le posséda, il le perdit, parce que tout ce

(1) Non imprimée dans le recueil des Œuvres de Diderot, en quinze volumes.

qui est de l'homme dépérit avec l'homme. Il vient un temps où le goût donne des conseils dont on reconnaît la justesse, mais qu'on n'a plus la force de suivre. C'est la pusillanimité qui naît de la conscience de la faiblesse, ou la paresse, qui est une des suites de la faiblesse et de la pusillanimité, qui me dégoûte d'un travail qui nuirait plus qu'il ne servirait à l'amélioration de mon ouvrage.

Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat.

PHÉNOMÈNES.

1°. Un artiste, qui possède à fond la théorie de son art et qui ne le cède à aucun autre dans la pratique, m'a assuré que c'était par le tact et non par la vue qu'il jugeait de la rondeur des pignons; qu'il les faisait rouler doucement entre le pouce et l'index, et que c'était par l'impression successive qu'il discernait de légères inégalités qui échapperaient à son œil.

2°. On m'a parlé d'un aveugle qui connaissait au toucher quelle était la couleur des étoffes.

3°. J'en pourrais citer un qui nuance des bouquets avec cette délicatesse dont J.-J. Rousseau se piquait lorsqu'il confiait à ses amis, sérieusement ou par plaisanterie, le dessein d'ouvrir une école où il donnerait leçons aux bouquetières de Paris.

4°. La ville d'Amiens a vu un appareilleur aveugle conduire un atelier nombreux avec au-

tant d'intelligence que s'il avait joui de ses yeux.

5°. L'usage des yeux ôtait à un clairvoyant la sûreté de la main; pour se raser la tête, il écartait le miroir et se plaçait devant une muraille nue.

L'aveugle qui n'aperçoit pas le danger en devient d'autant plus intrépide, et je ne doute point qu'il ne marchât d'un pas plus ferme sur des planches étroites et élastiques qui formeraient un pont sur un précipice. Il y a peu de personnes dont l'aspect des grandes profondeurs n'obscurcisse la vue.

6°. Qui est-ce qui n'a pas connu ou entendu parler du fameux Daviel? j'ai assisté plusieurs fois à ses opérations. Il avait abattu la cataracte à un forgeron, qui avait contracté cette maladie au feu continuel de son fourneau; et pendant les vingt-cinq années qu'il avait cessé de voir il avait pris une telle habitude de s'en rapporter au toucher, qu'il fallait le maltraiter pour l'engager à se servir du sens qui lui avait été restitué; Daviel lui disait, en le frappant, veux-tu regarder, bourreau...! Il marchait, il agissait; tout ce que nous faisons les yeux ouverts, il le faisait, lui, les yeux fermés.

On pourrait en conclure que l'œil n'est pas aussi utile à nos besoins ni aussi essentiel à notre bonheur qu'on serait tenté de le croire. Quelle est la chose du monde dont une longue privation qui n'est suivie d'aucune douleur ne nous rendît la perte indifférente, si le spectacle de la nature n'avait plus de charme pour l'aveu-

gle de Daviel ? la vue d'une femme qui nous serait chère? Je n'en crois rien, quelle que soit la conséquence du fait que je vais raconter. On s'imagine que, si l'on avait passé un long temps sans voir, on ne se lasserait point de regarder; cela n'est pas vrai. Quelle différence entre la cécité momentanée et la cécité habituelle!

7°. La bienfaisance de Daviel conduisait, de toutes les provinces du royaume dans son laboratoire, des malades indigens qui venaient implorer son secours, et sa réputation y appelait une assemblée curieuse, instruite et nombreuse. Je crois que nous en faisions partie le même jour, M. Marmontel et moi. Le malade était assis; voilà sa cataracte enlevée; Daviel pose sa main sur des yeux qu'il venait de rouvrir à la lumière. Une femme âgée, debout à côté de lui, montrait le plus vif intérêt au succès de l'opération; elle tremblait de tous ses membres à chaque mouvement de l'opérateur. Celui-ci lui fait signe d'approcher, et la place à genoux en face de l'opéré; il éloigne ses mains, le malade ouvre les yeux, il voit, il s'écrie : *Ah! c'est ma mère...!* Je n'ai jamais entendu un cri plus pathétique; il me semble que je l'entends encore. La vieille femme s'évanouit, les larmes coulent des yeux des assistans et les aumônes tombent de leurs bourses.

8°. De toutes les personnes qui ont été privées de la vue presque en naissant, la plus surprenante qui ait existé et qui existera, c'est mademoiselle Mélanie de Salignac, parente de M. de

La Fargue, lieutenant-général des armées du Roi, vieillard qui vient de mourir, âgé de quatre-vingt-onze ans, couvert de blessures et comblé d'honneurs; elle est fille de madame de Blacy, qui vit encore, et qui ne passe pas un jour sans regretter une enfant qui faisait le bonheur de sa vie et l'admiration de toutes ses connaissances. Madame de Blacy est une femme distinguée par l'éminence de ses qualités morales, et qu'on peut interroger sur la vérité de mon récit. C'est sous sa dictée que je recueille de la vie de mademoiselle de Salignac les particularités qui ont pu m'échapper à moi-même pendant un commerce d'intimité qui a commencé avec elle et avec sa famille en 1760, et qui a duré jusqu'en 1763, l'année de sa mort.

Elle avait un grand fonds de raison, une douceur charmante, une finesse peu commune dans les idées, et de la naïveté. Une de ses tantes invitait sa mère à venir l'aider à plaire à dix-neuf ostrogoths qu'elle avait à dîner, et sa nièce disait : *Je ne conçois rien à ma chère tante; pourquoi plaire à dix-neuf ostrogoths? pour moi, je ne veux plaire qu'à ceux que j'aime.*

Le son de la voix avait pour elle la même séduction ou la même répugnance que la physionomie pour celui qui voit. Un de ses parens, receveur-général des finances, eut avec la famille un mauvais procédé auquel elle ne s'attendait pas, et elle disait avec surprise : *Qui l'aurait cru d'une voix aussi douce?* Quand elle enten-

dait chanter, elle distinguait des voix *brunes* et des voix *blondes*.

Quand on lui parlait, elle jugeait de la taille par la direction du son qui la frappait de haut en bas si la personne était grande, ou de bas en haut si la personne était petite.

Elle ne se souciait pas de voir, et un jour que je lui en demandais la raison: « C'est, me répon- » dit-elle, que je n'aurais que mes yeux, au lieu » que je jouis des yeux de tous; c'est que, par » cette privation, je deviens un objet continuel » d'intérêt et de commisération; à tout moment » on m'oblige, et à tout moment je suis recon- » naissante; hélas! si je voyais, bientôt on ne » s'occuperait plus de moi. »

Les erreurs de la vue en avaient beaucoup diminué le prix pour elle. « Je suis, disait-elle, » à l'entrée d'une longue allée; il y a à son ex- » trémité quelque objet : l'un de vous le voit » en mouvement, l'autre le voit en repos; l'un » dit que c'est un animal, l'autre que c'est un » homme, et il se trouve, en approchant, que » c'est une souche. Tous ignorent si la tour qu'ils » aperçoivent au loin est ronde ou carrée. Je » brave les tourbillons de la poussière, tandis » que ceux qui m'entourent ferment les yeux » et deviennent malheureux, quelquefois pen- » dant une journée entière, pour ne les avoir » pas assez tôt fermés. Il ne faut qu'un atome » imperceptible pour les tourmenter cruelle- » ment..... » A l'approche de la nuit, elle disait

que *notre règne allait finir, et que le sien allait commencer*. On conçoit que, vivant dans les ténèbres avec l'habitude d'agir et de penser pendant une nuit éternelle, l'insomnie, qui nous est si fâcheuse, ne lui était pas même importune.

Elle ne me pardonnait pas d'avoir écrit que les aveugles, privés des symptômes de la souffrance, devaient être cruels. — Et vous croyez, me disait-elle, que vous entendez la plainte comme moi? — Il y a des malheureux qui savent souffrir sans se plaindre. — Je crois, ajoutait-elle, que je les aurais bientôt devinés et que je ne les plaindrais que davantage.

Elle était passionnée pour la lecture et folle de musique. « Je crois, disait-elle, que je ne me » lasserais jamais d'entendre chanter ou jouer » supérieurement d'un instrument, et quand ce » bonheur-là serait, dans le ciel, le seul dont on » jouirait, je ne serais pas fâchée d'y être. Vous » pensiez juste lorsque vous assuriez de la musi- » que que c'était le plus violent des beaux-arts, » sans en excepter ni la poésie ni l'éloquence; » que Racine même ne s'exprimait pas avec la » délicatesse d'une harpe; que sa mélodie était » lourde et monotone en comparaison de celle » de l'instrument, et que vous aviez souvent dé- » siré de donner à votre style la force et la légè- » reté des tons de Back. Pour moi, c'est la plus » belle des langues que je connaisse. Dans les » langues parlées, mieux on prononce, plus on » articule ses syllabes; au lieu que, dans la lan-

» gue musicale, les sons les plus éloignés du grave
» à l'aigu et de l'aigu au grave sont filés et se
» suivent imperceptiblement; c'est pour ainsi
» dire une seule et longue syllabe, qui à chaque
» instant varie d'inflexion et d'expression. Tan-
» dis que la mélodie porte cette syllabe à mon
» oreille, l'harmonie en exécute sans confusion,
» sur une multitude d'instrumens divers, deux,
» trois, quatre ou cinq, qui toutes concourent
» à fortifier l'expression de la première, et les
» parties chantantes sont autant d'interprètes
» dont je me passerais bien, lorsque le sympho-
» niste est homme de génie et qu'il sait donner
» du caractère à son chant.

» C'est surtout dans le silence de la nuit que
» la musique est expressive et délicieuse.

» Je me persuade que, distraits par leurs yeux,
» ceux qui voient ne peuvent ni l'écouter ni
» l'entendre comme je l'écoute et je l'entends.
» Pourquoi l'éloge qu'on m'en fait me paraît-il
» pauvre et faible? Pourquoi n'en ai-je jamais
» pu parler comme je sens? Pourquoi m'arrêté-
» je au milieu de mon discours, cherchant des
» mots qui peignent ma sensation sans les trou-
» ver? Est-ce qu'ils ne seraient pas encore in-
» ventés? Je ne saurais comparer l'effet de la
» musique qu'à l'ivresse que j'éprouve, lorsque,
» après une longue absence, je me précipite entre
» les bras de ma mère; que la voix me manque,
» que les membres me tremblent, que les larmes
» coulent, que les genoux se dérobent sous moi;

» je suis comme si j'allais mourir de plaisir. »

Elle avait le sentiment le plus délicat de la pudeur; et quand je lui en demandai la raison: « C'est, me disait-elle, l'effet des discours de ma » mère; elle m'a répété tant de fois que la vue de » certaines parties du corps invitait au vice, et » je vous avouerais, si j'osais, qu'il y a peu de » temps que je l'ai comprise, et que peut-être il a » fallu que je cessasse d'être innocente. »

Elle est morte d'une tumeur aux parties naturelles intérieures, qu'elle n'eut jamais le courage de déclarer.

Elle était, dans ses vêtemens, dans son linge, sur sa personne, d'une netteté d'autant plus recherchée que, ne voyant point, elle n'était jamais assez sûre d'avoir fait ce qu'il fallait pour épargner à ceux qui voient le dégoût du vice opposé.

Si on lui versait à boire, elle connaissait, au bruit de la liqueur en tombant, lorsque son verre était assez plein. Elle prenait les alimens avec une circonspection et une adresse surprenante.

Elle faisait quelquefois la plaisanterie de se placer devant un miroir pour se parer, et d'imiter toutes les mines d'une coquette qui se met sous les armes. Cette petite singerie était d'une vérité à faire éclater de rire.

On s'était étudié, dès sa plus tendre jeunesse, à perfectionner les sens qui lui restaient, et il est incroyable jusqu'où l'on y avait réussi. Le tact

lui avait appris, sur les formes des corps, des singularités souvent ignorées de ceux qui avaient les meilleurs yeux. Elle avait l'ouïe et l'odorat exquis ; elle jugeait, à l'impression de l'air, de l'état de l'atmosphère, si le temps était nébuleux ou serein, si elle marchait dans une place ou dans une rue, dans une rue ou dans un cul-de-sac, dans un lieu ouvert ou dans un lieu fermé, dans un vaste appartement ou dans une chambre étroite. Elle mesurait l'espace circonscrit par le bruit de ses pieds ou le retentissement de sa voix. Lorsqu'elle avait parcouru une maison, la topographie lui en restait dans la tête, au point de prévenir les autres sur les petits dangers auxquels ils s'exposaient : *Prenez garde*, disait-elle, *ici la porte est trop basse ; là vous trouverez une marche.*

Elle remarquait dans les voix une variété qui nous est inconnue, et lorsqu'elle avait entendu parler une personne quelquefois, c'était pour toujours.

Elle était peu sensible aux charmes de la jeunesse et peu choquée des rides de la vieillesse. Elle disait qu'il n'y avait que les qualités du cœur et de l'esprit qui fussent à redouter pour elle. C'était encore un des avantages de la privation de la vue, surtout pour les femmes : *Jamais*, disait-elle, *un bel homme ne me fera tourner la tête.*

Elle était confiante. Il était si facile et il eût été si honteux de la tromper ! C'était une perfi-

die inexcusable de lui laisser croire qu'elle était seule dans un appartement.

Elle n'avait aucune sorte de terreur panique; elle ressentait rarement de l'ennui; la solitude lui avait appris à se suffire à elle-même. Elle avait observé que dans les voitures publiques, en voyage, à la chute du jour, on devenait silencieux: *Pour moi,* disait-elle, *je n'ai pas besoin de voir ceux avec qui j'aime à m'entretenir.*

De toutes les qualités, c'étaient le jugement sain, la douceur et la gaieté qu'elle prisait le plus.

Elle parlait peu et écoutait beaucoup: *Je ressemble aux oiseaux*, disait-elle, *j'apprends à chanter dans les ténèbres.*

En rapprochant ce qu'elle avait entendu d'un jour à l'autre, elle était révoltée de la contradiction de nos jugemens; il lui paraissait presque indifférent d'être louée ou blâmée par des êtres si inconséquens.

On lui avait appris à lire avec des caractères découpés. Elle avait la voix agréable; elle chantait avec goût; elle aurait volontiers passé sa vie au concert ou à l'Opéra, il n'y avait guère que la musique bruyante qui l'ennuyât. Elle dansait à ravir; elle jouait très-bien du par-dessus de viole, et elle avait tiré de ce talent un moyen de se faire rechercher des jeunes personnes de son âge en apprenant les danses et les contre-danses à la mode.

C'était la plus aimée de ses frères et de ses sœurs. « Et voilà, disait-elle, ce que je dois encore à

» mes infirmités : on s'attache à moi par les soins
» qu'on m'a rendus, et par les efforts que j'ai faits
» pour les reconnaître et pour les mériter. Ajou-
» tez que mes frères et mes sœurs n'en sont point
» jaloux. Si j'avais des yeux, ce serait aux dépens
» de mon esprit et de mon cœur. J'ai tant de
» raisons pour être bonne ! que deviendrais-je
» si je perdais l'intérêt que j'inspire ? »

Dans le renversement de la fortune de ses parens, la perte des maîtres fut la seule qu'elle regretta; mais ils avaient tant d'attachement et d'estime pour elle, que le géomètre et le musicien la supplièrent avec instance d'accepter leurs leçons gratuitement, et elle disait à sa mère : *Maman, comment faire? Ils ne sont pas riches, et ils ont besoin de tout leur temps.*

On lui avait appris la musique par des caractères en relief qu'on plaçait sur des lignes éminentes à la surface d'une grande table. Elle lisait ces caractères avec la main; elle les exécutait sur son instrument; et en très-peu de temps d'étude elle avait appris à jouer en partie la pièce la plus longue et la plus compliquée.

Elle possédait les élémens d'astronomie, d'algèbre et de géométrie. Sa mère, qui lui lisait le Livre de l'abbé de La Caille, lui demandait quelquefois si elle entendait cela ; *tout courant*, lui répondait-elle.

Elle prétendait que la géométrie était la vraie science des aveugles, parce qu'elle appliquait fortement, et qu'on n'avait besoin d'aucun se-

cours pour se perfectionner. *Le géomètre*, ajoutait-elle, *passe presque toute sa vie les yeux fermés.*

J'ai vu les cartes sur lesquelles elle avait étudié la géographie. Les parallèles et les méridiens sont des fils de laiton; les limites des royaumes et des provinces sont distinguées par de la broderie en fil, en soie et en laine, plus ou moins forte; les fleuves, les rivières et les montagnes, par des têtes d'épingles plus ou moins grosses; et les villes plus ou moins considérables, par des gouttes de cire inégales.

Je lui disais un jour : Mademoiselle, figurez-vous un cube. — Je le vois. — Imaginez au centre du cube un point. — C'est fait. — De ce point tirez des lignes droites aux angles, eh bien, vous aurez divisé le cube. — En six pyramides égales, ajouta-t-elle d'elle-même, ayant chacune les mêmes faces, la base du cube et la moitié de sa hauteur. — Cela est vrai; mais où voyez-vous cela? — Dans ma tête, comme vous.

J'avoue que je n'ai jamais conçu nettement comment elle figurait dans sa tête sans colorer. Ce cube s'était-il formé par la mémoire des sensations du toucher? Son cerveau était-il devenu une espèce de main sous laquelle les substances se réalisaient? S'était-il établi à la longue une sorte de correspondance entre deux sens divers? Pourquoi ce commerce n'existe-t-il pas en moi, et ne vois-je rien dans ma tête si je ne colore pas? Qu'est-ce que l'imagination d'un aveugle?

Ce phénomène n'est pas si facile à expliquer qu'on le croirait.

Elle écrivait avec une épingle, dont elle piquait sa feuille de papier tendue sur un cadre traversé de deux lames parallèles et mobiles, qui ne laissaient entre elles d'espace vide que l'intervalle d'une ligne à une autre. La même écriture servait pour la réponse, qu'elle lisait en promenant le bout de son doigt sur les petites inégalités que l'épingle ou l'aiguille avait pratiquées au *verso* du papier.

Elle lisait un livre qu'on n'avait tiré que d'un côté. Prault en avait imprimé de cette manière à son usage.

On a inséré dans le *Mercure* du Temps une de ses lettres.

Elle avait eu la patience de copier à l'aiguille l'Abrégé historique du président Hénault, et j'ai obtenu de madame de Blacy, sa mère, ce singulier manuscrit.

Voici un fait qu'on croira difficilement, malgré le témoignage de toute sa famille, le mien et celui de vingt personnes qui existent encore; c'est que, d'une pièce de douze à quinze vers, si on lui donnait la première lettre et le nombre de lettres dont chaque mot était composé, elle retrouvait la pièce proposée, quelque bizarre qu'elle fût. J'en ai fait l'expérience sur des amphigouris de Collé. Elle rencontrait quelquefois une expression plus heureuse que celle du poëte.

Elle enfilait avec célérité l'aiguille la plus

mince, en étendant son fil ou sa soie sur l'index de la main gauche, et en tirant, par l'œil de l'aiguille placée perpendiculairement, ce fil ou cette soie avec une pointe très-déliée.

Il n'y avait aucune sorte de petits ouvrages qu'elle n'exécutât; ourlets, bourses pleines ou symétrisées, à jour, à différens dessins, à diverses couleurs; jarretières, bracelets, colliers avec de petits grains de verre, comme des lettres d'imprimerie. Je ne doute point qu'elle n'eût été un bon compositeur d'imprimerie : qui peut le plus peut le moins.

Elle jouait parfaitement le reversis, le médiateur et le quadrille; elle rangeait elle-même ses cartes, qu'elle distinguait par de petits traits qu'elle reconnaissait au toucher, et que les autres ne reconnaissaient ni à la vue ni au toucher. Au reversis, elle changeait de signes aux as, surtout à l'as de carreau et au quinola. La seule attention qu'on eût pour elle, c'était de nommer la carte en la jouant. S'il arrivait que le quinola fût menacé, il se répandait sur sa lèvre un léger sourire qu'elle ne pouvait contenir, quoiqu'elle en connût l'indiscrétion.

Elle était fataliste; elle pensait que les efforts que nous faisions pour échapper à notre destinée ne servaient qu'à nous y conduire. Quelles étaient ses opinions religieuses? Je les ignore; c'est un secret qu'elle gardait par respect pour une mère pieuse.

Il ne me reste plus qu'à vous exposer ses

idées sur l'écriture, le dessin, la gravure, la peinture; je ne crois pas qu'on en puisse avoir de plus voisines de la vérité; c'est ainsi, j'espère, qu'on en jugera par l'entretien qui suit, et dont je suis un interlocuteur. Ce fut elle qui parla la première.

« — Si vous aviez tracé sur ma main, avec un stylet, un nez, une bouche, un homme, une femme, un arbre, certainement je ne m'y tromperais pas; je ne désespérerais pas même, si le trait était exact, de reconnaître la personne dont vous m'auriez fait l'image; ma main deviendrait pour moi un miroir sensible; mais grande est la différence de sensibilité entre cette toile et l'organe de la vue.

» Je suppose donc que l'œil soit une toile vivante, d'une délicatesse infinie; l'air frappe l'objet, de cet objet il est réfléchi vers l'œil, qui en reçoit une infinité d'impressions diverses selon la nature, la forme, la couleur de l'objet, et peut-être les qualités de l'air qui me sont inconnues et que vous ne connaissez pas plus que moi; et c'est par la variété de ces sensations qu'il vous est peint.

» Si la peau de ma main égalait la délicatesse de vos yeux, je verrais par ma main, comme vous voyez par vos yeux, et je me figure quelquefois qu'il y a des animaux qui sont aveugles, et qui n'en sont pas moins clairvoyans. »

— Et le miroir?

« — Si tous les corps ne sont pas autant de

miroirs, c'est par quelque défaut dans leur contexture, qui éteint la réflexion de l'air. Je tiens d'autant plus à cette idée, que l'or, l'argent, le fer, le cuivre polis, deviennent propres à réfléchir l'air, et que l'eau trouble et la glace rayée perdent cette propriété.

» C'est la variété de la sensation, et par conséquent de la propriété de réfléchir l'air dans les matières que vous employez, qui distingue l'écriture du dessin, le dessin de l'estampe, et l'estampe du tableau.

» L'écriture, le dessin, l'estampe, le tableau d'une seule couleur, sont autant de camaïeux. »

— Mais, lorsqu'il n'y a qu'une couleur, on ne devrait discerner que cette couleur?

« — C'est apparemment le fond de la toile, l'épaisseur de la couleur et la manière de l'employer qui introduisent dans la réflexion de l'air une variété correspondante à celle des formes. Au reste, ne m'en demandez plus rien, je ne suis pas plus savante que cela. »

— Et je me donnerais bien de la peine inutile pour vous en apprendre davantage.

Je ne vous ai pas dit, sur cette jeune aveugle, tout ce que j'en aurais pu observer en la fréquentant davantage et en l'interrogeant avec du génie; mais je vous donne ma parole d'honneur que je ne vous en ai rien dit que d'après mon expérience.

Elle mourut, âgée de vingt-deux ans. Avec une mémoire immense et une pénétration égale à sa

mémoire, quel chemin n'aurait-elle pas fait dans les sciences si des jours plus longs lui avaient été accordés! Sa mère lui lisait l'Histoire, et c'était une fonction également utile et agréable pour l'une et l'autre.

SUR *l'Affaire du 12 Avril.*

AIR *des Fraises.*

Rodney se vante beaucoup;
Pour cette fois passe,
On peut lui pardonner tout
Quand nous recevons ce coup
De grâce, de grâce, de grâce,
De Grasse.

Pourtant ne faut que l'Anglais,
Redoublant d'audace,
Prenne en pitié le Français
Qui ne demanda jamais
De grâce, de grâce, de grâce,
De Grasse.

Au vrai, tout n'est pas au pis
Dans cette disgrâce :
Pleure ton vaisseau, Paris,
Mais notre Amiral est pris....
Rends grâce, rends grâce, rends grâce,
Rends Grasse.

Pour que d'un si piteux cas
La honte s'efface,
Que dans de nouveaux combats
L'ennemi ne trouve pas
De grâce, de grâce, de grâce,
De Grasse.

DE *M. Palissot.*

J'ignore quel nouvel intérêt ou quelle puissante protection a pu réconcilier tout-à-coup M. Palissot avec la Comédie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après l'avoir laissé oublier depuis plus de vingt ans, elle paraît affecter aujourd'hui de ne plus s'occuper que de lui : on a commencé par nous donner une reprise des *Tuteurs;* on leur a fait succéder très-rapidement l'*Homme dangereux*, qui n'avait point encore été donné; et quoique ces deux ouvrages aient attiré fort peu de monde, on n'en a pas été moins empressé à remettre à l'étude la fameuse comédie des *Philosophes*. N'y a-t-il pas lieu de présumer que ce sont des motifs fort supérieurs aux intérêts de messieurs les Comédiens qui ont pu exciter tant de zèle et tant d'activité en faveur de M. Palissot? Comment ne pas se souvenir, dans cette occasion, de ce qu'il nous a si bien prouvé, dans toutes ses Préfaces, qu'il possédait éminemment le mérite littéraire, le plus utile à l'Etat, quoique le plus injustement avili?

La comédie des *Tuteurs* a des détails heureux, mais l'intrigue en est faible, et porte sur une idée assez extravagante. Un père a laissé en mourant la conduite de sa fille à trois ou quatre Tuteurs, dont les caractères et les goûts sont absolument différens; pour obtenir sa main, il faudra plaire également à tous. Si la condition

est bizarre, le moyen de réussir n'en est pas moins facile à deviner; il ne s'agit que de feindre tour-à-tour, aux yeux de chacun, de lui ressembler; c'est ce que fait l'amant aimé de la pupille, c'est ce qu'il fait plus ou moins adroitement; mais aucune de ces scènes n'est aussi vive, aussi naturellement gaie que celle du chevalier Clik et du chevalier Cluk, dans le *Dédit*, par Dufrêny.

M. Palissot trouve très-mauvais qu'on lui refuse le don de l'invention; il s'est fâché lorsqu'on lui a dit que le dessin de ses *Philosophes* était calqué sur celui des *Femmes savantes*: il pourrait bien se fâcher encore si on lui prouvait que l'action de l'*Homme dangereux* ressemble beaucoup à celle du *Flatteur* de Rousseau, ou à celle du *Méchant* de Gresset; mais nous ne voulons point le fâcher; il y a d'ailleurs plus d'exactitude à dire que le reproche est injuste, et par la raison la plus évidente, c'est que dans l'*Homme dangereux* il n'y a aucune action, ou peu s'en faut. Comme le Flatteur, comme le Méchant, l'Homme dangereux est reconnu à la fin pour être l'auteur d'un écrit injurieux contre l'homme qui avait été jusqu'alors sa dupe; comme eux, c'est par la ruse d'une soubrette qu'il est démasqué; mais voilà toute la ressemblance. Le Méchant de M. Palissot n'a aucun motif pour faire l'écrit en question; c'est fort gratuitement qu'il s'expose lui-même à se perdre; il ne prend aucune précaution pour faire réussir sa méchan-

ceté, et l'on n'a besoin d'aucun artifice pour la faire retomber sur lui. M. Palissot et ses amis ont si bien senti la faiblesse d'une pareille intrigue, que, dans l'impossibilité de la défendre, ils se sont contentés d'assurer hautement le public que les pièces de caractère, et, s'il en fut jamais, l'*Homme dangereux* en est une, pouvaient fort bien se passer d'action, témoin le *Misanthrope*, etc.; mais ces Messieurs nous permettront de leur représenter d'abord que M. de Voltaire du moins n'était pas de cet avis; il a dit :

> Un vers heureux et d'un tour agréable
> Ne suffit pas ; il faut une action,
> De l'intérêt, du comique, une fable,
> Des mœurs du temps un portrait véritable
> Pour consommer cette œuvre du démon.

On ne prétend pas qu'une Comédie ait l'intérêt d'une Tragédie ou d'un Roman, mais il paraît indispensable qu'elle ait celui de tout ouvrage dramatique, l'intérêt attaché à la peinture fidèle des mœurs, au mouvement successif et gradué d'une action naturelle et vraie. Lorsqu'il y aura une lutte établie entre le caractère et les circonstances où ce caractère est placé, lorsqu'il y aura quelques ressorts adroitement préparés pour mettre ce caractère en jeu, pour l'embarrasser, ou pour en faire justice, et toujours par des moyens dont je puisse désirer le succès sans les avoir trop prévus, mon attention sera sans doute suffisamment fixée; il ne faudra, pour

l'intéresser, ni des événemens ni des situations extraordinaires ; mais, si mon imagination ne demande pas à être fortement émue, elle veut du moins être amusée, et c'est à quoi le poëte ne saurait réussir s'il n'a pas l'art d'exciter ma curiosité et de la soutenir sans effort.

On a répété trop souvent que l'action du *Misanthrope* était faible et peu attachante ; elle ne l'est pas autant, il est vrai, que celle de l'*Avare* et du *Tartuffe*, qui sont pourtant aussi, je crois, des comédies de caractère. Mais quel est le spectateur attentif qui, en voyant pour la centième fois le *Misanthrope*, n'est pas encore très-curieux de savoir ce que pourra devenir la passion d'Alceste pour la coquette Célimène, son amitié pour Philinte et sa querelle avec Oronte? Je ne dis rien de tout le reste ; il n'y a pas une scène où l'on ne trouve un nœud plus intéressant à voir dénouer que celui de toutes les pièces qu'on a prétendu faire depuis dans le même genre. S'il y a quelque chose de froid dans cet immortel ouvrage, c'est le dénouement, et peut-être n'est-ce encore que l'extrême perfection de chaque scène en particulier qui a rendu l'effet de l'ensemble moins rapide et moins entraînant.

Au risque de paraître revenir de fort loin, nous ne pouvons nous dispenser de remarquer ici que, comme l'on a soupçonné Molière d'avoir voulu se peindre lui-même dans le Misanthrope, M. Palissot avoue naïvement qu'il a eu

l'intention de se peindre aussi lui-même dans le personnage de Valère, l'Homme dangereux : il est vrai qu'il a voulu que le portrait ne fût ressemblant qu'aux yeux de ses ennemis; mais beaucoup de gens pensent qu'il a réussi sous ce rapport bien au-delà de son attente. Rien de plus subtil, rien de plus ingénieux que son projet. En 1770, lorsqu'il en conçut l'heureuse idée, les philosophes étaient un peu plus considérés qu'ils ne le sont aujourd'hui; du moins leur croyait-on devoir plus d'égards et plus de ménagement. Une pièce, donnée alors sous le nom de M. Palissot, pouvait être fort mal accueillie, peut-être même courait-elle le risque d'être refusée. Pour échapper à toutes ces difficultés, l'Aristophane de nos jours s'était proposé non-seulement de faire donner sa pièce anonyme, il avait encore eu soin de répandre dans le public que c'était une satire violente, dont lui-même était le principal objet; on assure que, pour accréditer ce bruit encore mieux, il avait été s'en plaindre à M. l'abbé de Voisenon, en le suppliant d'employer tout son crédit à empêcher que la pièce ne fût jouée; que l'officieux Abbé avait réussi à la faire défendre, et qu'alors M. Palissot, au désespoir d'avoir été mieux servi qu'il ne l'espérait, était venu presque en larmes avouer à son ami qu'il était l'auteur de la pièce, et le conjurer de faire lever la défense; ce que celui-ci n'avait jamais voulu faire, très-indigné de ce qu'on eût osé le croire propre à se rendre complice d'un

pareil manége. Il est vrai que M. Palissot a écrit depuis plusieurs longues Lettres pour désavouer le ridicule de cette aventure; mais il n'en est pas moins vrai que, quoiqu'il en fût sollicité vivement, l'abbé de Voisenon ne voulut jamais détruire l'imposture prétendue, soit qu'il n'ait pas daigné en prendre la peine, soit qu'il fût piqué en effet d'avoir été la dupe de M. Palissot, soit enfin qu'il se fût fait un scrupule de démentir un conte qui, vrai ou faux, ne pouvait manquer de lui paraître plaisant.

Quoi qu'il en soit, on aura toujours de la peine à comprendre comment un homme a le courage de se traduire ainsi lui-même sur la scène, de prêter au personnage le plus odieux tous ses traits, tous ses sentimens, toutes ses opinions, et de mettre ce personnage en contraste avec un honnête homme, qu'il rend à la vérité le plus plat du monde, mais dans la bouche duquel il place cependant les sentimens les plus estimables, les plus vertueux, avec les opinions les plus diamétralement opposées aux siennes. M. Palissot pense qu'il est impossible qu'on lui fasse sérieusement l'application de ce rôle de Valère, dont il a si bien fait sentir toute l'atrocité. En effet, comment la mériterait-il? De sa vie il n'a fait aucune satire, aucun libelle; voyez la *Dunciade*, les *Philosophes*, etc.: lorsqu'un libelle est signé, ne cesse-t-il pas de l'être? Mais pourquoi s'était-il donc persuadé que ses ennemis ne manqueraient pas de l'y reconnaî-

tre? Pourquoi se flattait-il donc que, si la pièce fût tombée, son secret ayant été parfaitement gardé, il pourrait se féliciter publiquement de cette chute en feignant de partager l'erreur commune? Mais en oubliant la personne de l'auteur, à ne considérer que l'ouvrage, quel en peut être le but moral? de montrer que l'honnête homme n'est qu'un sot et l'homme d'esprit un scélérat; morale bien digne assurément de l'ennemi des philosophes.

Quelque froid que nous ait paru le plan de l'*Homme dangereux*, quelque bizarre que nous en semble l'intention, on ne saurait lui refuser un mérite de style devenu fort rare aujourd'hui. La grande scène qui termine le second acte est sûrement une des meilleures que nous ayons vues depuis long-temps au Théâtre; le dialogue en est vif, aisé, naturel et rempli de traits piquans, si ce n'est par l'idée, du moins par l'expression. On y remarque surtout un vers heureux, le seul de tout le rôle de Dorante où l'on retrouve vraiment l'expression d'une âme sensible et vertueuse; il ne doit pas être oublié.

Croyez-moi, le méchant est seul dans l'univers.

Ah! croyez-moi, M. Palissot, l'on peut vous en croire.

L'*Homme dangereux* a été reçu comme il méritait de l'être, l'ensemble avec beaucoup d'indifférence, les détails tantôt avec humeur, tantôt avec plaisir; nous avons cité ceux qui ont paru le plus généralement applaudis. La pièce

n'a eu que cinq ou six représentations, et elles ont été peu suivies. Les rôles d'Oronte et de Valère ont été parfaitement bien rendus; le premier par le sieur Préville, le second par le sieur Molé, celui de Marton par madame Bellecour, et le sieur Dugazon a été aussi plaisant qu'il était possible de l'être dans celui de M. Pamphlet.

M. Linguet a fait répandre dans le public un projet manuscrit dans lequel il propose au Gouvernement un procédé secret pour faire rendre des ordres détaillés de Versailles à Brest et à Toulon en aussi peu de temps qu'il en faudrait à un bon écrivain pour les copier six fois, et sans que les agens intermédiaires en puissent pénétrer l'objet. Il annonce qu'il n'emploiera ni les pavillons, ni les feux, ni aucun des autres moyens déjà connus, mais un instrument fort simple dont on fait usage dans deux métiers différens, et dont la construction est si facile qu'il n'est point de village où l'on ne puisse le faire ou le réparer au besoin. L'entretien de cette nouvelle espèce de poste est si peu dispendieux, que de Versailles à Brest il ne passera pas annuellement vingt mille francs. On a su que le projet avait été présenté au Roi par M. de Beauveau, et recommandé par M. le comte d'Artois; mais on ignore si l'on en a déjà fait ou si l'on se propose sérieusement d'en faire l'épreuve. Quel que puisse en être le résultat, si M. Linguet n'a pas découvert tout de bon le secret qu'il nous promet avec tant d'assurance,

il a trouvé du moins celui de se rappeler d'une manière assez piquante au souvenir d'un public qui commençait à l'oublier. Il a fait beaucoup mieux encore; car il vient d'obtenir, et ce pourrait bien être une autre énigme, la permission de sortir de la Bastille, même celle de continuer son Journal : on lui interdit à la vérité toutes les matières de religion, de gouvernement et de politique; mais on lui abandonne, dit-on, pour ses menus plaisirs, les philosophes et l'Académie. A la bonne heure... De quelque nature qu'ait été le motif de sa détention, il est toujours également incertain; elle a sans doute été assez longue, de plus de vingt mois, pour lui faire faire toutes les réflexions dont il pouvait avoir besoin, et il ne sera guère tenté de s'y exposer une seconde fois.

La Destruction de la Ligue, ou la Réduction de Paris, pièce nationale, en quatre actes; par M. Mercier. Ce drame est de la force de tous les autres drames de M. Mercier, et l'on nous dispensera volontiers d'en faire l'analyse. Ce qui est infiniment plus curieux que le drame, c'est la préface. M. Helvétius en avait fait une pour nous prouver qu'il n'y avait qu'un seul moyen de rendre la France heureuse, et c'était tout simplement d'en faire faire la conquête par quelque Puissance étrangère. M. Mercier indique un moyen presque aussi doux, beaucoup plus national et moins embarrassant pour nos voisins, c'est la guerre civile; sa préface est

employée toute entière à développer l'agrément et l'utilité des révolutions de ce genre. C'est la plus affreuse de toutes les guerres, sans doute; il veut bien en convenir; mais c'est la seule, dit-il, qui soit utile et quelquefois nécessaire.

» La Nation, qui sommeillait dans une inac-
» tion molle, ne reprendra sa grandeur qu'en
» repassant par ces épreuves terribles, mais
» propres à la régénérer... La guerre civile
» dérive de la nécessité et du juste rigide. »

En attendant le moment de profiter de ces hautes leçons, le Gouvernement a jugé à propos de défendre l'ouvrage, et l'auteur est resté prudemment à Neuchâtel, où il continue de faire imprimer la suite de son *Tableau de Paris*.

Extrait du Journal d'un Officier de la Marine de l'Escadre de M. le comte d'Estaing. 1782. Brochure in-8°. L'auteur anonyme de ce pamphlet est bien plus maladroit qu'il n'est méchant. Quelque impartialité qu'il ose affecter, il décèle à chaque instant le seul objet qu'il paraît s'être proposé, celui de justifier toutes les préventions de la marine royale contre M. d'Estaing; mais, avec l'intention la plus manifeste de nuire à la gloire de ce brave général, il se trouve engagé, malgré lui, à rendre à ses vertus, à sa constance, à son intrépidité, le témoignage du monde le moins suspect. Il ne peut se dispenser d'avouer que « M. d'Estaing, actif, infatigable, ne s'est
» jamais épargné pour réussir; qu'il serait ca-
» pable des plus grandes choses (et c'est un

» ennemi qui parle) s'il avait des connaissances
» proportionnées à son activité, et à son ambi-
» tion ; que, né avec beaucoup d'esprit, il a l'en-
» thousiasme et le feu d'un homme de vingt ans;
» qu'entreprenant, hardi jusqu'à la témérité,
» tout lui paraît possible; que si les matelots le
» croient inhumain, ce reproche tient à sa ma-
» nière dure de vivre, étant encore plus cruel
» pour lui-même que pour ses équipages; qu'on
» l'a vu malade et attaqué du scorbut sans ja-
» mais vouloir faire de remèdes; travaillant nuit
» et jour, ne dormant qu'une heure après son
» dîner, sa tête appuyée sur ses mains; se cou-
» chant quelquefois, mais sans se déshabiller;
» et qu'il n'y a pas un homme dans son escadre
» qui puisse croire qu'il eût résisté à toutes les
» fatigues qu'il a supportées, etc.

Quoique cette brochure soit écrite en général avec autant de négligence que de prévention et de partialité, elle présente cependant une suite de faits et de détails qui n'est pas sans intérêt; il n'est pas même fort difficile d'y discerner le vrai à travers les voiles dont l'auteur cherche à l'envelopper. On y trouvera des anecdotes assez curieuses sur le caractère et sur les dispositions des Américains; en voici quelques traits.

« Nous n'avons reçu aucun avis intéressant de la part des Américains, ou ceux qu'ils nous ont donnés étaient faux. Un pilote et un officier, donnés par le Congrès, nous ont indignement trahis; c'est que la plupart des gens aisés sont

Torys, et ne soutiennent le parti américain que par la crainte de perdre leurs biens; leurs cœurs sont aux Anglais. Ceux-ci avaient usé d'une politique adroite depuis que nous avions paru sur les côtes de l'Amérique, pour aliéner les esprits à notre égard, en semant sourdement que l'apparence de protection que le Roi de France leur donnait était trompeuse, et que son intention était connue de garder les conquêtes que son escadre pourrait faire; que les Français profiteraient de la simplicité des Américains pour s'insinuer dans leur pays; qu'en croyant devenir libres, ils ne faisaient que changer de maîtres; que le projet de la France était connu par la proposition qu'elle avait faite à l'Angleterre de s'unir à elle pour les réduire, si on avait voulu lui céder quelques parties... Tels étaient les bruits et les écrits semés par les Anglais, que le parti Tory avait eu soin d'accréditer...

» Les Américains sont faciles à tromper; indolens par caractère, soupçonneux, ils croient toujours voir ce qu'ils craignent. Leur indolence est telle, que nous avons vu l'ennemi détruire Befford à 20 milles de Boston, sans que le Sénat fût instruit d'aucune circonstance, des forces ni des desseins des Anglais... Nous devons beaucoup à M. Hanook, qui a contenu le peuple, faisant lui-même patrouille la nuit; sans cela, nous aurions été obligés de nous réfugier à bord de nos vaisseaux, et de n'en pas sortir, etc., etc. »

L'Ami des Enfans, par M. Berquin, ouvrage périodique, dont il paraît un petit volume in-16 tous les mois. On en a déjà fait deux éditions.

Il y a si peu de livres dont on puisse occuper utilement ce premier âge, qu'il faut bien savoir quelque gré aux écrivains qui, sans approcher du but, s'en éloignent moins que les autres. M. Berquin a paru être de ce nombre. Son *Ami des Enfans* est un Recueil de Fables, de Contes, de Dialogues, de petits Drames traduits ou imités en grande partie de l'allemand. La morale que tous ces petits ouvrages renferment est en général assez raisonnable ; mais l'idée est presque toujours trop vague, trop superficielle, la forme un peu niaise, un peu monotone. S'il n'est pas vrai, comme l'a dit Fontenelle, que le naïf ne soit qu'une nuance du bas ou du niais, il est au moins très-sûr qu'il n'y a le plus souvent qu'une nuance assez légère qui les sépare, et il n'appartient qu'au tact le plus fin et le plus excercé de ne jamais les confondre.

PORTRAIT *du Docteur Tronchin.*

Théodore Tronchin, né à Genève, en 1709, d'une famille noble originaire d'Avignon, mort à Paris, le 1er Décembre 1781, premier médecin de M. le duc d'Orléans, noble patricien de Parme, associé étranger de l'Académie royale des Sciences, etc., etc. Il s'était marié, en Hollande, à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de

Witt; et à l'âge de 24 ans, du vivant de Boerhave, il mérita la réputation d'un des premiers médecins d'Amsterdam...

L'humanité a perdu en lui un de ses bienfaiteurs, l'amitié son plus digne modèle, et la médecine un des plus illustres disciples de l'Hippocrate de nos jours. Il n'a laissé aucun ouvrage digne de son génie et de ses lumières; mais un Recueil choisi de ses consultations formerait un monument aussi glorieux à sa mémoire qu'il serait utile et intéressant pour les progrès de l'art. Il existe un grand nombre de ces consultations entre les mains de ses héritiers, et la plupart sur des objets infiniment remarquables. Jamais médecin ne consulta plus la nature, n'en saisit avec plus de sagacité tous les mouvemens, toutes les indications; jamais médecin n'employa plus heureusement et le secret d'attendre la nature et celui de la secourir avec le moins de peine, le moins d'effort possible : ses principes, aussi simples que lumineux, étaient toujours soumis à l'observation la plus exacte et modifiés par elle. La plupart de nos médecins ne traitent que les maladies; il traitait le malade, et sa méthode avait autant de formes différentes qu'il se présentait de circonstances différentes pour en faire l'application. Peu de médecins ont vu comme lui l'influence du moral sur le physique, la nécessité de ménager les forces, de proportionner les ressources aux moyens, l'avantage de ne com-

battre le principe de nos maux qu'en éloignant tout ce qui peut contribuer à les entretenir, à les irriter. La diète était presque toujours la première de ses ordonnances : *C'est le plus sûr moyen*, disait-il, *de couper les vivres à l'ennemi, et c'est déjà gagner beaucoup.* L'étonnante pénétration de son premier coup-d'œil, la tranquillité habituelle de son esprit, qualité qu'il devait bien moins à son caractère naturellement passionné qu'à l'empire qu'il avait acquis sur lui-même, l'assurance, la fermeté propre à toutes ses actions, à tous ses discours, le calme, la noblesse et la dignité de ses traits; tous ces avantages réunis inspiraient à ses malades la confiance la plus douce et la plus consolante. Ceux qui l'ont connu ne peuvent être surpris de l'espèce d'enthousiasme dont il fut souvent l'objet, enthousiasme qui servit à répandre avec succès plusieurs découvertes utiles et surtout celle de l'inoculation, mais qui ne put manquer de l'exposer aux cabales, à la haine et à la jalousie de ses rivaux. Quelque injustes qu'aient été plusieurs d'entre eux à son égard, ils ne le furent pas tous; Petit et Louis avouaient qu'il était le plus grand anatomiste de la Faculté; Rouelle, le plus habile pharmacien qu'il eût connu; le célèbre Haller, le praticien le plus heureux. Il est peu de souverains en Europe qui ne lui aient fait l'honneur de le consulter, et, peu de temps avant sa mort, il reçut encore une lettre du Pape, qui, en le remerciant de la

consultation qu'il lui avait demandée pour je ne sais plus quel cardinal de ses amis, finissait par lui dire qu'il n'y avait point de signature catholique dont il fît plus de cas que de la sienne.

Bon père, ami tendre, zélé citoyen, il fut malheureux par tous ces sentimens, et l'on ne peut se dissimuler que ses chagrins, qu'il renfermait au fond de son cœur, n'aient altéré sa santé et n'aient contribué très-évidemment à abréger ses jours. Stoïcien par principe, et surtout par admiration pour les vertus de cette secte, il n'en était pas moins de la plus extrême sensibilité. Parvenu à supporter le mal physique avec toute la constance des héros du Portique, il voulait surmonter avec le même courage les peines du cœur; mais ses efforts, pour y réussir, ne faisaient que cacher aux autres une partie de ce qu'il souffrait, et fatiguaient son âme au lieu de la soulager.

Il avait autant de douceur dans le caractère et dans les mœurs que de sévérité dans les principes. Simple, affable, quelquefois même plus que populaire dans sa conduite, aucun citoyen de son pays ne fût plus attaché que lui aux maximes du Gouvernement aristocratique; et la crainte de voir retomber Genève dans la démocratie fut un des plus sensibles chagrins de ses derniers jours. Avec tous les moyens d'acquérir de grandes richesses, il n'a laissé qu'une fortune très-médiocre : la bienfaisance, la générosité étaient le premier besoin de cette âme élevée, et son mépris pour l'argent une vertu d'instinct.

Distrait par habitude, et peut-être aussi par la multiplicité de ses occupations, quoiqu'il eût passé sa vie avec les grands, il ne sut ou ne voulut jamais prendre ni le ton ni les usages du grand monde; ou trop fier ou trop familier, il ne fallait pas moins que tout le poids de sa considération personnelle pour lui faire pardonner les disparates qu'il se permettait souvent d'avoir auprès d'eux; mais tous ces défauts de convenance si bien couverts par l'élévation naturelle de son âme et de son caractère, loin de nuire à sa manière d'être, lui donnaient même une physionomie plus originale et plus piquante; on ne pouvait l'en estimer moins, et souvent on l'en aimait davantage.

Il n'avait que deux prétentions auxquelles on lui reconnaissait peu de titres, celle de bien jouer au wisk et celle de bien voir en politique. Il gagnait rarement et se trompait presque toujours; mais il n'en conservait pas moins la meilleure opinion de son habileté, et la nature assurément lui avait donné assez d'autres moyens de s'en consoler.

M. Diderot a trouvé, ce me semble, la plus belle inscription qu'on puisse mettre au pied de la statue de ce grand homme; c'est ce que Plutarque disait d'un médecin de son temps : *Il fut entre les médecins ce que fut Socrate entre les philosophes.*

JUIN 1782.

Quoique les circonstances ne nous aient pas permis de recueillir tout ce que le séjour de M. le comte et de madame la comtesse du Nord à Paris a pu offrir d'anecdotes curieuses et de traits intéressans, ce que nous en avons appris suffira du moins pour donner une idée de l'impression qu'il a faite dans ce pays, et le compte que nous tâcherons d'en rendre, sans avoir d'autre mérite que celui d'être exact et fidèle, n'appartient-il pas essentiellement aux objets dont nous sommes occupés dans ces Mémoires? L'intérêt dont l'héritier de toutes les Russies a bien voulu honorer nos Lettres et nos Arts doit faire époque dans l'Histoire de notre Littérature. Cette Histoire présente de nos jours peu d'événemens dignes de laisser un aussi long souvenir.

Si, l'imagination frappée de l'immensité des États que ce Prince doit gouverner un jour, il semble qu'on ait été surpris qu'il n'eût pas la taille d'un Atlas ou d'un Hercule; car, tout policés que nous sommes, nous tenons encore un peu de nos préjugés gothiques et sauvages, on l'a été bien plus, et comment la vanité française n'en aurait-elle pas été infiniment flattée? on l'a été bien plus de remarquer dans son maintien toute l'aisance, toute la grâce, toute la noblesse facile des usages et des manières de notre Cour.

A travers la foule importune des respects et des hommages qui le suivaient en tout lieu, il a entendu plus d'une fois qu'on ne le trouvait pas beau, et c'est du ton le plus naturel et le plus aimable qu'il l'a conté lui-même fort gaiement au premier souper qu'il fit avec le Roi, en observant que la Nation française n'avait assurément pas moins de franchise que de politesse et d'urbanité. M. le comte du Nord n'a pas, il est vrai, la taille et la figure que les poëtes et les romanciers n'auraient pas cru pouvoir se dispenser de lui donner; mais il a sans doute bien mieux que des traits, un regard intéressant et spirituel, une physionomie remplie de finesse et de vivacité, un souris malin qui la rend souvent plus piquante encore, mais sans laisser jamais oublier le caractère de douceur et de dignité répandu sur toute sa personne. On a tant dit, tant répété, en vers et en prose, que Minerve accompagnait ce Prince sous les traits des Grâces, qu'on n'ose presque plus employer la même expression; il n'en est aucune cependant qui rende mieux tous les sentimens qu'inspire madame la comtesse du Nord; on croirait que cette expression ne fut jamais faite que pour elle, et quelque usée que soit l'image, la vérité de l'application semble l'avoir rajeunie. Ce ne sont pas des portraits que nous avons la témérité d'entreprendre, nous ne cherchons qu'à rappeler les traits les plus marqués de l'opinion que le comte et la comtesse du Nord ont laissée d'eux au peu-

ple de l'Europe le plus sensible, mais aussi le plus indiscret.

L'instruction est un avantage dont les Princes sont si accoutumés à se passer en France, que l'on aurait bien pu savoir mauvais gré à M. le comte du Nord d'en avoir autant; aussi n'est-il point d'attention qu'il n'ait eue pour se le faire pardonner : on eût dit qu'il n'était instruit que pour plaire à la Nation qui l'accueillait avec tant d'empressement. Dans nos sciences, dans nos arts, dans nos mœurs, dans nos usages, rien ne lui a paru étranger; sans recherche et sans affectation, il n'a jamais rien ignoré de ce qu'il fallait savoir pour apprécier avec justesse tant d'objets différens qu'on ne cessait d'offrir à sa curiosité, pour prendre l'intérêt le plus obligeant aux hommages qui lui étaient adressés, pour flatter avec le tact le plus délicat l'amour-propre de la Nation entière (1), et celui de toutes les personnes qui s'efforçaient particulièrement de lui être agréables. A Versailles, il avait l'air de connaître la Cour de France aussi-bien que la sienne. Dans les ateliers de nos artistes (2), il décelait toutes les connaissances de l'art qui pouvaient leur rendre l'honneur de son suffrage plus précieux. Dans nos Lycées, dans nos Académies, il prouvait, par ses éloges et par ses questions,

(1) Jusqu'à désirer de voir un Opéra français. C'est pour lui qu'on a remis *Castor*.

(2) Il a vu surtout avec le plus grand intérêt ceux de MM. Greuze et Houdon.

qu'il n'y avait aucun genre de talens et de travaux qui n'eût quelque droit à l'intéresser, et qu'il connaissait depuis long-temps tous les hommes dont les lumières ou les vertus ont honoré leur siècle et leur pays.

Sa conversation et tous les mots qu'on en a retenus annoncent non-seulement un esprit très-fin, très-cultivé, mais encore un sentiment exquis de toutes les convenances de nos usages et de toutes les délicatesses de notre langue. Nous ne citerons ici que les traits qui nous ont été rapportés par les personnes mêmes qui ont eu l'honneur de le suivre et d'en être témoins.

Dans le nombre des choses obligeantes qu'il dit à plusieurs membres de l'Académie française, à la séance particulière de cette Compagnie, qu'il voulut bien honorer de sa présence, on ne peut oublier le mot adressé à M. de Malesherbes. M. d'Alembert lui ayant présenté cet ancien ministre du Roi : *C'est apparemment ici*, lui dit-il, *que Monsieur s'est retiré.* L'orateur le plus éloquent de la magistrature demeura tout étonné d'une apostrophe si flatteuse et ne trouva rien à répondre.

M. Diderot, n'ayant pu le voir dans son appartement, fut l'attendre à la messe. L'ayant aperçu en sortant. *Ah! c'est vous*, lui dit-il, *vous, à la messe!*—Oui, M. le Comte, on a bien vu quelquefois Épicure au pied des autels.

M. le comte d'Artois, lui ayant montré des

épées anglaises du travail le plus riche et le plus fini, le pressait vivement d'accepter la plus belle. Le comte du Nord avait beau s'en défendre; il insistait encore: Comment, M. le Comte, vous n'en accepterez aucune? — *Je ferai bien mieux, si vous me le permettez; je vous demanderai celle avec laquelle vous aurez emporté Gibraltar.*

Le roi parlait des troubles de Genève: *Sire*, lui dit-il, *c'est pour vous une tempête dans un verre d'eau.* On ne savait pas alors combien il serait aisé d'apaiser cette tempête, même sans renverser le verre.

Les fêtes données à M. le comte et à madame la comtesse du Nord, à Chantilly, ont été de la plus grande magnificence et du meilleur goût. Le divertissement en vaudevilles qui terminait le spectacle parut fort agréable, au moins pour le moment. L'auteur, M. Laujeon, désirait fort l'honneur d'être présenté au Prince; on le fit apercevoir à M. le Comte, qui, après l'avoir remercié avec la bonté la plus affable, lui dit: *M. Laujeon, vos couplets sont charmans; vous m'y faites dire de fort jolies choses* (les illustres Voyageurs paraissaient eux-mêmes dans le divertissement sous des noms déguisés); *mais il en est une essentielle que vous avez oubliée, oui, très-essentielle, et je ne m'en console point*..... On voyait à chaque mot l'inquiétude du poëte redoubler sensiblement: après l'avoir laissé ainsi quelques momens dans un embarras fort pénible pour sa timidité; *mais sans doute*, lui dit-il, *vous*

avez oublié de parler de ma reconnaissance, et c'est dans ce moment tout ce qui m'occupe.

M. le comte du Nord ayant fait à M. d'Alembert l'honneur d'aller le voir chez lui, on n'a pas oublié que ce philosophe avait été appelé à Pétersbourg pour présider à son éducation ; il lui dit d'une manière très-aimable, à la fin de leur entretien : *Vous devez bien comprendre, Monsieur, tout le regret que j'ai aujourd'hui de ne vous avoir pas connu plus tôt.*

De tous nos hommes de lettres celui qui a eu l'honneur de voir le plus souvent M. le comte du Nord, c'est M. de La Harpe. En qualité de correspondant de Son Altesse impériale, il s'est cru obligé de se présenter à-peu-près tous les jours à sa porte. Tant d'assiduités paraissaient bien quelquefois lui être un peu à charge ; mais les bontés du Prince, jointes à l'heureuse constitution de l'amour-propre de l'auteur, n'ont guère permis à celui-ci de s'en apercevoir. *M. de La Harpe*, disait-il, *est déjà venu me voir cinq fois ; je l'ai reçu trois ; j'espère qu'il ne sera pas mécontent.* Il ne l'était point en effet ; car on lui entendit dire quelques jours après, chez madame de Luxembourg : J'ai eu deux conversations avec M. le comte du Nord sur l'art de régner, et j'en ai été, je vous assure, parfaitement satisfait. On lui avait proposé la lecture des *Noces de Figaro* par M. de Beaumarchais, et il avait grande envie de l'entendre : *Je n'ose pourtant pas*, ajoutait-il fort gaiement, *je n'ose*

pas accepter cette lecture sans avoir entendu celle que doit me faire M. de La Harpe; il ne faut pas risquer de se brouiller avec ces grandes puissances.

La séance de l'Académie française, que Leurs Altesses impériales honorèrent de leur présence, fut remplie par la lecture d'une Épître de M. de La Harpe à M. le comte du Nord, d'un portrait de César par M. l'abbé Arnaud, et d'une autre Épître de M. de La Harpe contre la Poésie descriptive. L'abbé Delille avait promis d'y lire quelques morceaux de son Poëme; mais, par une suite de ses distractions accoutumées, il oublia son engagement; ce fut sans doute pour *se laisser être heureux* aux pieds de quelque jolie femme, ou pour ne pas entendre les vers de M. de La Harpe, qu'il n'aime pas plus que celui-ci n'aime les siens.

Il y a quelques beaux vers dans l'*Épître au comte du Nord;* mais la fin a paru digne d'un madrigal de l'abbé Cotin, et toute la suite de Leurs Altesses impériales n'a pu entendre, sans être blessée, l'apostrophe répétée de *Pétrowitz*, plus ridicule encore pour les oreilles russes qu'elle n'est étrange pour les nôtres. Ce mot, lorsqu'il n'est pas précédé de quelque épithète qui le distingue, est aussi familier en russe que le serait celui de Toinette ou de Pierrot en français (1).

Le *portrait de César* a paru faire le plus grand

(1) L'auteur ne l'a laissé subsister, je crois, qu'une fois dans les copies qu'il en a données depuis.

plaisir à nos illustres Voyageurs. L'énergie avec laquelle on y caractérise et l'ambition et le courage, le génie et la haute fortune du plus grand homme de l'antiquité, était bien faite pour lui donner à leurs yeux tout l'intérêt d'un portrait de famille.

Plusieurs détails heureux de l'*Épître sur la Poésie descriptive* n'ont pas empêché qu'elle ne parût fort longue. Ce sentiment des convenances, qui sert toujours si bien M. de La Harpe, ne lui a pas laissé négliger une si belle occasion de dire du mal des poëtes allemands devant une Princesse allemande qui les aime, et dont la sensibilité saurait les apprécier, quand même ils n'appartiendraient pas au pays qui se glorifie d'avoir été le berceau de son enfance.

L'Académie des Sciences et celle des Belles-Lettres ont été à-peu-près également heureuses dans le choix des objets dont elles ont jugé à propos d'entretenir la curiosité de nos illustres Voyageurs. Dans l'une, on les a fort ennuyés de beaucoup d'expériences assez dégoûtantes sur la nature du principe odorant, et sur la manière de détruire des odeurs fétides. Dans l'autre, on leur a lu des Mémoires sur les Antiquités septentrionales, où l'on discute fort ingénieusement si les hommes du Nord n'ont pas toujours été d'une petite taille et fort inférieurs à tous égards aux habitans des climats méridionaux, etc., etc.

Quelque occupé qu'ait été le séjour de Leurs Altesses impériales, et par le désir qu'elles avaient

de voir tout ce qui pouvait mériter de les intéresser, et par cette foule de fêtes et de plaisirs qu'on ne cessait de leur offrir de tous les côtés; il n'est aucune espèce d'attention pour toutes les personnes qui avaient quelque droit d'en attendre de leur part qui ait été négligée; on n'a entendu parler que d'un seul homme qui se soit avisé de s'en plaindre, et cet homme est le sieur Clérisseau. La scène qu'il osa faire à M. le comte du Nord dans la maison de M. de La Reynière, qu'il avait eu la curiosité d'aller voir, est d'une extravagance trop originale pour être oubliée. M. Clérisseau, ayant eu l'honneur de travailler pour Sa Majesté impériale, s'était imaginé qu'à ce titre M. le comte du Nord ne pouvait se dispenser de l'accueillir avec la distinction la plus marquée. Il s'était fait écrire plusieurs fois inutilement à sa porte, et son indignation en était extrême. Ayant été invité à se trouver dans la maison de M. de La Reynière le jour que le Prince y devait venir, avec tous les artistes qui avaient contribué, ainsi que lui, à décorer cette charmante demeure : M. le Comte, lui dit-il en l'abordant, j'ai été plusieurs fois chez vous, et je ne vous y ai jamais trouvé.— *J'en suis bien fâché, M. Clérisseau; j'espère que vous voudrez bien m'en dédommager.* — Non, M. le Comte, vous ne m'avez pas reçu parce que vous ne vouliez pas me recevoir, et c'est fort mal; mais j'en écrirai à madame votre mère.— *Je vous prie de m'excuser; je sens, je vous assure, tout ce que j'ai perdu....* — On avait beau le rappeler à

lui-même ; la confusion de M. de La Reynière était au comble, on ne pouvait l'empêcher de poursuivre, et si l'on n'était parvenu à le mettre dehors, il gronderait encore. Ce n'est pas la première querelle de M. Clérisseau avec des têtes couronnées ; il en a eu une avec l'Empereur qui ne le cède guère à celle-ci.

Les distractions d'une Capitale immense, tous les empressemens d'une Cour occupée à leur plaire, tout le fracas des plus brillantes fêtes, n'ont pu empêcher Leurs Altesses impériales de s'apercevoir qu'elles n'y trouvaient plus ce ministre dont le génie et la vertu semblaient devoir assurer à jamais le bonheur de la France, l'illustre citoyen dont l'administration sera long-temps encore l'objet de notre étonnement et de nos regrets. Elles ont été le chercher dans sa retraite de Saint-Ouen : elles avaient été voir la veille, l'hospice de Charité, fondé par madame Necker, dans la paroisse de Saint-Sulpice. Tout ce qu'un cœur pénétré de l'amour du bien peut inspirer de choses sensibles et flatteuses, elles le dirent au vertueux successeur de Colbert et à la digne compagne de sa vie. M. le comte du Nord s'entretint seul avec M. Necker plus d'une heure entière, et il lui laissa la plus haute idée de son esprit, de ses lumières et de son amour pour tout ce qui intéresse la gloire et le bonheur de l'humanité. Il n'y a aucune femme de ce pays-ci à qui madame Necker ait trouvé autant de connaissances, autant de véritable instruction qu'à

madame la comtesse du Nord, et il n'en est aucune qui lui ait paru réunir aux qualités les plus essentielles des formes plus aimables, un ton plus pur, une grâce plus touchante. Mademoiselle Necker, témoin de toutes les caresses dont Leurs Altesses impériales venaient de combler son père et sa mère, en fut attendrie jusqu'aux larmes. Madame Necker, voyant que madame la Comtesse s'en apercevait, lui dit : Ma fille ose seule exprimer toute la sensibilité que nous inspirent les bontés de M. le Comte et de madame la Comtesse... — *Les bontés! Madame*, reprit M. le Comte, *ah! ce n'est pas le mot; dites, je vous prie, ma vénération pour M. Necker*...... — Les heures que Leurs Altesses impériales avaient passées dans la retraite de M. Necker ont paru leur laisser un souvenir qui leur était cher, et elles n'en ont jamais parlé qu'avec le plus tendre intérêt.

On avait déclaré que M. le comte et madame la comtesse du Nord ne mangeraient chez aucun particulier, quelque qualifié qu'il fût. Madame de Montesson s'était flattée qu'on ferait une exception en sa faveur, ou plutôt qu'elle paraîtrait jouir, au moins dans cette circonstance, de l'honneur d'être duchesse d'Orléans; mais Leurs Altesses impériales, qui dans tout leur séjour n'ont manqué à rien, pas même à la moindre étiquette, se sont refusées à ce désir avec toute la politesse imaginable. Y ayant été invitées par M. le duc d'Orléans, elles se sont contentées de voir le spectacle préparé pour elles chez madame de Montes-

son, avec les tours de Comus et quelques autres amusemens de ce genre, et se sont retirées après sous des prétextes qui ne pouvaient déplaire. On avait rassemblé tant de monde, que M. le duc d'Orléans, voyant la salle si remplie depuis le théâtre, crut qu'il ne restait plus de place ni pour lui ni pour M. le comte du Nord; il s'en plaignit fort haut derrière la toile, et, sans se montrer, il pria tout le monde, assez durement de se retirer; tout le monde pour ne blesser personne en particulier. Le compliment déplut fort à l'assemblée; c'était toute la France, et on l'attendait peu de la part du prince le plus affable et le plus poli. Personne d'abord ne voulait se lever, et bientôt après personne ne voulut rester. On fit remarquer à M. le duc d'Orléans qu'il s'était trompé, et il ne négligea rien alors pour réparer ce moment d'humeur si éloigné de son caractère. Le Roi a, dit-on, reçu M. le comte du Nord en ami, M. le duc d'Orléans en bourgeois, et M. le prince de Condé en souverain. Ceci n'est qu'une phrase. Rien n'a été plus splendide, plus digne de la magnificence d'une grande Cour, que la fête du bal paré et l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*, tel qu'il a été exécuté sur le beau Théâtre de Versailles, le plus superbe et peut-être le seul beau monument d'architecture qui nous reste du règne de Louis XV. Les deux vases de la manufacture de Sèvres, dont le Roi a fait présent à M. le comte du Nord, sont d'une grande beauté; et la toilette qui a été présentée à madame la comtesse du

Nord, de la part de la Reine est du travail le plus fini et du meilleur goût. Cette toilette est toute en porcelaine, montée en or, fond bleu lapis, ornée de peintures dessinées d'après l'antique, et les pièces qui en étaient susceptibles garnies d'une bordure d'émail imitant la perle et les pierres fines. Le miroir, surmonté des armes de Russie et d'une draperie infiniment riche, est soutenu par les trois Grâces; deux petits Amours se jouent à leurs pieds, et l'un, montrant la glace, a l'air de dire : Elle est plus belle encore. La sculpture qui décore les deux vases, en bronze doré d'or moulu, représente la marche de Silène et le triomphe de Bacchus.

La comtesse de Givri, de M. de Voltaire, n'avait pas encore été jouée à Paris; le succès qu'elle a eu cet hiver, sur le petit Théâtre de M. le comte d'Argental, a déterminé les Comédiens italiens à la demander. C'est le mardi 4, qu'elle a été représentée, pour la première fois, sur leur Théâtre. Le dénouement a paru faire assez d'effet; mais ce n'est pas sans peine qu'on s'est souvenu, pendant les deux premiers actes, des égards dus à la mémoire de l'auteur. Ce drame est en effet une des plus faibles productions de M. de Voltaire, un vrai drame, au style près, dont toutes les situations sont faibles et communes, quoique le sujet en soit fort romanesque et l'intrigue assez embrouillée. Le rôle de la Comtesse a été parfaitement bien rendu par madame Verteuil, et celui

du Marquis par le sieur Granger, à qui, pour être un acteur très-distingué, il ne manque absolument qu'un œil (1) et des gestes moins maniérés, moins provinciaux; il a d'ailleurs la plus grande intelligence de la scène; sa voix est sonore et sensible, son jeu rempli de finesse, de chaleur et de vérité.

Sermon pour l'Assemblée extraordinaire de Charité, qui s'est tenue à Paris, à l'occasion de l'établissement d'une Maison royale de Santé, en faveur des Ecclésiastiques, prononcé par M. l'abbé de Boismont, l'un des Quarante de l'Académie française, etc. Ce sermon ne doit pas être confondu avec tant d'autres ouvrages de ce genre; c'est peut-être le chef-d'œuvre de M. l'abbé de Boismont, que les Oraisons funèbres de Louis XV et de Marie-Thérèse avaient déjà mis au rang de nos meilleurs orateurs. Si l'on ne trouve dans ses Discours ni les grands mouvemens de l'éloquence de Bossuet, ni la morale touchante de Massillon, ni l'élégance de Fléchier; si l'on n'y trouve, dis-je, aucun de ces caractères portés au plus haut degré, on les y retrouve peut-être tous au point où l'art peut les réunir et les réunir avec intérêt. Lorsque M. l'abbé de Boismont cesse d'être éloquent, il tâche encore d'intéresser par des détails finement sentis, et supplée toujours pour ainsi dire au

(1) Le malheureux est borgne, et son œil de verre dissimule mal cette disgrâce.

talent qui lui échappe à force d'esprit et de goût.

Quelque intéressant que soit le nouveau Discours de M. l'abbé de Boismont, il n'a pu désarmer ni la sévérité des prêtres, ni la critique intolérante de messieurs les philosophes. Les premiers l'ont accusé d'avoir eu beaucoup trop de ménagement pour la nouvelle doctrine; les autres ont eu bien plus de peine à lui pardonner d'avoir osé l'attaquer si vivement; aux yeux des uns il a passé pour un fort mauvais chrétien, aux yeux des autres pour un fort mauvais philosophe; mais cette double accusation ne suffirait-elle pas pour établir, aux yeux de l'homme impartial, la sagesse et la modération de ses principes?

Voici, par exemple, un morceau de son Discours qui pouvait, ce me semble, mettre tout le monde d'accord; eh bien, c'est un de ceux dont les deux partis ont été le plus révoltés : nous ne craignons point de le transcrire ici en entier.

« ..... Terminons cette scandaleuse guerre : as-
» signez à Jésus-Christ son partage; vous lui avez
» ravi au milieu de nous une portion de son hé-
» ritage, souffrez qu'il règne du moins sur les
» générations destinées encore à le connaître;
» laissez-leur nos fêtes, nos cérémonies, nos en-
» seignemens, nos promesses, nos consolations;
» gardez pour vous l'espérance du néant; nous
» ne vous troublerons point dans cette poussière
» éternelle où vous vous promettez de descen-
» dre; mais, s'il est un Dieu rémunérateur, s'il

» est une félicité sans mesure attachée à des
» vertus consacrées par une foi pleine et géné-
» reuse, ne nous l'enviez pas. Assez vaste est le
» champ de la politique et des arts! Portez-y vos
» talens et vos lumières, étendez les découvertes
» utiles, dirigez le commerce, unissez, éclairez
» les deux mondes; mais abandonnez-nous ce
» monde invisible que vous ne connaissez pas;
» mais ce peuple pauvre et languissant, qui
» souffre et qui gémit, pourquoi vous obstine-
» riez-vous à lui disputer un Dieu pauvre et
» souffrant comme lui? Erreur pour erreur
» (vous me forcez à ce blasphème que ma foi
» désavoue; mais l'horreur même de cette sup-
» position impie ne laisse aucune ressource à
» votre doctrine), ce que nous professons, ce
» que nous annonçons ne pénètre-t-il pas dans
» l'âme avec plus de charme et de douceur que
» toutes ces vaines déclamations que l'esprit
» d'indépendance accumule? Nos secours, nos
» remèdes ne sont-ils pas plus populaires, plus
» actifs, plus universels...? Ah! que les heureux
» se permettent de ne rien croire, je puis me
» rendre raison de ce délire; mais où sont-ils les
» heureux? Quelle horrible collection de mi-
» sères que ce monde! Dans les conditions bril-
» lantes, que de joies fausses, que de désirs
» rongeurs, que de plaies sanglantes et déses-
» pérées! Si l'œil d'un philosophe perçait les
» replis de tous ces cœurs dont la surface est si
» calme et si riante, il en frémirait et voudrait

30.

» peut-être y replacer lui-même le Dieu qu'on
» s'efforce aujourd'hui d'en arracher. Dans les
» conditions obscures, et surtout parmi cette
» foule d'indigens pour qui la Providence sem-
» ble n'avoir balancé le malheur de naître que
» par l'espérance de mourir, si vous exilez Dieu
» de l'univers, quel adoucissement peut rester
» à des peines renaissantes? Est-ce donc un si
» grand bien que d'ajouter au tourment de vivre
» la certitude de n'avoir rien à espérer? C'est
» pour cette portion d'hommes que nous invo-
» quons votre pitié; laissez-nous les malheureux,
» vous n'avez d'autre présent à leur faire que le
» triste problème de je ne sais quel sombre ave-
» nir. Quelle attente pour des forçats courbés
» sous le poids de leurs chaînes! Nous, du moins,
» nous soulevons ces chaînes qui les accablent,
» nous en partageons le poids, nous le suppor-
» tons avec eux; voilà le grand avantage de
» notre ministère, et c'est à ce titre, chrétiens
» auditeurs, que je ne crains point de réclamer
» ici, je ne dis pas seulement votre compassion,
» mais votre délicatesse et votre justice. »

Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains, par M. Hilliard d'Auberteuil, tome I, 2 parties in-8° et in-4°. M. Hilliard d'Auberteuil est déjà connu par un ouvrage fort hardi sur l'état actuel de la colonie de Saint-Domingue. Ces nouveaux Essais ne sont guère qu'un extrait des gazettes et des papiers publics; mais cet ex-

trait, étant écrit avec assez de chaleur et de rapidité, peut intéresser, du moins tant que nous n'aurons point d'ouvrage plus approfondi sur l'origine et sur les suites de cette grande révolution. Le premier livre donne une idée fort vague de la formation des Colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, de leurs progrès et de leur gouvernement jusqu'en 1769 et 1770. Le second traite des premiers troubles de la Nouvelle-Angleterre, de l'acte du timbre et des premières voies de fait jusqu'à l'interdit de Boston. Le troisième, de l'arrivée du général Gage, de la formation du congrès général, du bill du Canada, de la journée de Lexington. Le quatrième comprend tous les événemens de la guerre, depuis le commandement général donné à Washington jusqu'à l'ouverture de la campagne, en 1776. Le cinquième, les détails de l'expédition d'Arnold dans le Canada. Le sixième, tout ce qui s'est passé depuis le siége de Boston jusqu'à l'époque où le congrès déclara l'indépendance des treize États-Unis.

M. d'Auberteuil a cru devoir réchauffer de temps en temps la sécheresse de ses narrations par des exagérations plus oratoires que politiques, dont on pourrait citer des exemples fréquens; et ces déclamations sont d'autant plus ridicules que personne n'ignore que, si la guerre avec l'Amérique ou l'espérance de subjuguer les Colonies fut un délire du ministère anglais, ce délire fut partagé par la Nation entière; elle ne pouvait se résoudre à renoncer à l'idée d'une

domination qui flattait si vivement l'orgueil de sa puissance, et tout bourgeois de Londres voulait conserver le droit de dire *nos Colonies d'Amérique*, et celui de leur faire la loi, pour assurer mieux l'intérêt de son commerce.

CHANSON *sur l'air d'Albanèse:*

Dans les champs de la victoire.

Par M. le chevalier d'Aubonne.

Dans les champs de l'Amérique
Qu'un guerrier vole aux combats,
Qu'il se mêle des débats
De l'Empire Britannique :
Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi?
J'ai l'humeur si pacifique;
Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je bois?

Qu'un grand-duc de Moscovie
Vienne ici superbement,
Tandis que le Saint-Père humblement
S'en retourne en Italie :
Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi?
Tout change ici dans la vie;
Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je bois?

Que folles de leur coiffure,
Nos charmantes de la Cour
Imaginent chaque jour
De quoi gâter la nature :
Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi?
Lise est si bien sans parure!
Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je bois?

Que la troupe de Molière
Quitte le Louvre à grands frais,
Pour essuyer nos sifflets
Dans la vaste bonbonnière :
Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi?
Je suis assis au parterre;
Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je bois?

Que tout Paris encourage
L'auteur du bateau volant,
Qui nous promet qu'au firmament
Nous irons en équipage:
Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi?
Je ne suis pas du voyage;
Eh! qu'est qu'ça m' fait à moi
Quand je chante et quand je bois?

La reprise des *Philosophes* n'a pas mieux réussi aux Comédiens que celle des *Tuteurs* et de l'*Homme dangereux;* elle n'a eu que cinq ou six représentations peu suivies, et dont la première, donnée le jeudi 20, a été fort orageuse. On avait supporté avec une indulgence assez bénévole la plupart des traits lancés contre la philosophie et les philosophes; mais, au moment où Crispin arrive à quatre pates, l'indignation de voir insulter ainsi les mânes de Jean-Jacques fut portée au plus haut degré : on peut défier tous les parterres debout de manifester jamais leur sentiment avec plus d'énergie et de violence que ne le fit celui-ci tranquillement assis, et même ce jour-là fort à l'aise, les bancs n'étant pas à moitié remplis: cette observation ne nous a pas

paru indigne d'être remarquée, beaucoup de gens ayant présumé, non sans quelque apparence de raison, que le parterre assis aurait beaucoup moins de liberté que le parterre debout. Il est vrai que ce grand mouvement, après avoir forcé les Comédiens à se retirer et à baisser la toile, ne fut pas de longue durée; on laissa croire quelques momens aux spectateurs que la pièce était tombée tout de bon; on félicitait déjà messieurs les philosophes d'avoir encore, à l'ombre de ce pauvre Jean-Jacques, l'obligation de la justice qu'on venait de faire de leur détracteur; mais une partie du public s'étant dispersée, tandis que les enthousiastes du citoyen de Genève exhalaient encore leur indignation dans les corridors ou dans les foyers, on se hâta de relever la toile et de reprendre la pièce à l'endroit où l'on avait été obligé de l'abandonner, avec la seule attention de faire entrer Crispin sur ses deux pieds. Ce changement ne réparait guère l'impertinence de la scène, il y eut encore des murmures assez vifs; mais, grâce à la présence d'un petit détachement des Gardes françaises, posté fort habilement dans l'intervalle, au parterre, la pièce fût achevée; elle le fut tant bien que mal, et la curiosité, excitée par cet événement, attira même plus de monde à la seconde représentation qu'à la première; cependant, comme nous l'avons déjà dit, cet empressement n'a point eu de suite. Pour être bien écrite, la pièce n'en est pas moins froide; une partie des écri-

vains qui y sont désignés ne sont plus, d'autres ont depuis consolé la haine et l'envie d'une autre manière, et ce fameux dénouement, où l'auteur s'obstine à voir une situation extrêmement comique, n'a paru qu'une caricature insipide et révoltante. On sait qu'aux premières représentations de l'ouvrage, en 1760, cette scène eut un assez grand succès; mais Rousseau n'avait pas alors autant de disciples qu'aujourd'hui, ni des adorateurs aussi fanatiques: la pantomime de Préville, qui a trouvé bon de laisser le rôle à Dugazon, pouvait rendre aussi ce jeu de théâtre plus gai, plus piquant. Quoi qu'il en soit, la facétie a déplu cette fois-ci universellement, et quelques manœuvres qu'ait employées l'Aristophane Palissot pour la faire reprendre, il n'a pu y réussir.

Le Déserteur de M. Mercier, représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie italienne, le mardi 25, est imprimé depuis si long-temps, et il a été joué si souvent sur tous les Théâtres de la province, que nous nous dispenserons d'en faire ici l'analyse. Il suffira de dire que ce drame a eu le même succès à Paris que partout ailleurs, et il est bien à présumer que les principaux rôles du moins n'ont jamais été mieux rendus qu'ils ne le sont par madame Verteuil et par le sieur Granger. Quelque romanesque que soit le fonds de cet ouvrage, quelque dépourvus de vraisemblance et de goût qu'en soient

souvent la conduite, les incidens et le style, on ne peut nier qu'il ne soit rempli de situations fortes et touchantes, en général du plus grand effet. Si l'enchaînement de tant de situations vraiment dramatiques était plus naturel, si les scènes étaient tout ce que le poëte en voulait faire, si à la vérité du sentiment qu'elles devaient inspirer il n'avait pas substitué trop souvent de vaines déclamations d'une morale ampoulée et d'un héroïsme bourgeois; en un mot, si la maladresse du poëte ne détruisait pas souvent elle-même une partie de l'illusion, ce spectacle serait en vérité trop déchirant, l'effet n'en serait pas supportable.

Fabliaux, ou Contes du douzième et du treizième siècles, traduits ou extraits d'après plusieurs Manuscrits du temps, avec des Notes historiques et critiques, et les Imitations qui ont été faites de ces Contes depuis leur origine; par M. Le Grand. Nouvelle édition, cinq petits volumes in-12. Cette nouvelle édition est augmentée d'une diatribe contre les Troubadours, où l'auteur répond aux critiques de la proposition avancée dans la préface de la première édition, que *la Nature semblait avoir départi spécialement au Nord les dons éminens du génie.* Il veut bien convenir que le Midi de la France a produit quelques hommes célèbres; mais il cherche à prouver, par une nouvelle énumération, que *toutes les provinces troubadouresques ensemble n'ont pas*

à citer un poëte du premier rang. Rien n'est plus propre à favoriser cette opinion que l'ennuyeuse *Histoire des Troubadours* de M. l'abbé Millot.

Poésies fugitives de M. Lemierre, de l'Académie française, un volume in-8°. La plupart des pièces de ce Recueil sont déjà connues; on y trouve une grande inégalité, des vers dignes d'Horace et de Chaulieu, et des pièces entières dont on serait tenté de faire honneur à la muse de MM. Fardeau et du Coudrai. Il en est bien peu cependant, dans le nombre même des plus négligées, qui n'aient un coin d'originalité assez piquant, quelques traits d'un caractère vraiment poëtique. Le malheur de M. Lemierre, eût dit madame de La Fayette, est d'avoir le goût si fort au-dessous de son esprit et de son talent. Pour mériter d'être mis au nombre de nos plus grands poëtes, il ne lui a manqué qu'une oreille plus délicate, un goût plus sévère, un travail plus fini.

JUILLET 1782.

Nous ne sommes point pressés de parler des *Confessions de J. J. Rousseau;* des ouvrages de ce genre n'ont pas besoin d'être annoncés, ils le sont assez, même avant d'avoir paru. Ce qu'on peut être curieux de trouver à ce sujet dans nos Feuilles, c'est un compte fidèle de la sensation que ces ouvrages ont faite, et c'est la tâche que nous allons essayer de remplir avec toute l'impartialité dont nous osons faire profession, en dépit de l'influence qui semble attachée au métier de journaliste.

Ce n'est que la première partie des *Confessions de J. J.* dont il s'agit; la seconde ne doit paraître que l'an 1800; mais, puisqu'il en existe très-sûrement, soit en France, soit en Suisse, deux ou trois copies autographes, il est bien permis de compter sur quelque hasard ou sur quelque infidélité qui se dispose à satisfaire un peu plus tôt notre curiosité. Cette première partie a paru telle que l'auteur l'avait faite, à quelques petites anecdotes près, que la pudeur de messieurs les éditeurs a cru devoir supprimer; de ce nombre sont l'Histoire du moine qui, à Turin, voulait le faire servir à ses goûts infâmes dans l'hospice des catéchumènes, et quelques détails trop naïfs de

son Roman avec la petite demoiselle Goton. A tout cela la postérité n'a pas perdu grand-chose

S'il en faut croire les gens de lettres, surtout messieurs nos philosophes, ce qui eût été plus sage, c'eût été de supprimer le livre en entier. Tout leur en paraît pitoyable; à peine daignent-ils faire grâce au style de deux ou trois morceaux sur les femmes et sur la campagne, où l'on ne peut guère se dispenser de trouver des peintures assez fraîches, romanesques à la vérité, mais avec quelque reste d'éloquence et de chaleur. « Comment, ajoutent ces Messieurs, comment imaginer qu'un homme fasse un livre dont l'effet le plus sûr est de le déshonorer lui-même? Ce projet cependant ne peut lui avoir été inspiré que par l'orgueil le plus fou, le plus révoltant. Quel intérêt pouvait-il supposer qu'on aurait de savoir que J. J. éprouvait, dans son enfance, une volupté délicieuse à recevoir le fouet de la belle main de mademoiselle Lambercier; que le charme de cette sensation lui laissa des goûts qu'il conserva toute sa vie, et que sa chaste timidité ne lui permit malheureusement jamais de satisfaire à son gré; qu'en apprentissage chez un graveur, il volait avec assez d'adresse des pommes au fond d'une dépense, ou pissait ingénieusement dans la marmite de sa voisine.....? Importe-t-il plus à ses lecteurs de savoir qu'il fut laquais à Turin, et qu'il se reprocha toute sa vie d'a-

voir accusé la servante de la maison où il était, du vol qu'il y fit de je ne sais quel ruban d'argent? que, précepteur à Lyon, il faisait semblant d'avoir gâté du bon vin d'Arbois dont on lui avait confié le soin, pour le boire à son aise en son petit particulier? que sa sublime amie madame la baronne de Warens, avec un caractère sensible, un tempérament froid, partageait tranquillement ses faveurs entre lui et son jardinier, Claude Anet? qu'à la mort de ce pauvre Claude Anet, il fut ravi d'hériter d'un bel habit noir dont leur patronne venait de gratifier peu de temps auparavant le défunt? qu'au retour d'un petit voyage en Provence, il se vit bientôt remplacé lui-même dans les bonnes grâces de la sensible baronne, par Courtille, un garçon perruquier, dont il consentit à demeurer le mentor et l'ami, mais dont, par un excès de délicatesse que la bonne dame dut trouver fort déplacé, il ne voulut jamais être le rival, etc. »

Eh bien, oui, Messieurs, toutes ces sottises, toutes ces inepties occupent une grande partie des *Confessions de Jean-Jacques;* celles que vous n'avez point rappelées ne valent peut-être guère mieux, à la bonne heure, nous en conviendrons; mais en sera-t-il moins vrai qu'avec ce fonds, tel qu'il est, J. J. Rousseau a fait un livre qu'on lit avec intérêt, qu'on se plaît même à relire, malgré le mépris, malgré le dédain avec lequel vous avez affecté d'en parler, malgré l'ordre ex-

près que vous aviez donné à tous les Journaux qui vous sont dévoués de n'en faire aucune mention, ni en bien ni en mal? On ose, Messieurs, vous défier tous de hasarder un essai de ce genre et de le faire avec le même succès, quelque puissant que soit l'ascendant de la philosophie, et celui des grands talens que vous lui avez consacrés.

J'ai entendu parler, disait M. Watelet, d'un cuisinier du Régent qui s'avisa un matin de prendre ses vieilles pantoufles, de les hacher bien menu et d'en faire un ragoût que toute la Cour trouva délicieux; c'est à-peu-près l'essai que Jean-Jacques a voulu faire dans ses *Confessions*, et ce tour de force ne lui a guère moins bien réussi. Il fallait en effet tout le courage du philosophe de Genève pour concevoir le projet d'une telle entreprise, et toute la magie de son talent pour en rendre l'exécution intéressante; mais il y a lieu de croire que, si le charme du style était le seul mérite de ce singulier ouvrage, il n'attacherait pas autant qu'il le fait, surtout à une seconde lecture.

En convenant que ces Mémoires sont remplis de disparates, d'extravagances, de minuties, de platitudes, si vous voulez même, de faussetés (nous en pourrons citer une à la fin de cet article), il serait difficile de n'y pas reconnaître du moins l'intention que l'auteur a eue de se montrer à ses lecteurs tel qu'il fut, ou tel qu'il se crut de bonne foi; et avec cette intention il est

une sorte d'intérêt dont l'ouvrage ne saurait manquer; la manière dont un homme comme Rousseau se rend compte à lui-même de ses plus secrets sentimens, de la première origine de toutes ses pensées et de toutes ses affections, quelque défectueuse qu'elle soit et quelques préventions qui puissent s'y mêler, offrira toujours une instruction assez utile sur l'art de nous observer nous-mêmes, et de pénétrer jusqu'aux ressorts les plus cachés de notre conduite et de nos actions. Malgré la différence qu'il peut y avoir entre les hommes à certains égards, ils se ressemblent si fort à tant d'autres, que l'on peut bien assurer que l'homme qui s'est le mieux observé lui-même est sans doute aussi celui qui connaît le mieux les autres. Que de scènes intéressantes, que de sensations oubliées et de notre enfance et de notre première jeunesse, la lecture de ces Mémoires ne rappelle-t-elle point à notre souvenir! et quel est l'homme assez malheureux pour ne pas sentir le charme attaché au plaisir d'en retrouver la trace, et de se dire à soi-même avec le poëte des *Fastes* :

> Jours charmans, quand je songe à vos heureux instans
> Je pense remonter le fleuve de mes ans,
> Et mon cœur enchanté, sur sa rive fleurie
> Respire encor l'air pur du matin de la vie?

Quelle vérité, quelle fraîcheur et quelle vivacité de pinceau dans l'Histoire du grand noyer de la terrasse de Bossey, dans la peinture de sa première entrevue avec madame de Warens,

dans celle de ses timides et infortunées amours pour la belle marchande de Turin; dans le récit des brillantes espérances fondées sur les merveilles d'une fontaine de Héron; dans les aveux naïfs de son engouement pour l'ami Bâcle, et, quelques années après, pour le sémillant Venture de Villeneuve; dans le récit si simple et si séduisant de l'heureuse soirée de Tonne, entre mademoiselle Galley et son amie, etc.? Quel excellent portrait que celui de M. le juge-mage Simon! Le Roman de Scarron n'en a point de plus comique; ce qui ne l'est pas moins sans doute, c'est la désastreuse Histoire du concert de Lausanne et la rencontre de l'Archimandrite de Jérusalem. Un tableau plus charmant encore est celui de cette nuit passée, à la belle étoile, dans la niche d'un mur de terrasse, près de Lyon, après laquelle il ne restait plus au pauvre Jean-Jacques que deux pièces de six blancs; ce qui ne l'empêchait point d'être de bonne humeur et d'aller gaiement chercher son déjeûner en chantant, tout le long du chemin, une cantate de Batistin; bonne cantate qui lui valut plus d'un excellent dîner, et qui rétablit pour quelque temps sa petite fortune. Son séjour aux Charmettes offre non-seulement une foule de peintures champêtres remplies de grâce et de sensibilité; on y suit encore avec intérêt la marche de ses études et les premiers développemens de son génie et de ses pensées. On se repose de cette partie plus sérieuse de l'ouvrage en l'accompagnant dans

son voyage à Montpellier, où, sous le nom anglais de M. Dudding, il fut un peu moins sot dans ses galanteries qu'il ne l'avait été jusqu'alors sous le sien. La dame qui voulut bien se charger de lui donner les leçons dont il avait si grand besoin n'est désignée que sous le nom de N*** ; nos Mémoires secrets nous ont révélé que c'était une dame de Nicolaï. Pourquoi le laisser ignorer à la postérité? « C'est près d'elle, » dit-il, que je m'enivrai des plus douces volup» tés. Je les goûtai pures, vives, sans aucun » mélange de peines; ce sont les premières et » les seules que j'aie ainsi goûtées, et je puis dire » que je dois à madame N*** de ne pas mou» rir sans avoir connu le plaisir. » Un si grand service rendu à un des sages de nos jours était bien fait, ce me semble, pour consacrer son nom à la mémoire des siècles à venir.

Il est sans doute assez vraisemblable que Jean-Jacques s'est permis plus d'une fois d'orner le récit de ses aventures de tous les agrémens dont il a pu le croire susceptible; mais ce qui nous persuade au moins que, s'il n'a pas toujours été exactement vrai, il a presque toujours été parfaitement sincère; c'est que, sans paraître le chercher, il ne dit presque rien des circonstances de sa vie, des dispositions particulières de son enfance et de sa première jeunesse, qui ne serve à expliquer très-naturellement toutes les bizarreries et toutes les inconséquences connues de son caractère et de sa manière d'être.

Le développement de ses passions fut excessivement précoce et celui de sa raison fort lent. A huit ans, il avait lu tous les Romans, et cette lecture lui avait donné une intelligence unique à son âge sur les passions. « Je n'avais, dit-il, » aucune idée des choses, que tous les senti- » mens m'étaient déjà connus. Je n'avais rien » conçu, j'avais tout senti. Ces émotions con- » fuses que j'éprouvai coup sur coup n'altéraient » point la raison que je n'avais point encore; » mais elles m'en formèrent une d'une autre » trempe, et me donnèrent de la vie humaine » des notions bizarres et romanesques, dont » l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien » pu me guérir. »

A vingt-cinq ans, il n'avait fait encore aucune étude suivie. Livré entièrement à ses propres forces, il était réduit à chercher seul la route des connaissances qu'il désirait d'acquérir. Voici de quelle manière il caractérise lui-même la trempe originale de son esprit et de son génie. « Cette » lenteur de penser jointe à cette vivacité de » sentir, je ne l'ai pas seulement dans la con- » versation, je l'ai même seul et quand je tra- » vaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête » avec la plus incroyable difficulté. Elles y cir- » culent sourdement; elles y fermentent jusqu'à » m'émouvoir, m'échauffer, me donner des pal- » pitations; et au milieu de toute cette émotion » je ne vois rien nettement; je ne saurais écrire » un seul mot, il faut que j'attende. Insensible-

» ment ce grand mouvement s'apaise ; ce chaos
» se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa
» place, mais lentement et après une longue et
» confuse agitation. N'avez-vous pas vu quelque-
» fois l'Opéra en Italie? dans les changemens de
» scène, il règne sur ces grands Théâtres un dés-
» ordre désagréable et qui dure assez long-temps;
» toutes les décorations sont entremêlées; on
» voit de toutes parts un tiraillement qui fait
» peine ; on croit que tout va renverser. Cepen-
» dant peu à peu tout s'arrange, rien ne manque,
» et l'on est tout surpris de voir succéder à ce
» long tumulte un spectacle ravissant. Cette ma-
» nœuvre est à-peu-près celle qui se fait dans
» mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avais
» su premièrement attendre et puis rendre dans
» leur beauté les choses qui se sont ainsi peintes,
» peu d'auteurs m'auraient surpassé...

» Non-seulement les idées me coûtent à ren-
» dre, elles me coûtent à recevoir. J'ai étudié
» les hommes, et je me crois assez bon obser-
» vateur. Cependant je ne sais rien voir de ce
» que je vois ; je ne vois bien que ce que je me
» rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes
» souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce
» qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma pré-
» sence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le
» signe extérieur est tout ce qui me frappe ;
» mais ensuite tout cela me revient ; je me rap-
» pelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le
» geste, la circonstance, rien ne m'échappe.

» Alors sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve » ce qu'on a pensé, et il est rare que je me » trompe..... »

Le besoin auquel il fut exposé pour ainsi dire au sortir de son enfance, les durs traitemens qu'il éprouva dès sa plus tendre jeunesse après avoir commencé à être élevé avec une grande douceur, la vie errante et vagabonde qu'il mena depuis l'âge de quinze ans, le contraste perpétuel des idées romanesques qui avaient séduit de si bonne heure son imagination, avec toutes les peines et toutes les humiliations auxquelles il fut si long-temps en butte, ces causes réunies durent sans doute aigrir son caractère, irriter sa sensibilité, rendre son humeur ombrageuse et susceptible.

Il s'est peint lui-même, dans plusieurs endroits de ses Mémoires, avec de grandes dispositions pour l'ingratitude; mais ce vice chez lui semble tenir bien moins à un cœur dépravé qu'aux noires préventions que lui avaient inspirées ses malheurs contre toute la nature humaine: ces préventions furent portées enfin à un excès qui le rendit véritablement fou. Les germes d'une si triste folie se trouvent déjà dans ses *Confessions*; mais on les voit se développer d'une manière plus affligeante encore et dans ses *Promenades du Rêveur solitaire*, et dans l'ennuyeux rabâchage des Dialogues qu'il a intitulés *Rousseau juge de Jean-Jacques*, ou *Jean-Jacques juge de Rousseau*.

La fausseté que nous avons promis de relever à la fin de cet article, la voici : Rousseau, en parlant du projet d'un voyage à pied en Italie avec MM. Diderot et Grimm, ajoute : « Tout se » réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, » dans lequel Grimm ne trouvait rien de si » plaisant que de faire faire à Diderot beaucoup » d'impiétés et de me faire fourrer à l'Inqui- » sition à sa place.... » Cela est sans doute assez gai ; mais il nous est bien prouvé que jamais plaisanterie n'a été plus injustement défigurée : le fait est que, dans le roman de ce voyage où M. le baron d'Holbach jouait un grand rôle, c'était à lui que devait arriver le premier malheur. Il était arrangé qu'il tomberait dans un trou en prêchant la prudence à son ami Diderot ; que celui-ci se ferait mettre à l'Inquisition à Rome, Rousseau sous les plombs à Venise, et que M. Grimm, désespéré de l'infortune de ses trois amis, en perdrait la raison, et serait enfermé dans l'Hôpital des fous à Turin. Voilà la seule version véritable, et l'on nous saura gré sans doute des recherches que nous avons faites pour la rétablir dans toute son intégrité.

Au reste, Jean-Jacques n'est pas le seul homme célèbre qui ait eu la fantaisie de se confesser à la postérité. Saint Augustin en avait donné l'exemple, à sa manière, dans ses *Confessions* ; Cardan, le subtil Cardan l'avait imité dans son livre *De Vitâ propriâ*, ouvrage plein de folie et de superstition, mais où l'on trouve pour le moins autant de

naïvetés, autant d'aveux secrets, autant de menus détails très-intérieurs et très-bizarres, que dans les Mémoires de Rousseau. L'article le plus attendrissant des Confessions du médecin de Pavie est celui où il déplore la maligne influence de son étoile, qui, pendant les dix plus belles années de sa vie, de vingt à trente, le rendit absolument incapable de jouir d'aucune femme, et l'obligea même encore, à soixante-quatorze ans, de se ménager trop à cet égard pour ne pas beaucoup affaiblir son estomac : *Veneri neque immoderatè incubui..... nunc manifestè ventriculum labefactat.* Cardan et saint Augustin avouent, comme Jean-Jacques, leur goût naturel pour le vol. Il y a des aveux plus extraordinaires encore dans les *Aventures du sieur d'Assouci*, écrites par lui-même; livre assez rare, mais assez mauvais pour mériter de l'être. Une Confession plus étonnante et sûrement beaucoup plus instructive et bien beaucoup plus agréable que toutes celles dont nous venons de parler, n'est-ce pas celle que le Cardinal de Retz a faite dans ses *Mémoires*, et qu'il y a faite si facilement, avec tant de naturel, tant de simplicité, qu'il ne paraît pas même avoir songé à ce qu'il en aurait pu coûter à tout autre qu'à lui pour faire et pour dire les mêmes choses. « Conçoit-on, dit le président Hénault en parlant des *Mémoires* du Car-» dinal, qu'un homme ait le courage ou plutôt » la folie de dire de lui-même plus de mal que » n'en eut pu dire son plus grand ennemi ? » L'amour-propre a toujours ce courage lorsqu'il

est sûr de l'impression qui pourra le dédommager du sacrifice qu'il semble faire de lui-même, et c'est l'idée qui a sans doute encouragé la sincérité de tous ceux qui se sont avisés d'écrire leur propre Histoire.

VERS *pour le chien de madame de La Reynière, offrant une veste à M. de La Reynière le jour de sa fête, par M. l'abbé Arnaud.*

Tu dois peu chérir les Anglais,
Le beau nom de Mylord te déplairait peut-être;
Et pour te bien prouver que je suis né Français,
J'ai pris l'habit d'un petit-maître.
De l'amitié je suis l'ambassadeur;
Fidèle comme ma maîtresse,
Je porte à tes genoux nos vœux pour ton bonheur,
Et le tribut de sa tendresse.
Pour me donner l'air grave on n'a négligé rien.
De mon habit pardonne l'imposture;
D'un homme en vain j'ai la parure;
Je sens auprès de toi battre mon cœur de chien.

ÉPIGRAMME.

Frusteau, barbouilleur de tavernes,
De plus en plus se négligeant,
Produit par jour cent balivernes
Qui lui produisent peu d'argent.
On ne sait point s'il aspire à la gloire;
Mais ce qu'on sait par des rapports très-sûrs,
C'est que son nom se lit sur tous les murs,
Hormis sur ceux du temple de Mémoire.

Fragment *d'une Lettre de madame la baronne d'Erlach à madame de Vermenoux.*

De Berne, le 4 Juillet 1782.

— Il n'était pas difficile de deviner que Genève serait pris ; mais, pour imaginer qu'après avoir rompu les ponts, placé quarante-cinq pièces de canon sur les remparts, dépavé la ville, établi des hôpitaux, tout cela finirait par tirer des coups de fusil aux étoiles, il fallait un peu de pénétration ; et ce qu'il y a d'admirable, c'est que tous ces Césars étaient constamment sur les remparts à regarder travailler, à ouvrir la tranchée et à établir des retranchemens. On dirait qu'ils n'avaient d'autre but que d'écrire un livre sur la tactique, et qu'ils ont fait venir les maîtres chez eux. Ils pourront à présent traiter la partie des garnisons ; ils en ont une franco-berno-piémontaise, et l'on va s'occuper à leur donner une forme de gouvernement plus propre à maintenir leur tranquillité et celle de leurs voisins. Ceux qui m'ont paru le plus à plaindre sont les otages, dont le sort a été affreux pendant leur détention. Nous avons appris hier toutes ces nouvelles. Notre Conseil souverain s'est assemblé, et l'avoyé a commencé par dire : *Post tenebras lux.* C'est la devise de Genève, et c'était le moment de la rappeler. Il faut espérer que ce jour qui leur est rendu sera désormais sans nuage, et que le passé leur servira de leçon. Mais dites-moi, ma chère cousine, de quel parti étiez-vous ? J'entends avant la barbarie du 8 Avril ; car depuis il n'y

avait pas moyen de balancer. Pour moi, j'avais tant entendu parler pour et contre, que j'étais presque réduite à la neutralité, et rien ne me gêne davantage. J'admire fort le vénérable équilibre; mais il est impossible de le conserver; il faut que mon petit suffrage se glisse dans un des bassins; il est vrai qu'il est si léger qu'on ne s'en aperçoit pas. J'étais donc dans un grand embarras. On accusait les négatifs d'avoir traité les autres avec mépris, et de tous les torts c'est le moins pardonnable et le moins pardonné dans une République; d'un autre côté, les représentans, en criant à l'oppression, commençaient à opprimer. Convaincue de l'un et de l'autre, je me trouvais dans ce triste équilibre, et je m'y tenais avec la mauvaise grâce d'un débutant sur la corde et qui a peur de tomber. Enfin me voilà les pieds par terre, et je jouis de la sûreté de cette position..... Ma chère cousine, je vous parle trop de Genève; je fais comme les plaideurs qui ne s'occupent que de leurs procès, et qui plaident avec la patience des auditeurs; je crains d'avoir abusé de la vôtre, et je ne vois pas de meilleur moyen de faire taire mes scrupules que de vous parler bien vite de ma tendre et sincère amitié....., etc.

Recueil d'Epitaphes sérieuses, badines, satiriques et burlesques, par M. D. L. P.; deux volumes in-12. Il faut dire de ce Recueil ce qu'on a déjà dit de tant d'autres; quelques pièces vrai-

ment précieuses, beaucoup de médiocres, un bien plus grand nombre de mauvaises. Le tort le plus réel de celui-ci est d'être de M. de La Place, qui, ayant fait lui-même beaucoup d'Epitaphes, s'est cru obligé, par un excès de tendresse paternelle, de les y conserver toutes; elles occupent presque un tiers de son volumineux Recueil; et de toutes celles-là il n'y en a pas quatre, en conscience, qui ne soient détestables.

STANCES *à mademoiselle Cléophile, ci-devant danseuse en double de l'Académie royale de Musique* (1), *par M. de La Harpe, l'un des Quarante.*

L'inconstance et l'artifice
Partout remplaçaient l'amour:
Toujours soumis au caprice,
Son pouvoir était d'un jour.
« Mes feux, dit-il, vont s'éteindre:
» Ils devaient tout animer.
» Que les mortels sont à plaindre!
» Ils ne savent plus aimer. »

(1) Il y a quelques années, une des plus agréables sultanes du sérail de M. le prince de Soubise. Une maladie trop cruelle l'ayant réduite dans un état aussi déplorable que celui où se trouva la jolie suivante de l'auguste Cunégonde, grâce au cordelier son confesseur, elle fut obligée de renoncer au Théâtre. Echappée enfin au plus affreux fléau du meilleur des mondes, elle n'y a perdu, dit-on, qu'une partie du palais et de la luette; aujourd'hui l'on sait se passer de tout cela. Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter des charmes qui lui restent, en voyant l'illustre auteur de ces vers s'enchaîner si publiquement à son char. Il en est épris comme pourrait l'être un jeune homme de quinze ans, et s'affiche partout avec elle aux promenades, à la Re-

Pour prévenir cet outrage,
Il épuise ses efforts
Sur le plus charmant ouvrage
Qu'embellissent ses trésors.
Or jugez s'il est habile,
L'enfant maître des humains :
Vous voyez dans Cléophile
Le chef-d'œuvre de ses mains.

Lui-même avec complaisance
Vit son prodige nouveau ;
Les Grâces, à sa naissance,
Entourèrent son berceau.
Le Dieu dit : « Je suis tranquille,
» Rien ne peut plus m'alarmer ;
» Quand ils verront Cléophile,
» Ils voudront encore aimer. »

Quelle grâce enchanteresse
Dans ses traits, dans son esprit !
Elle charme, elle intéresse,
Elle attache, elle ravit.
Le cœur le plus indocile
Contre elle ose en vain s'armer
Un regard de Cléophile
Est un ordre de l'aimer.

doute, au Spectacle, à l'Académie même, au grand scandale des lettres, de la philosophie, et surtout de tant d'honnêtes bourgeoises qui se croyaient jusqu'ici de véritables Aspasies, en honorant ce grand homme de leurs bontés. Quelle humiliation en effet pour ces bonnes dames d'apprendre que l'ingrat, en aimant une petite danseuse sans principes, sans métaphysique ni dans la tête, ni dans le cœur, les oublie si parfaitement, qu'il croit n'avoir jamais aimé.....! Eh ! Mesdames, ne l'avait-il pas dit lui-même dans son *Molière à la nouvelle salle ?*

Après les goûts usés viennent les fantaisies ;
On cherche les Laïs après les Aspasies ;
Et de la nouveauté l'invincible désir
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir.

Quoiqu'Amour m'ait dans ses chaînes
Engagé plus d'une fois,
Quoiqu'Amour, malgré ses peines,
M'ait fait adorer ses lois ;
Par une erreur trop facile,
Dans un cœur bien enflammé,
Je crois près de Cléophile
N'avoir pas encore aimé.

Je veux, à ses lois fidèle,
Ne chanter que mon ardeur.
Dieux ! que ma muse n'est-elle
Aussi tendre que mon cœur !
Ma voix, à l'amour docile,
N'a qu'un refrain à former :
J'aime, j'aime Cléophile,
Et ne vis que pour l'aimer.

Le Chardonneret *en liberté, fable attribuée à M. le duc de Nivernois.*

Un beau chardonneret venu du Canada
(On fait cas surtout de ceux-là
Pour la simplicité de leur noble plumage (1))
D'une Dame de haut parage
Etait l'esclave. Bon ! c'était pis que cela :
Le pauvre oiseau vivait enchaîné dans sa cage,
Payant par mille efforts d'adresse et de courage
Ce qu'à tous les oiseaux la nature donna,
Le boire et le manger (2). Un jour il s'échappa.

(1) Le chardonneret du Canada, dit M. Valmont de Bomare dans son *Dictionnaire d'Histoire naturelle,* ressemble beaucoup à un serin dont la queue, les ailes et la tête seraient noires.

(2) Des oiseliers sans pitié dressent, pour le vendre mieux, le chardonneret à tirer deux seaux qui contiennent son eau et sa graine, et qui sont suspendus à une poulie dans une cage ouverte où il est attaché à une chaîne.

Le voilà sur un arbre ; on crut pouvoir l'y prendre.
Chacun dans le jardin se hâte de descendre.
Les plus sages disaient : *Voilà l'oiseau perdu.*
La Dame imprudemment ordonne de lui tendre
Le lien qu'il avait rompu.
Bel appât ! franchement cette Dame était folle.
Il s'envola plus loin. Eh bien, que mes gens
Tâchent de l'engager à revenir céans,
Et je lui donne ma parole
Qu'il sera libre désormais.
Libre ! eh ne l'est-il pas, dit l'un d'entr'eux encore ?
Essayons cependant.... mais ce fut sans succès.
J'ai, répondit l'oiseau, ce que tu me promets :
A ta Dame il faudrait quelques grains d'ellébore.
Qu'ai-je besoin de ses bienfaits ?
Sers-la, toi, c'est ton lot, rampe sous sa puissance.
Moi, je chéris l'indépendance,
Et vivent les chardonnerets !
Une fois hors de cage, ils n'y rentrent jamais.
D'un tableau qui paraît choquer la vraisemblance,
Permis à qui voudra de s'appliquer les traits.
Sur le nom de la Dame on voit que je me tais :
Honni soit donc qui mal y pense.

VERS *impromptus à madame de Vermenoux, qui se plaignait de ce qu'on n'avait point songé à célébrer sa fête ; elle avait été fort malade peu de jours auparavant.*

Pour célébrer la fête de Germaine
J'invoquais tous mes Dieux, les Muses et l'Amour,
Les Arts et l'Amitié. Tous m'ont dit tour-à-tour :
Sa fête, c'est la mienne ;
Mais Germaine a souffert ; pour chanter ce beau jour,
Il est encor, hélas ! trop voisin de ma peine.

LETTRE *de M. Moultou sur la dernière révolution de Genève.*

« Oui, Monsieur, le sort de Genève est triste, et il eût été bien facile de prévenir tant de malheurs; mais les hommes.... les chefs de parti.... Si ceux qui ont dirigé les nôtres ne sont pas également coupables, ils ont été également passionnés et imprudens. Comment n'ont-ils pas prévu ce qui arrive? Depuis deux ans, je jugeais ces affaires désespérées, et j'avais cherché à la campagne le repos et la paix. Qu'il s'en faut que je les y aie trouvés! Non, jamais je ne passerai des jours plus cruels que les derniers qui ont lui sur cette malheureuse République. C'est un vrai miracle de la Providence que les Genevois aient renoncé à une défense inutile, qui les aurait immortalisés et perdus. Ils en avaient pris, à la face de l'Europe, l'engagement solennel; ils avaient déclaré que des hommes libres pouvaient être détruits, non soumis, et, après un tel langage, la seule ressource qui reste à un peuple plein de courage et d'honneur, c'est de périr. Aussi qui jugerait le peuple de Genève d'après les derniers événemens, s'en ferait une bien fausse idée. Ce sont ses chefs qui l'ont mis en contradiction avec lui-même, et qui, livrant seuls la ville à son insçu, ont mérité, ou son mépris s'ils ont agi par faiblesse, ou son éternelle reconnaissance s'ils l'ont fait par un excès de vertu. Deux ou trois fois, les cercles assem-

blés avaient décidé qu'il fallait défendre la ville, et les chefs consternés avaient paru acquiescer avec joie à cette résolution ; ils virent même qu'il était inutile de les consulter encore, qu'ils auraient toujours la même réponse. En conséquence, ils proposèrent qu'on formât un comité d'élite composé de la vingtième partie de la Nation, et qu'il fût autorisé par elle à prendre toutes les résolutions que les circonstances rendraient nécessaires. Cette proposition fut acceptée sans balancer; on n'y vit qu'un moyen sage de mieux assurer la défense.... Mais la première question que les chefs firent à ce comité fut, s'il convenait de défendre la ville ou de se rendre; à la pluralité de quatre-vingt-douze contre quatre, la défense fut résolue, cependant après avoir *mis hors de la ville les otages et le reste des négatifs*. Cette résolution était noble et touchante; elle n'en convenait pas mieux aux chefs; ils supplièrent qu'on délibérât une seconde fois; et à force de prières, d'éloquence et de raison, ils obtinrent enfin une espèce de pluralité pour se rendre; mais ceux qui persistaient dans leur premier avis frémirent de cette décision, protestèrent contre la perfidie; ils allaient avertir leurs concitoyens.... Ce fut pendant ces vains débats, et tandis que par la force même on empêchait les plus furieux de sortir de l'assemblée, que les otages furent délivrés, les portes de la ville ouvertes, et que les chefs prirent leurs passe-ports pour sortir. Il est inutile de dire le

reste; et d'ailleurs comment vous exprimerais-je la rage et le désespoir de la généralité des citoyens, quand au milieu d'un sommeil que leurs pénibles travaux et leurs longues veilles avaient rendu nécessaire, et auquel ils avaient été invités par leurs chefs, ils entendirent, au lieu de la cloche d'alarme qui devait les appeler au rempart, ces cris affreux : « Nos chefs nous » ont abandonnés, les étrangers sont dans la » ville!...» A ces désolantes voix, le désespoir est dans tous les cœurs; quelques-uns tournent leurs armes contre eux-mêmes, d'autres les brisent avec mépris et les jettent loin d'eux, un plus grand nombre veut courir après les chefs et laver dans leur sang la honte qu'ils leur ont imprimée; presque tous jurent d'abandonner une patrie qui leur reproche déjà de lui avoir survécu, et ils fuient avec leurs femmes et leurs enfans. Les chemins étaient pleins de ces malheureux fugitifs, et retentissaient de leurs gémissemens et de leurs larmes; deux chariots de dix enfans et de leurs deux mères vinrent dans un village voisin de celui où je suis; les deux pères suivaient à pied, les bras pendans, les yeux fixés contre terre. Abîmés dans la honte et dans la douleur, ils semblaient vouloir se cacher à la nature entière; jamais spectacle ne m'a plus ému. Je ne les connaissais point, je ne me précipitai pas moins en sanglotant dans leurs bras : Calmez-vous, leur dis-je, calmez-

vous, vous trouverez une autre patrie... Non, me répondirent-ils; car, en perdant la nôtre, nous avons aussi perdu l'honneur..... Et c'étaient de simples artisans qui me tenaient ce langage. Ah! Monsieur, quel peuple! et il n'existera plus. Je sais que la liberté donne souvent trop d'énergie aux âmes; les Genevois en sont la déplorable preuve; mais pour des hommes cet excès ne vaut-il pas mieux que celui de l'avilissement? La sagesse des médiateurs peut réparer une partie de nos maux; mais il n'est pas en eux de rendre aux Genevois leur grand caractère; il tenait au sentiment vrai mais exagéré de leur indépendance : ce sentiment est pour jamais détruit.

» Voilà, Monsieur, ce que j'ai pu recueillir ici de cette mémorable et fatale journée, qui pouvait l'être bien plus encore si l'on avait suivi l'enthousiasme des citoyens. Je n'ai rien dit que de vrai, et d'après le rapport d'hommes sages des deux partis qui étaient dans la ville. Il est impossible de blâmer les chefs du peuple de s'être opposés à une vaine défense qui n'aurait fait de la ville qu'un monceau de ruines. Il y avait une quantité de poudre immense, plus qu'il n'en aurait fallu pour soutenir trois siéges; et comme les magasins sont peu sûrs, tous dans les remparts, on avait été obligé de la transporter dans des maisons; le seul temple de Saint-Pierre en contenait plus de quinze cents

barils : une seule bombe tombée sur un de ces dépôts mettait la ville en cendres. Mais pourquoi, dans cet état, annoncer une défense, et persuader au peuple qu'elle était possible? J'ignore si ce fut l'ouvrage des chefs, mais, en ce cas, je ne sais comment ils pourraient s'en justifier. . . . .

» Ce sont d'ailleurs de très-honnêtes gens, qui peut-être furent aveuglés par leurs craintes. Ces otages, ce renversement du Conseil, tant de moyens violens, si maladroitement employés, m'ont fait soupçonner depuis long-temps qu'ils voyaient trop les dangers qui les menaçaient, et que leur imagination les leur exagérait peut-être. Quoi qu'il en soit, je ne puis encore tourner mes yeux sur cette déplorable ville; je n'y ai pas mis les pieds depuis trois mois; et, si je puis m'en dispenser, je n'y rentrerai plus, etc... »

Electre, paroles de M. Guillard, auteur du Poëme d'*Iphigénie en Tauride*, musique de M. Le Moine, élève de M. le chevalier Gluck, a été représentée, pour la première fois, par l'Académie royale de Musique, le mardi 2. Le plan de cet Opéra a toute la sévérité d'une véritable Tragédie; le spectacle en est triste et pompeux; la musique en est si terriblement dramatique, qu'on ne peut guère lui reprocher plus de trois ou quatre traits de chant; cependant le public a été assez bizarre pour l'accueillir avec froi-

deur, et quoiqu'on se soit pressé de soutenir ce tragique chef-d'œuvre par un fort joli ballet, il n'a pu se traîner au-delà de cinq ou six représentations; ce qui prouve bien à M. Le Moine que les mêmes artifices ne réussissent pas également à tout le monde.

Le sujet d'*Electre* est si connu que nous n'entreprendrons point d'en donner une analyse détaillée. Il suffira d'observer que M. Guillard a suivi presque entièrement la marche de Sophocle; son Poëme n'est pour ainsi dire que le squelette de la Tragédie grecque, rhabillé de toutes les guenilles de ce que nous voulons bien appeler notre poésie lyrique. Les changemens les plus importans qu'il se soit permis tiennent à la scène du second acte entre Egisthe et Clytemnestre, scène dont il a puisé l'idée dans l'*Oreste* de M. de Voltaire, mais qu'il a enrichie d'un songe de Clytemnestre; ressource, comme l'on voit, tout-à-fait neuve. Ce n'est pas non plus Chrysothémis, comme dans Sophocle et dans Voltaire, qui aperçoit sur le tombeau d'Agamemnon ce poignard et ces offrandes qui lui donnent l'espérance qu'Oreste est de retour; c'est Electre elle-même; mouvement qui convenait bien moins au caractère de cette Princesse qu'à celui de sa sœur, mais qui pouvait servir cependant à rompre un peu la monotonie d'un rôle où ce défaut semble presque inévitable. Il n'était pas aisé d'introduire beaucoup de spec-

tacle dans un plan aussi austère que celui que voulait suivre M. Guillard.

La musique de M. Le Moine, que M. le chevalier Gluck refuse aujourd'hui de reconnaître pour son élève, n'est qu'une exagération des principes de cet illustre compositeur, et l'exagération du monde la plus maladroite; ce sont des cris continuels et déchirans, de lourds effets d'harmonie, sans aucun chant suivi, sans aucun sentiment de ce qui est véritablement le charme et l'âme de la musique. Il est bien vrai que, pour réussir à l'Opéra, c'est beaucoup de crier et de crier à perte d'haleine; mais encore est-il une façon de hurler plus ou moins originale, plus ou moins propre au caractère de la situation; et ces nuances, toutes prononcées qu'elles sont, paraissent avoir échappé entièrement à la sagacité de M. Le Moine. Quelques chœurs, la scène d'Electre, espérant de revoir son frère, un ou deux morceaux du rôle de Chrysothémis, sont les seules choses qu'on puisse écouter sans peine.

Histoire de Charlemagne, par M. Gaillard, de l'Académie française. Le but important de cette nouvelle Histoire de Charlemagne, comme celui de toutes les Histoires de M. Gaillard, est de prouver que la paix est préférable à la guerre. Bon Dieu! Quand M. Gaillard trouvera-t-il donc cela suffisamment prouvé! Voilà plus de vingt

volumes sortis de sa plume qui ne sont faits, comme il l'annonce lui-même, que dans cette louable intention. Le règne de Charlemagne est sans contredit un des plus beaux sujets dont l'Histoire puisse s'occuper. M. Gaillard a fait toutes les recherches qu'il fallait faire pour le bien traiter, et cette Histoire n'en est pas moins un des plus ennuyeux livres que nous ayons vus depuis long-temps. Elle a fait ressouvenir du mot de Fréron sur je ne sais quelle *Histoire de Charlemagne* qui parut il y a douze à quinze ans : *Cette Histoire*, disait-il, *est comme l'épée de Charlemagne, longue et plate.*

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES ARTICLES
CONTENUS
DANS CE TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.

ER

